# ANNALES

DES

# SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

---

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

ONZIÈME ANNÉE. — 1901

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1901

ANNALES

DES

# SCIENCES PSYCHIQUES

# ANNALES

DES

# SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

---

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

ONZIÈME ANNÉE. – 1901

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1901

# ANNALES

DES

# SCIENCES PSYCHIQUES

## AVANT-PROPOS

Les *Annales des Sciences psychiques* entrent dans leur onzième année. Elles ont été créées pour examiner avec impartialité les divers phénomènes d'ordre psychique et pour les présenter de telle sorte qu'ils puissent être pris en considération par le monde savant, ou, tout au moins, par les esprits éclairés et disposés à prêter attention à ces questions.

Pour atteindre ce but, nous avons dû, surtout pendant les premières années, nous montrer très réservés, ne publier que les cas qui offraient quelques garanties d'authenticité, et exclure les théories trop avancées ou trop hâtives. Nous avons surtout insisté sur la télépathie et sur les mouvements d'objets sans contact, parce que la télépathie est du domaine de l'observation et que les mouvements d'objets sans contact constituent le phénomène qui se prête le mieux à l'expérimentation; nous avons aussi recueilli ou reproduit les cas de suggestion mentale, de lucidité, de prémonitions, de phénomènes de hantise, qui sont parvenus à notre connaissance et nous ont paru avoir été minutieusement et consciencieusement observés.

Nous avons eu la satisfaction de constituer un recueil utile, *de former de véritables annales* de ces divers phénomènes, *annales* où puisent abondamment la plupart des auteurs qui écrivent sur ces questions.





Nous ne nous départirons pas de cette ligne de conduite et les *Annales des Sciences psychiques* continueront à être ce qu'elles étaient; mais maintenant que le but est atteint, maintenant que nous avons fait tout ce que nous pouvions faire pour attirer l'attention sur ces phénomènes et sur leur étude, nous nous départirons de notre sévérité, — de notre exclusivisme diraient certains esprits impatients, — et nous élargirons notre programme.

Il serait en effet tout à fait inutile d'insister outre mesure sur la télépathie et sur les mouvements d'objets sans contact : ces phénomènes sont toujours identiques, ils ne diffèrent que par la précision des détails et la pefection plus ou moins grande avec laquelle on les a observés et recueillis, et d'ailleurs ceux que nous avons déjà publiés au cours de ces dix dernières années, suffisent, *par leur ensemble et par la perfection de quelques-uns d'entre eux*, à convaincre quiconque n'est pas systématiquement réfractaire à leur égard.

Nous publierons donc (maintenant que nous avons moins à nous préoccuper de l'opinion publique), des études et des théories qu'il eût été imprudent et malavisé de publier pendant les premières années de l'existence de notre recueil, alors que le terrain n'était pas encore préparé et que l'on prêtait moins volontiers qu'aujourd'hui son attention à des faits en apparence aussi étranges et aussi invraisemblables. Nous ferons une place aussi grande que possible aux travaux publiés à l'étranger, qui nous paraîtront intéressants à faire connaitre et dont il nous sera possible de nous procurer de bons comptes rendus ou de bonnes traductions.

Il sera bien entendu que toutes les fois qu'il y aura une signature au bas d'un article, d'une étude ou d'un compte rendu, la responsabilité du signataire sera seule en cause et que tout ce qui se trouvera écrit sous le couvert de ces signatures n'engagera en aucune façon les *Annales des Sciences psychiques*.

D.

# DOCUMENTS ORIGINAUX

# PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

## RECHERCHES SUR LES
## MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES
### LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE
### ET AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Par M. le Dr Paul GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New.York
Ancien interne des hôpitaux de Paris
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris
Membre de l'Académie des Sciences de New-York;
de la Société des Recherches psychiques de Londres
Chevalier de la Légion d'honneur.

### NOTE DE LA DIRECTION

Nous publions aujourd'hui une partie des expériences très intéressantes que le Dr Paul Gibier a faites à New-York, dans son laboratoire, en s'entourant d'autant de précautions qu'il l'a pu. Il ne nous est pas possible de publier dans le numéro actuel tout le mémoire du Dr Gibier; la seconde partie, la plus longue et la plus importante, paraîtra dans le prochain numéro.

Avec les expériences du Dr Paul Gibier, nous sommes en pleines séances de spiritisme américain, et malgré l'autorité et la notoriété scientifiques de l'auteur, nous n'aurions pas voulu publier semblables expériences il y a dix ans, lors de la fondation des

*Annales;* mais depuis dix ans l'opinion publique a marché, les recherches psychiques ont été plus suivies et prises en plus sérieuse considération, et le monde savant lui-même, surpris par la découverte des radiations de Rœntgen, de la télégraphie sans fil, des expériences du Dr Le Bon, est devenu moins réfractaire, moins fermé aux horizons nouveaux et aux choses même invraisemblables.

Nous pensons qu'à l'heure actuelle tout peut se publier et que le moment est venu de publier même les choses les plus invraisemblables, quand elles ont été examinées sérieusement et consciencieusement par un observateur qui, comme le Dr Paul Gibier, a derrière lui un passé scientifique ne permettant pas de douter de ses aptitudes et de ses qualités d'observateur. Nous tenons, néanmoins, à bien spécifier que la publication de cet article n'engage que le signataire seul.

Ceux qui ont lu le compte rendu des séances que Mme Williams a données en 1894 à Paris, où elle s'est fait surprendre en flagrant délit de fraude, trouveront une grande ressemblance entre les manifestations de Mme Williams, et celles de Mme Salmon, le médium du Dr Paul Gibier; mais tandis que Mme Salmon était enfermée ou attachée dans le cabinet, Mme Williams restait libre.

Le Dr Paul Gibier se proposait de lire lui-même ce mémoire au quatrième Congrès de psychologie internationale, qui s'est tenu à Paris au mois d'août; malheureusement, au printemps dernier, il a trouvé la mort dans un accident de voiture. C'était un travailleur intelligent et infatigable, qui représentait brillamment en Amérique la science française. Avec une audace digne d'éloges, il publiait, en 1886, un premier volume sur les phénomènes psychiques, intitulé : *Le Spiritisme* ou *Fakirisme occidental*[1], qui suscita un vif intérêt. En 1890, il publiait un second volume intitulé : *Analyse des choses*[2] dans lequel il relatait ses expériences avec Slade et émettait des idées très avancées.

Il a largement contribué à l'essor des recherches psychiques, et, pour la médecine comme pour le psychisme, sa mort est une grande perte. D.

Il semble que nous soyons appelés à être bientôt témoins d'étranges choses. Déjà la Psychologie moderne, dissociant, en quelque sorte, les strata ataviques et acquis de la personnalité, nous a fait entrevoir un abîme sous la conscience humaine. Les manifestations de ces couches sous-conscientes, sur lesquelles les anciens psychologues de la Grèce et surtout

1. O. Doin, éditeur, Paris.
2. Dentu, éditeur, Paris.

de l'Inde ont entretenu des vues subtiles et profondes, ont été considérées dans ces dernières années, comme portions d'un être mystérieux existant en chacun de nous dont il serait pour ainsi dire le double. Cet être psychique toujours en éveil — surtout quand nous dormons — serait doué de facultés spéciales, supérieures aux yeux des uns, ou déchets de fonctions oubliées à un moment de l'évolution de la race, quelque part dans la nuit des temps, selon les autres. Bref, c'est la théorie de l'inconscient, subconscient, subliminal, etc.

Bien que bon nombre de symptômes anormaux observés dans les hystéries et différents états hypnotiques, somnambulisques et médiumiques puissent s'adapter d'une manière en général satisfaisante au cadre de cette théorie, il y en a d'autres auxquels celle-ci ne saurait logiquement être appliquée sans appel. C'est sur certains symptômes ou phénomènes de cette dernière catégorie qui sont tombés sous mon observation que j'ai l'honneur d'appeler l'attention des psychologistes.

Je rappellerai tout d'abord, qu'il y a environ quinze ans je publiais mes premières recherches sur les phénomènes psychiques. Ces recherches portèrent principalement sur l'écriture directe obtenue sur une, ou entre deux ardoises. Ce phénomène, observé avec toutes les précautions requises par une expérimentation rigoureuse, au cours de nombreuses séances, et peut-être cinq cents fois, a été décrit dans un volume auquel je renvoie les investigateurs intéressés[1].

Depuis lors, j'ai eu l'occasion de voir un certain nombre de médiums et j'ai pu expérimenter avec plusieurs d'entre eux. L'Amérique du Nord, où le spiritisme forme une sorte de religion organisée sur le modèle des nombreuses sectes qui vivent côte à côte dans ce pays, est particulièrement favorable au genre de recherches dont il s'agit ici : les médiums des deux sexes y sont très nombreux. Les uns sont des « professionnels » vivant de leur médiumité, les autres non professionnels, permettent l'usage ou l'étude de cette faculté dans des cercles intimes plus ou moins fermés.

1. *Spiritisme ou Fakirisme occidental*, O. Doin, éditeur, Paris,

Depuis plus de dix ans que j'habite les États-Unis, il m'a été donné d'expérimenter avec des sujets présentant diverses formes de médiumité. Dans ce travail, je me propose de décrire deux classes de phénomènes que j'ai observés avec un médium « à matérialisations ».

1° Les matérialisations de fantômes[1];

2° La pénétration de la matière, ou dématérialisation.

J'ai été témoin de manifestations soi-disant psychiques, avec plusieurs autres médiums, mais ce fut hors de chez moi, et, sans être possédé du parti pris de ne voir dans ces manifestations que le résultat de la fraude, le sujet est d'une nature trop délicate et se prête à la supercherie avec une aisance dont on profite trop souvent, hélas! pour que l'expérimentateur, soucieux de bien observer... et de ne pas être trompé, ne prenne pas toutes les précautions possibles. Je n'ai donc tenu compte que des faits que j'ai pu surveiller, vérifier personnellement et dont j'ai provoqué l'accomplissement dans mon laboratoire, en présence : 1° des préparateurs qui m'assistent dans mes travaux ordinaires de biologie et dont l'acuité d'observation m'est familière, et 2°, dans certains cas, d'un petit nombre de personnes étrangères à la science, mais sérieuses et qui me sont connues[2].

1. Dans l'ouvrage cité plus haut (*Spiritisme*, etc.) j'ai décrit une matérialisation partielle d'une main, que j'ai observée au grand jour.

2. C'est en somme à peu près la méthode que j'avais adoptée en 1885-1886 avec Slade. Au moment où je publiais mon travail, je n'ignorais certes pas que ce médium avait été soupçonné et peut-être même pris en flagrant délit de fraude. Mais dès cette époque je savais aussi que si on ne devait considérer que les faits observés avec des médiums entièrement purs de toute supercherie ou au-dessus de tout soupçon, on ne publierait absolument rien, et qu'il n'y a sans doute pas un seul médium (surtout parmi les professionnels) qui ne puisse être pris en faute.

Je me hâte d'ajouter que, selon mon expérience, dans un grand nombre de cas, le médium ne triche qu'en apparence, soit qu'il fasse des mouvements dissociés, en quelque sorte automatiques et prêtant à la suspicion, soit que la fraude, bien que réelle, ait été commise alors que le médium se trouve dans un état d'inconscience plus ou moins complet ; soit encore que la supercherie grossière, brutale, j'ose dire, ait pour cause un agent complètement étranger au médium. Mais je ne veux pas insister sur ce point familier aux observateurs connaissant bien les recherches psychiques. Ce qu'il importe de connaître, c'est d'une part la propension ordinaire de certains médiums à tricher (fait que j'ai signalé il y a plus de dix ans et dont il faut savoir prendre son parti), et

Le médium avec lequel ont été observés les phénomènes que je vais décrire sera désigné sous le nom de Mrs. Salmon. C'est nne dame américaine avec laquelle j'ai expérimenté fréquemment depuis dix ans ; elle a résidé à plusieurs reprises dans mon appartement, à l'Institut bactériologique de New-York, pendant un temps variant de quelques jours à un mois. Les dames de ma famille ont pu l'observer pendant tout ce temps et même examiner ses vêtements avant les séances.

Je dois dire que chaque fois que j'ai expérimenté à l'aide de ses facultés médiumniques, Mrs. S. a reçu une somme convenue à l'avance, attendu que ses moyens ne lui permettent pas de disposer gratuitement de son temps. Loin de prévenir contre elle, cette particularité devrait plutôt compter en sa faveur, car, dans une occasion et alors qu'elle avait le plus grand besoin d'argent, elle demeura pendant plusieurs se maines à l'Institut sans pouvoir obtenir des manifestations d'aucune importance, bien que les conditions expérimentales imposées fussent les mêmes que pour les autres séances qu'elle m'avait accordées antérieurement. Il fallut toute la persuasion imaginable de la part de mes parentes pour la retenir et la consoler de son échec (dû vraisemblablement à une sorte de crise neurasthénique qu'elle traversait à ce moment). Dès qu'elle était seule, elle pleurait et faisait ses préparatifs pour nous quitter et retourner chez elle. En fait, désolée de m'avoir fait perdre un mois en tentatives infructueuses, elle n'accepta qu'une partie de la somme convenue.

X
X
X X
X XXX X
X
X

d'autre part, la conséquente nécessité de se tenir constamment sur le qui-vive pendant les séances. Si on venait me dire qu'on a des preuves positives qu'un vrai médium a été pris la main dans le sac, je n'en serais pas autrement étonné : cela prouverait simplement qu'il a voulu livrer plus qu'il ne peut produire et qu'il lui a fallu, en conséquence, adultérer son article ; voilà tout. C'est aux investigateurs à prendre leurs précautions.

Afin d'éviter les répétitions inutiles, je vais décrire, une fois pour toutes, certaines dispositions générales qui se répètent pour chaque expérience, telles que : le local des séances, le mode d'éclairage, la cage ou le cabinet où se tient le médium, etc.

De plus, nombre de dialogues secondaires ainsi que les dialogues survenant entre les formes manifestées et les assistants, seront omis dans ce travail, pour ne pas le surcharger de détails qui pourront trouver leur place ailleurs. Néanmoins, on pourra se faire une idée de la marche des « manifestations » et de la manière dont celles-ci ont été observées par la description aussi complète que possible de l'une des séances les mieux réussies parmi celles obtenues avec Mrs. Salmon. Car c'est un fait digne de remarque que, dans des conditions en apparence semblables, sur dix expériences, plus de la moitié sont comme avortées, tronquées, les phénomènes restant à l'état d'ébauche. Et cela quand le médium semble le mieux disposé, sans parler des cas où pendant le mois que Mrs. Salmon resta sous mon observation sa médiumité l'avait à peu près abandonnée.

### LIEU OU LES EXPÉRIENCES FURENT FAITES

Ainsi qu'il a été dit plus haut, je ne tiens pour avenues que les séances données sous mon contrôle. Ces expériences ont eu lieu soit à New-York, dans une pièce de mon laboratoire, transformée pour la circonstance, ou dans les montagnes Ramapo, dans un local que j'ai fait aménager à cet effet sur une propriété située à environ une heure de chemin de fer de la ville. Dans les deux cas, la chambre a environ six mètres sur quatre et demi. Les murs sont tapissés ou plutôt tendus de draperies sombres sur lesquelles le moindre nuage de substance claire peut se voir. En général, outre le cabinet ou la cage décrits plus loin, la pièce ne contient que des chaises pour les assistants, et, dans certains cas, une table où prennent place divers instruments (phonographes, dynamomètres, appareil photographique, machine électrique, etc. [1].

1. Nous essayâmes de la machine statique avec l'idée qu'un dégagement d'électricité et d'azote dans le voisinage du cabinet, favoriserait les manifestations : résultat douteux.

### ÉCLAIRAGE DE LA CHAMBRE

Pendant les expériences de matérialisations, la pièce est éclairée uniquement au moyen d'une lanterne placée au fond de la chambre, à l'extrémité opposée à celle où se tient le médium et derrière les assistants dont la vue n'est de cette manière nullement gênée par la source de lumière. La lanterne est située près du plafond, en sorte que le corps des assistants ne projette aucune ombre sur le cabinet placé en face d'eux; elle consiste en une boite en bois à parois pleines, sauf à la partie antérieure fermée par un verre de couleur bleue devant lequel une porte en bois à coulisse verticale peut être montée ou descendue plus ou moins, selon la quantité de lumière désirée. Au début j'ai fait usage d'une lampe à huile que j'ai depuis remplacée par un bec de gaz acétylène dont la vive clarté est tamisée par une feuille de papier blanc sans gomme, placée sur le verre bleu.

La porte à coulisse est mue au moyen d'une corde glissant le long du plafond où elle est retenue par des anneaux, et dont l'extrémité munie d'un contrepoids se trouve dans le cabinet où elle pénètre par le haut, et hors de portée de la main du médium, que ce dernier soit assis dans la cage ou attaché dans le cabinet. Cette disposition permet aux « forces » qui se dégagent du médium et s'organisent en projections *personnées* de régler la lumière suivant leur degré de développement et de puissance.

### CAGE MUNIE D'UN CABINET

Quelques-unes de mes expériences ont été faites à l'aide de la cage complétée par un cabinet de tentures ; les autres avec un cabinet spécial sans cage.

La cage se compose de cinq parois en treillis métallique tendu sur cadre de bois, et d'une porte de même construction munie de charnières et d'un cadenas. Les cinq parois (trois côtés, fond et sommet) sont composées de cadres de bois supportant un fort treillis de fil de fer galvanisé formant des

mailles carrées de douze à treize millimètres de côté admettant l'extrémité du petit doigt. Les fils formant ces grillages ont environ un milimètre et demi de diamètre et sont soudés ensemble par le zinc déposé par la galvanoplastie. Les treillis sont fixés en dehors sur les cadres de bois au moyen de liteaux et les charnières de la porte sont vissées également en dehors. Les cadres renforcés à la partie moyenne par une traverse en bois sont unis ensemble par de longues vis dont la tête est à l'extrémité de la cage une fois montée.

Quand la cage est fermée au cadenas, il serait à peu près impossible à un homme robuste d'en sortir avec la seule aide de ses mains. Il va sans dire que si une ouverture suffisante pour donner passage à une personne était pratiquée dans l'une des parois ou la porte, cela ne pourrait se faire sans bruit ni sans laisser de trace.

Sur le sommet de la cage sont fixés, au moyen d'anneaux, deux bras métalliques qui s'étendent horizontalement en suivant les bords antérieur et postérieur jusqu'à environ un mètre du côté droit de la cage. De grands rideaux, aussi imperméables que possible à la lumière, sont jetés sur le tout de manière à couvrir la cage entièrement, car il ne doit pénétrer aucun rayon lumineux dans l'intérieur. Grâce aux deux bras horizontaux les rideaux s'étendent au delà sur le côté droit de la cage. Le tout forme une sorte de cabinet dont la façade est de longueur double de celle de la cage, ou, si l'on préfère, on se trouve en présence d'une cage close ayant sur son côté droit un cabinet carré fermé par un rideau.

Les dimensions de la cage sont les suivantes :

| | |
|---|---|
| Hauteur . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2m,04. |
| Profondeur . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 0m,94. |
| Largeur de la porte . . . . . . . . . . . . . . . | 0m,87. |

Le médium est introduit dans l'intérieur de la cage où se trouve une chaise ordinaire, la porte est fermée sur lui, cadenassée et scellée. Les rideaux sont ajustés exactement. La raison de cette disposition sera vue dans la suite.

## DESCRIPTION DU CABINET DE BOIS

Pour des raisons qui seront données plus loin, les expériences faites avec la cage furent abandonnées et sur les indications de l'un des « guides » du médium un cabinet de bois fut construit dans un coin de la chambre où se faisaient les expériences. Ce cabinet est fermé de tous côtés sauf une ouverture de $1^{m},88$ de hauteur sur $0^{m},51$ de largeur, faisant face à la lanterne placée à l'autre extrémité de la pièce, à cinq mètres environ du cabinet. Celui-ci est recouvert à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur d'une tenture sombre, tandis qu'une ample portière de même nuance, composée de deux rideaux pouvant s'ouvrir au milieu, ferme l'ouverture. De cette manière, l'intérieur du cabinet reste dans l'obscurité la plus complète, quelle que soit la source de lumière placée à son extérieur. Une obscurité plus complète encore que celle de la chambre noire est requise dans le cabinet où se tient le médium (du moins avec Mrs. Salmon), même quand il est possible de conserver dans la chambre où sont les assistants une lumière suffisante pour distinguer l'heure sur le cadran d'une montre ordinaire ou écrire les notes prises au fur et à mesure du développement des phénomènes.

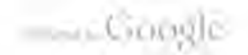
Les dimensions du cabinet sont les suivantes :

| | |
|---|---|
| Hauteur | $1^{m},98$. |
| Largeur | $1^{m},57$. |
| Profondeur | $1^{m},02$. |
| Largeur de l'ouverture | $0^{m},51$. |
| Épaisseur des planches | $0^{m},02$ [1]. |

L'ouverture (fermée comme on l'a vu par une portière) est située sur la droite du cabinet et tout à fait à l'extrémité de sa face antérieure.

Deux trous de $0^{m},01$ de diamètre sont percés à $0^{m},03$ d'in-

1. Afin d'augmenter le volume d'air à l'intérieur du cabinet où le médium reste enfermé, souvent, pendant plus de deux heures, ces dimensions furent accrues pour des expériences faites plus récemment, et un système de ventilation éliminant la lumière fut établi.



tervalle dans la paroi antérieure, à $1^m,08$ du sol et à $0^m,49$ du bord gauche de l'ouverture, soit un mètre de l'extrémité droite et $0^m,57$ de l'extrémité gauche du cabinet. Ces trous serviront à attacher le médium comme on le verra plus loin. Un trou de $0^m,01$ est percé, en arrière et à droite, sur le plafond du cabinet pour laisser passer la corde gouvernant la porte à coulisse de la lanterne et réglant la lumière comme on l'a vu plus haut. Disons enfin que les planches de cette structure sont ajustées au moyen de mortaises, et consolidées par des traverses s'étendant tout autour, en haut et en bas, et clouées sur les planches.

### PHÉNOMÈNES DE MATÉRIALISATION OBSERVÉS EN DEHORS DE LA CAGE OU LE MÉDIUM EST ENFERMÉ A CLEF

Une fois le médium enfermé dans la cage, le cadenas fermé à clef et cette dernière gardée sur moi, un timbre-poste français de 15 centimes est collé sur l'ouverture du cadenas et deux autres sur le joint de la porte : l'un, à $0^m,40$ au-dessus, et l'autre à la même distance au-dessous du cadenas placé au centre [1].

Le médium s'assied aussi confortablement que possible sur la chaise placée dans la cage et en nous faisant face, puis les rideaux sont ajustés comme dessus. Les personnes présentes, ainsi qu'elles le doivent, ont déjà pris place sur les sièges disposés en demi-cercle autour de la cage [2]. Je m'assieds aussi près que possible à l'extrémité droite du cabinet. Jusqu'ici les préparations se sont faites en pleine lumière du gaz que l'on éteint dès que le médium s'est assuré qu'aucun rayon lumineux ne pénètre jusqu'à lui.

1. Malgré ses protestations de bonne volonté à se soumettre aux conditions de l'expérience, le médium, susceptible comme ils le sont presque tous, montra néanmoins que ces précautions offensaient ses sentiments professionnels. La première fois qu'elle me vit placer les timbres comme il vient d'être dit, Mrs. Salmon me demanda d'un air narquois si je me proposais « de la mettre à la poste avec cette cage ».

2. Les allées et venues après que le médium est prêt nuisent aux manifestations.

Tout d'abord, nos yeux sont surpris par cette diminution brusque de la lumière, mais au bout de quelques secondes, nous commençons à voir les objets environnants, et les visages de chacun des assistants ainsi que leur mains et les parties claires de leurs vêtements, puis tout nous apparaît d'une manière satisfaisante [1].

Dans ces conditions et après une attente variant de quelques secondes à plusieurs minutes, j'ai vu se développer successivement les phénomènes suivants que je relate en condensant mes observations d'après les notes de plusieurs séances.

1. — Des voix différant les unes des autres se font entendre, non dans la cage, mais dans le cabinet situé sur le côté. D'abord c'est une voix de fillette nous souhaitant le bonsoir. La voix est tour à tour sérieuse ou enjouée. C'est l'un des « contrôles » ou « guides » du médium qui dit se nommer Maudy (diminutif de Maud), puis une voix de basse nous salue aussi : c'est la voix de Ellan, l'autre contrôle.

Il nous fait d'un ton sentencieux et « poncif » un petit discours sur les précautions à prendre (de notre côté) pour les séances et sur les grandes difficultés que lui et les autres invisibles ont à surmonter (pour produire les phénomènes que

1. Quand tout est prêt et qu'une lumière douce éclaire la chambre, il est d'usage que les assistants chantent ensemble. Il n'est pas nécessaire que le chant soit religieux ou monotone ou même que les exécutants chantent juste, pourvu que chacun fasse de son mieux. Dans plusieurs expériences, un piano, placé dans la chambre pour la circonstance, était tenu par l'une des personnes assistant à la séance.

Il est évident que le spectateur non prévenu, non initié a le droit de trouver ce détail enfantin ou suspect, tout comme la demi-obscurité ; il n'en est pas moins vrai qu'avec tous les médiums que j'ai vus, quelle que fut la nature des phénomènes, ces derniers se montrèrent beaucoup plus tôt et, avec plus d'intensité dans la pénombre et dès que les chants avaient établi une sorte de vibration harmonieuse (?), sinon de l'air, du moins des pensées des assistants. Je n'ai jamais perdu de vue le fait, que, dans certains cas, le bruit du chant peut être mis à profit pour préparer quelque « truc » à l'intérieur d'un cabinet ou ailleurs, et je prêtais une oreille attentive à tous les sons pouvant venir de l'endroit ou se trouvait le médium. Bien souvent le chant *mezza voce* des assistants, auquel je ne me joignais pas toujours, me permettait d'entendre de temps à autre la respiration du médium, mais rien de plus.

nous nommons psychiques) et donner la preuve « de cette vérité splendide : la survivance de l'esprit après la mort du corps ».

2. — A plusieurs reprises, des mains blanches et fines, parfois plus grandes, une diaphane à peine visible accompagnant une autre d'apparence plus matérielle (ne ressemblant pas à celle du médium qui est courte et grosse), glissent du haut du cabinet jusque vers la partie moyenne.

3. — Un bras et une main nus et une autre main se montrent à plusieurs reprises, en même temps, aux deux extrémités du cabinet-cage, près de deux mètres à part.

4. — Une forme féminine vêtue de blanc, ayant au moins 16 centimètres de plus que le médium écarte les rideaux du cabinet à droite de la cage et sort en avant des rideaux, semble s'affaisser, puis s'enfoncer dans le tapis qui recouvre le parquet.

5. — Une autre forme féminine de taille moins élevée, portant une couronne et une ceinture lumineuses, sort brusquement d'entre les rideaux, sans faire aucun bruit. Son visage ne ressemble pas à celui de la précédente ; elle est plus brune, ses vêtements sont de couleur presque sombre, et ses cheveux noirs. Elle murmure à voix très basse quelques mots que nous ne pouvons comprendre. Elle rentre dans le cabinet sans laisser d'odeur phosphoreuse ou autre.

6. — Après quelques minutes, pendant lesquelles les assistants chantent à mi-voix, les rideaux du cabinet s'agitent ; le chant cesse et la petite voix se fait entendre dans la cage. Quelque chose de blanc se montre entre les rideaux et un homme de taille au-dessus de la moyenne apparaît dans l'entre-bâillement. Il rentre aussitôt sans proférer une parole ; mais la petite voix de Maudy nous annonce que nous venons de voir Ellan. Elle ajoute qu'elle va essayer elle-même de venir se montrer si elle peut prendre assez de force et que Ellan allait tenter également de venir une autre fois.

7. — Le bas des rideaux se soulève et une forme de petit enfant sort et s'agite en frappant le sol de ses petites mains tout en faisant entendre d'une voix de bébé (qui vient de l'en-

droit où nous voyons l'enfant) les sons suivants: *ta, tta, ttta, tata*. La forme disparaît. Une voix part de l'intérieur de la cage et nous dit que la forme que nous venons de voir et d'entendre est celle d'un enfant de quelques mois, mort récemment.

8. — Ellan paraît entre les rideaux du cabinet, il s'avance vers nous et nous parle très distinctement de la même voix qu'il nous fait entendre du cabinet ou de la cage; il nous fait face pendant quelques secondes et je lui demande la permission de lui serrer la main. Il me tend la sienne: je me lève (une voix du cabinet me recommande d'aller doucement), je m'approche de lui et lui prends la main droite dans ma droite. Je lui serre la main, il me rend mon étreinte. La main que je serre est tiède, large, ferme, un peu osseuse; une main d'ouvrier, alors que le médium a la main plutôt petite, molle et grasse. Je constate qu'il est plus haut que moi de la moitié de la tête (le médium est plus petit que moi d'autant), il est vêtu de noir et le plastron blanc de sa chemise se détache clairement de son habit noir. Ses cheveux et sa barbe son châtain foncé, ses yeux sont bruns (le médium a les yeux bleu clair); il paraît avoir de trente-cinq à quarante ans. Il me salue: « Good bye », et se retire dans le cabinet.

J'échange mes impressions avec les personnes présentes, chacun fait sa remarque; tout le monde a vu la même chose. Bien qu'intéressé, aucun de nous ne paraît particulièrement ému. La plupart, à vrai dire, avons déjà vu des phénomènes plus ou moins semblables à ceux-ci et même trois des personnes présentes, que je sais être absolument sincères et sérieuses, ont assisté antérieurement à de nombreuses séances de Mrs. Salmon, qu'ils m'ont fait connaître.

9. — Après l'apparition précédente, et lorsque que le silence fut rétabli, quelques minutes après, nous entendons la voix de Maudy, dans la cage d'abord, puis dans le cabinet, et une tête de petite fille espiègle d'environ huit ans se montre entre les rideaux en nous criant: « Good evening, bugaboo! » (Bonsoir, Croquemitaine!) Puis elle écarte les rideaux et se met à courir sur l'espace de $1^{m},50$, qui sépare le cabinet d'une dame présente à qui elle prend les

mains. Elle ne reste qu'un instant et retourne en courant vers le cabinet où elle disparaît. (Voir note B.)

10. — Plusieurs autres apparitions se montrèrent encore. Entre autres, une femme qui, soi-disant, a perdu la vie dans un naufrage récent et vient se présenter avec ses vêtements tout mouillés. Plusieurs d'entre nous qui la touchons, avons les mains pleines d'eau. Elle s'abîme et disparaît au milieu de nous, dans une séance, et, dans une autre, rentre dans le cabinet. Cette forme féminine s'exprime en Français dont je ne lui ai entendu prononcer que quelques mots.

11. — Une autre forme féminine qui apparaît à presque toutes les séances réussies de Mrs. Salmon dit se nommer *Musiquita*, prononçant le premier *u* à la manière espagnole ou italienne. Elle a l'air d'une gitana et ne manque jamais de réclamer une guitare. Quand cet instrument est à portée de sa main, elle s'empare de son manche et avec l'ongle de l'index gratte les cordes tout en tenant l'instrument à bras tendu pendant quinze ou vingt secondes, puis disparaît en emportant la guitare dans le cabinet ou après l'avoir déposée à l'entrée.

Je m'abstiendrai de décrire plus longuemeut ces apparitions parce qu'elles se sont en partie reproduites avec plus ou moins de similitude dans une autre séance que je rapporterai en détail.

Mais il est un phénomène particulier aux expériences faites avec la cage que je tiens à raconter aussi minutieusement que possible. Le voici :

(*A suivre.*)

# LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

PAR M. LE COLONEL A. DE ROCHAS

---

## I

On désigne aujourd'hui sous le nom de *lévitation du corps humain* le phénomène qui consiste dans le soulèvement d'un corps vivant sous l'action d'une force encore indéterminée, soulèvement qui va jusqu'à produire une suspension plus ou moins longue dans l'air sans aucun contact avec le sol.

J'ai publié en 1897 une brochure[1] où étaient relatés plus ou moins sommairement les cas que j'avais pu recueillir. J'ai cité, d'après les histoires ecclésiastiques, plus de soixante saints ou bienheureux chez qui le phénomène se reproduisait fréquemment. On en trouve également de nombreux exemples chez les mystiques indous, et, de nos jours, on a pu l'observer avec toutes les garanties désirables chez certains médiums; moi-même j'en ai été témoin deux fois[2]. Le fait peut donc être considéré comme certain; l'explication reste seule à trouver. Tantôt on pourrait l'attribuer à une simple force physique se développant dans l'organisme du *sujet* sous l'influence de causes morales et agissant comme un courant magnétique ou odique qui repousse un courant sem-

1. Paris, Leymarie. 1 vol. in-8°. de 40 pages avec gravure.
2. Voir la brochure ci-dessus, p. 68 et p. 82.





blable existant dans le sol; tantôt il semble dû à une entité intelligente et invisible qui soulève le sujet, comme le ferait un homme ordinaire.

De nouveaux documents m'étant parvenus, il m'a paru utile d'en faire connaître les principaux à ceux que cette question intéresse. Ce n'est en effet que par l'examen comparatif des circonstances dans lesquelles se sont produits ces phénomènes qu'on pourra essayer d'en déduire une théorie. Ils sont du reste si étranges par eux-mêmes que la multiplicité des témoignages parviendra seule à en faire admettre la réalité.

## II

On sait que les sorcières passaient pour avoir une légèreté surnaturelle qu'on constatait soit par l'épreuve de l'eau, soit par celle de la balance.

Pour la première épreuve on liait la malheureuse avec des cordes et on la jetait à l'eau. Si elle surnageait, elle était déclarée coupable et on la brûlait; si elle enfonçait, elle était reconnue innocente et se noyait.

Pour la seconde épreuve on plaçait l'accusée dans un des plateaux d'une balance dont l'autre plateau supportait une Bible. D'après Bodin, il était admis que toute personne plus légère qu'une Bible d'église était adepte de Satan.

Chez les Cambodgiens, on soumet également la femme accusée de sorcellerie à l'épreuve de l'eau. « On la jette au fleuve; si elle enfonce elle est proclamée innocente et remise en liberté; si elle surnage, c'est qu'elle est soutenue par des démons. Dans ce dernier cas, on la saisit et on la livre au juge. » (Leclerc, *la Sorcellerie chez les Cambodgiens*)[1].

Le Dr Kerner rapporte que quand la Voyante de Prévorst qu'il soignait était en trance et qu'on la mettait au bain, « on voyait ses membres, sa poitrine et la partie inférieure de son corps émerger involontairement de l'eau en vertu d'une étrange élasticité. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps sous l'eau et ne

1. *Revue scientifique* du 2 février 1895.

pouvaient y parvenir; si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège. »

Le célèbre médium anglais Eglington, qui vit encore, a raconté lui-même, dans le n° du 24 juin 1886 du journal *le Médium*, une lévitation qu'il subit au cours d'une séance à la cour de Russie.

« Après le thé, on passa dans une chambre où prirent place, en se tenant par la main, l'Empereur, l'Impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse d'Oldenbourg, le grand-duc et la grande-duchesse Serge, le grand-duc Waldimir, le générat Richter et le prince Alexandre d'Oldenbourg. Les lumières furent éteintes et les manifestations commencèrent; la plus frappante fut une voix qui s'adressa en russe à l'Impératrice et causa avec elle pendant quelques instants. Une forme féminine fut aperçue entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut bientôt... Je commençai alors à *m'élever dans l'air*, tandis que l'Impératrice et la princesse d'Oldenbourg continuaient à me tenir la main. La confusion devint indescriptible lorsque, m'élevant de plus en plus haut, mes voisines durent monter sur leurs chaises afin de me suivre. Cette idée qu'une Impératrice était obligée de poser ainsi à l'antique, au risque de se blesser, était peu propre à maintenir l'équilibre mental du médium et je demandai plusieurs fois qu'on levât la séance. Mais ce fut inutilement et je continuai à monter jusqu'à ce que mes deux pieds touchassent deux épaules sur lesquelles je m'appuyai et qui étaient celles de l'Empereur et du grand-duc d'Oldenbourg, ce qui fit dire à l'un des assistants : « C'est la « première fois que l'Empereur se trouve sous les pieds de « quelqu'un. » Lorsque je fus redescendu, la séance fut terminée. »

Le *Journal de Francfort*, du 6 septembre 1861, contient l'entrefilet suivant, emprunté au *Gegenwart*, de Vienne :

« Un prêtre catholique entretenait, dimanche dernier, dans l'église Sainie-Marie à Vienne, ses auditeurs de la pro-

tection constante que prêtent les anges aux fidèles commis à leur garde, et cela dans un langage plein d'exaltation et d'images avec une onction et une éloquence qui touchaient profondément le cœur des nombreuses dames et jeunes filles réunies autour de lui. Dès le commencement du sermon, une jeune fille d'une vingtaine d'années manifestait tous les signes de l'extase, et bientôt, dit un témoin oculaire, les bras alternativement croisés ou élevés vers le ciel, les yeux fixés sur le prédicateur, elle fut aperçue de tout le monde se *soulevant peu à peu de terre et demeurant à plus d'un pied du sol jusqu'à la fin du sermon.* On assure que le même phénomène s'était produit quelques jours avant, au moment où cette jeune personne recevait la communion. »

Miss Cook, le célèbre médium qui a servi aux séances de matérialisation chez M. Crookes, raconta, en 1872, dans une lettre adressée à M. Harrisson, qu'en 1870, étant alors âgée de 14 ans, on la mena à une séance de spiritisme parce qu'elle voyait et entendait souvent des esprits invisibles pour tout le monde. Après plusieurs mouvements et lévitation de la table, « une communication par coups frappés nous fut donnée, disant que si on voulait faire l'obscurité, je serai portée autour de la chambre. J'éclatai de rire, ne croyant pas que cela fût possible. On éteignit la lampe, mais l'obscurité n'était pas complète, car il entrait de la lumière par la fenêtre. Bientôt, je sentis que l'on me prenait ma chaise. Je fus soulevée jusqu'au plafond. Tout le monde a pu me voir en l'air. J'étais trop effrayée pour crier, et je fus portée au-dessus de la tête des assistants et déposée sur une table, à l'extrémité de la chambre. Ma mère demanda alors si nous pouvions avoir des phénomènes chez nous. La table répondit « oui », que j'étais un médium. »

M. l'abbé Petit, que beaucoup des lecteurs des *Annales* ont sans doute connu chez la duchesse de Pomar, m'écrivait récemment :

« Ce qu'il importe de déterminer dans tous ces phénomènes, c'est la cause qui les produit. Cette cause étant complexe,

comme tous les agents de cette nature, doit être étudiée par le sujet lui-même en même temps que par l'opérateur si le phénomène est produit par un médium étranger; dans le cas contraire, c'est que le sujet est plus ou moins médium et c'est pour lui un devoir d'étudier ses sensations, autant qu'il en est capable.

« En ce qui concerne la lévitation, je l'ai éprouvée de deux manières différentes dans une église : une fois, c'était un simple soulèvement que j'attribue à la dilatation du corps astral; une autre fois, il y a eu transport.

« J'ai ressenti, dans le premier cas, un fourmillement intense dans les mains et les pieds avec la sensation d'une force qui s'échappait; dans le second cas, la sensation était toute différente, il me semblait qu'une force *étrangère* m'attirait vers l'autel[1].

« Je pense que, dans le cas de transport, la force médianimique du sujet se soude à une force supérieure qui l'entraîne. Si la frayeur ne m'avait saisi, si je ne m'étais pas débattu, je serais probablement passé par-dessus la grille du sanctuaire. Ma frayeur a été si grande que j'ai failli en être malade...

« Il m'en coûte de parler de moi, je ne le fais qu'avec répugnance; mais il serait à désirer que les personnes à qui surviennent, accidentellement ou non, quelques phénomènes de cette nature, en fissent l'aveu en toute sincérité. Cet aveu est très pénible; aussi *la plupart s'en cachent avec soin* pour ne point s'attirer la réputation d'hallucinés ou de visionnaires, épithètes toujours désagréables.

« En tous cas, aucun de ces phénomènes n'est miraculeux. Rien dans ces faits, qui échauffent malheureusement les imaginations, n'est produit en dérogation aux lois de la nature, mais tous relèvent d'une loi supérieure qu'on finira par formuler. Il faudra sans doute encore de nombreuses expériences avant d'arriver à ce résultat. Ce qu'il y a de déconcertant, c'est que les meilleures théories sont tout à coup boulever-

1. Le curé d'Ars racontait que le démon le soulevait quelquefois dans son lit. On prétend qu'Eugène Vintras, le soi-disant prophète qui vivait à Tilly il y a une cinquantaine d'années, s'élevait de terre devant témoins lorsqu'il priait.



sées par un facteur inconnu qu'il est impossible de déterminer. »

Voici encore un cas de lévitation dont le récit m'a été adressé, le 30 décembre 1895, par le patient lui-même, le Dr Nicolas Santangelo, médecin à Venosa.

« Aimablement prié par le professeur Falcomer de donner un compte rendu détaillé de ma propre lévitation, laquelle advint à Rome, je serai bref et précis dans mon récit, n'ayant, pour ma part, aucune idée à ajouter ou à enlever de ce qui m'arriva selon toute évidence. J'irai donc droit au fait.

« Je sais bien que le champ des faits spiritiques est si vaste qu'il surpasse évidemment de beaucoup le champ de la vie ordinaire ; je puis en parler avec expérience ayant en personne assisté à beaucoup de séances expérimentales de spiritisme, soit à Naples, dans la maison Chiaia, à l'hôtel Bourbon, à l'hôtel de l'Allegria et dans la maison Cavalli, soit à Rome, tant à l'Académie que dans la maison de M. Alegiani. Mais pourtant il y a une variété immense de faits spirites ; il y en a qui sont fort peu de chose, que je dirai même frivoles ; il y en a qui ont un relief manifeste et enfin il y a ceux que nous pouvons vraiment dire éclatants.

« Parmi les faits qui m'impressionnèrent le plus dans différentes séances, il y en a dont je conserverai toujours le souvenir. Mais la lévitation de trois personnes me semble un fait tel, qu'il surpasse toutes les limites du merveilleux et du prodige.

« L'année 1893 fut une année glorieuse pour l'Académie internationale des études magnétiques et spirites de Rome. Les séances expérimentales se succédaient sans interruption, tantôt à l'Académie, tantôt chez l'excellent peintre. M. Francesco Alegiani. Elles donnaient des résultats vraiment étonnants, dus à la puissance de cinq médiums que j'ai connus personnellement, MM. Cecchini, Boella, Fontana, di Giacomo et Ruggieri, tous jeunes gens d'une force médianimique de beaucoup supérieure à celle d'Eusapia Paladino[1].

1. J'ai analysé une partie de ces expériences dans mon livre sur la lévitation, (pp. 85-90).

« Pour ma part, j'ai toujours été un abonné assidu du bulletin de l'Académie, *le Lux*, et chaque mois, j'en attendais avec anxiété le fascicule, précisément pour être exactement au courant de tout ce qui arrivait. Mais la simple lecture ne suffit pas pour convaincre de phénomènes si étranges; il faut dépasser les limites d'un saint Thomas. Je voulus m'en assurer *de visu*, et sans plus tarder, je m'en fus, le 30 novembre 1893, à Naples, et j'y restai quelques jours pour assister à une familière et brillante séance avec Eusapia, à l'hôtel de l'Allegria. Puis je me dirigeai vers Rome.

« Je ne parle pas du charmant accueil que me firent tous mes amis de l'Académie, je ne parle pas des visites que je fis à diverses notoriétés, pour les pousser à quelque expérience. Il est certain que je les trouvai tous consentants et charmants, entre autres l'illustre et regretté professeur de philologie, Luigi Ferri. Ce dernier, savant autant qu'aimable, accepta mon invitation avec plaisir, et un mercredi soir des premiers jours de novembre, nous étions tous, au nombre de quinze ou seize, dans la maison d'Allegiani.

« Il était environ 9 heures du soir, quand nous prîmes place en faisant la chaîne autour d'une grande et lourde table. Les médiums étaient à deux, Fontana et Ruggieri; mais Fontana, bien que prié par moi, ne voulut pas prendre part à la séance et se rendit dans une chambre contiguë; nous restâmes donc avec le seul Ruggieri et je m'assis à son côté gauche.

« La lumière ayant été modérée, les phénomènes se produisirent tout de suite : on voyait clairement qu'une force puissante agissait parmi nous. Les coups et les bruits que l'on entendait partir des meubles et de tous les coins de la pièce étaient effrayants; des objets pesants étaient transportés rapidement d'un bout à l'autre de la chambre; la chaîne se faisait sans interruption, soigneusement maintenue.

« Nous fîmes l'obscurité complète. Ruggieri commença bientôt à se débattre, en proie à des secousses presque tétaniques, tandis que sa main gauche était toujours tenue serrée dans ma main droite, dans le but de ne pas rompre la

chaîne, ce qui *nous avait été bien recommandé*. Ce fut alors que Ruggieri ayant quitté son siège commença à être soulevé. Je le tenais ferme; mais, sentant le terrain manquer sous mes pieds à cause de l'ascension toujours augmentante de Ruggieri, je m'accrochai à son bras et fus ainsi tiré en haut, soulevé presque à la hauteur de 3 mètres du plancher, à tel point que je touchais distinctement avec mes pieds la suspension qui pendait au centre du plafond. Dans la descente, la lumière étant faite, je me trouvai à genoux sur la table des expériences, sans qu'il me fût arrivé le moindre accident désagréable.

« Voilà mon envolée dans les airs à Rome; mais, avant moi, les trois médiums Cecchini, Ruggieri et Boella furent aussi soulevés dans l'espace jusqu'à toucher le plafond... et c'était beau d'entendre venir leurs voix de si haut, annonçant le phénomène (voir *Lux*, An. VI, fasc. 14).

« Il faut se convaincre que, dans le spiritisme, tout est une question de médium; il est donc clair que, sans médium, il n'y a pas de spiritisme. Malheureusement la science, jusqu'ici, n'a pas découvert les conditions organiques permettant de nous faire distinguer un médium : on naît médium comme on naît bossu. Il y a des médiums à effets musicaux; précisément comme l'était Cecchini, et il y a des médiums à autres effets; Ruggieri était un puissant médium à lévitation. Mais il était aussi un médium à abaissement, je dirai même à enfoncement. Dans une de ces séances, j'ai vu Ruggieri, après avoir été enlevé dans l'air, tiré avec force sous la table des expériences, puis rester là sur le dos presque rigide, soudé au sol, de telle manière que nul effort ne réussissait à le relever. »

Sainte Thérèse a décrit les sensations qu'elle éprouvait au moment de ses lévitations, dans son autobiographie dont Mgr Méric a publié[1] de nombreux extraits que nous lui empruntons.

« L'âme, dans ces ravissements, semble quitter les organes

1. Le vol aérien des corps. *Revue du Monde invisible* nº du 15 avril 1899.

qu'elle anime. On sent d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant et que le corps se refroidit

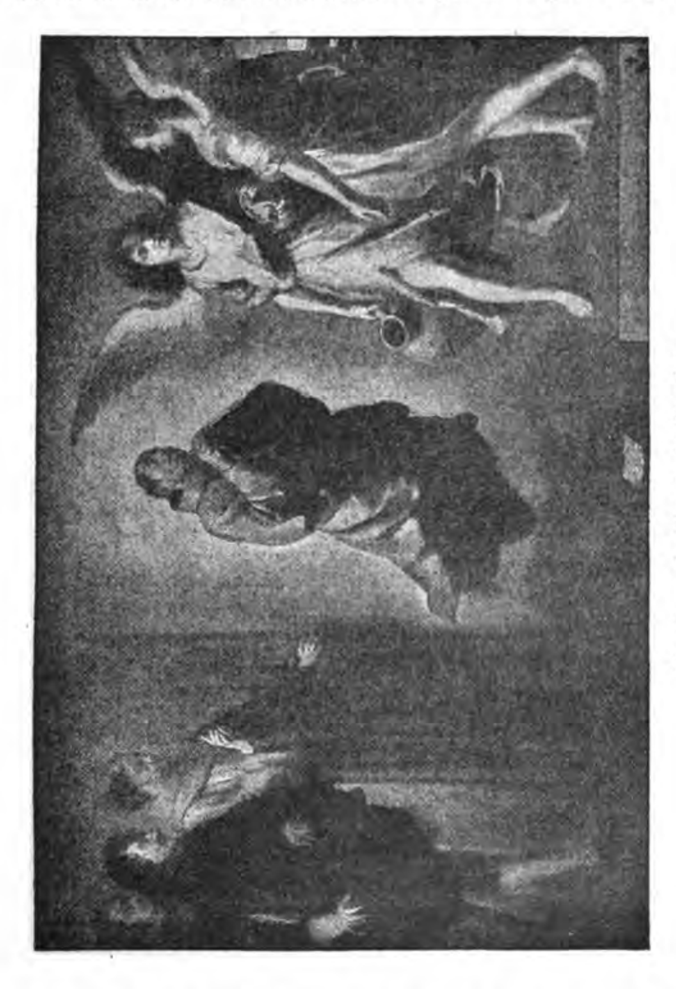


Fig. 1. — Le Miracle de San Diégo.

peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables. Dans l'oraison d'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et un violent effort; mais il n'en est

pas de même dans les ravissements; on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever.

« Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce moment, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents ; il faut en effet qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu et se laisse conduire par lui où il lui plaît, car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente.

« J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée que, très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois je pouvais opposer quelque résistance; mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir; et quelquefois même *tout mon corps était enlevé, de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre.*

« J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses et prête à communier. Ma peine en fut extrême dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux religieuses d'en parler.

« En plus d'une circonstance, j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint patron de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver; je me jetai soudain à terre, mes sœurs accoururent pour me retenir, et le ravissement ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais

déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me con-



Fig. 2. — Lévitation de Saint Martin de Porres.

damnaient, et, malgré mes efforts, je regardai comme impossible de les tenir cachées...

« Lorsque je voulais résister, *je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient;* je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute résistance est vaine; il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. Quand Dieu veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un maître et que de telles faveurs sont un don de sa main, et nullement le fruit de nos efforts; ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde.

« Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une extrême frayeur. Et qui ne le serait en voyant ainsi son corps s'élever de terre ? Car, quoique l'âme l'entraîne après elle, avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; pour moi, du moins, je le conservais de telle sorte que *je pouvais voir que j'étais élevée de terre.* A la vue de cette majesté que déploie ainsi la puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête et on se sent pénétré d'une très vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour, et cet amour redouble en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car, non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon souillé par tant d'offenses. » (P. 199-201.)

« Je reviens aux ravissements et à leurs efforts ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger qu'il n'avait plus de pesanteur; quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher la terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris; ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé. » (P. 208.)

Voici maintenant quelques cas qui ont été décrits et affirmés juridiquement.

Le premier en date se trouve à la Bibliothèque nationale. C'est le « Procès-verbal fait, pour délivrer une fille possédée



S. Petrus de Alcantara Hyspanus strictioris obseruantiæ. Sancti Francisci Fratrum Minorum Discalceatorum Pater et Magistr.

Fig. 3.

par le malin esprit à Louviers en 1591, par Louis Morel, écuyer, sieur de La Tour, conseiller du roi, prévôt général

en la maréchaussée de France et en la province de Normandie, assisté de Mᵉ Robert Behotte, licencié ès lois, avocat et lieutenant général de M. le vicomte de Rouen, à la résidence de Louviers ».

La fille dont il est ici question était une pauvre servante, Françoise Fontaine, ni sainte ni sorcière, mais affligée de manifestations si extraordinaires qu'elle avait demandé tous les secours, y compris ceux de la religion, pour en être délivrée et qu'on avait fini par la garder dans la prison de Louviers pour éviter les accidents.

Ces manifestations, parmi lesquelles se trouvaient des coups frappés dans les murs, des transports d'objets mobiliers et des enlèvements de son propre corps, si brutaux qu'elle et les assistants en étaient souvent grièvement blessés, sont longuement exposées dans le procès-verbal avec les attestations des témoins. Je me bornerai à reproduire ici le récit de celles qui eurent lieu lorsqu'on eut recours à l'exorcisme, en y mettant l'orthographe et la ponctuation modernes pour rendre un peu plus claire la rédaction assez confuse du prévôt de Normandie.

« Suivant ce que nous avons arrêté le jour d'hier avec ledit curé Pellet, nous sommes partis de notre logis et venu trouver icelui curé Pellet, viron sur les six à sept heures du matin, avec lequel nous sommes transportés aux prisons de cette dite ville de Louviers, ayant amené avec lui un clerc qui portait l'eau bénite, et nous avons commandé auxdits Vymont, Dupuys, Hellot, Dubusc, le Prévost et autres, nos archers, nous accompagner; ce qu'ils ont fait. Et sommes entrés en icelle prison et avons trouvé ladite Françoise qui était en une petite chambre haute, couchée toute vêtue sur une couchette avec cinq ou six prisonniers qui la gardaient, laquelle avait le visage tout en sang, comme d'égratignures, à laquelle nous avons demandé qui lui avait fait cette égratignure.

« Par ladite Françoise fait réponse que c'était l'esprit qui la tourmentait qui lui avait fait lesdites égratignures, samedi au soir dernier en notre présence comme nous l'interrogions, l'ayant ledit esprit lors jetée par terre à cause de ce qu'elle nous avait confessé, comme nous avions pu voir.




S. GIACINTA MARISCOTTI V.

*Nobile Romana del Terz' Ordine di S. Chiara*

*Nata nel 1585. morta nel 1640. Canonizzata nel 1807.*

*Il di cui Corpo si venera in S. Bernardino della Città di Viterbo.*

*Roma presso G.º Antonelli Via del Corso N.º 228. 229.*

Fig. 4.

« A laquelle Françoise nous avons usé de plusieurs remontrances pour la réconcilier en la crainte et amour de Dieu, lui remontrant qu'en reconnaissant Dieu, lui criant merci, confessant ses fautes, lui en demandant pardon et renonçant au diable, elle pouvait sortir des tourments où le malin esprit l'avait conduite, par le moyen d'une confession générale de ses péchés qu'il fallait qu'elle fît audit curé Pellet, et se mettre en bon état, pour ouïr la messe et recevoir le saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qu'elle a promis de faire.

« Ce fait, ledit curé Pellet lui avait baillé de l'eau bénite, et icelle ouïe de confession; après laquelle nous avons icelle Françoise prise, menée et conduite avec nosdits archers, étant enserrée par les mains, à l'église Notre-Dame de cette dite ville de Louviers, où entrant ledit curé Pellet, qui marchait devant, vêtu de son surplis et de son étole, lui avait jeté de l'eau bénite; et nous, après lui, ayant notre bâton de prévôt en la main, l'avons conduite en la chapelle de la Trinité où l'on avait fait accommoder l'autel pour dire la messe, et devant lequel autel nous avions fait mettre des bancs, sur l'un desquels elle s'est appuyée, s'étant mise à genoux et commencé à prier Dieu, étant toujours auprès d'elle ledit curé Pellet vêtu de sondit surplis ayant son étole au cou. Et nous sommes mis au coin de l'autel où l'on commence à dire la messe, pour voir quelle contenance tiendrait ladite Françoise sans qu'elle nous aperçût.

« Et lors et à l'instant, Me Jean Buisson, prêtre chapelain de ladite église, qui était revêtu de ses ornements sacerdotaux pour dire et célébrer la messe, ayant fait allumer un grand cierge qu'il avait fait mettre sur le bord de l'autel, près de nous, et après a commencé à célébrer une basse messe où s'étaient trouvés présents plus de 1 000 à 1 200 personnes, tant catholiques que huguenots de la nouvelle prétendue religion, soldats et autres gens de qualité. Et entre autres personnes de qualité, étaient le sieur abbé de Mortemer, le sieur Ratte, abbé et conseiller au parlement de Toulouse, le sieur de Rubempré, le sieur baron de Neufbourg, le sieur baron des Noyers, le sieur Séguier, grand maître des eaux et forêts de France, Me Jacques Duval, médecin à Évreux, Me Jonas


Effigiem S. Iosephi a Cupertino Ord. Min. S. Francisci Conventual. Sacerdotis
Augustiss. Eucharistiæ Sacramento cum semel peracta supplicatione
in loco Cryptulæ Populo benedicendum foret mirabiliter in aere appropinquantis
Sanctissimo Domino Nostro Clementi XIII. Pont. Opt. Max.
Ejusdem Seraphici Ordinis Fratres offerunt et dicant.

Fig. 5.

Marie, receveur des tailles en l'élection de Montivilliers, Me Nicolas Coquet, prêtre dudit Louviers, Pierre Behotte, Jacques Surgis, Guillaume Inger l'aîné, Robert Langlois, bourgeois et marchands dudit Louviers.

« Laquelle Françoise s'était mise en prière et en état d'ouïr sagement la messe, sinon que lorsque ledit Buisson prêtre a commencé à dire l'Évangile, ladite Françoise avait commencé à sommeiller, la tête lui étant tombée sur ledit banc devant lequel elle était à genoux, comme si elle eût été pâmée et évanouie; de quoi nous avons averti ledit curé Pellet qui nous regardait et avait l'œil sur nous, comme nous l'en avions prié, afin de l'avertir si nous apercevions que ladite Françoise fît quelque chose; lequel curé Pellet l'avait exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, laquelle s'était aussitôt revenue, s'étant levée et fait le signe de la croix et ouï et entendu ledit Évangile attentivement. Après ledit Évangile dit, elle avait été à l'offrande où elle avait été conduite par ledit curé Pellet. Lors de l'élévation du saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle avait icelui regardé fort attentivement, faisant toujours mine de le prier et adorer, sans avoir été aucunement tourmentée. Après laquelle élévation, ledit curé lui avait présenté la paix qu'elle avait baisée.

« Et sur ce que ledit Buisson prêtre a voulu parachever de dire la messe, le livre et missel étant changés de lieu et remis sur le bout de l'autel où il avait commencé ladite messe, étant à l'action de grâce d'icelle, ledit curé Pellet avait commandé audit Buisson prêtre de ne parachever sa dite messe qu'il n'eût administré le Saint-Sacrement et l'Eucharistie à ladite Françoise; lequel Buisson s'étant arrêté, icelui curé Pellet, vêtu toujours de son surplis et ayant l'étole au cou, s'étant approché d'icelle Françoise, laquelle il avait ouïe derechef de confession, et ayant icelle exorcisée, et conjuré ledit malin esprit auquel ladite Françoise a déclaré publiquement qu'elle renonçait, ledit curé Pellet a pris la Sainte Eucharistie pour la lui bailler et faire recevoir. S'étant approché d'elle après avoir fait dire à ladite Françoise tout hautement son *Misereatur* et *Confiteor*, il s'était apparu comme une ombre noire hors de l'église, qui avait cassé un losange des

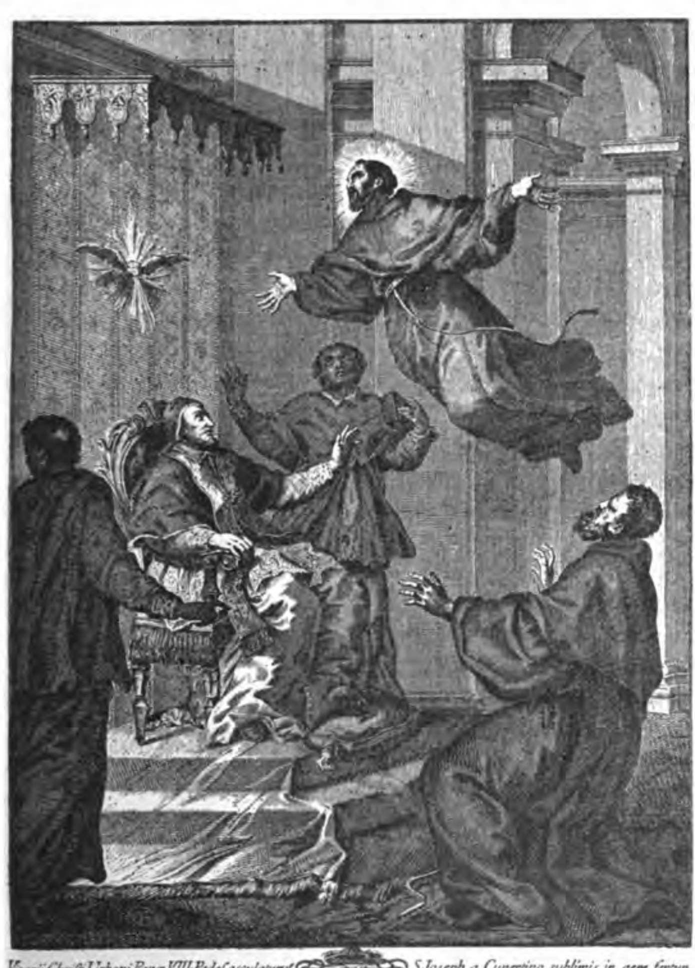

Vicarii Christi Urbani Papæ VIII Pedes osculaturus S. Ioseph a Cupertino sublimis in aere fertur.
Ejus rei admirandam speciem nunc primum typo expressam
Emin.mo ac Rev.mo Principi Flavio S. R. E. Cardinali Ghisio
Seraphici eorum Ordinis Protectori munificentissimo
Fratres Minores Conventuales obsequentissime offerunt.

Fig. 6.

vitres de ladite chapelle et pris le cierge qui était sur l'autel, qu'il avait éteint.... et icelle Françoise étant à deux genoux avait été enlevée fort épouvantablement, sans avoir pu recevoir le Saint-Sacrement, ouvrant la bouche, ayant les yeux tournés en la tète, avec un geste tant effroyable, qu'*il avait été besoin, à l'aide de 5 à 6 personnes, la retirer par ses accoutrements comme elle était enlevée en l'air;* laquelle ils avaient jetée à terre, ayant été contraints de se jeter sur elle à cause que cela la voulait enlever, sans toutefois voir ni apercevoir aucune chose; où s'était aussitôt présenté ledit curé Pellet, qui avait icelle exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, même conjuré ledit malin esprit; laquelle était revenue à soi, étonnée et débile. Ce que voyant, ledit curé avait derechef fait abjurer à ladite Françoise ledit malin esprit, et à elle fait plusieurs remontrances pour le salut de son âme; à quoi ladite Françoise avait prêté l'oreille.

« Cela fait, ledit curé avait derechef présenté la Sainte Hostie à ladite Françoise, pour laquelle recevoir s'étant mise à deux genoux, ledit curé lui présentant, icelle Françoise a derechef *été enlevée de terre plus haut que l'autel,* comme si on l'eût prise par les cheveux, d'une si étrange façon que cela avait grandement étonné les assistants qui n'eussent jamais cru voir une chose si épouvantable; s'étant tous jetés à deux genoux contre terre et commencé à prier Dieu et implorer sa grâce pour la délivrance de ladite Françoise; ayant été de besoin, pour icelle reprendre, que plusieurs hommes se soient jetés à ses accoutrements et icelle abattue à terre, s'étant jetés sur elle pour s'opposer à l'effet de l'ennemi qui la voulait enlever, ayant ladite Françoise la bouche torse et ouverte, les yeux qui lui sortaient de la tête, les bras et les jambes tournés sens dessus dessous.

« Ce que voyant, ledit curé Pellet s'était approché auprès d'elle, lui ayant jeté de l'eau bénite, icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit. Ayant ladite Françoise la face contremont, et ayant demeuré quelque temps en cet état, ledit curé Pellet ayant fait allumer un autre cierge, ladite Françoise était revenue à soi et repris ses esprits. Et après que ladite Françoise a derechef crié merci à Dieu et renoncé audit malin


SANCTISSIMO DOMINO NOSTRO
OPTIMO
BEATVS IOSEPH a Cupertino
BENEDICTO XIV. PONTIFICI
MAXIMO

Fig. 7.

esprit, étant à deux genoux, s'approchant ledit curé Pellet auprès d'elle pour lui présenter la Sainte Eucharistie afin de icelle recevoir, pour la troisième fois elle avait été comme devant empêchée de ce faire, ayant été enlevée pour la troisième fois par-dessus une grande forme ou banc qui était devant l'autel où l'on célébrait la messe, *et emportée en l'air du côté où la vitre avait été cassée*, **la tête en bas, les pieds en haut** *sans que ses accoutrements fussent renversés*, au travers desquels, devant et derrière, il sortait une grande quantité d'eau et fumée puante; ayant été plus tourmentée que devant, avec une telle manière et fureur, que c'était chose horrible à voir et incroyable à ceux qui ne l'ont vue. Laquelle Françoise fut quelque temps ainsi *transportée en l'air sans que l'on la pût reprendre;* mais enfin sept à huit hommes s'étaient jetés à elle, qui avaient icelle reprise et mise contre terre, étant tourmentée de telle façon que c'était chose horrible et pitoyable à voir, tellement que ceux qui étaient là présents en grand nombre tant catholiques que de la nouvelle religion réformée, avaient pleuré, s'étant mis à genoux et commencé à prier Dieu pour le salut de l'âme de ladite Françoise.

« Pendant lesquelles prières ledit curé Pellet s'était approché de ladite Françoise où, tout de nouveau, il avait icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit, et lui ayant jeté de l'eau bénite, était revenue et repris ses esprits ayant déclaré tout hautement ladite Françoise qu'elle renonçait au diable, criait merci à Dieu et lui demandait pardon de ses fautes.

« Disant ladite Françoise de soi-même que la première fois que ledit curé Pellet lui avait présenté la Sainte Eucharistie, elle avait vu ledit malin esprit qui était entré par un trou qu'il avait fait en une vitre de ladite chapelle, étant à main droite, qu'elle nous a montré, et avait éteint le cierge qui était allumé sur l'autel où l'on célébrait la messe et icelle Françoise pris par les cheveux pour l'enlever et emporter par le trou de ladite vitre, de peur qu'elle ne reçût le saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le rapport ajoute que le curé Pellet s'étant souvenu que, toutes les fois que Françoise avait été enlevée, cela avait été

par les cheveux, il les lui fit raser. A la suite de cette opéra-



*S. Joseph a Cupertino Ord. Min. S. Francisci Convent.*
*in Missæ celebratione sæpissime in aerem elevatur.*

*Michaelang. Riccioline del.* *Nic. Gutherez sculp.*

Fig. 8.

tion et de l'exorcisme qu'on vient de lire, la pauvre fille fut complètement guérie.

J'ai cité ce long texte *in extenso* pour que le lecteur pût bien se faire une idée du soin avec lequel les faits avaient été observés. Il ne peut y avoir de doute sur ceci que Françoise a été, pendant la messe, soulevée trois fois dans les airs, de telle manière qu'on ne saurait confondre ces lévitations avec des contorsions et des sauts.

Dans les différentes circonstances relatées, l'homme de science ne peut retenir que quelques particularités : telle est l'adhésion au corps des jupons qui ne se renversaient pas quand Françoise avait la tête en bas, ce qui prouve que la force inconnue qui soustrayait son corps aux lois de la pesanteur s'appliquait également à ses vêtements, phénomène qu'on a observé d'autres fois. Tel est également le fait que l'ablation de la chevelure a fait cesser, ou plutôt a contribué à faire cesser les manifestations, faits qu'on peut rapprocher de cette observation que la force psychique se dégage souvent par les cheveux, comme l'électricité. Tel est encore l'état de prostration de Françoise après les lévitations, circonstance qu'on observe toujours après les dépenses considérables de force psychique. Je pourrais également ajouter la sensation de vent froid, dont il n'est pas parlé dans le récit reproduit plus haut, mais qui est souvent indiquée dans les autres parties du procès-verbal, au moment de l'apparition du phénomène, ainsi que beaucoup d'expérimentateurs l'ont constaté dans des manifestations analogues.

Le fameux recueil des *Causes célèbres* contient, dans son tome VI, imprimé en 1738, deux documents cités à propos du procès de Louis Gaufridy, — ce prêtre de Marseille qui avait été brûlé comme sorcier en 1711, par arrêt du Parlement de Provence, — et relatifs à des faits contemporains du narrateur.

L'un se rapporte à une demoiselle Thévenet, de Corbeil, qu'on supposait possédée, et au sujet de qui l'archevêque de Paris fit faire une information.

Voici les principaux faits qu'on dit avoir constatés :

« 1° Cette demoiselle s'est élevée à 7 ou 8 pieds dans un jardin, et jusqu'au plancher dans sa chambre;

« 2° Elle a enlevé son frère et sa garde jusqu'à 3 pieds sans aucun point d'appui :




Fig. 9.

« 3° Ses jupes se sont repliées par-dessus sa tête, quoiqu'elle s'élevât debout en l'air ;

« 4° Elle s'est élevée dans le lit avec sa couverture, jusqu'à

3 et 4 pieds, de la même façon qu'elle s'était couchée, c'est-à-dire le corps étendu horizontalement. »

L'autre document est un rapport médical relatif à huit personnes de la paroisse de Langres, diocèse de Bayeux, également prétendues possédées. Voici ce rapport :

« Nous soussignés, Nicolas Andry, conseiller, lecteur et professeur royal, docteur, régent et ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal des livres, etc., avons examiné avec tout le soin possible le mémoire qu'on nous a présenté ; en conséquence de quoi, certifions avoir trouvé dans ledit mémoire quatre cas singuliers qui nous paraissaient passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribués à aucune force physique, savoir :

« 1° Que les personnes y mentionnées...

« 2° Que souvent elles pèsent, dans le temps de leur syncope, au moins le double de ce qu'elles pèsent dans leur état naturel, de sorte que deux hommes ont eu quelquefois de la peine à porter un enfant de dix ans. Bien plus, que quatre hommes n'ont jamais pu, plusieurs fois et en différents temps, enlever une autre de terre où elle était étendue, quelque effort qu'ils fissent pendant un temps considérable ; et dès qu'un prêtre y fut arrivé et qu'il eut commandé au démon de lui rendre la connaissance et la liberté de se relever elle-même, elle recouvra l'une et l'autre. De plus, que deux hommes la portant un autre jour, dans ce même état, deux autres hommes s'étant joints à eux pour les aider à la porter, son corps devint tout à coup si pesant qu'ils eurent toute la peine à gagner sa maison, quoique proche, déclarant qu'ils auraient eu moins de peine à porter chacun un sac de blé.

« 3°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« 4° Qu'il y en a une qui, voulant se jeter un jour par la fenêtre d'un escalier d'un second étage, demeura suspendue debout en l'air, sans aucun appui sous les pieds, et sans tenir à rien, pendant tout le temps qu'il fallut pour monter à cet étage et la retirer. Qu'elle s'est mise une autre fois un talon sur le bord extérieur du linteau de la fenêtre d'une chambre, l'autre pied en l'air, et tout le corps penché sans

se tenir à rien. Qu'elle s'est assise sur le bord intérieur d'un puits, tout le corps en dedans, sans aucun appui sous les pieds, et pendant tout cela toujours en syncope.

« Lesquelles choses énoncées dans ces quatre articles, certifions comme ci-dessus passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribuées à aucune force physique; le tout sans prétendre rien aux autres articles qui peuvent être du ressort de la physique et de la médecine.

ANDRY.
WINSLOW.

Fait à Paris, le 4 mars 1734.

« Après avoir lu et examiné le mémoire ci-dessus, après avoir appris de plus l'inutilité des remèdes employés par les médecins, nous croyons que la physique ne peut expliquer quelques-uns des faits énoncés, tels, par exemple, que d'être suspendu en l'air sans tenir à rien, etc., et que la nature toute seule, en santé ou en maladie, ne les peut produire.

« En foi de quoi, adhérant aux quatre articles extraits par nos confrères, MM. Andry et Winslow, sans rien décider sur les autres articles, nous avons signé à Paris, ce 7 mars 1735.

« CHOMEL, *conseiller, médecin du roi, associé vétéran de l'Académie royale des sciences et docteur régent de la Faculté de médecine de Paris.*

« CHOMEL FILS, *docteur régent de la Faculté de médecine à Paris.* »

## III

Les lévitations ont eu souvent une telle durée qu'elles ont pu se fixer nettement dans la mémoire des artistes et être reproduites par la peinture et la gravure.

Le Musée du Louvre possède un tableau de Murillo, catalogué sous le n° 550 *bis* et appelé le *Miracle de San Diego* (fig. 1).

La figure 2 est la réduction d'une gravure faite d'après un tableau de Nic. La Piccola ; il représente saint Martin de Porres, qui était mulâtre et de l'ordre des Frères Prêcheurs,

se précipitant à travers les airs vers un crucifix placé sur l'autel[1].

Dans la figure 3, on voit saint Pierre d'Alcantara s'élever également vers un crucifix[2].

Dans la figure 4, c'est le même prodige avec sainte Jacinthe.



FIG. 10. — *Effigie del Ven. Servo de Dio Fra Humile di Bisignano Minori riformati della Prov*ᵃ *Calabria citra. Morte li 26 novembre 1631.*

Les figures 5, 6, 7 et 8 se rapportent à saint Joseph de Cupertino, l'homme qui posséda au plus haut degré cette singulière propriété. La figure 5 le montre volant vers l'hostie au moment de la bénédiction, la figure 6, arrivant à travers

1. Saint Martin de Porres présentait souvent aussi le phénomène de la bilocation. RIBET, *Mystique*, II, 188.
2. RIBET, *Mystique*, II, 592.

les airs jusqu'au pape Urbain VIII pour lui baiser les pieds; la figure 7, volant dans une église par-dessus la tête des assistants pour se porter vers une statue de la Vierge. Enfin dans la figure 8, il s'élève en consacrant l'hostie[1]. On m'a signalé de plus un tableau du cavalier Mazzanti, gravé en 1780 par Gaspard Froy et représentant Joseph de Cupertino, partant de son monastère dans les airs, en présence de deux moines[2].

La figure 9 montre saint Thomas de Cora s'élevant au moment où il donne la communion.

La figure 10 se rapporte au Frère Humile de Bisignano, de l'ordre des Mineurs réformés de la province de Calabre, mort en 1631.

C'est probablement le même personnage (à en juger du moins par le costume) que représente la figure 11 exécutée d'après une admirable statuette en bois appartenant à M. Gagneur de Patornay.

On connaît huit planches différentes d'une gravure représentant le pape Pie VII en lévitation, avec cette inscription:

PIUS VII, PONT. MAX.

*Savonæ in extasim iterum raptus, die assumptionis B. Mariæ V.*

*XIII Kalendas Septembris 1811.*

Une gravure italienne représente sainte Catherine de Sienne se tenant en l'air pendant que des prêtres écrivent

1. Je connais, dit Césaire d'Heisterbach (liv. IX, c. 30), un prêtre de notre Ordre, qui par une faveur de Dieu, toutes les fois qu'il dit la messe avec dévotion, est élevé d'un pied en l'air pendant tout le Canon jusqu'à la Communion; s'il dit la messe plus vite ou moins dévotement, ou s'il est dérangé par le bruit des assistants, cette faveur lui est ôtée.

2. L'histoire rapporte que lorsque, en 1650, le duc de Brunswick arriva à Assise, l'aspect du saint qui se mit à planer au-dessus du sol en lisant sa messe le détermina à embrasser le catholicisme. Un jour, lors d'une de ses lévitations, saint Joseph de Cupertino retomba sur le sol; le Frère Junipero se précipita vers lui, il ne put empêcher la chute, mais il raconta que le corps du saint lui avait paru *léger comme un fétu de paille*. Un autre jour, saint Joseph en extase saisit un Frère qui était à ses côtés et *l'éleva avec lui dans les airs*.





Fig. 11.

ses paroles. Une autre représente la même sainte également en l'air avec l'inscription :

*S. Caterina miracolosamente transporta in Siena.*

## IV

J'en ai, je crois, assez dit pour montrer que la lévitation est un phénomène parfaitement réel et beaucoup plus commun qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

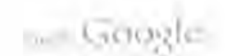
Les lecteurs qui voudront approfondir davantage la question pourront lire : Dans la *Mystique divine, naturelle et diabolique* de GŒRRES[1], les chapitres XXI, XXII et XXIII du 2e volume (De la marche extatique... Comment les extatiques s'élèvent en l'air... Du vol dans l'extase... Explication de ces phénomènes) et le chapitre XIX du 4e volume (Du vol diabolique... Comment ce phénomène est commun aux extatiques et aux possédés) ;

Dans la *Mystique divine* de l'abbé RIBET[2], le chapitre XXXII du 2e volume (Dispense de la loi de la pesanteur... Suspension, ascension, vol extatique... Agilité surnaturelle en dehors de l'extase. Courses aériennes de sainte Christine l'admirable... Énergie de cette attraction ascensionnelle... Marche sur les eaux... Explication de ce phénomène) ;

Enfin dans la *Physique de la Magie* que vient de publier récemment en Allemagne le baron KARL DE PREL, le chapitre VII du 1er volume, chapitre qui a pour titre : *Gravitation et lévitation* et où le savant auteur essaie d'établir une théorie physique du phénomène basée sur la polarisation de la pesanteur.

ALBERT DE ROCHAS.

1. Traduction française en 5 volumes. Paris, Poussielgue, 1882.
2. Paris, Poussielgue, 1883. 3 vol. gr. in-8.



# VARIÉTÉS

## SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

### RÉPONSE A CAMILLE SAINT-SAENS

PAR CAMILLE FLAMMARION

MON CHER AMI,

Votre savant et charmant article de la *Nouvelle Revue* vient de passer sous mes yeux, — un peu tardivement, mais, comme vous le savez, j'habite plus souvent le ciel que la terre, — et je l'ai lu comme on écoute une de ces puissantes symphonies dont vous avez le secret, dans lesquelles la science rivalise avec l'art pour produire sur nos esprits le maximum de l'effet. Vous semblez, dans cet article, effleurer le sujet. En réalité vous nous en laissez entrevoir toutes les profondeurs.

Vous avez absolument raison de dire que les mots spiritualisme et matérialisme ne sont vraiment plus aujourd'hui que *des mots*, puisque l'essence des choses nous reste inconnue et que les récentes découvertes de la science font reposer le monde visible sur un monde invisible qui en est, en quelque sorte, le substratum. Je vous remercie d'avoir signalé ma modeste excursion dans ce domaine de « l'Inconnu », mais je viens vous demander la permission de répondre à votre interprétation. Vous paraissez craindre que l'étymolo-

gie du mot *psychique* ait exercé une influence sur ma pensée. Les faits exposés dans mon livre ne conduisent pas, selon vous, à admettre l'existence de l'âme. Ces faits, que d'ailleurs vous acceptez avec raison comme authentiques, établiraient seulement ceci : « la force inconnue qui produit la pensée aurait le pouvoir de se projeter en dehors des limites du corps, un cerveau pourrait agir à distance sur d'autres cerveaux ; il ne s'ensuit pas que cette force soit de nature *spirituelle*, indépendante du cerveau. »

Voilà l'argumentation que je voudrais examiner et disséquer.

Prenons un fait, si vous le voulez bien, et analysons-le. Une jeune femme m'a apporté, dans mon cabinet, à Paris, la relation suivante, dans laquelle je supprime les noms :

« Le jour de notre première entrevue, j'avais 20 ans ; lui en avait 32 : nos relations durèrent pendant sept ans. Nous nous aimions tendrement.

« Un jour, mon ami m'annonça, non sans chagrin, que sa situation, sa pauvreté, etc., etc., le forçaient au mariage, et dans ses explications embarrassées je sentais un vague désir que nos relations n'en fussent pas trop interrompues.

« Je coupai court à ce pénible entretien et, malgré mon immense chagrin, je ne revis plus mon ami, ne voulant pas, dans mon amour unique et absolu, partager avec une autre et de bonne grâce cet homme que j'aimais tant.

« J'appris plus tard, indirectement, qu'il était marié et père d'un enfant.

« Quelques années après ce mariage, une nuit d'avril 1893, *je vis entrer dans ma chambre une forme humaine :* cette forme, de haute taille, était enveloppée d'un drap blanc qui lui recouvrait la figure. Je la vis avec terreur s'avancer, se pencher sur moi, puis je sentis des lèvres se coller aux miennes ; mais quelles lèvres ! je n'oublierai jamais l'impression qu'elles me produisirent ; je ne sentis ni pression, ni mouvement, ni chaleur, rien que du froid, le froid d'une bouche morte !

« Cependant j'éprouvai une détente, un grand bien-être pendant ce long baiser, mais à aucun moment de ce rêve, ni le

nom, ni l'image de l'ami perdu ne se présentèrent à mon esprit. Au réveil je ne pensai plus ou peu à ce rêve, jusqu'au moment où, vers midi, parcourant le journal de..., je lus ce qui suit :

« On nous écrit de X... que hier ont eu lieu les obsèques de M. Y... » (ici les qualités du défunt), puis l'article se terminait en attribuant cette mort à une fièvre typhoïde causée par le surmenage de fonctions remplies avec conscience. « Cher ami, pensai-je, débarrassé des conventions mondaines, tu es venu me dire que c'est moi que tu aimais et que tu aimes encore par delà la mort; je te remercie et je t'aime toujours. « Mlle Z. »

Voilà le fait tel qu'il s'est produit : l'ancienne et commode hypothèse d'une hallucination simple ne nous satisfait plus aujourd'hui. Ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est la coïncidence de la mort avec cette apparition. Les manifestations de ce genre sont si nombreuses que les coïncidences ne peuvent plus être considérées comme fortuites. et qu'elles indiquent une relation de cause à effet. Vous et moi, libres de tous préjugés, nous admettons que Mlle Z... a vu et senti la présence de son ami à ce moment critique de son départ de ce monde. Des centaines d'exemples du même ordre sont là. Mais nous différons dans l'interprétation : vous ne voyez là qu'un acte cérébral du mourant. Moi, j'y vois un acte psychique.

Sans doute, il est toujours difficile de faire la part de ce qui appartient à l'esprit, à l'âme, et de ce qui appartient au cerveau, et nous nous laissons naturellement guider dans nos appréciations et dans nos jugements par le sentiment intime qui résulte en nous de la discussion des phénomènes. Or n'est-ce pas essentiellement ici une manifestation de la pensée? Pour moi, voici ce que j'imagine. Au moment de mourir, cet homme a pensé à cette femme, à cette amie des jours ensoleillés, a eu pour elle un regret, un remords peut-être, et, qui sait, peut-être aussi une espérance en l'au-delà. Comme le magnétiseur agit sur son sujet, il est allé jusqu'à elle, malgré la distance, d'ailleurs faible (une centaine de kilomètres), a impressionné son cerveau, s'est manifesté à elle. Ce n'est

pas, bien entendu, qu'un fantôme quelconque se soit transporté d'une ville à une autre. Non, c'est un mouvement vibratoire de l'éther, selon toute probabilité; c'est de la télégraphie sans fil.

Il y là une transmission mentale, une communication de pensée qui a pris une certaine forme. A la rigueur, on peut n'admettre que deux cerveaux, une transmission purement nerveuse, physiologique, physique, mécanique. ce que vous voudrez (le nom n'y fait rien), en un mot matérielle, comme on dit, et non d'origine psychique, spirituelle. Cependant la balance ne semble-t-elle pas pencher de ce côté-ci? Or elle penche de plus en plus vers une cause psychique, spirituelle, animique, à mesure que nous avançons dans l'étude de ces phénomènes. Voyons, par exemple, un second cas.

« Étudiant à l'Université de Kiev, déjà marié, j'étais allé passer l'été à la campagne chez ma sœur, habitant une terre non loin de Pskow. En revenant par Moscou, ma femme adorée tomba subitement malade de l'influenza, et, malgré son extrême jeunesse, fut rapidement brisée. Une paralysie du cœur l'emporta subitement, comme un coup de foudre.

« Je n'essayerai pas de vous dépeindre ma douleur et mon désespoir. Mais voici ce que je crois devoir signaler à votre savoir, le problème dont je désire ardemment recevoir la solution.

« Mon père habitait Poulkovo, il ignorait la maladie de sa charmante belle-fille, et la savait avec moi à Moscou. Quelle ne fut pas sa surprise de la voir *à côté de lui*, comme il sortait de sa maison, *l'accompagnant* pendant un instant! Elle disparut aussitôt. Saisi d'effroi et d'angoisse, il nous adressa à l'heure même un télégramme pour s'informer de la santé de ma chère compagne. C'était le jour de sa mort...

« Je vous serais reconnaissant pour toute ma vie de m'expliquer ce fait extraordinaire.

« WENECIAN BILILOWSKY,

« studiosius medicinæ, Nikolskaja, 21, à Kiev. »

Dans cet exemple encore, n'avons-nous pas l'impression

d'une origine non matérielle du phénomène, d'une cause morale, mentale, indiquant non seulement l'existence de facultés inconnues dans l'être humain, mais encore l'existence d'un être intellectuel agissant? Je ne puis pas voir l'œuvre de l'anatomie, de la physiologie animale ou de la chimie organique dans ce genre de faits.

Examinons encore un autre exemple, différent aussi des deux précédents, quoique appartenant comme eux à la télépathie. Écoutons le récit de l'observateur.

« Dans les premiers jours de novembre 1869, je partis de Perpignan [1], ma ville natale, pour aller continuer mes études de pharmacie à Montpellier. Ma famille se composait, à cette époque, de ma mère et de mes quatre sœurs. Je la laissai très heureuse et en parfaite santé.

« Le 22 du même mois, ma sœur Hélène, une superbe fille de 18 ans, la plus jeune et la préférée, réunissait à la maison maternelle quelques-unes de ses jeunes amies. Vers 3 heures de l'après-dîner elles se dirigèrent, en compagnie de ma mère, vers la promenade des Platanes. Le temps était très beau. Au bout d'une demi-heure ma sœur fut prise d'un malaise subit : « Mère, dit-elle, je sens un frisson étrange « courir par tout mon corps; j'ai froid, et ma gorge me fait « grand mal. Rentrons. »

« Douze heures après, ma bien-aimée sœur expirait dans les bras de ma mère, asphyxiée, terrassée par une angine couenneuse que deux docteurs furent impuissants à dompter.

« Ma famille, — j'étais le seul homme pour la représenter aux obsèques, — m'envoya télégramme sur télégramme à Montpellier. Par une terrible fatalité que je déplore encore aujourd'hui, aucun ne me fut remis à temps.

« Or dans la nuit du 23 au 24, dix-huit heures après la mort de la pauvre enfant, je fus en proie à une épouvantable hallucination.

1. Ceux qui suivent les *Annales des Sciences psychiques* depuis leur fondation se rappelleront sans doute ce cas que nous avons publié dans le n° 1 de 1891, page 31; mais outre que tous nos lecteurs actuels ne le connaissent pas, ce serait nuire à l'argumentation de M. Camille Flammarion que ne pas le reproduire. — D.

« J'étais rentré chez moi à 2 heures du matin, l'esprit libre et encore tout plein du bonheur que j'avais éprouvé dans les journées des 22 et 23, consacrées à une partie de plaisir. Je me mis au lit très gai. Cinq minutes après j'étais endormi.

« Sur les 4 heures du matin, je vis apparaître devant moi la figure de ma sœur, *pâle, sanglante, inanimée*, et un cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « *Que fais-tu, mon Louis? Mais viens donc, mais viens donc!* »

« Dans mon sommeil nerveux et agité, je pris une voiture ; mais, hélas! malgré des efforts surhumains, je ne pouvais pas la faire avancer.

« Et je voyais toujours ma sœur pâle, sanglante, inanimée, et le même cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « *Que fais-tu, mon Louis? mais viens donc, mais viens* « *donc!* »

« Je me réveillai brusquement, la face congestionnée, la tête en feu, la gorge sèche, la respiration courte et saccadée, tandis que mon corps ruisselait de sueur.

« Je bondis hors de mon lit, cherchant à me ressaisir... Une heure après, je me recouchai ; mais je ne pus retrouver le repos.

« A 11 heures du matin j'arrivai à la pension, en proie à une insurmontable tristesse. Questionné par mes camarades, je leur racontai le fait brutal tel que je l'avais ressenti. Il me valut certaines railleries. A 2 heures je me rendis à la Faculté, espérant trouver dans l'étude quelque repos.

« En sortant du cours, à 4 heures, je vis une femme en grand deuil s'avancer vers moi. A deux pas de moi elle souleva son voile. Je reconnus ma sœur aînée qui, inquiète sur moi, venait, malgré son extrême douleur, demander ce que j'étais devenu.

« Elle me fit part du fatal événement que rien ne pouvait me faire prévoir, puisque j'avais reçu des nouvelles excellentes de ma famille le 22 novembre au matin.

« Tel est le récit que je vous livre, sur l'honneur, absolument vrai. Je n'exprime aucune opinion, je me borne à raconter.

« Vingt ans se sont écoulés depuis lors, l'impression est toujours aussi profonde, — maintenant surtout, — et si les traits de mon Hélène ne m'apparaissent pas avec la même netteté, j'entends toujours ce même appel plaintif, multiplié, désespéré : « Que fais-tu donc, mon Louis? Mais viens donc, « mais viens donc! »

« Louis Noell,
« Pharmacien, à Cette. »

Telle est la narration du phémonène psychique. Si vous ne sentez pas, mon cher ami, que le cerveau de la morte, dix-huit heures après le décès, n'est pas la cause de cette impression; qu'il y a là autre chose que l'organisme matériel; que, soit que l'esprit de M. Noell se soit transporté pendant le sommeil vers sa sœur morte, soit que l'action télépathique ait eu celle-ci comme point d'émanation, nous sommes en présence d'une action appartenant au domaine de l'âme et non à celui du corps et nous portant à penser que l'âme existe personnellement et n'est pas un effet, une fonction, une sécrétion du cerveau; non, si vous ne le sentez pas, vous, l'artiste et le penseur que je connais, c'est que vous ne vous êtes pas donné le temps de peser le problème.

Que voulez-vous que le cerveau de cette jeune fille ait fait dix-huit heures après sa mort? Toute hypothèse « matérielle » est invraisemblable. Le plus simple serait de nier, je veux dire de déclarer que le jeune étudiant a eu là tout simplement un cauchemar, et que par hasard ce cauchemar a coïncidé avec la mort de sa sœur. Oui, c'est là le plus simple. Mais cette solution vous satisfait-elle? Vous satisfait-elle surtout lorsque vous avez sous les yeux des centaines de relations du même ordre? Vous satisfait-elle aussi dans les cas où le narrateur a vu, ce qui s'appelle vu, à distance, tous les détails d'une mort, d'un suicide, d'un accident, d'un incendie? Non. Vous avez l'esprit trop scientifique et d'une exigence trop rationnelle pour pouvoir être satisfait de cette vieille hypothèse du hasard, et vous savez que le calcul des probabilités nous prouve qu'elle est inacceptable.

Alors quoi ?

Alors autre chose : le problème psychique est ouvert, avouons-le sans réticence.

Je ne me charge pas de l'expliquer. La science n'en est pas encore là. Admettre et expliquer sont deux. Nous sommes forcés d'admettre les faits, lors même que nous ne les expliquons pas. Un homme passe au coin d'une rue et reçoit un pot de fleurs sur la tête : il est bien forcé de l'enregistrer sans pour cela expliquer d'où il vient et comment la verticale et l'horizontale se sont rencontrées juste à point sur sa tête.

Non, vraiment, ce que nous appelons la matière et ses propriétés ne suffit pas pour expliquer ces faits, et voilà pourquoi ils sont d'un autre ordre, d'un ordre qui a tous les droits à être qualifié de « psychique » et qui conduit à admettre l'existence d'âmes, d'esprits, d'êtres intellectuels, spirituels, qui ne sont pas de simples fonctions cérébrales. La transmission mentale, la vue à distance sans l'aide des yeux et la vue des choses à venir ne donnent-elles pas les mêmes témoignages ?

La transmission *mentale* n'est pas douteuse, notamment entre un magnétiseur et son sujet. Je pourrais vous en rappeler mille exemples. En voici un, peu sentimental, assurément, mais bien caractéristique, cité par le Dr Bertrand, l'un des expérimentateurs les plus compétents dans la question.

« Un magnétiseur fort imbu d'idées mystiques avait un somnambule qui, pendant son sommeil, ne voyait que des anges et des esprits de toute espèce : ces visions servaient à confirmer de plus en plus le magnétiseur dans sa croyance religieuse. Comme il citait toujours les rêves de son somnambule à l'appui de son système, un autre magnétiseur de sa connaissance se chargea de le détromper en lui montrant que son somnambule n'avait les visions qu'il rapportait que parce que le type en existait dans sa propre tête. Il proposa, pour prouver ce qu'il avançait, de faire voir au même somnambule la réunion des *anges du paradis à table et mangeant un dindon*.

« Il endormit donc le somnambule, et au bout de quelque

temps lui demanda s'il ne voyait rien d'extraordinaire. Celui-ci répondit qu'il apercevait une grande réunion d'anges. « Et « que font-ils? dit le magnétiseur. — Ils sont autour d'une « table et ils mangent. » Il ne put indiquer cependant quel était le mets qu'ils avaient devant eux. »

C'est là un exemple de suggestion *mentale* comme vous en connaissez beaucoup vous-même. La volonté du magnétiseur agit, sans la parole, sur le sujet. Sans doute, nous pouvons dire ici que c'est l'action d'un cerveau sur un autre, mais ne semble-t-il pas que le cerveau n'est qu'un instrument de la volonté? Je ne féliciterais pas plus le cerveau de penser que je ne féliciterais une lunette de bien voir Saturne. Ne semble-t-il pas que le cerveau est l'organe de la pensée comme l'œil est l'organe de la vision?

Et la vue à distance, en rêve? Ne nous met-elle pas en présence d'un être spirituel doué de facultés spéciales? Un marin, par exemple, m'écrit de Brest :

« De 1870 à 1874, j'avais un frère employé à l'arsenal de Fou-Tchéou en Chine, comme monteur mécanicien. Un de ses amis, mécanicien et compatriote de la même ville (Brest), également à l'arsenal de Fou-Tchéou, vint un matin voir mon frère à son logement et lui raconta ce qui suit : « Mon cher « ami, je suis navré, j'ai rêvé cette nuit que mon jeune enfant « était *mort du croup, sur un édredon rouge.* » Mon frère se moqua de sa crédulité, parla de cauchemar, et pour dissiper cette impression invita son ami à déjeuner. Mais rien ne put distraire celui-ci : pour lui, son enfant était mort.

« La première lettre qu'il reçut de France après ce récit, et qui était de sa femme, lui annonçait la mort de son enfant, *mort du croup*, dans de grandes souffrances, et, coïncidence bizarre, *sur un édredon rouge*, la même nuit du rêve.

« A la réception de cette lettre, il vint tout en larmes la montrer à mon frère, duquel je tiens ce récit. »

Ces sortes de faits, très nombreux également, n'indiquent-ils pas dans l'homme autre chose que le corps?

Que pensez-vous aussi de la vision suivante?

« Mon père avait un ami d'enfance, le général Charpentier de Cossigny, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'affection. Comme il était atteint d'une maladie nerveuse qui rendait son humeur assez bizarre, nous ne nous étonnions jamais qu'il nous fît quelquefois trois ou quatre visites coup sur coup, puis qu'il restât des mois sans se montrer. En novembre 1892 (il y avait près de trois mois que nous n'avions pas vu le général), comme je souffrais d'une forte migraine, j'étais allé me coucher de bonne heure. J'étais au lit depuis un temps assez long, et je commençais à m'endormir, quand j'entendis mon nom, prononcé d'abord à voix basse, puis un peu plus haut. Je prêtai l'oreille, pensant que c'était mon père qui m'appelait, mais je l'entendis dormir dans la pièce voisine et son souffle était très égal, comme celui de quelqu'un endormi depuis longtemps. Je m'assoupis de nouveau et j'eus un rêve. Je vis l'escalier de la maison que le général habitait (7, cité Vaneau). Il m'apparut lui-même *accoudé à la rampe du palier* du premier étage; puis il descendit, vint à moi et m'embrassa au front. Ses lèvres étaient si froides que le contact me réveilla. Je vis alors distinctement, au milieu de ma chambre, éclairée par le reflet du gaz de la rue, la silhouette haute et fine du général qui s'éloignait. Je ne dormais pas, puisque j'entendis 11 heures sonner au lycée Henri IV et que je comptai les coups. Je ne pus me rendormir, et l'impression froide des lèvres de notre vieil ami me resta au front toute la nuit. Au matin, ma première parole à ma mère fut : « Nous aurons des nouvelles du général de « Cossigny, je l'ai vu cette nuit. »

« Quelques instants après, mon père trouvait dans son journal la nouvelle de la mort de son vieux camarade, arrivée la veille au soir, *à la suite d'une chute dans l'escalier*.

« JEAN DREUILHE,

« 36, rue des Boulangers, Paris. »

Comme dans le cas précédent, et comme dans tous les

autres analogues, il est difficile de ne pas admettre que l'esprit voit à distance.

Vous avez dû remarquer aussi le cas du maréchal Serrano, cité par sa femme.

« Depuis douze longs mois, une maladie bien grave, hélas! puisqu'elle devait l'emporter, minait la vie de mon mari. Sentant que sa fin approchait à grands pas, son neveu, le général Lopez Dominguez, se rendit auprès du président du conseil des ministres, M. Canovas, pour obtenir qu'à son décès Serrano fût enterré, comme les autres maréchaux, dans une église.

« Le roi, alors au Prado, repoussa la demande du général Lopez Dominguez. Il ajouta pourtant qu'il prolongerait son séjour dans le domaine royal afin que sa présence à Madrid n'empêchât pas que l'on pût rendre au maréchal les honneurs militaires dus au rang et à la situation qu'il occupait dans l'armée.

« Les souffrances du maréchal augmentaient chaque jour; il ne pouvait plus se coucher et restait constamment dans un fauteuil. Un matin, à l'aube, mon mari, qu'un état de complet anéantissement, causé par l'usage de la morphine, paralysait entièrement, et qui ne pouvait faire un seul mouvement sans l'aide de plusieurs aides, se leva tout à coup seul, droit et ferme, et d'une voix plus sonore qu'il ne l'avait jamais eue de sa vie, il cria dans le grand silence de la nuit :

« Vite, qu'un officier d'ordonnance monte à cheval et coure « au Prado : le roi est mort! »

« Il retomba épuisé dans son fauteuil. Nous crûmes tous au délire, et nous nous empressâmes de lui donner un calmant.

« Il s'assoupit, mais quelques minutes après, de nouveau, il se leva. D'une voix affaiblie, presque sépulcrale, il dit :

« Mon uniforme, mon épée : le roi est mort! »

« Ce fut sa dernière lueur de vie. Après avoir reçu, avec les derniers sacrements, la bénédiction du pape, il expira. Alphonse XII mourut sans ces consolations.

« Cette soudaine vision de la mort du roi par un mourant



était vraie. Le lendemain, tout Madrid apprit avec stupeur la mort du roi, qui se trouvait presque seul au Prado.

« Le corps royal fut transporté à Madrid. Par ce fait Serrano ne put recevoir l'hommage qui avait été promis.

« On sait que lorsque le roi est au palais de Madrid, les honneurs sont seulement pour lui, même s'il est mort, tant que son corps s'y trouve.

« Est-ce le roi lui-même qui apparut à Serrano ? Le Prado est loin ; tout dormait à Madrid ; personne, si ce n'est mon mari, ne savait rien. Comment apprit-il la nouvelle ?

« Voilà un sujet de méditation.

« Comtesse DE SERRANO,
Duchesse DE LA TORRE. »

Ainsi voilà un moribond, doublement anéanti par l'usage de la morphine, qui signale une mort imprévue et inconnue de tout le monde. Là aussi, comment se défendre de la conclusion que son âme a vu à distance, a perçu, d'une manière quelconque, l'événement arrivé ?

La vue à distance, notamment en somnambulisme et en rêve, est démontrée par un nombre si considérable d'observations qu'elle est incontestable. Je n'y puis voir un appui en faveur des hypothèses dites matérialistes ; j'y vois au contraire autant d'arguments en faveur d'un être psychique doué de facultés spéciales.

Mais que direz-vous des rêves prémonitoires et de la vue précise, par l'esprit, d'événements qui ne sont pas encore arrivés ? C'est par là qu'il me semble fort opportun de couronner cette réponse.

Lisez, par exemple, ce rêve, d'ailleurs banal, et qui n'a rien de préparé pour les théories philosophiques transcendantes.

« J'allais au collège comme externe et, dans mon rêve, je me vis traversant la place de la République, à Paris, une serviette sous le bras, quand exactement en face des magasins du Pauvre-Jacques un chien passa, poursuivi par une bande de gamins qui le maltraitaient. J'en vis exactement le nom-

bre, huit. Les employés commençaient à faire leur éventaire, une marchande des quatre saisons passait avec sa voiture pleine de fruits et de fleurs.

« Le lendemain matin, me rendant au collège, je vis dans le même cadre, à la même place, la scène que j'avais vue en rêve. Rien n'y manquait, *le chien* courait dans le ruisseau, *les huit gamins* le poursuivaient, *la marchande* des quatre saisons remontait avec sa voiture, gagnant le boulevard Voltaire, et les employés du Pauvre-Jacques disposaient leurs tissus à la porte de leur magasin.

« D. HANNAIS,
10, avenue Lagache, à Villemonble (Seine). »

Si le cerveau, organe physique, est capable, avec toutes les sécrétions imaginables, de voir ainsi tous les détails d'un fait qui n'est pas encore arrivé, il faut, je crois, supprimer à l'Institut l'Académie des sciences morales et la remplacer par l'Académie de médecine, ou, plus simplement encore, par une clinique quelconque.

Voir l'avenir! Ne sommes-nous pas ici en plein psychisme? Remarquez bien que ces rêves prémonitoires ne sont pas très rares non plus. J'en ai cité un certain nombre; j'en connais beaucoup d'autres. Vous souvenez-vous de celui-ci, qui m'a été conté par le père de la charmante pensionnaire du second Théâtre Français?

« En 1869, au moment du plébiscite, j'ai eu un rêve, pour mieux dire un cauchemar terrible.

« Dans ce cauchemar je me voyais soldat, nous avions la guerre, je ressentais tous les besoins de la vie militaire : la marche, la faim, la soif; j'entendais les commandements, la fusillade, le bruit du canon; je voyais tomber des morts et des blessés à mes côtés, entendant leurs cris.

« Tout à coup je me trouvai dans un pays, dans un village, où nous dûmes soutenir une attaque terrible de l'ennemi, et c'étaient des Prussiens, des Bavarois et des cavaliers (dragons badois) — notez bien que jamais je n'avais vu de ces uniformes, qu'il n'était nullement question de guerre. — A un

certain moment, je vis un de nos officiers monter dans le clocher du village, muni d'une jumelle, pour se rendre compte des mouvements de l'ennemi, puis redescendre, nous former en colonne d'attaque, faire sonner la charge et nous lancer en avant au pas de course, à la baïonnette, sur une batterie prussienne.

« A ce moment de mon rêve, étant aux prises corps à corps avec les artilleurs de cette batterie, je vis l'un d'eux me porter un coup de sabre sur la tête, tellement formidable qu'il me la sépara en deux. C'est alors que je m'éveillai sur ma descente de lit : je ressentais une forte douleur à la tête. En tombant de mon lit, je m'étais heurté la tête sur un petit poêle qui me servait de table.

« Le 6 octobre 1870, ce rêve a été réalisé : village, école, mairie, église, notre commandant montant au clocher pour se rendre compte des positions de l'ennemi, redescendant et, au son de la charge, nous jetant à la baïonnette sur les pièces prussiennes. Dans mon rêve, à ce même moment, j'avais eu la tête fendue d'un coup de sabre! Ici, dans la réalité, je l'attendais; mais je n'ai reçu qu'un coup d'écouvillon (peut-être destiné à la tête), qui, par suite d'une parade, vint me frapper à la cuisse droite.

« A. Régnier,
ancien sergent-major de la compagnie des franc-tireurs
de Neuilly-sur-Seine,
23, rue Jeanne-Hachette, au Havre. »

On objecte parfois que ces sortes de rêves ont été modifiés, arrangés après coup, très sincèrement d'ailleurs, dans l'imagination des narrateurs. Sans doute il n'est pas impossible que des modifications diverses se produisent dans la mémoire; mais l'objection tombe d'elle-même devant l'impression de l'observateur, puisque c'est précisément cette impression du *déjà vu* qui l'a frappé. Et puis, il en est de si simples que nulle modification n'est possible, par exemple celui-ci :

« Je rêvai que faisant une course à bicyclette, un chien

venait se jeter au travers de la route et que je tombais à terre, brisant la pédale de ma machine.

« Le matin, je racontai la chose à ma mère qui, sachant combien d'habitude mes rêves sont exacts, m'engagea à rester à la maison. Je résolus, en effet, de ne pas sortir, mais, vers 11 heures, au moment de nous mettre à table, le facteur apporta une lettre nous informant que ma sœur, qui demeurait à environ 8 kilomètres, était malade. Oubliant tout à coup mon rêve, pour ne songer qu'à prendre des nouvelles de ma sœur, je déjeunai au galop et partis à bicyclette. Mon voyage s'accomplit sans encombre jusqu'à l'endroit où je m'étais vu, la nuit précédente, roulant dans la poussière et brisant ma machine. A peine mon rêve avait-il traversé mon esprit qu'un énorme chien déboucha tout à coup d'une ferme voisine, cherchant à me mordre la jambe. Sans réfléchir, je voulus lui envoyer un coup de pied, mais au même moment, je perdis l'équilibre et tombai sur ma machine, dont je brisai la pédale, réalisant ainsi mon rêve dans ses moindres détails. Or, remarquez, je vous prie, que c'était bien la centième fois pour le moins que je faisais ce trajet, sans que jamais j'eusse eu à déplorer le moindre accident.

« Amédée Basset,
« notaire à Vitrac (Charente). »

Et celui-ci :

« En 1868, j'avais alors 17 ans, j'étais employé chez un oncle établi épicier, 32, rue Saint-Roch. Un matin, et après lui avoir souhaité le bonjour, encore sous l'impression d'un rêve qu'il avait eu dans la nuit, il me raconta que dans ce rêve il était sur le pas de sa porte lorsque, ses regards se portant dans la direction de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il en voit déboucher un omnibus de ville de la Compagnie des chemins de fer du Nord, qui s'arrête devant la porte de son magasin. *Sa mère* en descend, et l'omnibus continue sa route, emportant une autre dame qui était dans la voiture avec ma grand'mère, laquelle dame, vêtue de noir, tenait un panier sur ses genoux.

« Tous les deux, nous nous amusions de ce rêve si peu en rapport avec la réalité, car *jamais* ma grand'mère ne s'était aventurée à venir de la gare du Nord jusqu'à la rue Saint-Roch. Habitant près de Beauvais, lorsqu'elle voulait venir passer quelque temps chez ses enfants, à Paris, elle écrivait de préférence à mon oncle qui était celui qu'elle affectionnait le plus, et il allait la chercher à la gare, d'où il la ramenait *en fiacre*, invariablement.

« Or, ce jour-là, dans l'après-midi, comme mon oncle regardait les passants sur le pas de sa porte, ses yeux se portant machinalement vers le coin de la rue Neuve-des-Petits-Chrmps, il voit tourner un omnibus du Chemin de fer du Nord qui vient s'arrêter devant son magasin.

« Dans cet omnibus il y avait deux dames, dont l'une était ma grand'mère qui en descend, et la voiture continue sa route emportant l'autre dame telle qu'il l'avait vue en rêve, c'est-à-dire vêtue de noir et tenant son panier sur ses genoux.

« Jugez de la stupéfaction générale! Ma grand'mère, croyant nous faire une surprise, et mon oncle lui racontant son rêve!

« PAUL LEROUX.
« Le Neubourg (Eure), »

Je m'arrête dans ces témoignages, puisque, d'ailleurs, désormais, il n'y a plus qu'à se baisser pour en cueillir autant qu'on en veut. Les sciences les plus précises, les plus positives, ne sont établies que sur des apréciations de notre raisonnement, et l'astronomie elle-même, cette reine des sciences, a pour base la théorie de la gravitation, dont Newton, son fondateur, disait simplement : « Les choses se passent comme si les corps célestes s'attiraient en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. » Eh bien, devant les phénomènes de la télépathie, devant les exemples de vue à distance par l'esprit, sans l'aide des organes corporels, devant ce fait plus mystérieux et plus incompréhensible encore de l'avenir vu avec précision par une vision mentale, je dis : « Les choses se passent comme

si, dans l'organisme humain, il y avait un être psychique, spirituel, doué de facultés de perception encore inconnues. » Cet être, cette âme, cet esprit agit et perçoit par le cerveau, mais n'est pas une fonction matérielle d'un organe matériel. Voilà, me semble-t-il, des conclusions logiques dont la méthode la plus scrupuleuse et la plus austère ne peut se défendre. Et je les crois supérieures aux affirmations dénuées de preuves fondées sur une foi aveugle. La Foi, les prétendus miracles, le martyre même, n'ont jamais rien prouvé, car ils ont été au service de toutes les causes, religieuses ou politiques, les plus diverses, les plus contradictoires et les plus absurdes. La Science seule peut vraiment éclairer l'humanité.

CAMILLE FLAMMARION.

*L'Éditeur-Gérant* : FÉLIX ALCAN

# DOCUMENTS ORIGINAUX

---

# PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

---

## RECHERCHES SUR LES

## MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

### LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE
### ET AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York
Ancien interne des hôpitaux de Paris
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris
Membre de l'Académie des Sciences de New-York,
de la Société des Recherches psychiques de Londres
Chevalier de la Légion d'honneur.

(*Suite et fin*)[1].

---

### PASSAGE DU MÉDIUM
### A TRAVERS LA PORTE DE LA CAGE

Quand la séance eut duré environ deux heures, la voix de Maudy se fit entendre de l'intérieur de la cage et nous dit que les forces du médium étaient épuisées et que les manifestations allaient cesser. Aussitôt après que Maudy eut fini de parler, la voix de basse d'Ellan s'adressant à moi dit : « Venez recevoir notre médium qui va sortir et aura besoin de vos soins. »

1. Voir le numéro 1 de janvier et février 1901.

Pensant qu'il était temps d'ouvrir la porte de la cage et de délivrer le médium confiné dans cet espace réduit depuis le commencement de l'expérience, j'allais donner plus de lumière lorsque la voix de basse me dit : « N'allumez pas avant que le médium ne soit sorti. » Comme je n'étais pas prévenu de ce qui allait se passer, je m'avançai alors pour ouvrir la porte dont je sentis le treillis à travers le rideau. A ce moment, ma main fut repoussée doucement mais d'une manière irrésistible, et je vis le rideau se gonfler comme sous la pression d'un corps volumineux. Je saisis la masse qui se présentait devant moi et je fus très surpris de sentir que je tenais une femme évanouie dans mes bras. Je soulevai alors le rideau qui la recouvrait, et Mrs. Salmon (car c'était elle) allait tomber à terre si je ne l'avais retenue. Je l'assis aussitôt sur une chaise où les dames présentes l'aidèrent à se remettre.

Sans perdre une minute et pendant qu'un de mes assistants allumait le gaz, je palpai la cage et particulièrement la porte où je ne sentis rien de particulier. Dès que toutes les lampes furent allumées, nous examinâmes les rideaux du cabinet que nous trouvâmes dans le même état qu'au début de l'expérience. Les tentures furent alors enlevées ; la porte de la cage et chaque maille du treillis sur les différentes parois furent soigneusement inspectées : tout était intact. De même les trois timbres collés sur la fente de la porte et l'ouverture de la clef du cadenas ; ils étaient tels que je les avais collés après avoir enfermés le médium dans la cage ; le cadenas était en place, passé dans les anneaux à vis et fermé. Je pris la clef de la poche droite de mon gilet où je l'avais placée et j'ouvris ; les charnières de la porte jouèrent librement et je m'assurai qu'elles n'avaient pas été déplacées. Du reste, je m'étais tenu pendant toute la séance à moins d'un mètre de la porte dont j'aurais pu noter les moindres mouvements ; j'écoutais attentivement les sons partis de la cage. Aucun bruit, aucun mouvement suspect n'avait attiré mon attention, et en particulier quand le médium avait été poussé à travers la porte de la cage, je suis sûr de n'avoir entendu, et chacun de nous déclare n'avoir entendu le moindre bruit.

# OUVRAGES

SUR

# LA SCIENCE SOCIALE

milieu, le médium étant à ma gauche et une autre personne à ma droite. Le médium posa sa main gauche sur mon avant-bras gauche, et sa droite sur mon bras gauche. Au bout d'une minute, je fus touché sur l'épaule droite par une large main d'homme puis aussitôt après une petite main d'enfant *froide* me tapota sur le cou à droite et ces deux mains furent vues par la personne placée à ma droite. Sans perdre un moment je priai le médium de me toucher le cou avec ses mains qu'elle enleva aussitôt de mon bras et porta à mon cou; ses mains étaient *chaudes*.

Une figure se montra au-dessus de ma tête et fut vue des personnes assises en face de moi. Des objets furent pris de l'intérieur du cabinet et passés entre nos têtes. Les cordes d'une guitare posée sur une table, dans le cabinet, à plus d'un mètre derrière le médium, résonnèrent fortement et à plusieurs reprises, puis l'instrument fut glissé entre les deux personnes assises à la droite du médium. Comme à ce moment j'étais assis en face du cabinet, je pris la guitare et j'éprouvai une certaine résistance quand je l'attirai en dehors. Il eût été impossible au médium de tenir l'instrument dans la position où il se présenta; de plus, ses mains étaient posées sur le bras de la personne placée à sa droite, laquelle n'avait qu'une épaisseur de soie mince (nous étions en été), entre sa peau et les mains du médium qu'elle déclara sentir parfaitement. Plusieurs lignes d'écriture furent tracées au crayon sur une feuille de papier blanc placée près de la guitare, à l'intérieur du cabinet, dans un point que le médium n'aurait pu atteindre de la place où il était.

Mais j'arrive à l'observation d'une séance type avec le cabinet. Les notes de cette observation ont été prises au fur et à mesure de la production des phénomènes, par le Dr L., assistant au laboratoire de l'Institut; et comme de nécessité ces notes étaient laconiques et parfois incomplètes, elles furent complétées le lendemain par celles qui furent rédigées immédiatement après l'expérience par l'une des personnes y ayant assisté (M. T. S., artiste distingué, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris) et par l'auteur.

En même temps que ses notes, M. T. S. apporta des cro-

quis extemporanés de certaines des formes qui nous étaient apparues et comme ils donnent une bonne idée de ce que nous avons vu dans cette séance, je les ai fait reproduire par la photogravure et joints à ce travail. Voici cette observation :

*Séance du* 10 *décembre* 1898, 8 *heures* 30 *soir.*

*Présents :*

Mme C., surveillante à l'Institut;

Mme D., vénérable dame que je connais depuis plusieurs années;

Mme B., fille de Mme D.;

M. B., mari de Mme B.;

M. T. S., artiste, auteur des dessins qui suivent;

Dr L., assistant à l'Institut;

Dr P. G., l'auteur;

*Médium :*

Mrs Salmon.

Nous sommes donc en tout sept personnes, plus le médium. Toutes ces personnes me sont connues depuis plusieurs années.

Le médium, bien que commençant une attaque de grippe, est bien disposée (ce qui ne lui arrive pas souvent). Elle a entendu *le Barbier*, à l'Opéra Métropolitain cet après-midi, avec une personne de ma famille et elle demande à M. T. S., qui a une superbe voix de ténor, de chanter quelque chose. Sans se faire prier, M. T. S. se met au piano et chante *Pensées d'automne* de Massenet. Ensuite, j'essaye un phonographe avec lequel je me propose d'enregistrer les voix, s'il est possible[1]. Je place un cylindre sur lequel est tracé l'air d'une chanson populaire et la fais chanter à l'instrument, ce dont il s'acquitte d'une façon qui nous fait tous pouffer de rire.

Nous sommes donc dans un état d'esprit plutôt gai et pas le moins du monde enclins à l'attention expectante, mère des hallucinations, dit-on.

Le médium se retire dans un coin de la chambre où Mme C.

1. Cela fut impossible dans cette séance.

(la surveillante) l'examine en détail et s'assure qu'elle n'a aucun vêtement blanc de dessous[1]. Son habillement de dessus est complètement noir.

On procède à l'attachement du médium ; un fort ruban de soie, de $1^m,50$ de long sur $0^m,08$ de large, m'appartenant, est passé autour de son cou ; je l'attache, en présence de tous, en pleine lumière, au moyen d'un nœud chirurgical consolidé par un troisième nœud, le tout assez serré pour que l'index passé entre le cou et le lien soit un peu à l'étroit. Le Dr L. et M. T. S. m'aident à installer le médium. Nous l'asseyons sur une chaise dans le cabinet, contre la paroi antérieure de celui-ci, et le visage tourné vers l'ouverture. Les deux extrémités du ruban sont passées par moi chacune dans un des trous percés dans la paroi antérieure du cabinet, à 49 centimètres de l'ouverture[2]. Nous tirons sur les extrémités du lien, de manière que la joue gauche du médium vienne en contact avec la paroi, et le Dr L. les attache au dehors, contre la cloison, au moyen d'un double nœud très serré, et fait en plus un autre double nœud à l'extrémité des deux bouts pendants du ruban. M. T. S., le Dr. L. et moi examinons les bouts avec soin et constatons qu'il serait impossible au médium de quitter la position dans laquelle nous l'avons garrotté (c'est le mot).

Les autres personnes présentes déclarent s'en remettre à nous lorsque nous leur faisons part de nos constatations et remarquons tout haut que les trois nœuds par lesquels le lien est attaché au cou du médium forment une espèce de corde occupant le court espace séparant ce dernier de la cloison du cabinet, et qu'il n'est pas possible de passer le doigt entre le dernier nœud et la cloison, tellement le lien a été serré à l'extérieur.

La portière de l'entrée du cabinet est abaissée, la lumière disposée... (Voir la description donnée déjà.) Chacun prend sa place, en demi-cercle, à $1^m,50$ environ du cabinet. Il est 9 h. 8 s. du soir.

1. Même la chemisette appliquée sur la peau était noire. Mrs. S. n'avait pas de corset.
2. Voir plus haut la description du cabinet.

24 secondes après avoir pris nos places (temps noté par le Dr L.), sans qu'il ait été nécessaire de faire de la musique ni de chanter, le silence étant complet, nous voyons des lueurs donnant l'impression de transparence dans l'entre-bâillement des rideaux, tandis que dans le haut du cabinet, à gauche (à notre droite), en dehors, *à plus de deux mètres à part,* nous voyons un grand avant-bras et une main gauche nus, blancs comme neige et parfaitement distincts. Le Dr L., qui a dirigé la confection du cabinet, appelle notre attention sur ce fait, qu'à cet endroit, la tenture est ininterrompue, car elle s'étend d'abord sur le mur de la chambre, en avant du cabinet et tourne dans l'encognure formée par ce dernier, sur lequel elle se continue jusqu'à l'ouverture ménagée dans sa paroi antérieure. Cette forme se meut de haut en bas sur une hauteur d'environ 30 centimètres et, après un laps de temps de 20 à 25 secondes, disparaît sur place, c'est-à-dire sans se retirer vers le cabinet. Au même instant, un objet blanc paraît entre les rideaux de la portière.

3 secondes plus tard, quelque chose de blanc s'agite tout à fait en bas de l'ouverture. Cela dure 20 secondes.

Pendant 43 secondes, rien ne se produit. Au bout de ce temps, une forme de main et d'avant-bras blanche et diaphane glisse le long de l'ouverture de la portière et disparaît.

Compté 3 secondes ; une main de même apparence glisse encore de la même manière.

La voix de Maudy se fait entendre à l'intérieur et après les salutations d'usage nous dit « qu'*ils* magnétisent la tenture et le cabinet afin de faciliter les manifestations ».

Un dialogue de plusieurs minutes s'engage entre Maudy et le Dr P. G., puis, pendant 25 secondes, silence.

Un bruit comme produit par un coup sec, violent, ou une pierre lancée contre la cloison du cabinet, se fait entendre.

Pendant 25 secondes, rien. Une forme blanche, indéfinie, paraît alors, dans l'ouverture, écartant les rideaux, et les referme aussitôt.

Après 3 secondes, une main diaphane paraît au même endroit et disparaît.

Après 25 secondes d'attente, une forme humaine, vêtue de

blanc, entr'ouvre les rideaux et se montre pendant 3 secondes.

Après 51 secondes, un bras, puis le haut d'un buste et une face, paraissant incomplète, se montrent puis disparaissent presque immédiatement.

Il paraît, d'après Maudy, que des tentatives infructueuses sont faites pour matérialiser une forme qui se montrerait au dehors, mais après quinze minutes d'attente, rien ne se produit.

La voix de Maudy se fait alors entendre de l'intérieur et s'adresse à Mme D., qui se trouve presque au centre du demi-cercle formé par les sept personnes présentes. Elle la prie de changer de place avec son gendre, M. B., qui est à l'extrémité droite et plus près du cabinet. « Cela, lui dit-elle, facilitera les phénomènes, car vous êtes médium[1] et votre force nous aidera. » (Le changement se fait.)

5 minutes se passent, après quoi la coulisse de la lanterne est abaissée légèrement par l'intermédiaire de la corde maintenue dans le cabinet (hors de portée de la main du médium, car il y a plus de 1m,50 entre les trous de la cloison et l'extrémité de la corde) et la lumière diminue à proportion. Néanmoins, nos yeux habitués à ce crépuscule artificiel peuvent distinguer les objets environnants sans difficulté.

Nous attendons pendant 22 secondes après la mise au point de la lanterne et un objet blanc se montre au bas des rideaux qui restent fermés. Cet objet, d'abord gros comme un œuf, se développe rapidement dans le sens de la hauteur. Cela ressemble au bas d'une robe. A ce moment, les rideaux s'écartent assez brusquement et une forme de femme entièrement vêtue de blanc sort du cabinet et s'avance vivement vers Mmes D. et B., qui s'écrient en même temps : « Blanche, Blanche ! » L'apparition se jette dans les bras de Mme D. (V. F.) en lui disant en français sans aucun accent : « Ma tante, ma tante, je suis si heureuse de vous voir », et, se tournant vers Mme B. : « et toi aussi, Victoria. » Ces dames, tout émues, répondent à l'apparition avec des paroles affectueuses, l'embrassent, en sont embrassées tendrement ainsi que M. B.

1. Il est vrai que Mme D. est médium, mais non professionnelle.

(qui serait son cousin par alliance). Sur l'autorisation de Blanche, M. T. S. s'avance et lui prend la main; il semble « un peu troublé » tout en déclarant qu'il a tout à fait l'impression de tenir la main d'une personne vivante, que la température de cette chair est normale.

L'apparition resta environ 2 minutes avec nous[1] à plus d'un mètre du cabinet, nous faisant face la plus grande partie de ce temps. Je l'examine de près sans toutefois la toucher; sa taille est d'au moins 10 centimètres plus haute que celle du médium; elle est plutôt mince, tandis que le médium, qui est une femme d'une cinquantaine d'années, possède un certain embonpoint. La voix du fantôme est faible et un peu sifflante, n'ayant rien de celle du médium, qui, en outre, ne sait pas deux mots de français. Elle a un voile de communiante sur la tête, mais son visage est découvert, la figure est pleine et fraîche, paraissant âgée de 20 à 25 ans, et n'a aucune ressemblance avec celle du médium. Elle place sa main sur son cœur et paraît très émue. Enfin elle se dirige vers l'ouverture du cabinet et entr'ouvre les rideaux, derrière lesquels elle disparaît[2]. Au même moment, je touche le lien de soie qui sort au dehors du cabinet et m'assure qu'il n'y a rien de changé.

A peine cette forme a-t-elle disparu que les rideaux s'entr'ouvrent de nouveau et qu'une jeune fille d'un mètre de haut environ, peut-être moins, se montre à nous vêtue de couleur claire, mais non pas blanche, et nous parle. Nous reconnaissons la voix de Maudy (ses paroles n'ont pas été notées). Elle ne reste là que quelques secondes, fait irruption au dehors, et s'avance vivement vers Mme D., comme pour l'embrasser, et retourne aussitôt vers le cabinet, sans répondre à mon invitation de venir me serrer la main autrement que par une plaisanterie : « Je n'aime que les jeunes Messieurs », me dit-elle en anglais. « Ce n'est pas flatteur », lui repartis-je aussitôt, et nous rions tous de bon cœur. Nous remarquons entre nous que c'est bien la même voix que nous connais-

1. Intéressé par le phénomène, le Dr L. oublia de compter.
2. Voir note E, page 85, sur Blanche.



sons lorsqu'elle part du cabinet, la voix de Maudy qui, de même que sa manière de s'exprimer, est tout à fait caractéristique[1].

Quelques secondes après qu'elle a disparu derrière les rideaux, ceux-ci s'ouvrent de nouveau et laissent passer une grande forme de femme encore plus grande que « Blanche ». Elle est en corsage blanchâtre et jupe de couleur sombre ; elle nous regarde tour à tour et nous jette son nom : « Musiquita ». C'est le fantôme qui, dans les séances de Mrs S., fait sonner les cordes d'une guitare. Comme ce soir, nous n'avons pas cet instrument avec nous, Musiquita semble désappointée et retourne dans l'invisible.

Après un assez long intervalle (dont le temps n'est pas noté) les rideaux s'ouvrent encore et Maudy se montre de nouveau à nous en riant d'un rire d'enfant espiègle. Elle se retire pour laisser passer une forme un peu plus haute qu'elle et qui vient au dehors du cabinet en chantant à mi-voix et d'une voix de soprano que nous n'avions pas encore entendue, une mélodie plaintive qui n'est pas notée. Cette forme ne reste que quelques secondes ; elle est très indécise, vêtue de blanc et semble non finie. Elle s'abîme et disparaît au pied des rideaux qui restent immobiles.

Pendant 109 secondes, nous ne voyons rien se manifester : après quoi une forme sort du cabinet. C'est une forme plus grande que toutes celles qui se sont montrées ce soir. Elle est plus grande que le médium d'au moins toute la tête. Elle est vêtue de vêtements sombres. Elle donne son nom « Eva », et nous parle d'une voix lente, caverneuse, inintelligible, peut-être dans une langue qui nous est inconnue. Elle a le visage pâle, tiré, de grands yeux hagards, regardant en haut ; son expression est effrayante de tristesse et de souffrance. Elle se tient droite, rigide même. Nous nous sentons tous comme soulagés d'un poids quand, au bout de quelques secondes, elle disparaît dans l'ouverture des rideaux.

Cette forme vient à peine de disparaître que Maudy montre son visage et nous parle : « Ellan est au Mexique », dit-elle,

1. Voir note B, page 80, sur Maudy.

« il y a quelqu'un nous touchant de très près, qui est très malade là-bas[1], mais s'il a promis de venir ce soir, il viendra. » (Ellan ne s'est pas fait entendre de la soirée, contrairement à son habitude.) Les rideaux se referment.

Compté 35 secondes. — Les rideaux s'écartent et une forme d'homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, s'avance vivement à un mètre au moins du cabinet, nous fait face, et d'une voix naturelle de basse et tout à fait masculine, nous dit (en anglais) : « Bonsoir, amis, enchanté de vous voir. » C'est Ellan dont nous reconnaissons aussitôt la voix. Ainsi que dans plusieurs expériences antérieures, il est habillé de noir avec plastron blanc orné de deux boutons de même couleur. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe (celle-ci peu abondante) sont châtain foncé[2].

Nous lui rendons son salut et je lui demande l'autorisation de me lever et de lui serrer la main : accordé. Je me lève, lui tends la main, il la prend, et je lui donne un *good shake hand* qui m'est vigoureusement rendu. Je constate qu'il est plus grand que moi, comme dans l'expérience avec la cage, et rien dans sa figure ne rappelle celle du médium dont la taille est beaucoup plus petite. Ses épaules, sa poitrine sont celles d'un homme robuste, mais plutôt maigre. Je cherche, sans y parvenir ce soir, à distinguer la couleur de ses yeux. Ceci est dû à ce que je le regarde de face et que la lumière vient de la lanterne à droite. Je m'assure que la main est large et ferme, dure même, modérément chaude, et non moite (caractères diamétralement opposés à ceux de la main « succulente » du médium), et j'en fais la remarque, tout haut, en invitant Mr. T. S. à venir s'en assurer. Nous demandons de nouveau l'autorisation à Ellan, qui nous fait une réponse évasive dont je ne note pas les paroles, mais qui me frappe en ce sens que celles-ci sont prononcées pour ainsi

1. Mrs. Salmon n'avait nullement fait mention de la maladie de sa fille, habitant le Mexique, qu'elle ignorait sans doute. C'est un fait qu'elle était très dangereusement atteinte (septicémie), ainsi qu'on l'apprit quinze jours plus tard.

2. Vus à une distance de 1 mètre à $1^m,50$ par le Dr L. et MM. T. S. et B., ils leur parurent noirs. En réalité, ils étaient châtain foncé, comme j'ai pu en juger de plus près.

dire dans mon oreille, au moment où je me retourne vers Mr. T. S. qui se lève pour venir serrer la main de l'apparition. A ce moment, la main que je continue à tenir glisse (je n'ose dire qu'elle fond) de la mienne, et la forme « Ellan », en partie désagrégée, se dirige vers l'ouverture du cabinet, glisse entre les rideaux, les écartant à peine, et disparaît dans le cabinet.

Compté 37 secondes. — La voix d'Ellan se fait entendre (dans le cabinet). Elle nous donne des instructions pour assurer une meilleure disposition du cabinet où le médium est réellement confiné[1]. Période de silence.

Compté 52 secondes. — Apparition entre les rideaux d'une forme féminine vêtue de blanc qui ouvre et ferme les rideaux, reste invisible pendant dix secondes, et se montre encore pour un instant et disparaît définitivement.

Compté 6 secondes. — Un point blanc se montre sur le parquet au pied du cabinet. D'où je suis placé, je vois que cet objet se tient à environ 25 centimètres de la portière en dehors. En deux ou trois secondes, cela devient gros comme un œuf et s'agite, rappelant à l'œil la coquille vide qui, dans les salles de tir, danse au sommet d'un jet d'eau. Rapidement, alors, l'objet s'allonge, devient une colonne d'un mètre de hauteur sur environ 10 centimètres de diamètre, puis 1m,50, et deux prolongements transversaux apparaissent à son sommet, lui donnant la forme d'un T. Cela ressemble à de la neige ou à un nuage épais de vapeur d'eau. Les deux bras du T s'agitent, une sorte de voile émane de leur substance ; l'objet s'élargit et prend vaguement d'abord, puis distinctement ensuite, la forme blanchâtre d'une femme voilée. Deux bras blancs sortent de dessous le voile qu'ils rejettent en arrière. Le voile disparaît de lui-même et nous voyons une charmante figure de jeune fille mince, délicate, de taille svelte, élancée, de 1m,60 de hauteur environ, qui, d'une voix à peine perceptible, nous donne un nom : *Lucie*. Elle se tient un instant devant nous comme pour nous permettre de l'observer ; la robe est entièrement

1. Ces instructions furent suivies pour les séances suivantes.



blanche, les manches évasées sont courtes, n'allant pas jusqu'aux coudes ; les bras sont nus et d'une forme fine. La figure a des cheveux noirs arrangés en lourds bandeaux bouffants de chaque côté de la tête (le médium a des cheveux blonds, très courts et frisés). La forme s'avance vers l'extrémité gauche du cercle des assistants, vers Mme D., et se penche au-dessus d'elle. Elle lui prend les mains dont elle tourne la face palmaire en haut et souffle dedans. Au même instant, et comme sous l'influence magique de ce souffle, un flot de dentelle (ou de tulle[1]) s'élève des mains de Mme D., monte et s'étend au-dessus de nos têtes pendant que nous entendons le souffle fort, régulier, continu, avec légers renforcements, donnant à l'oreille l'impression de venir d'une machine ou d'un soufflet de forge, et durant, sans interruption, au moins 30 secondes[2]. Mme D. nous dit sentir le souffle sur les mains et le visage. La forme prend ce voile dans ses mains, l'élève au-dessus de sa tête, position où il semble se condenser, puis l'étale, et littéralement nous couvre avec ce nuage ondulant de tissu léger. A ce moment, je me lève et me place en ligne avec la face antérieure du cabinet, tandis que le Dr L. et Mr. T. S., se levant en même temps, s'avancent aussi vers l'apparition[3], lorsque celle-ci, attirant brusquement à elle toute l'étoffe étalée sur les genoux des assistants, s'écroule à nos pieds comme un château de cartes au moment où j'avance mes mains pour la toucher, et disparaît progressivement et en deux secondes au plus comme elle était venue, mais cette fois à environ 50 centimètres des rideaux auprès desquels je me tiens debout, et qui restent immobiles. En fait, je suis devant la porte du cabinet et elle ne pourrait rentrer dans ce dernier sans me

1. Bien que j'en aie tenu une partie dans mes mains, je n'ai pu voir exactement ce que c'était. Au toucher, j'ai jugé que ce tissu était résistant et rude comme du coton contenant de l'empois.

2. Un homme à large poitrine aurait quelque peine à soutenir un tel souffle pendant dix secondes.

3. Bien que nous ne nous fussions pas concertés à l'avance, notre intention commune était de l'entourer pour la voir de plus près et lui toucher les mains si possible.



trouver sur son chemin. Au moment où le dernier point blanc, vestige de cette forme, va s'effacer sur le tapis qui recouvre le parquet, je me baisse pour mettre la main dessus, mais je n'en puis sentir aucune trace; il n'y a plus rien. Je me retourne vers le cabinet et porte immédiatement la main sur le lien qui attache le médium et je tire dessus : il est à sa place et tient bon.

A ce moment la lampe de la lanterne s'éteint; je fais immédiatement allumer le gaz. La voix de Maudy nous invite à détacher le médium, et, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire, je suis dans le cabinet où je trouve le médium à sa place, immobile, la salive coulant de sa bouche et couvrant son menton. Elle paraît s'éveiller d'une sorte de transe. Je lui prends les mains, tout en invitant le Dr L. et Mr. T. S., puis les autres personnes, à venir s'assurer de l'état du lien et des nœuds. Nous examinons le tout avec soin; le ruban de soie est humide de transpiration, mais intact; il est serré autour du cou. Le Dr L. met un soin particulier à l'examen de la position du médium. Pendant qu'il a sa tête près de celle du médium, la voix de Maudy, partant du fond du cabinet, l'interpelle et lui fait une remarque plaisante. Les nœuds extérieurs sont d'abord détachés par le Dr L. qui les a faits. Il éprouve une difficulté sérieuse à les dénouer et y passe plusieurs minutes. Mr. T. S. prend alors les deux extrémités du ruban et les tient pendant que je tire vers l'intérieur (afin de les empêcher de se tordre ensemble pendant que j'aide le médium à sortir du cabinet).

Le médium paraissant exténué, le visage pâle, bouffi et couvert de sueur, les paupières gonflées et les yeux troublés, est amené à la lumière, où tous nous pouvons voir le lien étroitement attaché autour de son cou par les trois nœuds faits au début de l'expérience. Le ruban est dénoué par le Dr P. G. qui l'a attaché autour du cou, examiné avec soin, trouvé intact et mis de côté.

Il est près de 11 heures (10 h. 48). Le temps qui n'a pas été noté fut rempli par la durée des phénomènes de matérialisations, par quelques dialogues entre les personnes présentes et les voix, et par l'examen du lien (après que les

manifestations eurent cessé) avant ainsi qu'après le détachement du médium[1].

NOTES ET REMARQUES

A. *Remarques sur les voix.* — Bien que caractéristiques, ces voix ont parfois des intonations rappelant la voix du médium; et d'autres fois, elles en diffèrent complètement. Je crois devoir dire ici que dans les expériences faites à l'aide du cabinet, à maintes reprises, je suis entré avec le médium en face duquel je me tenais assis ou debout dans l'obscurité et j'ai pu faire les constatations suivantes : mes mains étant placées sur les épaules de Mrs. Salmon, la voix paraissait partir tantôt de côté, du voisinage du sol, du fond du cabinet, ou, au contraire, de l'épaule, de la poitrine, du cou, et même de la bouche du médium. Les voix de Maudy et d'Ellan sont naturelles, elles prononcent les voyelles, les consonnes et en particulier les labiales d'une manière irréprochable. L'explication que je demandai fut que, selon le « volume de forces » que les personnages invisibles qui le contrôlent peuvent tirer du médium, *ils* se manifestent à une plus ou moins grande distance de ce dernier, « employant *ordinairement* les éléments de son larynx et de sa bouche pour la voix » (d'où, sans doute, les tons rappelant parfois ceux qui caractérisent la voix de Mrs. Salmon). « De même qu'*ils* font usage des éléments des autres organes pour les matérialisations correspondantes. » (Voir note F, sur les matérialisations.) *D'où* pour eux la nécessité de parler parfois par la bouche même du médium dont *ils* adaptent les organes à leur propre voix. »

1. L'observation de cette séance fut lue le surlendemain en présence des personnes qui y avaient assisté. L'attestation suivante fut écrite et signée en marge de la dernière page : « Nous avons lu les notes ci-contre ensemble et nous en certifions l'exactitude.

« *Signé* (noms complets) : Mme CAROLINE D. Mr. THOMAS S.
« Mme VICTORIA B. Mr. CHARLES B.
« Mme CN. C. Dr A. L.

« New-York, 12 décembre 1896.

« Dr P. G.

« Mrs. SALMON, médium. »

Des personnes de mes amis qui ont assisté très souvent à des séances données par Mrs. Salmon m'affirment avoir entendu les voix de Maudy et d'Ellan alors que le médium avait la bouche fermée par du sparadrap adhésif et les mains liées derrière le dos. J'ai essayé la même expérience à deux reprises sans succès. Les mêmes personnes m'ont aussi assuré avoir entendu deux ou plusieurs voix en même temps; je n'en ai jamais entendu qu'une seule à la fois. Mais ce dont je suis aussi certain que de quoi que ce soit (si tant est que je possède cette dernière certitude), c'est que j'ai entendu ces voix isolément, en dehors du cabinet où le médium était attaché, et de la cage où il était enfermé sous clef ; et que ces voix émanaient de figures dont les lèvres laissaient échapper les sons des paroles prononcées.

Divers essais faits pour enregistrer les voix sur un cylindre du phonographe sont jusqu'à présent restés infructueux, tout au moins dans mon laboratoire, car il m'a été rapporté que l'expérience a réussi entre les mains d'autres investigateurs.

B. *Remarques sur Maudy ou Maudie* (*diminutif de Maud*) : ne parle que l'anglais. Elle raconte qu'il y a environ quarante-cinq ans, étant encore au berceau, elle fut massacrée en même temps que toute sa famille par des Indiens dans ce qui était alors le Far West. Il y a dix ans, je lui demandai comment il se fait qu'elle n'eût pas une apparence plus âgée, puisqu'elle était morte depuis si longtemps. Sa réponse fut que d'abord elle n'était pas morte, qu'elle n'avait fait que changer de condition, et que, de plus, dans le monde des esprits, l'évolution n'est pas aussi rapide que dans celui-ci. Comme, depuis lors, elle n'a pas changé d'une manière appréciable sa taille, ses manières, ni son langage (ce dernier est peut-être un peu plus sérieux), il y a quelques mois, je lui posai de nouveau la même question. Cette fois, elle me fit une réponse différente dont je ne discurai pas plus la valeur que celle de la première; ayant adopté l'apparence sous laquelle elle se montre et parle depuis vingt-cinq ans ou plus, elle est connue, sous cette forme, de ses amis spirites. En outre, dit-elle, il lui est plus facile de continuer à se manifester sous une forme qui lui est fami-

lière, que de se matérialiser sous les traits d'une personne plus âgée, car cela changerait les conditions et demanderait plus de force.

Sa voix est tout à fait celle d'une petite fille de 6 à 8 ans, avec les imperfections de prononciation et de construction de phrases qu'on rencontre chez les enfants de cet âge. Quand elle a parlé pendant plusieurs minutes de suite (ce qui lui arrive souvent), la voix a de temps à autre, surtout pour les nasales, des intonations qui rappellent celle du médium. Naturellement, la première idée qui vient à l'esprit est que Mrs. Salmone st ventriloque ; mais, quand on entend la même voix sortir de la bouche d'une forme matérialisée de petite fille ayant à peine un mètre de hauteur, et venant parfois jouer autour des assistants d'un cercle familier par qui elle laisse volontiers prendre ses petites mains, pendant que le médium est attaché dans le cabinet ou cadenassé dans une cage, on est bien obligé de chercher une autre explication.

Dans ce travail, je désire ne pas m'écarter du sujet auquel je me suis limité ; néanmoins, j'ajouterai que j'ai vu Maudy un assez grand nombre de fois (disons vingt fois) toujours semblable à elle-même : figure ronde, pleine et jolie, avec de grands yeux bleus, et des cheveux blonds bouclés. (V. note F.) Quand elle sort du cabinet, elle est généralement vêtue comme une petite fille qui vient dire bonsoir aux amis de la famille, avant d'être conduite dans sa chambre : peignoir un peu flottant et pieds nus. Sa figure m'est donc familière et je l'ai reconnue de suite dans un portrait « psychique » au fusain et sur une photographie du même genre obtenue dans deux circonstances différentes, mais en dehors de mon laboratoire, par d'autres investigateurs.

Voilà pour le physique ; quant au moral, Maudy est vive dans ses reparties ; elle a souvent de l'esprit et rit de ses propres saillies qui sont quelque fois mordantes (son rire est bien différent de celui de son médium), et, si j'ose employer cette image ici deux fois figurative, elle ne se laisse pas marcher sur le pied. J'en demande bien pardon à Mrs. Salmon, mais, au cours de fréquents entretiens que nous avons eus avec elle, nous ne l'avons pas trouvée à la hauteur de Maudy

tant au point de vue de la vivacité de la pensée qne de l'acuité intellectuelle.

Au cours des séances, Maudy chante souvent seule ou en même temps que les assistants. Son diapason est aussi aigu qu'on puisse l'imaginer chez cette petite fille de 6 à 8 ans. M. T. S., qui a suivi des cours réguliers au Conservatoire national de musique de Paris, a écrit dans les notes qu'il a rédigées après les séances auxquelles il a assisté que si Mrs. Salmon était ventriloque elle serait la plus forte du monde, mais que, du reste, la ventriloquie ne pourrait expliquer que les voix entendues dans le cabinet.

C. *Remarques sur Ellan.* — Ellan aurait été un cousin du médium. Il serait « désincarné » depuis une trentaine d'années. De même que Maudy, il ne parle que l'anglais, un anglais assez correct, plus correct que celui du médium. Sa voix à laquelle peuvent s'appliquer les remarques de la note A est une voix de basse. Le ton de son langage est toujours sérieux, un peu mélancolique, bienveillant et digne, et, de même que les idées qu'il exprime, tout à fait supérieur à celui du médium. A une question qui lui fut posée, il répondit que si son médium venait à mourir, ou à cesser d'être médium, sa mission, ainsi que celle de Maudy, serait terminée, et qu'il n'aurait plus à s'occuper de manifestations comme celles où il participe ; d'autres occupations d'un ordre plus élevé leur seraient attribuées.

J'ai eu avec Ellan de nombreuses conversations auxquelles le médium seul assistait, mais je ne le voyais pas. Je ne l'ai observé de très près que dans trois occasions où je lui serrai la main. Il m'a paru différent de figure et même de taille à chaque fois, ce qu'il attribue à la différence de force fournie par le médium. Dans les deux expériences faites à mon laboratoire, les différences (à plusieurs années de distance) n'étaient pas très sensibles, si je m'en rapporte à mes notes et à mes souvenirs, mais, dans une séance hors de chez moi, il ressemblait au médium, ses yeux m'ont paru bleus, sa taille était moindre, et sa main moins ferme. Si je ne l'avais pas obervé dans deux autres occasions où j'avais encagé et cadenassé personnellement le médium, j'aurais certainement

cru à la fraude et que Ellan n'était rien autre que le médium déguisé ou assisté par un compère. Je rappelle que, dans l'une de mes expériences au laboratoire, alors que le médium (que personne n'accompagnait) était enfermé dans la cage, j'ai vu Ellan de très près, mon visage à 25 ou 30 centimètres du sien, et que la couleur de ses yeux était différente de celle des yeux du médium. Ajouterai-je que ma vue est des meilleures?

Dans l'ensemble, Ellan donne l'impression d'un ouvrier qui serait prêcheur à ses heures.

On pourrait se demander pourquoi je n'ai pas essayé de voir le médium en même temps que Ellan ou une autre forme. J'ai essayé une fois, mais, dès que je passai ma main dans le cabinet, la forme disparut et je ne trouvai que le médium attaché à sa place, et qui poussa un cri de frayeur quand il se sentit touché; de plus, les manifestations s'arrêtèrent.

D. *Passage du médium à travers la porte de la cage.* — Ce phénomène, l'un des plus curieux (outre les matérialisations) qu'il m'ait été donné d'observer au cours de mes expériences avec Mrs. Salmon, rappelle le cas de Zœllner, où, avec le médium H. Slade, des objets matériels inanimés étaient traversés par d'autres objets de même nature. Mais, dans nos observations, il s'agit d'une matière inanimée pénétrée, traversée par un corps vivant (ou *vice versa*, v. plus loin).

Plusieurs de mes amis, spirites convaincus, m'assurent que après le passage du médium à travers la cage, ils ont, à plusieurs reprises, trouvé que le treillis était brûlant. Je dois déclarer cependant que j'ai touché avec soin les panneaux métalliques et la barre de bois que le médium venait de traverser, et que leur température m'a paru inférieure à celle de ma main, ce qui ne signifie nullement qu'il n'ait pu en être autrement ailleurs. J'ai surtout prêté attention à ce détail la deuxième fois que je fus témoin du phénomène, car c'est seulement après la première expérience que le fait me fut signalé.

Si nous nous reportons aux expériences de MM. Becquerel, Curie, Rutherford, Le Bon et autres, sur la lumière et les rayons de Rœntgen, nous voyons que des molécules de ma-

tière dissociée, de matière immatérielle... peuvent traverser les obstacles les plus matériels[1]. Mais ici nous sommes encore loin de la force qui fait passer les corps matériels, voire vivants, à travers la matière, sans laisser trace de leur passage ; force dont les recherches psychiques ne tendent à rien moins qu'à connaître la nature sans oser espérer d'y jamais parvenir.

Sous l'influence de quelle force semblables phénomènes peuvent-ils se produire ? Suggérées par la connaissance de faits psychiques analogues et espérant obtenir des éclaircissements de leurs auteurs mêmes, les questions suivantes furent posées à « Ellan », qui y répondit de la manière que voici :

D. — Est-ce vous qui avez fait sortir le médium de la cage ?

R. — Moi et les autres esprits qui m'aident dans ces manifestations.

D. — Comment vous y êtes-vous pris ?

R. — Nous décomposons (*desintegrate*) la matière et la recomposons (*reintegrate*) instantanément.

D. — Est-ce la matière du médium que vous avez dématérialisée et réintégrée ou celle de la porte ?

R. — Oh ! naturellement celle de la porte. La matière vivante ne peut être dématérialisée, tandis qu'il nous est facile de dématérialiser et de reconstituer la porte de la cage.

D. — Êtes-vous bien sûr que la matière vivante ne puisse pas être dématérialisée ? Je connais des cas où cela s'est produit.

R. — Vous avez sans doute raison ; mais je ne savais pas cela. Croyez-bien que nous avons beaucoup à apprendre et que lorsque nous, désincarnés, le pouvons, nous sommes heureux de recevoir quelque enseignement de vous incarnés. Il y a sur votre plan des personnes beaucoup plus avancées que certains esprits de chez nous. (Je n'ai pu percevoir la moindre ironie dans le ton de cette réponse.)

Je pense que la lecture de ce dialogue a pu intéresser les

1. *Revue Scientifique*, 14 avril 1900.

étudiants des choses psychiques; bien que je n'aie pas la prétention d'y trouver une explication satisfaisante de la pénétration de la matière. « Ellan » semble ignorer la géométrie de la quatrième dimension dont on a usé et abusé à propos de cette manifestation prodigieuse. En tout cas il ne put ou ne voulut me donner plus ample information quand je le priai de m'expliquer le mécanisme ou processus de la « dématérialisation ».

Après tout, était-il de bonne foi quand il me disait que la matière vivante ne saurait être dissociée « psychiquement » et ne m'induisait-il pas sciemment en erreur ? En effet, il ne peut ignorer que, quand il revêt un corps matériel, il lui faut emprunter ce dernier à celui du médium dont il dématérialise une partie à cet effet. Devons-nous ajouter foi à ses paroles quand il dit que dans le passage du médium à travers la porte de la cage ce n'est pas le corps vivant qui est dématérialisé ? Dans mon opinion, basée sur la sensation éprouvée quand ma main s'appuyait contre la cage (à travers le rideau), c'est le treillis en contact avec le corps du médium qui se désagrégea pour livrer passage à ce dernier.

E. *Remarques sur Blanche.* — Ce nom a été donné à l'une des formes matérialisées mentionnées dans l'observation documentée de la séance décrite plus haut. Blanche A. était une nièce par alliance de Mme D. et conséquemment la cousine de Mme B. (Victoria), toutes deux présentes à la séance. Elle mourut de suite de couches en 1878, à l'âge de 29 ans.

Mme D. et sa fille, Mme B., ainsi que le mari de celle-ci, m'affirment que dans les six dernières années ils ont été fréquemment visités par le même fantôme matérialisé. Ce qui est intéressant, c'est que cela s'est produit avec trois médiums différents : Mrs. Salmon, Mrs. C. et Mrs W., celle-ci médium authentique qui n'en n'a pas moins été pris en flagrant et, j'ajouterai, retentissant délit de fraude.

Voici quelques détails curieux au sujet de ces trois sources de matérialisation : Blanche A. était née dans le Sud des États-Unis, de parents français. Élevée à Paris, elle parlait bien le français et l'anglais. Avec deux médiums, Mrs. C. et Mrs. W., lorsque Blanche apparaît à ses parents, elle s'exprime de

préférence en anglais, tandis que, avec Mrs Salmon, elle emploie plutôt le français quand elle s'adresse à sa tante M^me D. née et élevée en France, et l'anglais si elle parle à la fille de cette dernière, M^me B., qui a été élevée en Amérique. Ces dames qui, à plusieurs reprises, ont tenu « Blanche » dans leurs bras, sont d'accord pour affirmer que son corps mince diffère complètement de celui des trois médiums susmentionnés qui ont tous plus ou moins d'embonpoint.

### REMARQUES SUR LES MATÉRIALISATIONS

L'existence des matérialisations une fois reconnue, le problème concernant ces phénomènes est loin d'être résolu. En effet, en présence de faits aussi inouïs, l'expérimentateur qui, de la négation *a priori*, a passé au doute et de ce dernier à la certitude, se demande ce que sont ces formes humaines qui nous donnent l'impression de la vie et fondent devant nos yeux, dans nos bras ; qui, en quelques secondes, créent de la chair et des étoffes qu'ils font disparaître aussi rapidement. Il se pose alors les questions suivantes que nous allons examiner en détail et au mieux de notre pouvoir :

1° *Ces formes qui apparaissent à nos yeux ont-elles une existence objective ou suggestive?*

La durée des apparitions est en général si courte (bien que dans quelques cas exceptionnels elles demeurent avec les assistants et s'entretiennent avec eux pendant cinq, dix, vingt minutes et plus) que l'on est en droit de se demander si l'on n'est pas le jouet d'une sorte de suggestion mentale, de nature hypnotique ou autre, analogue aux influences exercées sur une foule par les jongleurs de l'Orient ; l'influence, dans notre cas, venant du médium et de notre propre subliminal (auto-hétéro-suggestion). Mais, d'une part, on sait que les personnages ou les choses mis en scène par les jongleurs hindous disparaissent du champ visuel dès que les spectateurs s'approchent ou s'éloignent plus ou moins, et que la plaque photographique ne les enregistre pas. Les matérialisations, au contraire, peuvent être non seulement vues et entendues, mais touchées, photographiées et même mou-

lées. (Nous espérons pouvoir présenter un jour des photographies et des moulages, sans toutefois prétendre à la priorité, car ces épreuves ont été obtenues un bon nombre de fois.)

Donc les matérialisations possèdent une existence objective.

2. *De quelle substance ou quelles substances sont-elles formées?*

D'après les renseignements obtenus de diverses sources, on peut dire que cette substance vient du médium. On connait des cas où le poids de ce dernier a diminué dans des proportions considérables pendant l'expérience ; d'autres où le médium disparaissait en partie, sinon totalement, pendant que les matérialisations avaient lieu. C'est un fait que nous nous proposons de vérifier dans le laboratoire que nous avons préparé spécialement pour ces recherches.

Quant aux tissus des étoffes, leur provenance est discutée. Quelques *intelligences* ont dit qu'elles le produisent en dé matérialisant une partie des effets du médium ; d'autres parlent d'apports : tout est possible. Parfois il est permis d'en couper une pièce que l'on peut examiner ensuite à loisir, même au microscope, de même que les cheveux, ou les ongles, ou le sang qu'il a été permis, dit-on, d'extraire de la chair des formes matérialisées. On voit quel champ immense et nouveau se présente aux investigations des étudiants de la science.

Dans des observations qui n'ont pas été encore publiées, que je sache, et où, bien entendu, les précautions nécessaires avaient été prises pour éliminer la fraude, des marques au bleu d'aniline ont été faites sur une main de l'apparition, et cette marque a été retrouvée sur une autre partie du corps du médium. On a remarqué encore qu'une odeur particulière à celui-ci se retrouvait dans l'apparition.

3° *Par quel processus la substance des matérialisations estelle transportée, agglomérée et dissoute ?* Nous n'essayerons pas de répondre à cette question sur laquelle nous n'avons reçu aucun éclaircissement.

4° *Ces personnages qui nous parlent avec une voix leur appartenant, sont-ils ce qu'ils disent être ?* — Nous avons vu

plus haut (voir note D) que « Ellan » ne put ou ne voulut me donner aucune explication, lorsque je lui en demandai, sur la dématérialisation. Il fut beaucoup moins réservé quand je lui demandai s'il n'était pas une seconde personnalité ou une personnification émergeant du subconscient du médium, d'où émaneraient aussi toutes les autres matérialisations. Il me déclara emphatiquement que lui-même, aussi bien que les autres « esprits » qui se manifestent au moyen de leur instrument (le médium), sont des entités, des personnalités distinctes, des esprits désincarnés, dont la mission est de nous démontrer l'existence de l'autre vie. Il ajouta que c'est à l'aide des « forces matérielles » (?) émanant du médium qu'ils réussissent à se manifester sur notre plan.

Sans accepter aveuglément des assertions de la nature de celles qui précèdent, n'est-il pas permis de s'arrêter un moment pour réfléchir à leur sujet et même d'espérer que le phénomène de la matérialisation nous fournira dans un avenir prochain la solution de ce problème inquiétant qui aujourd'hui confronte la psychologie : subliminal ou esprits ? ou les deux ? ou ni l'un ni l'autre ?

5° *S'ils ne sont pas ce qu'ils disent être, que peuvent-ils bien être?* — Si les esprits (matérialisations dans ce cas) ne sont pas des intelligences, des âmes ayant animé des corps humains « sur notre plan » comme ils aiment dire, les hypothèses ne manqueront pas pour expliquer ce qu'ils ne disent pas être. Et d'abord, disent-*ils* toujours qu'ils sont des esprits désincarnés ? Nous croyons savoir le contraire, mais n'insistons pas. Il serait prématuré d'aborder cette question dans ce moment et comme il comporterait; contentons-nous donc d'envisager la seule hypothèse qui soit actuellement permise en psychologie : ces matérialisations seraient-elles des manifestations objectives de l'inconscient du médium ? Dans les écoles de psychologie les moins suspectes de « psychisme », on admet aujourd'hui que l'inconscient puisse parler sanscrit ou même martien, ou personnifier à la perfection des défunts dont il n'a jamais entendu parler, mais dont il perçoit (sans doute, peut-être) les caractères dans la subconscience d'un vivant présent ou distant (télépathie). En

un mot, d'après certains psychologistes, on ne peut pas savoir tout ce dont est capable le subliminal (comme l'appelle M. Myers, notre collègue de la S. P. R.). Ne nous arrêtons donc pas pour si peu et, pendant que nous y sommes, disons tout de suite qu'il se pourrait fort bien que le subliminal, lequel nous joue tant de tours avec les hystériques, les sujets hypnotiques, somnambuliques, etc., réussît à transporter au dehors, en même temps qu'une seconde ou $n^{ème}$ personnalité du médium, une quantité de substance de ce dernier suffisante pour produire momentanément un homonculus, un fantôme ayant plus ou moins l'apparence de la vie. Ce serait une variété puissante de télékinésie. Il donnerait ainsi l'illusion de cette $n^{ème}$ personnalité qu'il lui a plu d'imiter et dont il peut avoir cueilli l'image physique et morale dans le subliminal des assistants, comme, dans d'autres cas, il en imite la voix, les manières, l'écriture, etc., sans sortir du médium. Dans les cas comme celui de Maudy, on pourrait admettre qu''il s'agit là d'une réminiscence et que Maudy n'est que la representation du médium à l'âge de 8 ans; mais tout cela est bien compliqué.

Nous attendrons encore avant de formuler une opinion et nous prendrons patience en espérant de voir l'accord se faire entre les « esprits » et les psychologistes. Car il faut bien le dire aussi : il s'en faut de beaucoup que nous puissions croire sur parole tout ce que ces formes matérialisées nous racontent, pas plus du reste que ce qui émane des autres modes de soi-disant communication entre les morts et les vivants. Plus on étudie, observe, lit ou expérimente, plus on voit de lacunes, d'absurdités et même de contradictions dans ces différentes manifestations qui réellement vous donnent parfois l'impression de l'existence de quelque chose comme l'inconscient de Mr. de Hartman. Un dévot n'hésiterait pas à y reconnaître « l'esprit de mensonge ». Néanmoins il ne faut pas se laisser décourager, et au milieu de tous les débris que le prospecteur sort de la mine des faits pyschiques, il n'est pas impossible que nous trouvions assez de minerai précieux pour être payés de notre peine, et, j'ose dire, payés amplement.

6° *S'ils sont ce qu'ils disent être, que devons-nous conclure?* — Ce que nous venons de dire dans le paragraphe précédent pourrait nous dispenser de considérer cette question qu'il faut cependant mentionner, car elle vient naturellement à l'esprit. Eh bien ! nous pensons tout simplement que les conséquences de ce fait auraient une portée incalculable, étant donné le degré d'évolution auquel les autres branches de la science sont arrivées aujourd'hui. Mais nous n'insisterons pas davantage sur ce point que nous avons déjà considéré dans un précédent travail [1].

Telles sont les questions et les hypothèses qui surgissent devant l'esprit du chercheur en présence des phénomènes que nous venons d'étudier.

Je n'ajouterai plus qu'une remarque au sujet des matérialisations, c'est elle-ci : dans les réunions ayant pour but d'assister à ce phénomène, les formes matérialisées se montrent rès timides, au début, même avec un bon médium. Lorsque les assistants se connaissent et qu'une confiance mutuelle s'établit entre eux et le médium, les formes se laissent plus facilement approcher et toucher; exemple : j'avais eu de nombreux entretiens avec « Ellan » qui me permit de lui serrer la main, mais qui s'évanouit et disparut, dès qu'une autre personne qu'il connaissait à peine s'approcha. « Maudy » avait une prédilection pour l'une des dames qui assistait à nos expériences et qu'elle connaissait depuis au moins quinze ans. *Il faut gagner leur confiance.* Cette remarque pourra avoir son utilité pour ceux qui s'engageront dans l'étude de ces phénomènes.

## CONCLUSIONS

J'espère que l'on me pardonnera de parler ici de réminiscences personnelles; mais celles-ci sont liées aux faits dont je viens de vous entretenir. En 1886, lorsque je publiai le résultat de mes investigations sur certains faits psychiques, je

1. *Analyse des choses*, Paris, 1889.

savais fort bien ce qui m'attendait, comme le prouve la préface que je publiais à cette époque[1]. Toutefois, je ne pensais pas que la vérité demanderait quinze ans pour paraître au grand jour. J'oubliais qu'elle est éternelle et que quinze ans ne sont pas même une seconde pour ce qui dure toujours. La vérité a le temps d'attendre, elle; mais nous, pauvres mortels, éphémères « maternalisations » que nous sommes, nous avons bien quelque droit d'être impatients quand nous sentons la vie s'échapper de nous comme l'eau de la main qui se ferme sur elle. Quand, pour avoir proclamé un fait parce que nous croyons savoir qu'il est, nous voyons les portes de la carrière qui nous semblait destinée se clore devant nous, et jusqu'à nos maîtres, collègues et amis les plus estimés prêter l'oreille aux basses calomnies et se détourner de nous; quand notre don quichottisme nous conduit à l'exil et nous fait passer ces quinze années loin de la patrie, et de ce qu'elle renferme de cher pour nous, nous avons bien, je le répète, quelques droits à l'impatience. Mais enfin, le moment est venu, où nous avons la satisfaction de voir l'avalanche des faits grossir tous les jours. Ce qui n'était hier qu'un flocon imperceptible va bientôt, dans un élan puissant, faire irruption dans le champ de la science.

Ici, je dois faire une pause: je viens de parler de la science. Sommes-nous autorisés à y introduire l'étude de ces phénomènes? En d'autres termes, ne devrions-nous pas éviter de mêler la science tout court avec la science occulte? En réponse à cette objection qui m'a été faite, je profite de l'occasion qui s'offre pour déclarer catégoriquement que je ne crois pas à l'existence de deux sciences. La science est une : c'est l'effort vers la connaissance des lois naturelles, c'est l'étude de la nature, de tout ce qui se passe dans la nature. La chimie, la physique, ont jadis été des sciences occultes; qui parle d'occultisme aujourd'hui, en physique ou en chimie? Seulement il y a deux classes d'étudiants de la science: d'une part, ceux qui cherchent à construire le sommet de l'édifice avant d'en établir solidement les œuvres basses et

1. *Spiritisme, loc. cit.*

prétendent interpréter la nature avant de connaître les éléments de ses lois. D'autre part, il y a ceux qui avancent prudemment, pas à pas, après s'être assurés de la consistance du terrain, qui fouillent consciencieusement le sol afin d'y découvrir le roc sur lequel devront être assises les fondations de la connaissance. Nous voulons rester avec ces derniers.

On connaît cette assertion d'un penseur : « Si Dieu existe, la science le découvrira. » Je ne sais s'il appartient à la science de faire cette suprême découverte, mais nous pouvons espérer dès maintenant que si la conscience de l'homme survit à la mort de son corps, la psychologie expérimentale le démontrera. Certains sceptiques d'hier, aujourd'hui fervents, assurent qu'elle l'a déjà démontré. Quoi qu'il en soit, si cette preuve doit jamais être faite, et si nous la voulons complète, éclatante, irréfragable, accumulons les observations et les expériences, car ainsi que Buffon l'écrivait au siècle dernier, les livres où elles sont recueillies sont les seuls vraiment capables d'augmenter nos connaissances.

D^r^ Paul Gibier.

1. *Analyse des choses, loc. cit.*

# DES INDES A LA PLANÈTE MARS

PAR TH. FLOURNOY

*Compte rendu et extraits par* MARCEL MANGIN.

(*Suite et fin.*)[1]

---

### LA LANGUE MARTIENNE

Pour étudier à fond les cas de glossolalie il faudra se servir du phonographe enregistreur. Actuellement il laisse encore trop à désirer. Une bonne description, une classification raisonnée des diverses variétés de glossolalies seraient du plus grand intérêt. Ici nous n'avons affaire ni au parler extatique et incohérent de l'enthousiasme religieux, ni à l'emploi d'une langue étrangère; c'est plutôt le néologisme porté à sa plus haute expression et pratiqué d'une façon systématique par une sous-personnalité ignorée du moi normal.

*Automatismes verbaux martiens.*

Depuis le 2 février 1896 jusqu'en août 1897, il n'y a que des hallucinations ou de l'ouïe ou de l'articulation. Hélène note au crayon ou répète sans les comprendre les paroles qu'elle entend, ou bien ce sont les assistants qui recueillent ce qu'ils peuvent. Souvent la volubilité est telle qu'on ne

1. Voir le N° 6, novembre et décembre 1900.

peut rien écrire, et il est alors probable que ce baragouin n'a pas de sens. Lorsque, *au bout d'un an et demi*, l'écriture se produit, deux modes se présentent là aussi : tantôt Hélène éveillée copie fidèlement comme un dessin les caractères exotiques qui lui apparaissent, tantôt elle est complètement entrancée, incarne un personnage martien, c'est l'automatisme graphique. Plusieurs fois la phrase ayant été prononcée avant d'être écrite, on a pu établir les relations entre les sons et les signes.

A noter que les hallucinations d'*articulation* ou d'*écriture* n'ont jamais lieu à l'état de veille, et sont suivies d'amnésie.

Rien de plus curieux que les étapes successives par lesquelles passe lentement la production de l'écriture martienne. Elles montrent bien que celle-ci est le résultat d'une lente auto-suggestion où l'idée d'un instrument spécial et de son maniement a joué un rôle dominant puis a été abandonnée, sans doute comme peu pratique. Les caractères ont hanté l'imagination visuelle d'Hélène avant de lui apparaître sur les cylindres des trois martiens d'une façon assez nette pour être copiés et de pouvoir ensuite envahir son mécanisme graphomoteur. Une fois manifestés au dehors, ces signes n'ont pas varié depuis deux ans. Hélène à l'état de veille n'y comprend absolument rien.

Détail singulier : les différents personnages n'ont pas la même écriture martienne.

*Remarques sur la langue martienne.*

Il n'est pas nécessaire d'étudier longuement les textes pour s'apercevoir que le « martien » n'est qu'un travestissement enfantin du français, c'est une langue en ce sens que le rapport des mots aux idées est constant. Parlé un peu vite il a un caractère acoustique bien à lui, une intonation spéciale difficile à décrire. Comme dans une langue naturelle, des influences d'ordre esthétique, des facteurs émotionnels ont concouru à sa création. Mais l'inventeur de cette langue n'a jamais eu d'autre idiome que le français. Il est beaucoup plus sensible à l'expression verbale qu'aux rapports logiques

des idées, et il possède à un degré éminent ce caractère enfantin et puéril déjà signalé chez l'auteur du roman martien.

*Phonétique et écriture martiennes.*

Tous les sons articulés du martien, consonnes, voyelles, existent en français. Le français est plus riche. Ni le *j* ni l'*x* n'existent en martien. De même dans l'écriture chaque signe martien correspond à un signe français, tandis que l'inverse n'est pas vrai. Il n'y a, en martien, ni accents, ni ponctuations, ni majuscules. Des chiffres nous ne savons rien. L'écriture va de gauche à droite, comme la nôtre. L'orthographe est beaucoup plus simple, plus phonétique que la nôtre. Mais les *exceptions*, les *irrégularités s'expliquent par celles du français*. Les diphtongues s'écrivent comme en français. Le *c* a un triple rôle comme en français.

L'*s* a les mêmes caprices que chez nous. Souvent dans les mots comme métiche, antiche, l'*e* final est oublié. Pourquoi? C'est que l'*h* martien se termine par une boucle fermée semblable à l'*e* français ! Même remarque pour le *z* à la suite duquel l'*e* martien manque quelquefois parce que lui aussi se termine par une boucle en forme d'*e*. Ces erreurs ne sont-elles pas tout ce qu'il y a de plus probant?

*Formes grammaticales.*

A, verbe, et à, préposition, se rendent en martien par le même mot *é*! Le, article ou pronom, est toujours traduit par *zé*, qui dans ses différents sens se dit *ké*. De est invariablement traduit par *ti* et te par *di*. Le martien suit servilement le français.

*Construction et syntaxe.*

L'ordre des mots est le même. La négation *ne pas* se divise comme chez nous. Il y a même des t euphoniques : Kevi berinir *in* hed quand reviendra-t-il? Tout peut se traduire mot à mot, ce qui n'arrive jamais entre deux langues étrangères.

*Vocabulaire.*

La fixité n'en a pas été parfaite dès le début. Mais après les premières hésitations et sauf quelques confusions ultérieures, le travail de la mémoire est très étonnant.

*Mlle Smith et l'inventeur du martien.*

Mlle Smith n'a ni goût ni facilité pour l'étude des langues. Elle possède cependant une certaine connaissance de l'allemand. L'auteur du martien, au contraire, ne connaît que le français; car voulant fabriquer quelque chose de très différent du français, quelques réminiscences de l'allemand se seraient glissées dans ses élucubrations.

Ne pas oublier que M. Smith, le père, avait une très grande facilité pour les langues. Le martien serait-il l'éveil d'une faculté héréditaire? On sait que les talents et aptitudes sautent parfois une génération. Il faut pourtant bien que le chaînon désavantagé possède aussi ces dons, puisqu'il les transmet sous forme de germes engourdis qui attendent pour éclore le terrain plus propice de quelque descendant mieux ou différemment constitué. Qui sait si Mlle Smith, consentant enfin à se marier, ne ferait pas refleurir les aptitudes polyglottes de son père dans une brillante lignée de philologues et de linguistes de génie?

Mais sans recourir à cette hypothèse d'un talent spécial latent, ne savons-nous pas que l'histoire de l'embryon et ensuite de l'enfant reproduit en abrégé l'histoire de la race, que ces premières périodes sont plus favorables que les époques ultérieures aux réapparitions éphémères de formes ou de tendances ancestrales qui ne laisseront plus guère de traces dans l'être ayant achevé son développement organique? Tous les enfants sont poètes, créent, imaginent, construisent, et la langue n'est pas la moindre de leurs œuvres.

La réapparition de cette activité dans les états martiens

1. Voir *A Study of fears* (*American journal of Psychology*, t. VIII, janv. 1897, p. 147), l'étude de M. G. Stanley Hall sur les peurs si communes dans l'enfance, analogues à celles de nos ancêtres préhistoriques.

d'Hélène est un nouvel indice de la nature infantile primitive, arriérée, des couches que l'autohypnotisation met en ébullition et fait remonter à la surface.

*L'ultramartien.*

Lassé par la monotonie du martien, M. Flournoy tenta une expérience bien instructive. Il entreprit d'abord de persuader à Léopold que le martien était d'origine terrestre. Ce fut peine perdue. Puis il essaya d'une discussion avec Hélène éveillée et ne fut guère plus heureux. Mais une seconde fois, bien qu'Hélène eût absolument l'air éveillée, elle se trouvait encore dans l'état de suggestibilité qui se prolonge plus ou moins longtemps après les séances.

M. F.., impitoyable, revient à la charge. Comme Hélène ne connaissait encore que de vue l'écriture martienne, ignorant même l'alphabet, il lui explique par le menu les secrets de cette langue, lui en montre les originalités superficielles, la ressemblance fondamentale avec la nôtre, lui signale par exemple l'*m* euphonique dont nous avons parlé et qui est si significatif. Il critique les proportions des maisons, des végétaux, des gens, ne correspondant pas à ce que la science pourrait déduire de la différence d'intensité de la pesanteur sur les deux planètes. N'est-il pas probable qu'il n'y a pas plus de langue martienne que de langue terrienne, mais qu'il y a là-bas aussi plusieurs idiomes?

Hélène, un peu déconcertée à chaque nouvel argument, ne tardait pas à répéter comme un refrain triomphal que la science n'est pas infaillible... « que mon hypothèse d'un moi sous-jacent était absurde, etc., etc. ».

Cela se passait le 16 octobre. N'est-il pas remarquable que le 22 octobre, une lettre euphonique, qui eût été naturelle, est supprimée? Le 27, Ramié promet à Hélène des révélations sur une planète non autrement spécifiée, le rêve ultramartien se mûrit subconsciemment. Il ne fait explosion que le 2 novembre. Mais combien il dénote la préoccupation de répondre aux remarques du 16 octobre. M. F... avait accusé le rêve martien de n'être qu'une imitation vernie aux brillantes couleurs

orientales du milieu civilisé qui nous entoure : voici un monde d'une bizarrerie affreuse, au sol noir, sans végétation, dont les êtres grossiers ressemblent plus à des bêtes qu'à des humains. M. F... avait insinué que les dimensions, les proportions des choses devaient différer des nôtres : voici que ces gens sont des nains avec des têtes deux fois plus larges que hautes et des maisons à l'avenant. M. F... avait fait allusion à l'existence probable d'autres langues, relevé la richesse du martien en *i* et en *é*, incriminé sa syntaxe et son *ch* français, etc. Voici une langue absolument nouvelle, d'un rythme très particulier, très riche en *a* sans aucun *ch* et dont la construction est tellement différente qu'il n'y a pas moyen de s'y retrouver. Le naïf philologue subliminal ne sachant pas bien ce qu'est une syntaxe, une construction, a substitué le chaos à l'arrangement naturel des termes de sa pensée.

### *Le cycle hindou.*

Le problème hindou est bien moins aisé à résoudre que le problème martien. A en croire Léopold et les spirites, l'explication serait une vie antérieure. Nous venons de voir que l'autorité de Léopold est insuffisante. Si l'on avait assisté à tous les incidents de la vie d'Hélène depuis sa tendre enfance et que l'on eût la certitude que ses connaissances sur l'Inde ne lui sont pas venues par la voie normale des sens, force alors serait de choisir entre les hypothèses d'une mémoire atavique héréditairement transmise à travers quinze générations, ou de communications télépathiques actuelles avec le cerveau de quelque savant indianiste [1] ou d'une réincarnation spirite, ou de je ne sais quoi encore.

Nous avons déjà vu qu'elle est la trame du roman hindou. Hélène était, à fin du XIV[e] siècle, la fille d'un cheik arabe qu'elle

1. Savant me parait inutile, mais tout simplement de son père, puisque c'était un linguiste. On nous dit qu'il est mort à 75 ans et qu'en 1894. M[lle] S... a une trentaine d'années. Elle doit donc avoir vécu au moins vingt-cinq ans auprès de son père. Je me figure que c'est la nuit surtout, pendant le sommeil, que le médium doit recevoir ces impressions télépathiques et qu'elles peuvent rester latentes pendant bien des années.
M. M.

quitta pour devenir, sous le nom de Simandini, la onzième femme du prince Sivrouka Nayaca, dont M. Flournoy est la réincarnation actuelle. Sivrouka régnait sur le Kanara et y bâtit en 1401 la forteresse de Tchandraguiri. Le fakir Kanga, que l'on a vu dans le cycle martien réincarné en Astané, tient beaucoup moins de place ici.

## APPARITION ET DÉVELOPPEMENT DU CYCLE ORIENTAL

En juin, en septembre, en octobre 94, trois premières visions orientales. Dans celle d'octobre première apparition de Simandini, qui ne revient que quatre ou cinq mois plus tard (mars 1895). Alors l'hallucination devient totale, cénesthésique et motrice, constituant une transformation complète du moi. Mais il n'y a pas toujours pour cela amnésie, de sorte qu'H... peut décrire au réveil cette impression singulière d'être soi et une autre, de voir devant ses yeux une personne qui agit, et de sentir qu'elle ne fait qu'un avec cette personne. Le 6 mars c'est la scène de la bénédiction de M. Flournoy (jadis Sivrouka) par Simandini prononçant pour la première fois ces mots indiens : *Atieyâ... ganapatinâmâ,* et se livrant ensuite à une pantomime muette où elle paraît assister à un spectacle effrayant et lutter avec des ennemis. C'est l'ébauche de la scène palpitante du bûcher qui sera jouée complètement le 10 mars.

Quatre semaines après, le 7 et le 14 avril, scène dans le palais de Tchandraguiri dans le Kanara (noms épelés par Léopold). En 1401 Simandini reçoit les déclarations d'amour de Sivrouka, auquel elle est mariée depuis un an. Le 26 mai, lettre d'amour du prince. Mais impossible d'en savoir le contenu. C'est trop intime! — Le 30 juin, scène des fiançailles.

Bien noter que l'ordre chronologique est renversé. Si l'histoire s'est élaborée dans la rêverie subconsciente en suivant le cours normal des événements, on comprend qu'une fois achevée elle se dévide en sens inverse dans les séances, qui sont une sorte d'exutoire pour ses amas subliminaux.

Ces premiers mots hindous avaient, on le devine, suscité une vive curiosité. Ce n'est qu'en septembre que reparaissent

les paroles d'aspect sanscritoïde accompagnant les fragments des scènes orientales dont quelques-unes se passent en Arabie avec le petit singe Mitidja. Dans l'Inde c'est le bain, les promenades et rêveries dans les splendides jardins du palais, les scènes de tendresse ou de chagrin avec Sivrouka, les cérémonies religieuses, etc. Il y a alors dans tout l'être de Simandini une grâce paresseuse, un abandon, une douceur mélancolique, un quelque chose de langoureux et de charmeur qui répond à merveille au caractère de l'Orient tel que nous nous le figurons, nous qui n'y sommes pas allés. La suavité de ses chants en mineur, qui se déroulent avec des notes flutées se prolongeant en un lent décrescendo et ne s'éteignant parfois qu'au bout de quatorze secondes d'une seule tenue, toute cette mimique si diverse et ce parler exotique ont tant d'originalité, d'aisance, de naturel, qu'on se demande avec stupéfaction d'où vient à cette fille des rives du Léman, sans éducation artistique ni connaissances spéciales de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'atteindrait sans doute qu'au prix d'études prolongées ou d'un séjour au bord du Gange.

Nous savons avec quelle virtuosité un sujet hypnotisé réalise le type qu'on lui prescrit et devient en un clin d'œil pompier, nourrice, vieillard, lapin, par une subite concrétion de toutes les images ou connaissances emmagasinées en lui et se rapportant au rôle en question. Là le rôle persistant est imposé. On comprend que s'il est choisi librement suivant un idéal secret né depuis bien des années, il pourra y avoir réalisation encore plus parfaite du type. Et ici le goût si vif de M^lle^ S., sa nostalgie des splendeurs orientales rend compte d'abord du triage qu'elle a fait à son insu dans le milieu ambiant de tout ce qui pouvait alimenter son rêve exotique, puis de la mise en œuvre de ces matériaux sous la forme du roman hindou.

M. Flournoy ajoute que deux points semblent, jusqu'ici du moins, défier toute explication normale : les renseignements *historiques* dont on a pu vérifier quelques-uns et la *langue* hindoue de Simandini qui renferme des mots plus ou moins reconnaissables dont le sens réel s'adapte à la situation.

Mais l'hypothèse la plus simple ne serait-elle pas celle de fréquentes communications télépathiques pendant le sommeil entre le père et la fille, M. et M[lle] Smith? M. Smith était Hongrois et linguiste. On sait combien la Hongrie est imprégnée d'orientalisme. Les Magyars sont une race asiatique. Rien de plus probable que le goût ou l'intérêt de M. Smith pour le sanscrit, langue mère des langues indo-européennes, et pour l'histoire de l'Inde. Je trouverais plus naturel d'attribuer à M. Smith qu'à sa fille la connaissance du passage découvert par M. Flournoy.

### SIVROUKA ET M. DE MARLÈS

Les historiens ou orientalistes auxquels M. Flournoy s'adressa furent unanimes pour déclarer qu'ils ne connaissaient pas les noms de Sivrouka et de son entourage et qu'ils ne se souvenaient pas les avoir rencontrés dans des œuvres d'imagination. Mais voici qu'un jour M. Flournoy tombe par hasard sur une vieille histoire de l'Inde par un de Marlès et sur le passage suivant :

« Le Kanara et les provinces limitrophes du côté de Delhy peuvent êtres regardés comme la Géorgie de l'Hindoustan; c'est là, dit-on, qu'on trouve les plus belles femmes. Aussi les naturels s'en montrent-ils fort jaloux; ils les laissent peu voir aux étrangers.

« Tchandraguiri, dont le nom signifie *montagne de la lune*, est une vaste forteresse construite en 1401 par le rajah Sivrouka Nayaça. Ce prince, etc. »

Mais les orientalistes, paraît-il, n'ont aucune estime pour l'histoire de Marlès, et M. Flournoy en est désolé. Je me demande pourquoi, puisqu'il ne se sert que du mot *roman* pour parler des scènes rêvées par M[lle] Smith. On ne pouvait espérer une meilleure confirmation de la convenance de cette appellation. C'est tout à fait le roman historique, le roman avec quelque base de réalité prise chez quelque auteur qui n'a pas besoin d'être un Augustin Thierry. Quatre noms et une date conformes au passage de ce pseudo-historien, que pouvait-on espérer de mieux?

Remarquons que d'après un des savants consultés, Madras, qu'Hélène place à cette même époque, n'existait pas en 1401. C'est seulement en 1639 que fut fondé le premier établissement qui devint Madras.

Cela est grave. Les fautes d'orthographe dans les noms Sivrouka, Nayaça, Tchandraguiri n'ont, au contraire, aucune importance; mais dans ce dernier il faut pourtant bien noter que Léopold ne donne pas du tout ni l'une ni l'autre des orthographes savantes actuelles.

Quand et comment M[lle] Smith a-t-elle pu lire Marlès? M. Flournoy croit que ç'a dû être par la voie naturelle, c'est-à-dire la voie des sens normaux. Il appelle occultes les autres hypothèses. Certainement celle de la lecture d'un livre fermé dans une bibliothèque est, dans l'état actuel de la science, encore bien hasardée, malgré les expériences de Stainton Mosès citées par M. Myers; mais celle d'une transmission mentale de M. Smith à sa fille ne me semble pas mériter le nom d'occulte et je la propose à M. Flournoy

*Les éléments arabes du cycle oriental.*

Comment se fait-il que, retrouvant l'usage de l'hindou, M[lle] Smith ait totalement oublié l'arabe, qu'elle a dû employer exclusivement jusqu'à l'âge de 18 ans? Elle se rappelle pourtant très bien son père le cheik, ses tentes, les gens, les chameaux, les paysages de l'Arabie.

Tout ce que nous possédons en fait d'arabe, ce sont quatre mots tracés pendant une séance où se succédaient les visions d'Arabie. Ils furent tracés très lentement et soigneusement de *gauche* à *droite*[1], en levant souvent les yeux vers un modèle imaginaire, comme quand on copie un dessin. Ils signifient : « Le peu de l'ami (est) beaucoup. » Proverbe arabe.

En vain M. Flournoy se livra-t-il à des recherches assidues pour dénicher la source de cette connaissance, lorsque causant un jour de ce fait avec le docteur E. Rapin, qui fut à diverses reprises médecin de la famille Smith, il s'écria : « Il me semble vraiment que je reconnais mon écriture ! » Arabisant

1. On sait que l'arabe se lit et s'écrit de droite à gauche.

à ses heures, le docteur avait fait quelques années auparavant un voyage dans le nord de l'Afrique. Au retour (1886), il publia le récit d'une de ses excursions, et écrivit sur chaque exemplaire en guise de dédicace quelque proverbe arabe emprunté à une grammaire où il avait étudié cette langue. Celui de M<sup>lle</sup> Smith est celui même qui se trouve en tête de la liste dans la grammaire. Le docteur tient pour fort possible qu'il ait envoyé sa brochure aux parents de Mlle Smith. Serait-ce ainsi, ou bien au cours d'une visite chez d'autres personnes, ou dans *le cabinet de réception du docteur?*

Certaines inexactitudes du texte d'Hélène s'expliquent comme la reproduction de petites erreurs habituelles au docteur Rapin.

Pour les autres détails des somnambulismes arabes, ajoutons que M. S... avait séjourné en Algérie.

Le singe Mitidja s'appelle comme la plaine des environs d'Alger. Adèl, nom de l'esclave, est un mot arabe. Simandini serait une réminiscence du sanscrit *sîmantini*, qui veut dire *femme* en style poétique.

*Du langage hindou de Mlle Smith.*

Des réponses faites par les orientalistes aux questions de M. Flournoy, il résulte que le soi-disant hindou d'Hélène n'est aucun idiome déterminé connu de ces spécialistes, mais qu'on y retrouve plus ou moins défigurés des termes ou des racines qui se rapprochent du sanscrit et dont le sens correspond souvent assez bien aux situations où ces mots ont été prononcés.

Suivant M. de Saussure, Simandini devait parler le prâcrit et non le sanscrit. Toutes les femmes parlent le prâcrit, même dans les drames où l'on voit les rois et les personnes de haute condition se servir du sanscrit (langue noble).

Ce que M. de Saussure trouve de mieux dans le sanscrit d'Hélène, c'est le mot *smayamana* qui lui échappa dans une conversation française, tandis qu'elle regardait un album de vues d'Orient. Il signifie « souriant ». Il a le mérite d'avoir quatre syllabes, et, chose également rare, de présenter deux



consonnes de suite. Enfin il a, suivant M. de S..., un caractère grammatical, tandis que la grammaire du sanscrit d'Hélène est habituellement nulle.

Léopold, qui s'était empressé de donner un moyen d'obtenir la traduction littérale du martien, n'a jamais daigné en faire autant pour l'hindou. Cela donne à penser que toute traduction précise en est impossible. Hélène improvise ses néologismes, les profère au hasard, à l'exception de quelques mots de vrai sanscrit dont elle connaît la valeur. Le jargon sans signification est mis en harmonie par ses voyelles dominantes avec les fragments authentiques.

D'où viennent-ils, ces fragments? M. Flournoy dit qu'il en est réduit à de vagues conjectures. Comme le parler est confus, mal articulé, qu'il y a même des erreurs de prononciation (par exemple le son, ce qui n'existe pas en sanscrit), l'origine du sanscrit d'Hélène doit être exclusivement *visuelle*.

*Jamais, dans les séances, Simandini ne s'est aventurée à écrire du sanscrit, jamais un mot entier*, et c'est en lettres françaises que son nom a été donné. Pourtant H... possède subconsciemment une partie au moins de l'alphabet, car il s'en glisse parfois des caractères dans son écriture normale. Mais notons que ses connaissances en ce genre ne paraissent aucunement dépasser ce qui aurait pu résulter d'un rapide coup d'œil dans une grammaire sanscrite. Hélène suit la forme correcte de beaucoup de caractères isolés, et leur valeur générale, abstraite, mais n'a aucune idée de leur emploi concret.

Je ne puis malheureusement suivre M. Flournoy dans l'analyse si intéressante qu'il fait de l'écriture sanscrite d'Hélène; qu'il me suffise de dire qu'elle montre avec évidence que cette connaissance est celle que pourrait acquérir un esprit curieux, pas trop mauvais visuel, en parcourant les démonstrations premières d'une grammaire sanscrite. Seulement M. F... dit en parcourant rapidement : « Quelques instants, à mon avis, ne seraient suffisants qu'à une mémoire absolument exceptionnelle. Et je ne crois pas du tout mériter le titre d' « amateur de supranormal » en préférant supposer pour cette connaissance une origine télépathique. Je ne dis pas venant de M. Flournoy, qui dans sa jeunesse, il y

a plus de vingt-cinq ans, avait suivi les premières leçons d'un cours de sanscrit, ni d'un spectateur occasionnel des séances, mais de M. Smith, le linguiste hongrois qui, cela est infiniment probable, a dû étudier un peu la langue mère des langues indo-européennes.

Un simple coup d'œil sur une grammaire me paraît vraiment trop peu de chose. Tandis que, je le répète, les occasions d'échanges télépathiques et surtout de *rêves télépathiques* ont été nombreuses entre le père et la fille.

Pourquoi, du reste, ne pas tenter une expérience, qui serait du moins décisive dans le sens affirmatif si elle réussissait comme l'a été celle de l'ultramartien? Pourquoi ne pas prêter à Hélène, quand elle est dans l'état de suggestibilité, une grammaire hébraïque, pour voir s'il se produira le même travail subliminal que pour le sanscrit?

### *Sur les origines du rêve hindou.*

Les tendres sentiments que Simandini (Hélène) éprouve pour Sivrouka (M. F...), ont-ils une origine dans quelque sentiment absurde et refoulé dans les dessous de la conscience normale. M. F... ne le croit pas. Il admet beaucoup plutôt que l'assimilation de Sivrouka à M. F... n'est qu'une coïncidence due au simple hasard que M$^{lle}$ S... a fait connaissance de M. F... lorsque le rêve hindou venait de débuter. Il n'y avait que lui de disponible à ce moment, tous les autres habitués des séances de cette époque ayant déjà leurs antériorités fixées depuis longtemps.

Les attitudes de tendresse et d'abandon prises sans jamais d'ailleurs sortir des bornes de la plus parfaite convenance n'ont plus lieu dès que le somnambulisme devient profond, Sivrouka n'est plus alors qu'absolument hallucinatoire.

### *Le cycle royal.*

Le choix du rôle de Marie-Antoinette s'explique par les goûts innés de M$^{lle}$ S... pour tout ce qui est noble, élevé au-dessus du vulgaire. On se souvient que M$^{me}$ B..., du groupe N..., montra un soir à H..., après la séance, une gra-

vure du roman de Dumas sur Joseph Balsamo. C'est probablement là l'incident qui donna naissance à l'identification d'H... avec la reine. On a vu que pour l'écriture de Léopold il y eut une incubation de cinq mois, de quinze pour la parole, et d'un an et demi pour l'écriture martienne. Ici il fallut plusieurs mois, peut-être même un an et quart, pour qu'on apprît par la table, le 30 janvier 1894, qu'H... était la réincarnation de Marie-Antoinette. Le cycle suivit ensuite une évolution analogue à celle des cycles déjà décrits. L'objection du type de souveraine ne laisse presque rien à désirer. Il faut voir la grâce, l'élégance, la majesté parfois qui éclatent dans l'attitude et le geste d'H... Les plus délicates nuances d'expression, amabilité charmante, hautaine condescendance, pitié, indifférence, se jouent tour à tour sur sa physionomie et dans son maintien.

Quant à la réalisation des caractères individuels, elle est très problématique. L'écriture d'H... ne ressemble guère à son prototype supposé. Les quelques analogies d'orthographe rappellent simplement les habitudes générales du siècle dernier.

Dans l'entourage de la reine, le roi brille par son absence. Parmi les personnages qui figurent incidemment, trois occupent le premier plan : le comte de Cagliostro, *ce cher sorcier*, comme l'appelle la souveraine, qui n'a jamais assez de ses visites et de ses entretiens, roulant sur tout au monde, depuis la philosophie et la politique jusqu'aux commérages de la dernière fête de Versailles. C'est ensuite Louis-Philippe d'Orléans (Égalité) et le vieux marquis de Mirabeau, d'abord hallucinatoires, puis réincarnés en les personnes de MM. Eugène Demole et Auguste de Morsier, que cela amuse beaucoup de soutenir de leur mieux leur rôle. Détail curieux! dans les petits soupers et les joyeuses soirées qui ont lieu quelquefois après la séance, la reine est douée d'un royal appétit; on est confondu de ce qu'elle dévore et boit sans inconvénient, tandis qu'à l'état normal, M^lle^ S... est la sobriété même. Réveillée, elle croit n'avoir pas dîné, et se plaint de faim et de soif, comme si la sensibilité stomacale participait à l'amnésie.

Il se glisse dans la conversation de Sa Majesté de nom-

breux anachronismes. Souvent aussi elle évite les pièges que le marquis ou Philippe se font un malin plaisir de lui tendre. Alors avec un naturel du plus haut comique elle reste d'abord interdite, puis s'informe curieusement ou manifeste de l'inquiétude sur la santé mentale de ses interlocuteurs, parlant de téléphone, bicyclette, paquebots, etc. Quelquefois si le vocable perfide a passé sans qu'elle ait sourcillé, sa propre réflexion ou un sourire des assistants l'avertissant, elle se reprend et revient sur le terme en jouant l'ignorance et l'étonnement le plus spontané.

Certaines reparties fort spirituelles désorientent et clouent les interlocuteurs, et le style en est parfois tout à fait de l'époque.

## APPARENCES SUPRANORMALES

M. F... emploie ce terme exprès pour bien exprimer son absence d'opinion arrêtée sur les phénomènes de facultés dépassant le niveau de l'expérience ordinaire et révélant soit un degré d'évolution non encore atteint par la masse des humains, soit un ordre de choses transcendantal supérieur au monde sensible. Je ne sais pourquoi M. F..., dans certains passages, se montre indifférent aux problèmes de la télépathie et du spiritisme *dont s'est engouée la curiosité contemporaine.* Je me soucie des démonstrations du spiritisme, vraies ou fausses, comme d'un fétu ! » Qui se serait attendu à cela de la part de l'auteur de « Des Indes à la planète Mars » ? Je crois voir là une dernière trace d'universitarisme inconscient. Mais si légère ! et de si peu d'importance ! car tout ce que nous demandons à M. Flournoy c'est qu'il continue à nous donner d'autres ouvrages comme celui-ci, apportant un peu de lumière dans le chaos des observations spirites.

Empressons-nous donc, à la suite d'un si bon guide, d'examiner les autres manifestations de la médiumité d'Hélène et continuons à trouver dans ces recherches un intérêt qui laisse bien loin derrière lui celui offert par toutes les sciences officielles.

### PHÉNOMÈNES PHYSIQUES. — APPORTS

Malheureusement, de ces faits si étranges (apports et mouvements d'objets sans contact) M. F... n'a jamais été témoin personnellement. Cela est grave, car le groupe N... ne nous inspire pas confiance. Le piano, un violon, une sonnette auraient résonné à plusieurs reprises sous les doigts des désincarnés. Les apports auraient été fréquents et variés. En plein hiver, il pleuvait, sur la table, des roses, des poignées de violettes, etc. On trouva une fois une feuille de lierre portant gravé, comme à l'emporte-pièce, le nom d'un des principaux désincarnés en jeu. Inutile d'insister devant la faiblesse des preuves.

### MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

M. F... trouve ce genre de phénomènes beaucoup moins bouleversant que les apports. Il déclare y croire tout à fait — pour le moment. Trois causes ont déterminé cette croyance; 1° le mémoire du professeur Thury de Genève « Les Tables tournantes » 1855, « un modèle d'observation scientifique » ; 2° Les expériences de Crookes avec Home et les cas réunis par Podmore, dans les Proceedings de la S. P. R., sous le titre « Poltergeister »; 3° des séances avec Eusapia, chez M. Richet (M. Myers était aussi présent), où l'excellence du contrôle et l'évidence des phénomènes défiaient toute critique.

Il m'est impossible de ne pas exprimer encore ici l'étonnement que j'éprouve devant l'indifférence affichée par M. Flournoy : « Que les objets se meuvent ou ne se meuvent pas sans contact, cela m'est prodigieusement indifférent (!!). » Que M. F... se déclare prêt à se rendre sans peine, si quelqu'un de fort perspicace vient à fournir la démonstration que tous les observateurs de télékinésie ont été victimes d'un mirage ou d'une illusion sensorielle, cela s'explique par la peine infinie qu'une notion aussi révolutionnaire a à s'installer définitivement dans nos pauvres cervelles. Encore faudrait-il que ce personnage imaginaire, si perspicace, trouvât une autre explication pour les expériences de Crookes où les appareils

n'ont pu être hallucinés. Mais comment ne pas sentir que la constatation de la réalité de la télékinésie aura pour l'humanité des conséquences incalculables, et qu'un philosophe au lieu d'y être prodigieusement indifférent doit, au contraire, s'y intéresser prodigieusement.

La volonté humaine, capable d'agir sur les objets extérieurs directement sans l'intermédiaire des corps ! Mais alors les rêves les plus fous peuvent devenir des réalités. La vie serait un conte des Mille et une Nuits.

A moins qu'elle ne soit d'abord un horrible cauchemar, car la nouvelle puissance pourrait bien commencer par être employée pour le mal, puisqu'elle se rit des serrures. Il est vrai qu'en ce moment nous voyons beaucoup plus de bien que de mal résulter des découvertes de l'hypnotisme (combien terrifiantes pour ceux qui croient démontrée la possibilité du crime suggéré). Mais c'est un volume qu'il faudrait pour montrer toutes les conséquences actuellement visibles de la télékinésie. Et si vous ajoutez à cette toute-puissance physique la puissance intellectuelle due à la télépathie, la perfection morale résultant de la lucidité devenue fréquente et indiscutable[1]. Vous comprendrez que l'état de notre planète ressemblera aussi peu à l'état actuel que celui-ci ressemble à l'époque des mollusques. Mais laissons là ces rêves qui feront peut-être sourire le lecteur aussi bien que M. Flournoy et revenons vite à M^me Smith et aux faits de télékinésie qui auraient été produits par son influence. Un point milite en faveur de leur authenticité : ils se sont toujours produits dans des conditions exceptionnelles, alors qu'Hélène était dans un état anormal[2] ou en proie à une vive et profonde émotion.

1. Puisque alors tout crime, tout péché même sera sûrement dévoilé. Voir la dernière page de ma critique du rapport de M. Hodgson sur M^me Piper (*Annales des sciences psychiques*, 1898).

2. Période mensuelle d'indisposition générale. La fréquence des faits de télékinésie chez les femmes médiums qui se trouvent dans cet état devrait, pour les médecins et les physiologistes, prendre une grande importance dans leurs recherches sur la nature de l'influence télékinésique. On sait aussi combien est fréquente dans les cas de bouleversement d'objets, d' « esprits tapageurs » la présence d'une jeune fille à l'âge de la formation : la *naughty little girl*. de M. Podmore (Voir *Annales des sciences psychiques*, 1897).

Un soir, elle a la visite d'un monsieur qui lui est souverainement antipathique. Elle, son père et sa mère, sont assis près du piano sur lequel sont placées deux oranges qu'ils ne pourraient atteindre sans se lever. Pendant que M. H... parle à Hélène, elle sent une vive douleur dans la tempe gauche, et malgré elle ses regards se dirigent toujours vers les oranges. Tout à coup une des oranges vient rouler à ses pieds. Elle la remet à sa place. Après le départ de M. H..., elle entre dans la chambre de sa mère pour lui parler de cette visite. Quelle n'est pas sa surprise, en revenant chercher la lampe, de ne plus trouver l'orange ! Recherches inutiles partout. « Je revins vers ma mère et pendant que je lui parlais de la chose, nous entendîmes une chute dans le vestibule. C'était l'orange. »

A moitié rassurée, pour empêcher une autre manifestation, H... va chercher la seconde orange. Disparue à son tour. Conversation de la mère et de la fille pendant laquelle nouveau bruit comme d'un objet lancé avec violence. H... se précipite et voit la deuxième orange exactement à la même place que l'autre, derrière la porte d'entrée, et passablement meurtrie. Les oranges auraient donc été projetées à une distance de 9 mètres depuis le piano à travers la porte du salon, grande ouverte sur le vestibule, contre la porte de l'appartement comme pour poursuivre et frapper M. H...

Le récit des autres épisodes du même ordre n'éclaircirait guère la question.

Quant à obtenir lui-même le plus petit phénomène physique, toutes les suggestions et instances répétées de M. Flournoy ont été vaines jusqu'ici.

## TÉLÉPATHIE

M. F... trouve la télépathie un phénomène si naturel que, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. En effet, tout être est un système de vibrations. Depuis toujours nous trouvons tout naturel que malgré son extrême dureté le verre se laisse traverser par toutes les ondes lumineuses. Si les corps transparents relativement très rares étaient au contraire les seuls qui arrêtassent la lumière, serait-ce plus compréhensible ?

L'action à distance d'une force à travers n'importe quelle accumulation de corps interposés est le plus banal des faits. J'aurais beau habiter le sommet d'une tonr de Babel, si je tiens ce livre au-dessus de cette table et que je le lâche, l'attraction terrestre le fera toujours tomber sur la table. La physique nous montre de plus en plus des actions à distance, des faits d'induction, comme celui de la dépêche téléphonique qu'on entend par un fil *voisin*, ou des ondulations comme celles des rayons X ou celles de la télégraphie sans fil, ondulations que n'arrêtent pas les obstacles. Il est certain que, comme le dit M. F..., tout cela nous pousse même à considérer, *a priori*, la télépathie comme naturelle.

Tandis que presque aucun fait bien probant d'influence télépathique entre M. F... et Hélène ne peut être cité, malgré un vif désir d'en obtenir, il y eut plusieurs cas spontanés très nets entre H... et un M. X... qui fut employé quelque temps dans les mêmes maisons de commerce.

### LUCIDITÉ

Pourquoi constatons-nous ici l'influence paralysante de l'observateur critique? M. F... fait à ce sujet une remarque d'une frappante justesse que je tiens à citer textuellement : « Il est bien regrettable que les croyants naïfs qui inspirent et obtiennent de magnifiques phénomènes de lucidité se soucient ordinairement si peu des *desiderata* de la science et redoutent par-dessus tout de s'exposer à son examen dissolvant, tandis que les chercheurs, en quête de preuves probantes, n'inspirent et n'obtiennent presque rien. Mais c'est assez compréhensible, et il est à craindre que *cette antinomie entre l'état d'âme indispensable à la production des phénomènes et celui nécessaire à leur vérification ne soit l'épine au talon destinée à retarder longtemps encore la marche des Recherches psychiques.*

*Objets retrouvés.* — Le cas de la broche perdue et retrouvée ne peut être donné comme une preuve de lucidité. C'est un bel exemple de cryptomnésie digne de figurer à côté des cas rassemblés par M. Myers, où le souvenir d'une percep-

tion subliminale apparait comme une révélation, dans un rêve ou sous quelque autre forme équivalente d'automatisme.

Mais pourquoi Léopold n'a-t-il jamais daigné dire le mot écrit ou l'objet caché que M. F... lui désignait hors du champ visuel de son médium?

*Rétrocognitions.* — Il y a de ces messages qui sont simplement des fragments d'histoire trainant dans les dictionnaires historiques et biographiques. Ils peuvent très bien être restés dans la mémoire de M^lle S... elle-même. M. F... ne croit pas nécessaire de recourir même à l'influence télépathique des assistants. Il suppose plutôt une communication « à la Cumberland » de petits mouvements inconscients que le médium sent et renforce, jouant ainsi sans s'en douter le rôle d'un appareil amplificateur.

Les événements de famille ressuscités en visions ou en dictées typtologiques viennent de récits entendus par H... dans son enfance directement ou racontés par sa mère qui s'est trouvée en rapports directs et personnels avec les familles dont il s'agit. Mais avouons que Léopold sait leur donner une forme dramatique ou piquante, imprévue, fort amusante.

### INCARNATIONS ET MESSAGES SPIRITES

Je voudrais pouvoir citer en entier les spirituelles pages où M. Flournoy exprime son opinion sur le spiritisme. Tout en reconnaissant que ce qui touche aux morts et à l'au-delà ne devrait pas être matière à plaisanterie et qu'il connait beaucoup de gens lui inspirant la plus grande estime qui sont spirites, il ne peut s'empêcher, c'est plus fort que lui, d'être mis en gaieté par les manifestations des désincarnés. Mon Dieu, qu'on devient bête quand on passe dans l'autre monde! Nous en avons eu un échantillon dans les vers que fait maintenant ce pauvre Victor Hugo.

Ensuite, le spiritisme a le tort d'être une science aussitôt qu'on conteste la valeur unique de son enseignement moral, et une religion quand on veut analyser et contrôler scientifiquement les faits sur lesquels il se base.

En troisième lieu, ce qui agace M. Flournoy c'est l'alterna-

tive brutale où, suivant les spirites, on se trouve placé : spiritisme ou matérialisme. Il refuse absolument d'être rangé avec d'Holbach ou Buchner. Il est déiste et chrétien. Et il lui suffit de croire en Dieu et « de lui abandonner, les yeux fermés, le sort de ceux qui nous quittent emportant les meilleurs morceaux de notre être ». Ayant la foi et convaincu que même si les conditions de la vie futures pouvaient lui être dévoilées il n'y comprendrait rien du tout, que lui importent les démonstrations du spiritisme? Il préfère la « vie éternelle » proclamée par le Christ aux survivances de ces misérables esprits se traînant de table en table ou hantant toujours la même maison, répétant indéfiniment le même acte. Il ne pense pas que l'Évangile ait fait son temps ou soit audessus de la portée des foules, puisque c'est à elles que son auteur le destinait. Il le croit capable de sauver nos civilisations.

C'est aller loin, très loin, et nous ne pouvons suivre M. Flournoy jusque-là. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il existe une histoire des religions où nous avons appris comment elles se forment. En admettant qu'il y en ait une supérieure aux autres et que ce soit le protestantisme de M. Flournoy, rien ne nous indique qu'elle soit la religion par excellence, ni que ce soit à elle que se convertira le genre humain. La morale du Christ disant à sa mère : «Femme, je ne vous connais point », ou conseillant de tendre la joue gauche quand on a été frappé sur la droite, nous paraît pouvoir être surpassée. On peut aussi lui reprocher de n'avoir pas, comme le Bouddha, enseigné la charité pour nos frères inférieurs qui mériteraient quelquefois d'avoir une âme plus que beaucoup de nos confrères en humanité. Moïse et Mahomet se sont préoccupés de donner à leur peuple des préceptes d'hygiène que le Christ a méconnus. Tout ce qui est soin du corps est contraire à l'esprit du christianisme, et nous en souffrons encore. Il faut donc retenir du christianisme ce qu'il y a de bon et laisser le reste. La morale supérieure c'est celle du bien pour le bien, sans espoir de récompense. Par l'éducation on peut tout ce qu'on veut, que tous nos efforts se portent de ce côté. Le croquemitaine n'est pas nécessaire. Je le trouve

même immoral. Et l'enfer aussi. Ici-bas nous reconnaissons bien la faiblesse morale du système des récompenses, des croix, des médailles. Voyez-vous le ridicule des prix Monthyon si leur existence n'était pas ignorée dans les milieux où germent les admirables dévouements à qui on les décerne.

Ce qui sauvera nos civilisations c'est la compréhension de plus en plus complète des lois de la nature. Voilà pourquoi l'étude du spiritisme est palpitante. Elle nous montre que les matérialistes n'y ont rien du tout compris, à la nature; que la matière n'est rien et que l'*Idée est tout*. La « réalité suprême » n'est pas la Force inconsciente et aveugle, elle est l'Intelligence. Au fond de tout il y a une intelligence. A l'origine des nébuleuses elle existe déjà et préside aux combinaisons des atomes. Sur notre petite planète elle a actuellement fait un rude pas. Et bientôt elle va s'apercevoir de sa toute-puissance. C'est par le perfectionnement physique et moral qu'elle devrait commencer. Il n'y a presque pas de limite à la puissance de l'homme sur lui-même au point de vue physique, comme nous le montrent l'étude de l'hypnotisme, l'histoire des guérisons miraculeuses, des léthargies volontaires, de la lévitation, etc., ni au point de vue moral, comme le montre l'étude de la suggestion (l'orthopédie mentale de M. Bérillon) et comme le montrera celle de l'auto-suggestion.

N'avons-nous pas le droit d'espérer aussi que le soi-disant inconscient des médiums, cette intelligence que l'espace et le temps semblent ne plus limiter (rétrocognitions, lucidité, prémonitions) sont les germes de facultés futures qui se développeront dans la *surhumanité?* Et si les phénomènes d'apport se vérifient, si Crookes et ses amis à qui Katie King a donné de ses cheveux n'ont pas été illusionnés, alors nous arrivons au dernier terme du possible, c'est-à-dire à la vérification complète du principe énoncé tout à l'heure. La matière n'est rien, l'Idée est tout, l'Idée dirige à son gré ce que nous avons appelé jusqu'à présent la matière. Elle peut donc aller jusqu'à composer[1] des semblants de corps ayant toutes les apparences de corps réels, c'est-à-dire des systèmes de vibra-

1. Aux dépens de l'éther ou peut-être aux dépens du corps du médium (théorie d'Aksakoff).

tions correspondant à toutes nos perceptions sensorielles qui nous donnent des corps une notion très incomplète mais suffisante pour ne pas douter de leur présence (fantômes, matérialisations). Mais pour que le corps, ainsi créé, fût définitif, c'est-à-dire identique au corps stable imité, il faudrait que l'idée lui fût *adéquate*, ce qui n'est pas possible dans l'état actuel de la science, ou bien il faudrait supposer que là encore l'inconscient du médium dépasse infiniment l'intelligence de nos plus grands savants[1].

Pour en revenir à M. Flournoy, on ne sera pas étonné qu'étant déiste, chrétien et croyant à la « Vie Éternelle », il ne repousse pas comme impossible ou inepte *a priori* l'hypothèse des *Esprits*. Il ne trouve même pas le *Périsprit* une notion antiscientifique. Il se contente de soutenir que l'événement n'a *pas encore* donné raison à ces théories. Il reconnaît que le cas de M^me^ Piper est inouï, stupéfiant à tous égards, mais il demande aux Esprits de rendre leur démonstration irréprochable en nous révélant le moyen d'éliminer l'action combinée de l'imagination subliminale et de la télépathie dont on ne connaît pas du tout les limites.

Je ne suis pas un Esprit et suis convaincu de ne le devenir jamais, mais je puis cependant leur souffler leur réponse : « Toutes nos soi-disant preuves d'identité ne vaudront jamais rien, car de deux choses l'une : ou le fait rapporté a laissé une trace quelque part, soit dans quelque cerveau, soit dans quelque document écrit ou imprimé, soit dans quelque mode de vibrations de l'éther dont les cas de maisons hantées paraîtraient suggérer l'existence, et c'est là que la lucidité du médium retrouve cette trace, ou *bien le fait n'a laissé aucune trace* et alors il n'*est pas vérifiable*. Mais on peut imaginer un cas où ni la lucidité, ni la télépathie ne pourraient plus être sérieusement invoqués. Supposez qu'un Papou, ou un Botocoudos, venu pour une exposition universelle, tombe un beau jour en France et écrive la partition d'un opéra nouveau ne

1. Dans le cas des cheveux de Katie King, supposer un apport serait moins pénible à notre pauvre intelligence qu'une création de ce genre. Mais la possibilité de l'apport reste encore pour moi douteuse. Je demande à voir.

pouvant être signé que de Wagner et signé en effet Wagner. Alors, ô néantistes ! trouverez-vous la preuve décisive? »

Évidemment nous commencerons alors à hésiter devant une telle extension de la télépathie. Prétendre que l'opéra était déjà entièrement conçu et arrêté dans le cerveau de Wagner avant sa mort, qu'il a été transmis télépathiquement à ce Papou et est resté jusqu'à ce jour inscrit d'une façon latente dans la conscience subliminale du sauvage, ce serait dépasser de beaucoup les limites jusqu'à présent connues de la télépathie. Aksakoff cite un exemple s'approchant un peu de ce cas imaginaire : le roman *The mystery of Edwin Drood* laissé inachevé par Dickens et terminé par un jeune médium américain sans instruction. Mais pour discuter le cas il faudrait beaucoup de données qui me manquent. Même lorsque le médium s'appelle M^lle Smith et l'observateur M. Flournoy, nous avons vu combien de lacunes il y a à déplorer. Une enquête a-t-elle été faite sur la vie et les lectures de ce jeune homme dont le nom n'est même pas donné ? (*Pourquoi ?*) Peut-on prouver qu'il ne lisait pas beaucoup de romans en cachette et ne sait-on pas qu'il y a des gens qui ont le génie du pastiche? De véritables critiques littéraires anglais faisant autorité déclarent-ils que la ressemblance est absolue avec ce qu'aurait fait Dickens ? Une enquête a-t-elle été faite auprès des personnes ayant approché Dickens pendant les derniers temps de sa vie pour savoir si le manuscrit de la dernière partie du roman existe? Je trouve très extraordinaire le mystère fait sur le nom du médium. Cette modestie du jeune mécanicien est incompréhensible. Enfin, Aksakoff est loin d'avoir dit tout ce qu'il y avait à dire pour rendre inattaquable ce cas unique dans les annales de la littérature.

### *Cas de M^lle Viguier.*

L'espace nous manque pour le raconter en détail. Or, ce sont les détails qui font la valeur d'un cas. Le nom d'une demoiselle, son apparence extérieure, des traits caractéristiques de son physique, une phrase qu'elle avait dû prononcer sont parfaitement reproduits par M^lle Smith. Mais M^me Smith

a connu cette personne. Rien de plus naturel que de supposer que c'est de sa mère qu'Hélène tient ces détails. La soi-disant signature ne ressemble pas à celle de la demoiselle même, mais elle se rapproche beaucoup de l'écriture de sa sœur.

*Cas de Jean le Carrieur.*

Il s'agit ici de Mme Mirbel, la mère du jeune homme devenu martien sous le nom d'Esenale. Dans l'hallucination qu'a Hélène d'une très forte odeur de soufre, la vision d'une carrière du pied du Salène et d'un homme signant Jean le Carrieur qui charge les assistants d'un message affectueux pour Mme Mirbel, il faut évidemment voir un souvenir d'enfance de Mme Mirbel transmis à Hélène et conservé quelque temps d'une façon latente.

M. F... fait remarquer avec une grande justesse que le souvenir venant du « carrieur » aurait plutôt commencé par une odeur spéciale à la jeune fillette et non par celle des mèches soufrées à laquelle il devait être habitué, tandis que venant de Mme Mirbel cette association est toute naturelle.

*Cas du syndic Chaumontet et du curé Burnier.*

Le 12 février 1899, dans une séance chez M. F..., Hélène décrit un paysage et un individu qui lui fait écrire son nom : Chaumontet, syndic. Le nom du village et l'époque à laquelle il était syndic sont aussi donnés : *Chessenaz* et *1839*. Quinze jours plus tard, ce personnage est accompagné d'un curé qu'il appelle *mon cher ami Burnier*, M. F... demande si ce curé pouvait écrire son nom par la main d'Hélène. Léopold répond : A la prochaine séance. Ce n'est que le 19 mars et après beaucoup d'instances que les mots : *Burnier salut* sont obtenus.

M. Flournoy constate que Chessenaz est bien en effet un village dans la direction indiquée. Le maire actuel confirme l'existence en 1839 d'un syndic Chaumontet et d'un curé Burnier. Et il retrouve dans les archives un titre revêtu des deux signatures. Elles ont une ressemblance assez remarquable avec celles tracées par Mlle Smith.

Il va sans dire que nous ne doutons pas un instant de la bonne foi de Mme et Mlle Smith lorsqu'elles affirment n'avoir aucun souvenir de ces noms et de ces personnages. Il y a dix ans, Mlle S... est allée à un village distant d'une lieue de Chessenaz et où habite un cousin. Elle affirme hautement que jamais personne ne lui a montré aucun acte, aucun papier qui pourrait avoir emmagasiné dans son cerveau un pareil souvenir. Personne ne peut affirmer la non-existence d'un souvenir enregistré entièrement par la conscience subliminale. (Voir les nombreux exemples donnés par M. Myers. Conscience subliminale.) Celui-ci peut encore avoir été communiqué télépathiquement à Mlle S... par son père dont on ne nous dit rien en cette occasion ou par un des parents ayant habité cette partie de la Savoie.

Même de la ressemblance de deux écritures en pareil cas il est plus logique de conclure à la conservation d'un cliché visuel, car il n'est pas naturel que l'écriture ne change pas au bout de cinquante ans. A propos du rapport de M. Hodgson sur Mme Piper j'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire une observation de ce genre. Particulièrement à propos de cet enfant qui, retrouvant sa mère après une séparation de vingt-quatre ans, ne trouve pas autre chose à lui dire que quelques mots sur la maladie d'estomac dont il souffrait avant de mourir! Après vingt-quatre ans, après cinquante ans nous retrouvons les désincarnés comme ils étaient lors de leur désincarnation!

## CONCLUSION

La conclusion de M. Flournoy est d'une extrême modestie. Il prétend que son volume rappelle la montagne accouchant d'une souris.

1° Au point de vue physiologique, le problème de la *médiumité* n'a pas fait un pas. Une fois de plus pourtant nous remarquons l'influence certaine des époques cataméniales. Il paraîtrait aussi qu'une belle et longue séance épuise trop les facultés médiumiques pour que le lendemain une nouvelle séance soit possible. Mais sur toutes sortes de conditions qui sans

doute favorisent ou contrarient la médiumité en somme nous ne savons rien;

2° Au point de vue psychologique, ce que nous apprend le cas de M[lle] Smith c'est l'influence des chocs émotifs sur la dissociation mentale qui engendre soit des personnalités secondes soit des romans somnambuliques. C'est aussi l'énorme suggestibilité et auto-suggestibilité des médiums qui les rend si sensibles à toutes les influences des réunions spirites. C'est, enfin, la cryptomnésie.

Les diverses personnalités qui se manifestent chez Hélène sont, nous l'avons vu, des modifications de son individualité, mais ce qu'il faut surtout remarquer dans ces produits subliminaux, c'est leur *nature primitive* et *leurs âges différents*. Cela montre « que les personnalités secondes sont probablement à leur origine des phénomènes de réversion, des survivances ou des retours momentanés de phases inférieures dépassées depuis plus ou moins longtemps et qui auraient dû être absorbées dans le développement de l'individu... De même que la tératologie illustre l'embryologie qui l'explique et que toutes deux concourent à éclairer l'anatomie, on peut espérer que l'étude des faits de médiumité nous fournira un jour quelque vue féconde sur la psychogénèse normale qui, en retour, nous fera mieux comprendre l'apparition de ces phénomènes curieux, et la psychologie tout entière y gagnera une meilleure et plus exacte conception de la personnalité humaine. »

# GUÉRISON MIRACULEUSE

DE

# MALADIES D'APPARENCE ORGANIQUE

## RÔLE DU SYSTÈME VASO-MOTEUR[1]

PAR M. LE Dr FÉLIX REGNAULT

Les guérisons regardées autrefois comme miraculeuses sont expliquées par la suggestion[2]. Convulsions, contractures, paralysies, douleurs, et en général toutes les manifestations hystériques peuvent être guéries par la suggestion; que celle-ci soit produite par la foi ou qu'elle soit due à l'habileté d'un guérisseur, elle est toujours de même nature. Mais la suggestion n'a pas encore expliqué tous les miracles : un grand nombre restent niés des uns, acceptés des autres; ce sont ceux qui ont trait aux maladies organiques.

En 1893, Charcot, dans un travail qu'il n'osa pas publier en France, relatait la guérison par la foi religieuse d'ulcérations et de plaies. Il revenait sur la première observation publiée par Carré de Montgeron, en 1737, d'un cancer du sein guéri par l'intercession du janséniste M. de Pâris[3].

1. Nous tirons cet article de la *Revue de l'hypnotisme*, dirigée par le Dr BERILLON.
2. CHARCOT, *The faith healing « New Review »*, 1893, et publié en 1897, par ALCAN, édit. *La foi qui guérit*
3. *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris*, 1737, par CARRÉ DE MONTGERON.

Cette observation avait en effet un caractère scientifique par la précision, par le nombre de détails et par l'attestation de six médecins connus.

Une demoiselle Coirin fut atteinte, en 1716, de cancer du sein gauche, envahissant l'aisselle. En 1718, tout le côté gauche se paralysa : les membres étaient froids, rétractés et fortement atrophiés. En 1719, le mamelon tomba (?) et l'ulcération donnait issue à un pus rougeâtre et fétide. Pendant les douze ans que dura sa maladie, il y eut de nombreuses complications : vomissements, diarrhées, hydropisie, rétention d'urine... et à plusieurs reprises un état agonique.

En 1731, le 11 août, après une neuvaine faite à son intention au tombeau du diacre Pâris, la malade revêt une chemise qui a touché la tombe, et elle peut se retourner dans son lit, alors qu'elle était obligée auparavant de garder le décubitus dorsal. Le 12, elle applique de la terre du tombeau sur le sein. L'écoulement se tarit sur-le-champ et l'ulcère commence à se refermer.

La nuit suivante, guérison de la paralysie; le membre redevient chaud et mobile; la marche va s'améliorant et, le 24, elle peut se rendre à l'église et y rester agenouillée. L'ulcération s'est fermée sans traces de cicatrices et le mamelon s'est reproduit (?).

Charcot relève judicieusement que la plaie du sein ne fut complètement cicatrisée que vingt jours après et l'atrophie musculaire ne disparut que lentement. Quant à la repousse du mamelon, on se l'explique difficilement. Pour Charcot, l'œdème dur et bleu de l'hystérie pouvant s'accompagner d'ulcérations, simule très bien, s'il siège au sein, une tumeur maligne. Le Dr Fowler a guéri, par le traitement psychique, huit cas de tumeurs du sein, uniques ou multiples, dépassant parfois le volume d'un œuf de poule. Le médecin peut s'y tromper parfois et amputer.

Depuis la publication de Charcot, des guérisons nouvelles et scientifiquement observées sont venues s'ajouter :

M. Kogevnikoff, professeur à l'Université de Moscou, a

1. *Revue de l'hypnotisme*, 1896, et *Médecine moderne*, 1896, p. 34.

rapporté un cas de guérison de sycosis parasitaire, complétée en trois jours grâce aux prières d'une femme. Et pourtant il y avait des staphylocoques dans le pus et la maladie avait résisté depuis neuf mois à tous les traitements[1]. Plusieurs auteurs, entre autres Delbeuf et Bonjour, ont vu signer (c'est le mot consacré) des verrues avec succès.

Les observations de miracles opérés à Lourdes, relatés dans le livre d'Henri Lasserre et dans celui tout récent du docteur Boissarie, ne sont point prises avec la précision et le luxe de détails désirables; on y voit le désir de convaincre le lecteur plutôt que celui de rapporter une observation scientifique rigoureuse. Néanmoins, si on ne doit accepter que sous bénéfice d'inventaire certains détails tels que l'instantanéité de la guérison de plaies, d'abcès et de fractures, pourtant le fait même de la guérison ou au moins de l'amélioration de maladies organiques paraît certain : les certificats médicaux en font foi.

Ces maladies organiques comprennent :

1° Les poitrinaires, coxalgiques et maux de Pott. Je dois dire qu'il y a quelques années le Dr Boissarie m'a présenté comme guéris des cas de ce genre qui n'avaient été qu'améliorés[2];

2° Les cancers : c'est la première maladie étudiée à ce point de vue;

3° Les ulcères de l'estomac. Il y a quelques années Gilles de la Tourette indiquait la névropathie comme cause possible d'ulcères de l'estomac;

4° Les maladies des yeux. Entre autres guérisons il convient de citer un décollement rétinien qui avait été diagnostiqué par le Dr Dor et qui a fait l'objet d'une communication au Congrés d'ophtalmologie[3].

La première observation de guérison miraculeuse de cet

1. Dr Boissarie, *Les Grandes guérisons de Lourdes*, ancienne maison Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, 1900.

2. Voir pour plus de détails : *Médecine moderne*, 1er décembre 1893, p. 1160, et *Hypnotisme, religion*, par le Dr Félix Regnault, Schleicher, éditeur, 1897.

3. Onzième session, du 1er au 4 mai 1893.

organe se retrouve encore dans Carré de Montgeron : Pierre Gautier de Pézenas, presque entièrement privé de l'œil gauche depuis son bas âge par deux dragons (taies) qui lui couvraient les prunelles, se perce l'œil droit au mois de janvier avec une alène qui pénètre jusqu'au cristallin et compromet des parties essentielles à la vue.

Le 22 avril 1732, il recouvre l'œil droit par l'intervention de M. de Pâris. Il recommence une neuvaine et, le 14 mai suivant, on aperçoit en sortant de l'église que les deux dragons qui étaient dans son œil gauche avaient disparu et que cet œil était parfaitement rétabli;

5° Enfin des plaies de tous genres.

Sur ce dernier sujet, je veux rapporter une observation inédite prise avec grand soin et à l'abri de toutes critiques. Mais le médecin qui me l'a donnée, voulant garder l'anonymat, j'en tairai le nom.

Madame F... née L..., âgée de 37 ans.

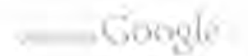
*Antécédents héréditaires.* — Père mort d'un refroidissement à 38 ans. — Mère, actuellement vivante et bien portante, âgée de 73 ans.

*Antécédents collatéraux.* — Un frère et une sœur bien portants. — On ne peut faire avouer à la malade une seule tare nerveuse dans sa famille.

*Antécédents personnels.* — Dans l'enfance, rougeole à 5 ans, scarlatine à 6 ans. Réglée à 10 ans et demi; toujours bien jusqu'à son mariage. — Se marie à 18 ans. — 2 enfants morts de méningite, l'un à 4 ans, l'autre à 8 ans. — Couches normales. — Depuis la date de son mariage, les règles sont devenues beaucoup plus abondantes.

La malade a présenté des troubles graves du côté de l'appareil de la vision. Elle aurait eu un abcès de la cornée, de l'obstruction du canal lacrymal, etc., et aurait subi 17 interventions occulaires.

*Histoire de la maladie.* — Le 18 novembre 1898, la malade reçut sur la face dorsale de la main droite, vers le niveau de l'articulation carpo-métacarpienne, une projection de graisse bouillante qui lui causa une vive douleur. Le lendemain, elle constata au niveau de la brûlure une phlyctène qu'elle creva.



— Elle nous dit avoir remué et rangé dans cette journée des linges sales provenant d'une belle-sœur morte cancéreuse quelques jours avant. — Dans la nuit, insomnie et douleurs très vives dans toute la main.

*20 novembre.* — La malade constate au réveil une enflure de toute la main, avec la peau tendue et rouge, mais le maximum de l'œdème semble se trouver dans la région de l'auriculaire et de son métacarpien.

*21 novembre.* — Elle se décide à aller consulter à l'hôpital Saint-Antoine, où elle arrive dans le même état que la veille, c'est-à-dire avec un œdème très accentué remontant environ au tiers moyen de l'avant-bras, et une douleur excessivement vive dans le creux de l'aisselle.

On lui fit alors trois incisions profondes sur le dos de la main dans le sens de la longueur; ces incisions furent suivies d'un curettage et on laissa à demeure deux drains de petit calibre. — Du 21 novembre 1898 au 8 avril 1899, la malade se fit panser régulièrement et le bras était revenu à son volume normal, les douleurs avaient beaucoup diminué, lorsque vers les derniers jours de mars, et sans cause apparente (à ce que nous dit la malade), une nouvelle poussée se fit brusquement, la main et l'avant-bras reprennent un énorme volume, les douleurs redoublent d'intensité, au point qu'à l'hôpital Saint-Antoine on propose à la malade l'amputation pure et simple.

*8 avril.* — Ne pouvant se résoudre d'emblée au sacrifice de son bras, la malade vint se faire examiner à l'hôpital Z... Elle présentait un œdème considérable du membre supérieur droit. Cet œdème était dur, violet au niveau de la main, blanchâtre au niveau de l'avant-bras, dépassant la région du coude et semblant s'arrêter d'une façon insensible au tiers inférieur de la région brachiale proprement dite. — La malade souffrait beaucoup, prétendait avoir la fièvre tous les soirs, et surtout repoussait une intervention radicale. — Le Dr X..., chirurgien-adjoint à l'hôpital Z..., proposa de recommencer une série de mouchetures, ce qui fut fait séance tenante, et ces incisions très longues et multipliées sur la face antérieure et la face postérieure de l'avant-bras donnent issue à une séro-

sité de peu d'importance provenant d'un tissu œdématié et infiltré de 2 centimètres à 2cm,5 d'épaisseur environ. — Deux drains d'un gros calibre, réunissant entre elles les incisions, furent laissés à demeure. — C'est à partir de cette intervention que je me suis chargé de la malade que j'ai vue et suivie jusqu'au 3 août. — Elle prenait tous les jours un bain de bras boriqué d'une demi-heure, matin et soir, la région était recouverte d'un pansement humide et je voyais deux fois par semaine les progrès de la guérison. — Les dimensions du bras diminuaient de jour en jour, les douleurs se calmaient de plus en plus, sauf au niveau de la main et surtout au niveau de l'annulaire; mais en somme en six semaines on put retirer les drains, les plaies se refermèrent, les symptômes douloureux avaient totalement disparu, il n'y avait plus qu'à faire regagner aux articulations du membre une souplesse qu'elles avaient nécessairement perdue par plusieurs mois d'immobilisation. Je commençai alors des séances de massage, et je constatai en quinze jours l'abolition presque complète de la raideur articulaire, lorsque tout d'un coup et d'un pansement à l'autre (en deux jours) la région recommence à augmenter de volume et à s'infiltrer de nouveau, la raideur articulaire reparaît, les douleurs se reproduisent au point que, le 17 juin, une nouvelle intervention est inévitable, car non seulement le membre se trouve dans le même état qu'au 8 avril, mais le creux de l'aisselle est rempli d'une tumeur diffuse, mal limitée et empâtée, très douloureuse. — Nouvelle série d'incisions par le Dr X... (huit en tout) et nouveau drainage. Les jours suivants, mêmes phénomènes tendant à la guérison, sauf que cette fois-ci les drains n'ont pu être retirés avant une nouvelle poussée aiguë qui eut lieu dans les premiers jours d'août et qui détermina la malade à partir pour Lourdes au moment du pèlerinage national.

*17 août.* — L'œdème tient tout le membre supérieur, le côté du thorax et du cou sont en train de se prendre.

*20 août.* — Arrivée à Lourdes (ceci d'après le récit de la malade). A 7 heures un quart du matin, à la descente du wagon, la malade plonge son bras dans l'eau. Elle dit avoir

éprouvé comme une sorte de syncope; des sueurs profuses et des douleurs absolument paroxystiques, lui faisant croire que sa dernière heure était venue.

La durée du bain de bras est évaluée à 5 minutes environ. — Tout d'un coup les douleurs cessent brusquement, la malade regarde son membre et le trouve exactement du volume de l'autre, avec la peau flasque et tellement ridée qu'elle se plut à le comparer à certains abat-jour en papier. — Puis elle dit avoir eu une sensation de froid extrême. — Quant aux deux drains que nous avions mis le 17 juin, ils tombèrent d'eux-mêmes et les plaies se refermèrent, ne donnant plus qu'un léger suintement sanguin qui disparut au bout de deux ou trois jours par la fermeture de l'orifice des drains. — La malade prétend avoir été guérie en même temps de son affection oculaire. Ne m'en étant point occupé avant, je laisse cette question de côté; je constate seulement qu'elle portait des verres fumés et qu'elle n'en porte plus.

A son retour de Lourdes, la malade a été examinée tout de suite à l'hôpital. Toute trace d'œdème, de suppuration, des incisions drainées, de raideur articulaire, et de douleur spontanée (au dire de la malade), tout cela a absolument disparu. La force musculaire semble rétablie, la malade se sert fort bien de sa main, peut écrire et coudre.

Je l'ai fait revenir chez moi le 13 décembre, et je constate le maintien de cette guérison depuis le mois d'août. Qu'en sera-t-il dans quelque temps? Je ne sais.

J'ai vainement cherché chez cette malade les stigmates de l'hystérie, mais c'est une femme nerveuse évidemment, très excitable, et d'une loquacité excessive.

Elle présente de l'anesthésie pharyngée.

D'après les caractères spéciaux de ce phlegmon, il semble qu'il s'agissait d'œdème bleu hystérique. La brusquerie comme l'intensité du début, et de chaque récidive en opposition avec la marche lente et torpide du mal, et surtout les phénomènes douloureux observés au moment de la production du miracle, la brusquerie de la disparition de l'œdème sont en faveur de ce diagnostic.

Il existe donc des *maladies d'origine hystérique qui simulent*

*les maladies organiques* au point que les médecins s'y trompent. Ceux-ci ordonnent des remèdes ou conseillent des opérations alors que la foi religieuse suffit à guérir.

D'autres pourront admettre qu'il s'agit de maladies organiques réelles et que la foi les améliore simplement. Je ne veux pas discuter ces deux opinions, d'autant que le manque d'observations précises et bien prises empêchent de le faire avec fruit.

Mais il convient de montrer qu'une catégorie de phénomènes nerveux, les troubles vaso-moteurs rappellent les maladies organiques guéries par la foi, et méritent, à ce titre, d'en être rapprochés.

Depuis longtemps, on sait que *le psychique influe sur les sécrétions* : des pilules de mica panis donnent la diarrhée; à l'inverse, la suggestion guérit l'hyperhydrose[1], une sensation psychique désagréable peut suspendre la sécrétion lactée d'une nourrice[2].

Les nerfs vaso-moteurs actionnés par le cerveau augmentent la sécrétion ou la tarissent: de même Claude Bernard, en agissant sur les nerfs vaso-moteurs, modifiait la sécrétion salivaire.

Les hypnologues ont montré que la suggestion pouvait provoquer l'avortement.

En 1893[3], j'ai relaté ici même l'observation d'une monoplégie hystérique avec anesthésie, guérie par suggestion. En même temps, une aménorrhée datant d'un an fait place à une métrorrhagie d'une extrême abondance qui dure quinze jours. Pourtant je n'avais fait aucune allusion à ce point, et mon attention n'y fut attirée que lorsque la malade me signala l'apparition de ses règles. La guérison suggestive avait donc amené en même temps une modification vaso-motrice.

L'hystérique par auto-suggestion peut autographier sur sa peau les mots auxquels il pense : les lettres s'inscrivent en un large ruban rose. Ce phénomène est dû à la vaso-dilatation artérielle suivie d'œdème. Il peut survenir des ecchy-

1. *Revue de l'hypnotisme*, 1900.
2. Witkowski, *Histoire des accouchements*, p. 223.
3. Société d'hypnologie, séance du 17 juillet 1893.

moses spontanées, des bulles de pemphigus, des sueurs de sang. Ainsi les hystériques religieux par auto-suggestion prennent les stigmates de Jésus sur la croix. Saint François d'Assise avait aux pieds et aux mains des sortes de clous brunâtres formés de bourgeonnement de la chair, et au côté gauche une plaie dont le sang s'écoulait sans cesse.

Louise Lateau portait au front une couronne de points saignants rappelant la couronne d'épines du Christ; aux pieds et aux mains se formaient des ampoules qui saignaient et crevaient; au côté gauche elle avait une plaie et sur l'épaule droite une autre plaie laissant sourdre une sérosité transparente[1].

Il s'agit d'hémorrhagie précédée d'une ampoule ou se faisant sur un tissu plus ou moins œdématié. Cette hémorrhagie dure de quelques minutes à quelques jours, puis les bulles se sèchent et les plaies se cicatrisent. Mais elles peuvent persister et former un ulcère. Les cicatrices deviennent parfois chéloïdiennes ; d'où les nodosités sur les mains de saint François d'Assise et de Louise Lateau.

*Les maladies organiques elles-mêmes sont influencées par le psychique.* — Vouloir guérir est beaucoup pour la guérison. Une secte, devenue fort importante aux États-Unis, les *christian-scientists*, prétend guérir par la prière et la volonté : ils s'auto-suggestionnent que la maladie dont ils souffrent n'existe pas. Il se produit ainsi quelques guérisons retentissantes.

Toute cette série de faits indique que les phénomènes vaso-moteurs jouent un rôle capital et encore ignoré dans un grand nombre de maladies; soit que les troubles vaso-moteurs créent des états pathologiques à apparence organique, soit qu'ils aggravent des maladies réelles. Au contraire, la suggestion hypnotique, en régularisant la circulation vasomotrice, peut amener la guérison de maladies en apparence ou réellement organiques.

Il y a là une ample moisson à réaliser pour les observateurs.

*L'Éditeur-Gérant :* Félix Alcan

# DOCUMENTS ORIGINAUX

---

## LES ERREURS DE L'ŒIL[1]

PAR M. F.-J. PILLET

Ingénieur des Arts et Manufactures.

---

Le lecteur s'étonnera sans doute de voir un ingénieur et un dessinateur prendre la parole dans les *Annales des Sciences psychiques;* il ne paraît pas, en effet, que ses travaux antérieurs aient pu le préparer à une étude sortant beaucoup de ses occupations professionnelles.

Les quelques lignes suivantes seront utiles, je crois, pour expliquer la conception qu'il a pu se faire du mécanisme de l'acte visuel. Comme ceci arrive fréquemment, un concours de circonstances le conduisit à examiner de très près la manière dont nous sentons les objets qui nous entourent.

Est-ce parce qu'il est un ingénieur ?

S'étant adressé aux ouvrages s'occupant de cette question un peu spéciale, il n'y trouva pas ce qu'il cherchait, c'est-à-dire des explications rationnelles, pouvant donner satisfaction à ses habitudes de précision et de coordination graphique, et c'est ainsi qu'il entra à son tour dans un domaine fort intéressant et trop peu visité. Sa manière de voir, son optique particulière, lui firent concevoir un mécanisme visuel relativement simple, expliquant assez bien la façon dont se produit cette nature de sensation, et permettant de relier entre elles des manifestations en apparence fort opposées : il voudrait fixer ici les grandes lignes, la charpente ou sque-

1. Extrait de la « Vision des formes, du relief, du mouvement et des couleurs », *Acad. des Sciences*, 31 janvier 1898.

lette général; si l'on veut, une manière de graphique cinématique, de cette chose si intéressante, « l'action de voir ».

Au commencement d'une étude, il est toujours désagréable de parler de soi, l'auteur semble ainsi vouloir donner une importance considérable à ce qu'il va dire, ce qui peu paraître, au lecteur, à la fois déplacé et prétentieux; je demanderai à ce dernier de m'excuser, si je fixe encore quelques-uns des faits ayant déterminé l'étude que j'ai entreprise sur la vision. Nous sommes ici dans un milieu psychologique : il est utile, je crois, de donner non seulement la conception, mais aussi les causes déterminantes, de façon à permettre au lecteur de juger la première en tenant compte de sa genèse d'une part, et d'autre part de l'état mental : mettons, si l'on veut, de *l'état d'âme* psychologique de son auteur.

Vers 1890, dans un atelier de précision bien connu à Paris, je collaborais à la création d'appareils de démonstration pour la reproduction des phénomènes électriques de hautes fréquences, alors peu connus; je me trouvais en rapports avec feu le Dr Luys, et j'avais en même temps connaissance des recherches de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, j'assistais enfin aux premières recherches de M. Lippmann sur la photographie des couleurs.

Dès cette époque j'étais frappé par la remarquable analogie des phénomènes d'électricité avec hautes fréquences et des phénomènes psychiques étudiés alors par MM. Luys et Rochas.

Bien plus tard, désireux de compléter un cours de perspective artistique en ajoutant, à l'enseignement du trait perspectif, les notions d'optique et d'effets de contraste, des données élémentaires de physiologie visuelle, je fus amené en quelque sorte à créer une nouvelle théorie oculaire; c'est alors que je me souvins de l'analogie précédente : ceci aidant cela, je ne tardais pas à mettre sur pied un ensemble qui me semble rationnel et surtout suffisamment compréhensible pour les intéressés auxquels je l'avais destiné.

Que le lecteur me pardonne ces explications préliminaires; celles-ci données, il sera meilleur juge d'une conception s'éloignant beaucoup des idées habituelles toujours quelque peu classiques; œuvre imparfaite sans doute, cet essai

fera réfléchir, et donnera, je crois, la clef de bien des anomalies plus apparentes que réelles, de manifestations qui apparaissent mystérieuses et extraordinaires, tout simplement parce que nous ne nous donnons pas la peine d'y réfléchir sans parti pris, en les soumettant à ce modeste crible épurateur désigné, de façon un peu vague : le bon sens.

Nous concevons très bien qu'un astronome ou un géodésien soit dans la nécessité de connaître avec exactitude la théorie, le mécanisme et aussi le mode de construction de l'instrument que l'un et l'autre utilisent pour leurs observations.

En effet, celui-ci reste, comme toute œuvre humaine, une simple approximation mécanique; quelque parfait que nous le supposions, il lui manquera presque toujours quelque chose pour être théoriquement parfait, il possédera ses points faibles.

Notre opérateur, lorsqu'il connaîtra bien son instrument, saura fort bien obtenir des résultats exacts en corrigeant dans le sens convenable les chiffres enregistrés ou les observations faites. Admettre le résultat d'une expérience physique sans les corrections indispensables nous paraît pure folie.

Chose piquante, lorsqu'il s'agit d'examiner de près les phénomènes psychiques, cette façon rationnelle de conclure d'après l'observation, nous ne l'employons plus : nous voulons disserter gravement sur des faits vus, et nous oublions d'étudier, et comme il convient, l'instrument curieux dont la nature nous a dotés, la lunette d'observation, l'organe d'exploration qui nous sert à découvrir ce qui nous entoure et sans lequel il n'y aurait ni formes, ni mouvement, ni relief, ni couleurs.

Qu'il s'agisse des phénomènes psychiques, physiques, mécaniques, chimiques, etc., nous les observons par l'intermédiaire d'un mécanisme spécial, qui viendra souvent s'ajouter à l'un des mécanismes auxquels je faisais allusion tout à l'heure, et tout en tenant compte des conditions d'établissement du premier, nous ne nous inquiétons pas du fonctionnement plus délicat de notre explorateur naturel. Non seulement le psychologue et le physiologiste sont intéressés dans la ques-

tion, mais tout savant qui observe les faits extérieurs, tout artiste qui veut rendre exactement la nature, doit avoir conscience du travail cérébral et connaître, au moins dans ses grandes lignes, le mécanisme oculaire.

Nous jugeons, comme disaient les Anciens, sur des apparences, faisons en sorte que ces apparences amendées par un travail cérébral intelligent deviennent à notre entendement des réalités plus heureuses que nos théories moléculaires et nos lois physiques actuelles; celles-ci longtemps vacillantes s'écroulent aujourd'hui, par suite de l'apparition de phénomènes qu'elles ne peuvent plus expliquer. Les diverses manières d'être que nous attribuons à la matière sont, en réalité, le résultat de l'insuffisance de nos sens : chacun d'eux étant accordé pour une gamme particulière, nous trouvons entre deux gammes un vide, une absence de trait d'union; d'où nous concluons bien à tort : 1° à des états différents; 2° au néant pour ce qui existe entre ces dernières. Si Newton a pu dire : *la couleur est en nous*, nous pourrions ajouter que toute manifestation physique est, elle aussi, en nous, car elle prendra naissance à la suite d'un travail cérébral qui nous la fera concevoir d'une certaine manière.

Le mécanisme que nous considérons est très complexe, aussi ne pouvons-nous le comprendre en l'examinant tel qu'il s'offre à nous dans la nature; pour lui, comme s'il s'agissait de l'étude d'une machine chargée d'organes; je vais simplifier l'ensemble, réduire les dimensions des pièces, enfin présenter le tout sous la forme d'un schème, figure 1, analogue à l'épure cinématique d'un ensemble mécanique; nous y gagnerons de pouvoir suivre aisément la marche des phénomènes, tout en répartissant ces derniers entre plusieurs groupes; toutefois j'ajouterai : les positions respectives des centres ici considérés ne sont pas dans leur situation naturelle, la figure 2 rétablit à peu près l'ordre normal. Néanmoins nous utiliserons le schème ci-contre parce qu'il sera plus expressif pour la démonstration.

Ceci dit, le cercle extérieur représente la limite du corps humain, nous placerons à sa circonférence les organes

d'exploration dont la nature nous a doué : l'œil étant ici seul en cause, lui seul sera représenté.

Un deuxième cercle concentrique fournira la limite du

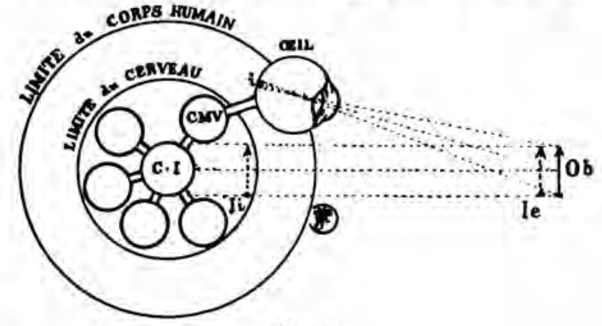



Fig. 1.

cerveau, et nous disposerons en couronne un certain nombre de centres, parmi eux se trouvera CMV, le centre de mémoire visuelle : il est en relation directe avec l'œil par le canal du nerf optique. Ce centre peut être comparé à un bureau d'ar-

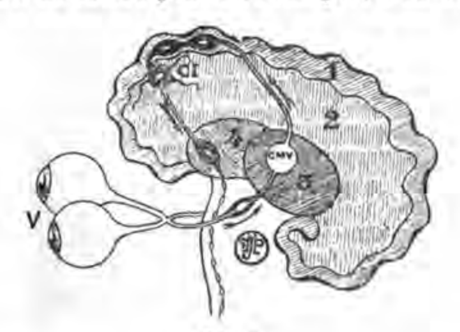



Fig. 2,

chives, comprenant un nombre considérable de casiers où, au reçu de chaque sensation, nous viendrons graver d'abord, classer ensuite, la trace ainsi obtenue, de façon à pouvoir retrouver celle-ci ultérieurement.

Je puis dire en passant que cet esprit d'administration et d'organisation, dont nous sommes en général assez fiers, n'est pas autre chose que la modeste copie de notre organisa-

tion cérébrale : à notre insu, nous l'avons recréée, c'est-à-dire extériorisée.

Ce centre CMV communique avec un centre commun, cercle central CI ou centre Intellectuel. Voilà le lieu où la sensation prendra naissance, c'est lui en effet qui motivera les actes conscients ou inconscients chargés de répondre à la sensation éprouvée.

Soit un objet OB : nos paupières étant ouvertes, une image *i* viendra se dessiner la tête en bas, sur la rétine : comme nous l'avons expliqué d'autre part, elle y produira des interférences en tous points analogues à celles qui se produisent sur la membrane de l'oreille ou sur la plaque photographique dans le procédé Lippmann : ces ondulations nerveuses, suivant le nerf optique, viendront se graver au centre de mémoire.

Alors il se formera en ce point un gaufrage, une sorte d'incision graphique ; celle-ci ne répond pas directement à la figure de l'image rétinienne, mais joue le même rôle que la ligne sinueuse d'un cylindre de phonographe, laquelle n'est pas une onde sonore.

La trace ainsi emmagasinée sera d'autant plus profonde et plus indestructible que l'objet sera vu plus longtemps, plus souvent, ou bien que, plus nouveau, il nous aura paru plus extraordinaire.

L'ondulation nerveuse dont je parle continue sa marche jusqu'en CI (centre intellectuel) développe en ce centre une modification physico-chimique, mise en évidence par une élévation locale de température, c'est alors le moment précis où la sensation prend naissance : à cet instant seulement, nous commençons à *voir* ce que nous avons regardé.

La vision, comme les autres sensations, n'est pas instantanée ; si nous admettons une transmission variant de $^1/_{30}$ à $^1/_{50}$ de seconde, avant l'excitation cérébrale que nous venons d'envisager nous aurons à compter à peu près le même temps pour la commande des actes réflexes. Ceci explique pourquoi une lumière trop vive, découverte brusquement, peut nous brûler la rétine : la pupille se rétrécit tardivement, il en est de même de l'occlusion des paupières.

Pour faciliter cette exposition, je vais répartir en six grands groupes toutes nos sensations visuelles. Ce groupement est tout conventionnel; en effet, la nature nous présente des phénomènes se modifiant de façon continue et insensible, les classifications sont choses factices: toutefois ces groupes permettent de condenser, de façon plus expressive, les manifestations observées.

### PREMIER GROUPE

Au moment où l'ondulation nerveuse résultant d'une image rétinienne arrive au centre intellectuel CI, ce dernier se trouve occupé par une impression beaucoup plus vive, venant de tout autre cause, par exemple une sensation auditive qui nous prendra tout entier : il y aura bien une image *i* sur la rétine ; CMV aura bien enregistré un diagramme correspondant (*un visiogramme*), toutefois le centre intellectuel, étant occupé ailleurs, ne fera pas attention à ce dernier, il le méconnaîtra et nous ne verrons pas l'objet.

Cette action de regarder sans voir est si fréquente, que nous l'éprouvons de façon journalière, il n'y a donc pas lieu d'insister à son sujet.

### DEUXIÈME GROUPE

Au contraire admettons notre intelligence à peu près inoccupée. CI voudra bien prendre en considération la demande d'audience de notre ondulation nerveuse, alors le travail physico-chimique dont j'ai parlé aura lieu, nous allons voir l'objet. Mais pour que l'image soit vue par nous, il faut absolument que le *cerveau la recrée lui-même* plus ou moins exactement conforme à la silhouette inscrite sur la rétine. Il résultera des circonstances que l'image rétinienne sera de même forme ou de forme différente, avec des variations d'éclat et de coloration, souvent plus petite, rarement plus grande : nous pouvons affirmer qu'elle n'aura jamais des dimensions égales ou seulement proportionnelles à celles du modèle.

Cette recréation de l'image par le cerveau, qui constitue véritablement la *sensation visuelle*, peut se faire de deux façons différentes.

*a*) *Image intérieure.* — L'image se formera à l'intérieur de nous-mèmes, elle est dite mentale ou interne *Ii*. En général, nous la trouvons très vive et très colorée, elle constitue l'image d'imagination *dite de souvenir*.

L'objet observé semble ne pas être présent au dehors, et nous le voyons à l'intérieur de nous-même avec une netteté remarquable des contours et des colorations souvent plus vives que celles qu'il paraît posséder réellement. Nous verrons plus loin cette image de souvenir, se produisant en dehors de la présence de l'objet, *mais alors extériorisée par l'artiste*, ce qui explique la maîtrise de certains peintres, tels Raphaël, Rubens ou Henri Regnault, exécutant à l'atelier des tableaux plus vivants que nature, ce qui justifie un peu, dans une certaine mesure, la tentative d'éducation artistique par le dessin fait de mémoire, due à Lecoq de Boisbaudran.

C'est par la création d'une image interne, que commence tout créateur ou inventeur, lequel voit en effet, intérieurement, la phrase, la formule, le dessin, la machine qu'il conçoit; j'ajouterai même pour ce dernier cas qu'il l'observe souvent en marche et prévoit avec justesse ses futurs défauts comme ses futurs avantages.

*b*) *Image externe.* — L'image se reproduit à l'extérieur de nous-même, en *Ie*, elle se superpose alors plus ou moins bien à l'objet qui l'a provoquée: c'est la vision ordinaire, la vision extérieure; pour nous conformer au vocable à la mode, j'ajouterai : la vision extériorisée.

Nous pourrions considérer aussi le cas où l'image se trouve projetée à la limite du corps humain, c'est comme nous l'avons expliqué à un autre endroit (*Education progressive de la vision*), le cas du bébé qui, commençant à voir, observe le monde extérieur; alors, si l'objet lui déplaît, il le chasse en passant à plusieurs reprises ses menottes sur les globes oculaires comme si l'objet touchait ces derniers.

Nous voyons réellement *Ob* au moment précis où notre cerveau a créé une image analogue *Ie*, qu'il aura projetée à l'extérieur, aux lieu et place de *Ob*. Ainsi s'explique, de façon simple, pour la vision d'un même objet, les divergences constatées chez plusieurs personnes possédant une éducation

cérébrale différente; ainsi s'explique aussi pourquoi une affirmation nette et précise d'un tiers, nous conduit peu à peu à recréer tout autrement pour modifier notre sensation première, nous accordant à ses dires, et voyant par ses yeux.

Nous pourrons observer ce fait sur nous-mêmes, à l'état normal, sain de corps et d'esprit, plus particulièrement au sujet des colorations. Le populaire a raison; on peut en effet nous « en faire voir de toutes les couleurs ».

Il y a lieu de remarquer ce qui suit : lorsque nous copions un dessin ou un relief, nous ne faisons pas autre chose que de matérialiser, avec le concours de la main, cette image externe, ce qui nous explique pourquoi l'artiste, le maître, fort d'une éducation cérébrale avancée, exécute, avec cette hardiesse et cette sûreté de main, le dessin de l'objet vu, nous surprenant quelque peu, nous profanes. A côté, nous voyons le commençant qui hésite, tâtonne, voit mal, et matérialise imparfaitement l'image de cet objet.

Un même original, donnant naissance à deux figures rétiniennes identiques, nous fournira, du fait d'une éducation cérébrale différente, deux images *Ie* tout à fait disparates.

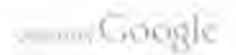
Un doute peut subsister dans l'esprit du lecteur, nous sommes peu familiarisés avec cette conception de la projection virtuelle dans l'espace, ceci choque un peu nos vieilles idées de physique et de physiologie. Prenons donc la patience de nous observer; acquérons l'habitude peu commune de nos jours, plus fréquente chez les anciens Grecs, d'épier nos gestes et de noter nos moindres sensations optiques, nous acquerrons bien vite la parfaite conscience de cette extériorisation, la preuve indéniable de l'existence de cette image virtuelle.

Citons deux faits faciles à vérifier.

1° On sait qu'il existe un point mort sur la rétine, un point où la sensation ne saurait se produire, et j'ai expliqué par ailleurs pourquoi ce point, le *punctum cæcum*[1], est insensible.

Vous circulez par temps couvert ou à la tombée du jour, vous êtes bien étonné de sentir devant vous, dans le prolonge-

1. Il correspond au nerf optique et constitue la tache de Mariotte.



ment du rayon visuel ou ligne du regard, une tache sombre! C'est comme s'il existait une portion du sol non éclairée, la sensation éprouvée est celle d'un tapis faiblement lumineux où il y aurait une tache d'encre. Cependant cette tache n'existe pas sur le sol, vous en acquérez la certitude, car elle progresse avec votre propre déplacement, elle obliquera à droite ou à gauche, suivant que votre regard obliquera, lui aussi, soit à droite, soit à gauche.

Vous avez ici la preuve que la tache obscure de l'image rétinienne a été extériorisée et projetée par vous sur le sol, vous la voyez là où elle n'est pas, comme si elle y était réellement. D'autres fois vous la retrouverez sur votre feuille de papier blanc, lorsque vous écrirez ou dessinerez sous un faible éclairage.

2° Voici une deuxième observation bien caractéristique : fixons quelque temps le filament d'une lampe ou de plusieurs lampes à incandescence d'une dizaine de bougies chacune, et portons ensuite notre regard sur une surface assez claire, nous retrouvons le dessin du ou des filaments tout en éprouvant de façon très nette la sensation que ce filament est alors dessiné sur la paroi; nous avons ainsi extériorisé notre image oculaire, et le cerveau la reporte dans la position actuelle de l'axe visuel.

Naturellement le cerveau réfléchit sur ce qu'il voit et nous ne tardons pas à retrouver là l'image primitive des filaments; il n'en est pas moins vrai que nous avons recréé à l'extérieur, sans doute possible, cette image rétinienne.

Nous pourrions du reste multiplier les preuves analogues.

Il est curieux de noter ce qui va suivre. Le fait d'extérioriser une image constitue une fatigue plus grande que sa réalisation interne : ainsi le transport virtuel de l'image, tout comme un transport matériel, exige d'autant plus d'effort qu'il aura à effectuer un parcours plus considérable. Tandis que les images imaginatives ou internes se succèdent rapidement, sans effort sensible, sont vives et colorées, nous voyons la fatigue aller en croissant, au fur et à mesure que nous voulons recréer des images *Ie* de plus en plus éloignées.

Malgré nos efforts, celles-ci deviennent indécises avec un

éloignement considérable, par exemple si nous les projetons à l'horizon : analogie curieuse du travail cérébral avec le travail musculaire ou le travail mécanique.

### TROISIÈME GROUPE

Admettons que le centre intellectuel ait négligé de répondre tout d'abord à l'ondulation nerveuse : quelques instants après, il se souviendra qu'il aurait pu voir certaine chose, actuellement disparue, c'est alors que CI puisera aux archives cérébrales en CMV le gaufrage dont il a besoin ; par simple effort de la volonté, il évoquera, de souvenir, l'image de l'objet.

Les paupières sont-elles closes, nous verrons *mentalement* l'image, comme dans la somnolence et l'assoupissement, pendant la période qui précède le réveil. Il en sera de même au cours de nos études lorsque nous cherchons à réaliser la physionomie d'un personnage, d'un édifice ou d'un mécanisme vu antérieurement.

Souvent nous fermerons les yeux pour mieux voir.

L'image peut être *extérieure* et devenir effrayante dans le cauchemar ou l'hallucination. Apparaissant de façon inattendue, elle produit un effroi violent ou un plaisir excessif.

L'étude de l'état somnambulique permettra de suivre avec commodité les variations de cette vision extériorisée.

Mais nous rencontrons aussi cette dernière au cours de notre état normal, lorsque nous cherchons à fixer sur le papier notre création cérébrale, pour lui donner sur ce support sa forme définitive, notre image ainsi extériorisée aura passé tout d'abord par la phase mentale, nous laissant au regret, en tant qu'artiste, de ne pouvoir reproduire avec sa vive coloration ce que nous sentions intérieurement si animé et si vivant.

### QUATRIÈME GROUPE

Il arrive fréquemment qu'une forme se dessinant sur la rétine possède un contour concordant assez bien avec une silhouette vue antérieurement par nous, donc inscrite au centre de mémoire : souvent nous verrons la seconde utilisée par le cerveau aux lieu et place de la première.

Léonard de Vinci avait donc raison de conseiller à ses élèves d'observer les taches des vieux murs, ce qui pouvait leur fournir des modèles inattendus.

L'image est *mentale* dans le rêve : ici, en raison de l'état translucide des paupières, il se formera sur la rétine des silhouettes faiblement lumineuses, l'esprit n'en demande pas davantage pour évoquer une suite d'images de même contour, ce qui explique alors l'enchaînement original de plusieurs d'entre eux.

Aristote aurait constaté, dans son Traité des songes, ce fait, que l'on peut toujours saisir au réveil, par les organes des sens, les images qui nous ont assiégés pendant le sommeil.

Les transformations successives des images de rêve peuvent se comprendre assez aisément : pour une cause quelconque, la rétine se trouve légèrement impressionnée par une forme indécise, tout en conservant une silhouette assez caractéristique. Il semble alors que notre centre intellectuel CI, passablement curieux, fouille dans les casiers de CMV contenant des silhouettes analogues et s'essaye à adapter au mieux, dans un moule commun, tous les objets possédant même contour, dont nous avons conservé le souvenir : ainsi, pour citer un exemple, partant d'une rose placée dans un vase allongé, nous passerons par toute une série de métamorphoses curieuses où la silhouette extérieure persiste ; pour arriver en dernier lieu à une silhouette féminine la rose est devenue une tête, le vase un corsage et une jupe, les feuilles contournées feront place aux bras, puis cette image se modifiera de nouveau, le tout s'estompera pour disparaître : probablement lorsque CI sera dans l'impossibilité de trouver en CMV une forme similaire se rapprochant de l'impression première.

L'image est *extérieure*, dans l'état de surexcitation nerveuse dit somnambulique, elle constituera les spectres terrifiants ou quelquefois sympathiques.

A l'état ordinaire, il nous arrivera souvent d'être frappés en regardant les nuages, par des coïncidences de formes souvent remarquables. Nous voyons là-haut des vallées alpestres ; tout y est : végétation, cascades, habitations, montagnes, nuages, etc. D'autres fois ce seront des poissons, des oi-

seaux. A notre époque, nous nous disons volontiers qu'il y a là une simple illusion due à la coïncidence des formes: mais au moyen âge, les connaissances scientifiques étaient assez restreintes, aussi croyait-on à la réalité de ces scènes, batailles sanglantes ou spectacles champêtres. Le savant médecin Ambroise Paré ne craint pas d'affirmer qu'il a vu, en 1528, une comète si horrible et si épouvantable, de couleur de sang, avec une grande étoile et nombre de faces hideuses, barbes et cheveux hérissés.

Les visions ou apparitions ont toutes pour point de départ une forme vague, sombre ou lumineuse, rappelant à l'esprit telle ou telle image vue antérieurement. Le cerf, surmonté d'une croix lumineuse, qui est apparu à saint Hubert dans une éclaircie de forêt, en est un exemple caractéristique.

Les personnages d'éducation simple peuvent donc affirmer avec la plus grande bonne foi, l'existence des images qu'à leur insu, elles ont puisées dans le centre de mémoire CMV et qu'elles ont extériorisées.

L'affirmation convaincue de l'existence de ce qu'elles voient réellement en dehors d'elles, pourra produire peu à peu les phénomènes de suggestion inconsciente et d'autres témoins verront leur cerveau recréer de même, ces derniers affirmeront à leur tour l'existence extérieure de l'image. Ai-je besoin d'ajouter que la visionnaire croit voir, ainsi qu'il est possible de s'en assurer par les descriptions qu'elle nous donne, des apparitions conformes à tel ou tel personnage, image ou objet vu antérieurement, costumé suivant ce que l'iconographie nous présente ou la légende nous a conté ?

Toutes proportions gardées, est-ce que par hasard nous ne sommes pas aussi des visionnaires lorsque nous nous amusons à créer une tête de lévrier, en cernant, par quelques coups de crayon, certaines taches d'une table de marbre mouchetée ? n'est-ce pas faire besogne de visionnaire, que de suivre les conseils du célèbre peintre Léonard de Vinci ?

### CINQUIÈME GROUPE

Si nous pouvons puiser au centre de mémoire une silhouette se rapportant à une forme vue antérieurement, rien ne s'op-

pose à ce que nous n'utilisions qu'une partie de cette dernière, agissons de même pour d'autres visions, et de ces matériaux distincts nous réaliserons un nouveau tout : ce sera ce que l'on est convenu d'appeler la *composition* ou l'*invention*, qu'il s'agisse de composition artistique, décorative, architecturale, mécanique, etc. Comme conséquence immédiate, nous voyons qu'il n'est pas possible, malgré notre facilité d'imagination, de créer quelque chose, si nous n'avons pas pris le soin de meubler précédemment nos archives cérébrales, c'est-à-dire de réunir au centre de mémoire le plus de matériaux qu'il nous sera possible.

Le rôle élevé du professeur, quelle que soit la nature de son enseignement, consiste donc à présenter, avec la moindre fatigue, la plus grande somme de documents utiles; toutefois, abondance ne voulant pas dire encombrement, il devra tenir compte de la capacité cérébrale de ses auditeurs, à l'effet de leur éviter un surmenage toujours néfaste.

Suivant les circonstances, l'image sera ou *interne* ou *externe*.

L'image externe donne lieu à une création nouvelle, nous n'en conclurons pas moins que l'invention géniale, l'idée première apparaissant armée de toutes pièces, telle la déesse Minerve sortant du front olympien de Jupiter, est chose tout à fait impossible. Il faut en prendre son parti, *nous ne pouvons faire quelque chose avec le néant aux archives cérébrales.*

Quelquefois, il peut paraître ne pas en être tout à fait ainsi, un examen plus attentif nous montrera l'inventeur et l'imaginateur, copiant, à son insu je le veux bien, mais copiant tout de même, l'un des nombreux mécanismes que nous portons en nous, dont le cerveau a la conscience latente, et voilà notre invention géniale réduite à une pâle copie, à l'extériorisation d'une disposition organique intérieure.

Il ne faut donc garder à ce sujet aucune illusion; ici, c'est un inventeur qui parle en parfaite connaissance de cause, nous sommes de modestes agenceurs; nos créations les plus imprévues sont des amalgames de bien des choses observées jadis et conservées en CMV, sans que nous en ayons la notion bien nette. L'ambiance du milieu où nous vivons, les idées

actuellement en cours, l'influence de certaines théories expliquent fort bien pourquoi plusieurs personnes, travaillant à distance les unes des autres, peuvent réaliser dans le même temps, et de façon presque identique, une conception dont l'idée était dans l'air (locution du reste fort juste).

Le lecteur conçoit dès lors les difficultés que nous allons rencontrer pour établir une législation juste et tutélaire. La garantie est illusoire, qu'il s'agisse de propriété industrielle, brevets et marques de fabrique; elle est encore plus problématique pour les œuvres littéraires et artistiques. Cette petite remarque, faite en passant, montre combien notre modeste étude sur la vision peut être utile pour la réalisation de certains travaux paraissant *a priori* n'avoir aucun point de contact avec une étude physio-psychologique.

### SIXIÈME GROUPE

La figure 1 place le centre intellectuel en relation directe avec tous les centres de mémoire, aussi verrons-nous une excitation particulière déterminer une sensation de tout autre nature, CI ayant puisé dans un autre centre de mémoire, le cerveau recréé de façon différente. L'un des exemples les plus connus est l'audition colorée : certaines phrases en effet présentent une odeur et une saveur caractéristiques. La description de certains mets enflamme le gourmet, excite les glandes salivaires, l'eau lui en vient à la bouche.

Un impresario a tenté le théâtre odorant, la chose a été réalisée pour les panoramas maritimes. Sur la scène, la mimique des ballets nous excite par la vue; l'effet prend plus de puissance, si la musique pendant le même temps nous impressionne par voie auditive.

L'emploi que nous faisons des excitants parfois toxiques n'a-t-il pas en partie sa justification, et n'est-ce pas là pour nous un moyen de réveiller notre mémoire devenue rebelle? Le tabac, l'opium, l'alcool, ou les essences agissant sur les nerfs olfactifs et gustatifs, incitent le cerveau à parcourir les centres de mémoire visuels et auditifs, à voir et à entendre, c'est-à-dire à recréer des images et des sons.

Si nous nous renseignons près d'un fumeur d'opium, nous

le voyons, ce qui est très caractéristique, éprouver dans son rêve la volatilisation de tout son être : il réalise par l'idée une âme immatérielle, des ascensions célestes ou un béat engourdissement. Tout ceci a été puisé aux centres de mémoire, ce sont des inscriptions qui résultent de lectures antérieures, de l'éducation philosophique ou religieuse, de craintes ou de désirs exprimés jadis. Aussi tous nos fumeurs d'opium n'éprouveront-ils pas les mêmes plaisirs.

Tous les sens se relient de façon intime; ce que nous disons pour la vue pourrait se dire de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher. Les sensations tactiles énergiques, flagellations, piqûres ou brûlures, pourront à leur tour réveiller la mémoire visuelle. La discipline des moines, destinée à l'origine à combattre les désirs charnels, deviendra tout au contraire pour certains cerveaux, de l'avis même de plusieurs personnages célèbres, un excitant souvent dangereux.

L'abus des excitants réveille la mémoire; il est bon de remarquer en même temps que les cellules nerveuses épuisées demandent un certain temps pour se refaire, l'excitant donne bien une activité fébrile et passagère, mais il détruit aussi de proche en proche les centres de mémoire et conduit à la sénilité, à la disparition complète de l'intelligence; si son action est désordonnée, nous produisons le bouleversement général des archives cérébrales, ce qui nous procure non plus l'idiotisme, mais la folie. Cet épuisement connu depuis la plus haute antiquité est appelé aujourd'hui la neurasthénie. Il demande un repos cérébral absolu, un calme campagnard, une nourriture phosphorée abondante.

Nous pouvons aussi, comme dans un traitement spécial qui a fait beaucoup parler de lui, cingler par le froid les pieds et les jambes du malade; par réaction les membres inférieurs vont absorber beaucoup la circulation sanguine, ce qui diminue la combustion cérébrale; son activité étant très néfaste aux cellules des centres de mémoire des neurasthéniques.

Peu à peu les cellules se reconstruisent, et, chose plus curieuse encore, véritable miracle! nos visiogrammes, déformés par un usage immodéré, se rétablissent assez bien dans leur état primitif et la mémoire nous revient.

J'ai classifié les principales sensations visuelles, désirant faire saisir, sous une forme très simple, le mécanisme si complexe de notre action de voir : la nature procède toujours par degrés insensibles, aussi devons-nous considérer ce qui précède comme une approximation capable d'apporter un peu de clarté dans une étude fort délicate.

Malgré mon grand désir d'être concis, tout en supprimant nombre de faits qui seraient venus confirmer ou tout au moins justifier la conception précédente, je m'aperçois que j'ai été impuissant pour ramener mon étude à des proportions plus modestes. Je voudrais bien ajouter quelques lignes complémentaires, justificatives, elles préciseront auprès du lecteur certains points plus particuliers.

Nous venons de voir que nous projetons à l'extérieur des formes et des images : *a priori* nous pouvons très bien admettre que certains individus, mieux doués, puissent dans certaines circonstances fournir à ces fantômes une puissance telle qu'il y ait là comme une réalité, quelque chose qui prenne réellement corps en dehors de celui qui les a conçus. Ceci paraît étrange, je pourrai cependant montrer que de tels faits n'ont rien d'anormal, nous pourrions les expliquer par les données scientifiques actuelles. Si Gœthe extériorisant son autre lui-même, créant ce que les anciens Égyptiens ont appelé le *double*, le voyait aller et venir devant lui; si plusieurs expérimentateurs observent ensemble un fantôme, nous sommes en droit de dire qu'il se produit une extériorisation personnelle ou collective de l'image, cette dernière demeurant imaginaire ou virtuelle. La plaque photographique dont le mécanisme est presque identique à celui de la couche rétinienne, comme j'ai pu le démontrer, enregistre à son tour certains de ces fantômes.

Ceci doit-il nous paraître si étrange? Non, ceci prouve tout simplement que l'ondulation nerveuse issue de l'individu et donnant naissance à l'extérieur de lui-même, à l'objet extériorisé, se trouve rentrer dans la gamme des fréquences qui correspond à la gamme des ondulations capables d'influencer la matière sensible de la plaque photographique :

ce qui du reste ne se présentera pas toujours. Je demeure donc bien convaincu, que l'étude du mécanisme visuel fera rentrer dans le domaine scientifique courant ce que nous considérons encore comme anormal et tout à fait extraordinaire.

Je terminerai par quelques mots sur la manière dont je crois pouvoir expliquer les dessins et écrits spirites. Ces derniers, disent les médiums, sont exécutés sous l'influence d'une volonté extérieure, le médium n'étant, suivant eux, qu'un sténographe, le transcripteur d'un être immatériel, inconnu et invisible, un esprit!

Examinons de près le phénomène et tenons compte des dires de notre opérateur, songeons aussi au mécanisme cérébral que nous venons de décrire. Alors nous concevrons fort bien qu'après l'action d'une expérience déconcertante et inattendue, ou la vue de phénomènes d'apparence anormale, le cerveau puisse effectuer un certain travail dont l'exécutant n'aura pas conscience; à son insu, CI commande ces actes réflexes. Les lignes et les figures que la main semble ne pouvoir faire autrement que de reproduire paraîtront merveilleuses, tout simplement parce que le centre intellectuel n'aura pas dit tout d'abord : « Tu vas dessiner telle chose »; la main docile n'en exécutera pas moins le dessin commandé par le cerveau. Absolument comme pour le cas d'un dessin tracé de mémoire, en temps ordinaire, nous verrons le médium se perfectionner peu à peu par la répétition du même exercice; chose bien naturelle, il apprendra à dessiner en dessinant beaucoup.

Ainsi, sous l'influence d'une cause déterminée, expérience restée pour nous mystérieuse, phénomène d'apparence étrange, état aigu de religiosité, fait nié jadis par nous et se produisant tout à coup à nos yeux... le cerveau va commander des actes réflexes en tous points semblables à ceux qu'il motive dans l'état normal et aussi indépendants, parfois, de ce que nous appelons la volonté, que l'occlusion des paupières devant une lumière vive ou le brusque retrait de la main à l'approche d'un fer chaud. L'acte vient presque tou-

jours avant la réflexion, chose bien heureuse du reste pour les deux cas cités.

Eh bien! il n'en sera pas autrement pour le dessin et l'écriture spirite, le cerveau agit par suggestion, de façon inconsciente, et nous voilà écrivant ou dessinant, sans concevoir une cause apparente : nos premiers essais seront informes, l'entraînement fera de nous des virtuoses.

Nous avons la manie (excellente manie, du reste) de vouloir tout expliquer, et nous cherchons volontiers les causes de chaque phénomène, toutefois l'habitude de l'extériorisation des sensations ressenties est telle, que nous sommes toujours portés à découvrir à l'extérieur les causes ou les influences que nous pourrions découvrir plus aisément en nous-mêmes.

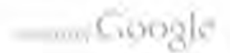
Les écrits spirites, les idées sur l'âme, les conceptions philosophiques ou religieuses, influencent à leur tour le cerveau, voilà tout simplement pourquoi nous allons imaginer un certain esprit venant nous commander tel ou tel acte.

Notre matière cérébrale travaille alors en partie double : comme cela se passe pour bien d'autres phénomènes qui ne paraissent nullement merveilleux. C'est de cette façon que le cerveau commande d'un côté l'exécution du dessin, étrange amalgame de nos visiogrammes remisés au centre de mémoire visuelle. De l'autre, nous le voyons armer de pied en cap un esprit plus ou moins autoritaire!

Notre cerveau reste ainsi dans son rôle de petit ministère aux nombreuses archives : chaque bureau ignorant, suivant l'usage, ce qui se passe tout à côté. Voilà pourquoi nous pourrons voir certains détracteurs des manifestations spirites, surpris par une expérience inattendue, passer brusquement et sans réflexion dans le groupe opposé; et notre homme est bientôt un médium convaincu; écrivant sous la dépendance d'un être extérieur qui n'est autre qu'un dédoublement plus ou moins heureux de sa propre personnalité.

Décidément notre cerveau constitue un mécanisme peu connu, bien curieux et très intéressant!

F.-J. PILLET.



# PHÉNOMÈNES REMARQUABLES

OBSERVÉS

# DANS UN CAS D'HYSTÉRIE

PAR M. LE D^r L. HAHN

---

En 1853, le D^r Nicolo Cervello décrivit une série de phénomènes observés par lui sur une hystérique dans un mémoire devenu excessivement rare et intitulé : *Storia di un caso d'isterismo con sognazione spontanea* (Palerme, 1853). Le numéro de décembre dernier du *Journal of the society for psychical research* contient la traduction abrégée de ce mémoire, faite par M^me Whitaker. La traductrice fait d'abord remarquer que la sincérité du D^r Nicolo Cervello, père du distingué professeur Vincenzo Cervello, membre honoraire de l'Académie des sciences de Paris, ne peut être suspectée en aucune façon. Mais voici le récit :

Ninfa Filiberto, d'une bonne et respectable famille, bien élevée, et âgée de 16 ans, fut prise le 26 décembre 1849, de violentes convulsions. Dès son enfance, elle avait manifesté les signes d'un tempérament singulièrement nerveux et sensitif, tout en jouissant d'une bonne santé, et n'avait jusqu'alors laissé voir aucun indice d'un état anormal. Mais de ce jour, elle présenta des accès de somnambulisme, et son humeur jusqu'alors très gaie devint extrêmement mélancolique, au point qu'en avril suivant, elle était pâle et profon-



dément amaigrie, et se plaignait de vives douleurs dans la région du foie et avait les pieds enflés. On fit appeler le Dr Cervello qui, en raison de son extrême pâleur, lui prescrivit le traitement de la chlorose. Le 22 mai, elle eut une nouvell attaque de convulsions suivie de perte de connaissance; les convulsions se répétèrent pendant trois jours, puis cessèrent; aux douleurs hépatiques vint s'ajouter ensuite une douleur dans la région du cœur. Le 27 juin, nouvelle et violente attaque de convulsions et de douleurs, suivie d'un état léthargique qui persista vingt heures, jusqu'à ce que les médecins crurent utile de réveiller la malade par l'administration d'ammoniaque. Le résultat désiré fut obtenu, mais la pauvre fille fut reprise de convulsions si terribles qu'elles mirent sa vie en danger. On vit survenir de la douleur entre les deux épaules, de la toux et de l'hémoptysie; soudain, vers la fin de juillet, tous les symptômes morbides disparurent *dans les vingt-quatre heures;* elle redevint gaie et heureuse de vivre, et le 9 août, le Dr Cervello reçut sa visite et celle de ses parents venus pour le remercier des soins dévoués qu'il avait prodigués á la malade pendant sa grave maladie. Tel est, brièvement résumée, l'histoire de la première phase de cette curieuse affection.

*Deuxième phase.* — Le 10 août, le sujet présenta des signes de mélancolie et fut pris dans l'après-midi de violentes douleurs dans le bras gauche; ces douleurs, il est vrai, ne furent pas de longue durée, mais laissèrent le bras paralysé. Le lendemain, le même phénomène se reproduisit, d'abord sur une jambe, puis sur l'autre. Survint du délire, et le 13, elle ne reconnut plus ni ses parents ni ses proches, et le bras droit seul pouvait encore se mouvoir librement. Il y eut une consultation de cinq docteurs, et ils furent d'accord pour diagnostiquer une maladie nerveuse, mais aucun des remèdes qu'ils prescrivirent ne procura de soulagement. Le 20 août, après une phase d'inconscience, elle dit qu'elle désirait écrire; de prime abord, on ne comprit rien à ce qu'elle écrivait, mais on ne tarda pas à découvrir qu'elle écrivait *à rebours*, et cela avec une vélocité qui étonnait toutes les personnes présentes

On fit l'impossible pour choyer et pour égayer la pauvre fille, et le 22, l'un de ses frères lui donna quelques bonbons qu'elle se mit aussitôt à compter à rebours; on lui en donna un grand nombre, et elle se mit *immédiatement* à les compter en commençant à partir du nombre 28 et toujours à rebours; c'était le nombre exact. Pendant cette période de la maladie, elle voyait toutes choses sens dessus dessous, et quand on lui donnait une montre pour dire l'heure, elle la plaçait en sens inverse, le haut en bas. A cette époque, elle avait un grand nombre d'accès d'inconscience, les yeux fixes et vitreux, et vers le 22, elle fut prise d'une impossibilité d'avaler. Le 26, elle jeta un cri perçant et l'on constata qu'elle avait aussi perdu l'usage du bras droit!

Vers cette époque, un certain Dr Raffaello l'ayant vue, affirma que dans un cas semblable qu'il avait suivi, il y avait eu « transposition des sens » aux mains et aux pieds. A la première attaque d'inconscience que présenta la malheureuse jeune fille, ses frères se mirent à lui parler très doucement du côté de ses extrémités; elle répondit aussitôt, et ils lui demandèrent immédiatement comment elle allait, — si elle aurait d'autres attaques dans la journée et combien de temps elles dureraient. A partir de ce moment, les médecins purent soigner la malade d'après ses propres indications, et chaque fois qu'elle tombait en transe, elle disait à l'avance, d'une façon infaillible, les diverses phases qu'allait traverser la maladie. Ainsi le Dr Cervello fut une fois averti par elle qu'après plusieurs jours de jeûne elle se trouverait capable de déglutir à une heure déterminée et pendant un temps très court, et on put ainsi tenir prêts des aliments pour soutenir ses forces.

Non seulement l'ouïe, mais encore l'odorat et la vue étaient transposés dans ses mains et ses bras; de l'asa-fœtida placé sous son nez la laissa indifférente, mais quand on approcha cette drogue de son coude, elle se plaignit de l'odeur désagréable qu'elle répandait. Il lui fut aussi possible, ses yeux étant d'une fixité absolue, de voir par son coude ce que contenait un petit paquet présenté par le Dr Calandra.

Tout le reste du mois d'août et jusqu'au 10 septembre, la

malade souffrit beaucoup; mais les terribles accès de convulsion avaient perdu de leur intensité, grâce à ses propres prescriptions données à l'état de transe et à sa faculté de prédire l'heure et la minute exactes où elles éclateraient et d'indiquer avec minutie les moyens thérapeutiques à employer. Le 10, elle se remit à écrire et l'on constata qu'elle se servait de chiffres au lieu de lettres et elle s'en acquittait avec une merveilleuse rapidité, comme à l'époque où elle plaçait les lettres à rebours.

Ici la traduction du mémoire original devient textuelle : « Le 12, reprenant sa plume, elle inaugura une nouvelle sorte d'écriture. Ce n'étaient plus des chiffres, mais des lettres d'un alphabet entièrement inconnu. Nous prîmes beaucoup de peine pour découvrir la connexion entre cet alphabet et nos lettres; après bien des recherches la concordance fut clairement établie, et de ce moment on put comprendre ce qu'elle écrivait. Mais le 13, elle adopta encore un autre alphabet qu'il nous fut impossible de déchiffrer. Elle écrivait sur des lignes verticales, et on lui dit qu'on ne comprenait pas son écriture. De son côté elle ne comprenait pas notre langage, et quand elle se mettait à parler, c'était dans une langue tout à fait nouvelle. Heureusement elle eut de fréquents accès de transe durant lesquels elle parlait français et italien. Plus tard, dans la même journée, on lui remit une grammaire grecque; elle jeta un rapide coup d'œil sur l'alphabet grec, et sembla y prendre plaisir, et aussitôt elle se servit de ses caractères qu'elle employa le reste du jour, sans changer d'*alphabet*, écrivant des phrases italiennes avec des lettres grecques, et pour la première fois depuis le 20 août, sans écrire à rebours.

« Mais, en même temps, elle ne parlait ni ne comprenait l'italien, et le seul moyen de lui faire comprendre quelques phrases, fut d'épeler un à un les noms grecs des lettres qui composaient ces phrases. En revanche, elle nous parlait avec une telle volubilité un langage incompréhensible pour nous, qu'on aurait dit que c'était sa langue usuelle. Nous supposâmes que c'était du grec, car dans une nouvelle transe elle écrivit : « J'ai été à Athènes; j'ai vu cette aimable cité; les

gens y parlent comme moi. » Elle finit par s'imaginer qu'elle était elle-même une Grecque; elle prit un air fier et résolu, et parut avoir peine à réprimer une colère profonde et silencieuse. Elle cacha un poignard dans son sein et le brandit souvent, avec la menace de le plonger dans le corps de l'un ou de l'autre, et elle ne souffrit pas qu'on le lui enlevât. Elle essaya d'en percer un petit enfant qu'elle voyait dans ses crises et dont elle sollicitait du pain. C'était sa vision habituelle pendant les périodes de jeûne; dès le matin de ce jour, elle avait commencé sa troisième abstinence qu'elle disait devoir durer quarante-cinq heures. Ce jour-là elle était très excitée et elle dit dans une de ses transes qu'elle aurait pu parler toute espèce de langues, que le jour même elle sentirait et parlerait en Grecque, le lendemain en Française, et le surlendemain en Anglaise, et que pendant ces deux derniers jours elle n'écrirait pas. Le 14, elle ne comprenait ni grec, ni italien, mais parlait et comprenait le français exclusivement.

« Son humeur fut toute différente de celle de la veille : elle était gaie, spirituelle et aimable; elle conversait avec vivacité et comprenait très vite. Elle ne pouvait lire l'heure sur le cadran divisé à la façon italienne. On lui donna une grammaire italienne-française; elle lisait les phrases françaises, mais ne comprenait ni ne pouvait prononcer l'italien. Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle avait fait la veille, elle répondit qu'elle ne se rappelait rien. On lui dit qu'elle avait parlé grec; elle se mit à rire, et dit qu'elle n'avait jamais appris le grec ni aucune autre langue que la sienne, — qu'elle était une Parisienne vivant à Palerme. Elle se moquait de notre accent et de notre prononciation, et regrettait vivement de n'avoir pas assez de voix pour nous montrer comment on s'y prenait à Paris, etc. Elle se plaignit à plusieurs reprises de ressentir du trouble dans sa tête; la musique le dissipa. Ainsi se passa la journée du 14.

« Nous attendions avec impatience le lendemain, où elle devait parler anglais, car elle avait appris un peu le français, mais de l'*anglais* elle ne connaissait même pas les premiers éléments, et *personne* de sa famille, dont elle aurait pu prendre,

par-ci par-là, un mot ou une phrase, n'avait jamais appris l'anglais.

« Le père de la malade se rendait bien compte que si, ce soir-là, il nous avait été possible de converser avec elle, malgré notre accent français défectueux, il n'en serait plus de même le lendemain, que nous ne la comprendrions pas, et que ce serait la répétition de la scène du 13. Aussi décida-t-il que, ce jour-là seulement, il enfreindrait la règle qu'il s'était posée, et avait rigoureusement maintenue jusqu'alors, de ne point introduire d'étranger dans la chambre de la malade, et pria-t-il quelques-uns de ses amis, Anglais de naissance ou parlant couramment l'anglais, de venir.

« Le 15 septembre, arriva, dès la première heure, le professeur chevalier Tineo (l'oncle de la malade), qui observait presque journellement les étonnants phénomènes de la maladie de sa nièce; il resta auprès d'elle jusqu'à 3 heures de l'après-midi pour satisfaire son inexprimable curiosité. Étaient présents en outre deux Anglais, M. Wright et M. Frederick Olway, ainsi que six Siciliens... (noms et professions donnés) qui comprenaient bien l'anglais et se relayèrent pour passer la journée auprès de la malade.

« Lorsqu'elle se réveilla, ils lui parlèrent italien et français, mais elle les regarda toute confuse sans rien comprendre de ce qu'ils lui disaient. Puis, parlant en excellent anglais, elle exprima sa surprise qu'on tardât tant à lui apporter son thé[1]. M. Olway se mit ensuite à lui parler et elle soutint aisément la conversation avec lui. On la pria d'écrire, mais elle refusa; priée instamment de n'écrire qu'un ou deux mots, elle écrivit en anglais (avec une faute) la date du jour : « Fifteen september. » A 9 heures du soir, après avoir terminé son jeûne de quarante-cinq heures, elle mangea comme elle l'avait prédit; l'expression de son visage était sérieuse; elle parlait avec gravité et ne faisait que peu de gestes.

« Sa voix était, ce jour-là, presque éteinte, et par moments

1. Note de la traductrice, Mme Whitaker. — Il faut noter ici que jamais on ne prend le thé le matin en Sicile. En réalité, il y a 50 ans, on ne le prenait que sous forme de décoction pour veiller la nuit un enfant malade,

expirait totalement. A ces instants, lorsqu'elle ne pouvait se faire comprendre par signes, elle recourait à un ingénieux artifice. Elle demandait un livre anglais et, le tenant dans sa main, indiquait du doigt différents mots et arrivait ainsi à composer la phrase qu'elle voulait dire. Dans les moments de crise, elle injuriait l'enfant (de ses visions) et le menaçait de ses poings à la manière anglaise. Elle se disait née à Londres, mais habitant Palerme.

« Lorsque les deux Anglais parlaient ensemble, elle avait tout l'air de bien comprendre ce qu'ils disaient, et se félicitait de l'heureux hasard qui lui avait fait rencontrer deux compatriotes à l'étranger.

« Quand les Siciliens parlaient anglais, elle remarquait leur accent étranger et déplorait la faiblesse de sa voix qui ne lui permettait pas de leur apprendre à prononcer correctement sa langue. Vers le soir, elle nous prévint que le lendemain elle parlerait italien, et elle entra ensuite dans une discussion avec les deux Anglais, sur le point de savoir lequel des Siciliens présents parlait le mieux l'anglais. Ainsi se termina cette journée, si pleine de merveilles, non seulement pour nous, mais aussi pour les étrangers présents.

« Nous aspirions à cette date du 16 où nous pourrions de nouveau parler italien avec notre chère malade... Cependant, elle nous annonça qu'elle était native de Sienne, et nous décrivit minutieusement les œuvres d'art de cette cité. Je ne sais si d'autres jugeront comme moi, mais pour ce qui me concerne, ce langage en pur toscan me parut aussi merveilleux que l'anglais. Il est impossible d'acquérir les douces modulations de cette langue harmonieuse sans être né dans le pays, et la jeune fille elle-même semblait prendre plaisir aux magnifiques expressions dont elle se servait[1]. Elle avait complètement oublié le dialecte sicilien, sauf quelques mots qui rappelaient l'italien... Elle resta dans cet état jusqu'au 18. »

1. Note de la traductrice. — Le dialecte sicilien, tel qu'il est parlé par les classes moyennes, est effectivement une langue toute différente du toscan, et l'accent aussi est totalement différent. Il y a 50 ans, il y avait si peu de rapports entre les deux contrées, qu'il est bien peu probable que Ninfa eût jamais parlé avec un Toscan.

La fin de cette intéressante observation est donnée en abrégé :

La malade avait prédit que, le 18, la paralysie disparaîtrait entièrement; c'est ce qui arriva. Ce qu'il y eut de curieux, c'est qu'à mesure que la paralysie disparaissait, la malade qui jusque-là avait parlé en pur toscan, passait *au milieu d'une phrase* au dialecte sicilien, qui était sa langue maternelle; elle ne se rappela, par la suite, aucune des langues qu'elle avait parlées si miraculeusement.

Dans un moment de transe, elle écrivit au Dr Cervello qu'elle serait assaillie de terribles convulsions le 22; à son état normal, elle n'en savait rien, et le 19 et le 20, ignorant ce qu'elle avait prédit, elle reprit force et courage et fut assez bien le 21 pour sortir.

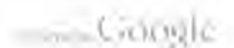
*Troisième phase.* — Le Dr Cervello divise cette phase de la maladie en sept périodes; la première, allant du 22 au 27, comprend les plus violentes convulsions observées sur le sujet; ce fut à tel point qu'il fallut préparer une chambre matelassée pour la malade. Le somnambulisme constitue également l'une des particularités de cette période; la malade put ourler à la perfection un mouchoir, les yeux fermés. La seconde période commença le 28, après un répit de vingt-quatre heures, et fut caractérisée par une grande lucidité, mais avec impossibilité de reconnaître les personnes qui l'entouraient. A ce moment, le Dr Raffaello se trouva à même de lui donner quelque assistance par le moyen de ce qu'on appelait alors magnétisme animal, et elle en retira un véritable soulagement; le sommeil artificiel la reposa et lui rendit des forces. Certes, cette science était alors dans l'enfance et pratiquée surtout par des charlatans; aussi le Dr Cervello se croit obligé, dans son mémoire, de s'excuser d'avoir permis de recourir à un traitement magnétique.

Il est curieux de noter que, certains symptômes de cette curieuse maladie restant totalement inexplicables, le Dr Cervello en fut réduit finalement à accéder à la requête pressante du confesseur de la malade qui désirait l'exorciser

comme possédée par des démons; il dut donner son autorisation; la singulière cérémonie eut lieu, et il est inutile d'ajouter qu'il n'en résulta pas le moindre soulagement pour la malade.

Le 4 octobre, la jeune Filiberto présenta la première crise de la troisième période, avec nouvelle « transposition des sens » et de longues attaques de catalepsie. Elle continuait à prescrire, à l'état de transe, les remèdes médicaux à employer. Entre autres, elle prédit que les sens seraient localisés exclusivement dans le doigt médius de chaque main. Pour diminuer la durée des accès de catalepsie, elle dit : « Donnez-moi de petites doses de sirop de térébenthine; cinq minutes après le début de la crise, comprimez-moi le front et soufflez-moi derrière les oreilles[1]. » Pendant cette période, la malade eut une crise caractérisée par une chaleur brûlante de tout le corps dont le tégument devint rouge comme dans la scarlatine; de violentes convulsions s'emparèrent d'elle, et avec sa face gonflée et tuméfiée, ses cheveux hérissés comme sur une tête de Méduse, l'aspect, dit le Dr Cervello, était épouvantable ! La quatrième période commença le 9 octobre; le matin, la pauvre Ninfa paraissait entièrement calme, tout heureuse et pleine de gaieté, ignorant absolument avoir prédit, à l'état de transe, qu'elle serait prise au milieu de ce jour des crises les plus terribles. Elle avait aussi annoncé qu'elle resterait quarante-huit heures sans manger, incapable de rien avaler; qu'elle perdrait tous ses sens et que dans les moments de transe elle n'entendrait que par l'épine dorsale. Tout se vérifia exactement. Elle avait prédit encore que la cinquième et la sixième période seraient assez douces, n'entraîneraient par trop de souffrance et seraient principalement marquées par du somnambulisme. Sur ces entrefaites, sous l'influence magnétique, elle prédit une terrible atteinte pour le 31 octobre et en même temps que sa lucidité somnambulique disparaîtrait le même jour,

1. Cela a été fait en pareil cas à Lyon, en 1787, par le professeur Pététin; mais il est évident que cette jeune Panormitaine ne pouvait avoir rien lu de ce fait qui n'était connu que de la Faculté de médecine. N. C.



*désigné pour sa mort.* Il serait trop long de décrire les moyens habiles employés par le Dr Cervello pour combattre cette idée et comment, dans des séances ininterrompues, il réussit graduellement à modifier la conviction qu'elle avait de sa mort et à lui arracher quelques remèdes destinés à la faire éviter. Qu'il nous suffise de dire qu'avec l'aide du Dr Raffaello, qui se servit de son pouvoir magnétique, l'attaque du 31 fut atténuée et après des spasmes terribles du cœur et des convulsions, le calme devint absolu, et graduellement, avec le secours du magnétisme, un sommeil réparateur fut obtenu; la guérison complète n'était plus éloignée.

*Cinquième phase et déclin de la terrible maladie.* — Pendant tout le mois de novembre et jusqu'au 21 décembre, l'amélioration s'accentua de plus en plus, interrompue occasionnellement par des accès de douleur au cœur, des convulsions et de la paralysie légère; la malade put sortir fréquemment. Le 21 décembre (conformément à sa prédiction) elle présente une période douloureuse de cinq jours, et le 26, exactement un an, jour pour jour, après la première apparition de sa maladie, elle se trouva radicalement guérie.

Ici s'arrête le mémoire du Dr Cervello. Je puis seulement ajouter, dit Mme Whitaker, que Ninfa Filiberto vit encore, a été heureusement mariée, est mère et grand'mère, et a depuis lors toujours joui d'une bonne santé et sans le retour d'aucun des symptômes extraordinaires qui avaient marqué sa curieuse maladie.

Mme Whitaker est une dame italienne qui habite la villa Malfitano, à Palerme; comme nous l'avons vu, elle garantit la sincérité du Dr Nicolo Cervello, et de même celle de toutes les autres personnes appartenant au monde scientifique et à la bonne société qui ont pu témoigner des faits ci-dessus. La rédaction du *Journal of the psych. research* attire l'attention sur les nombreux indices d'auto-suggestion qui ressortent du récit, sur la facile suggestibilité du sujet et, quant à ce qui concerne le côté merveilleux de la lucidité et du parler en langues étrangères, sur les lacunes que contient le récit, etc.;

enfin, elle considère le cas comme un exemple **intéressant** de « pseudo-possession ».

Il est évident que les faits ci-dessus donneront lieu à des interpréations diverses, à cause de leur caractère insolite et de leur complexité, et selon qu'ils seront appréciés par un médecin de l'École ou par un occultiste. Le neurologiste, s'appuyant sur la multiplicité des accès convulsifs, des phénomènes moteurs et sensoriels et sur leur allure protéiforme, y verra une forme anormale, aberrante d'hystérie, mais en convenant de la grande difficulté qu'il y a à faire rentrer ce cas dans le cadre classique de l'hystérie. Disons à ce propos qu'il est fâcheux que nous ne soyons pas renseignés sur la présence ou l'absence, chez le sujet, des stigmates de l'hystérie. A en juger d'après l'observation donnée par le Dr Cervello, en dehors des étranges phases où il a passé, le sujet semblerait n'avoir présenté aucun signe qu'on puisse mettre sur le compte d'une hystérie franche. Il est également difficile d'expliquer la série des phénomènes observés par une intoxication qui, frappant plus particulièrement les centres nerveux, aurait réveillé la diathèse hystérique latente, diathèse qui, une fois la série des accidents hystériques close, se serait de nouveau assoupie pour s'éteindre à jamais par la suite.

L'occultiste, médecin ou non, devant la difficulté de faire rentrer tous les faits observés dans la catégorie des phénomènes hystériques, recherchera leur explication ailleurs : mais ni l'automatisme psychologique, ni la conscience subliminale, ni l'extériorisation de la sensibilité ou d'un double, ne pouvant suffire à expliquer cette aptitude remarquable qu'avait le sujet de comprendre et de parler une langue qu'il n'avait jamais apprise ni entendu parler, il sera amené à tort ou à raison à invoquer l'influence des esprits s'incarnant chez le sujet. Toute question de fraude et de simulation, de la part de la malade et des personnes qui l'entouraient, étant écartée, reste, en effet, ce fait extraordinaire, merveilleux, de la substitution, à la langue maternelle du sujet, d'une langue étrangère à peine ou jamais entendue par lui, et qu'il se met à parler couramment, avec aisance, avec une correction

presque absolue, sans aucune faute contre le génie de cette langue qu'il semble avoir vécue, sans accent étranger, et avec toutes les nuances d'intonation voulues.

Dans la littérature spirite, on trouve de nombreux exemples de médiums ayant obtenu par l'écriture automatique ou autrement des communications formulées dans une langue étrangère à la leur et dont ils ne connaissaient aucunement le sens (cas de Guldenstubbe, cas cités par Aksakof, etc.). Le fait de Ninfa Filiberto est plus extraordinaire que la plupart d'entre eux ; c'est pourquoi nous avons tenu à le faire connaître aux lecteurs des *Annales*, mais sans nous attacher à leur offrir, pour l'expliquer, aucune théorie personnelle.

D. L. HAHN.

# LE RÊVE

Par M. le colonel de ROCHAS

---

La quatrième conférence, donnée à l'hôtel des Sociétés savantes sous le patronage de l'Institut psychologique international, a eu pour sujet *le Rêve*. Ce titre prometteur avait attiré un grand nombre de personnes qui, pendant une heure et demie, ont attendu que l'orateur, M. Bergson, sortît de la psychologie classique[1] pour faire connaître les documents nouveaux fournis par la science psychique.

Le savant professeur du Collège de France n'a pas eu cette audace, et sa conférence, d'ailleurs charmante, s'est terminée juste au point où son auditoire espérait la voir commencer.

1. Cette psychologie classique semble n'avoir pas fait grand progrès depuis fort longtemps.

Il y a près de cent ans, Walter Scott écrivait dans sa *Démonologie :*

« Si l'on rêve de duels, le bruit qu'on entend réellement devient aussitôt la décharge des pistolets de combattants. Si un orateur prononce un discours en dormant, tout bruit qu'il perçoit est transformé en applaudissements de son auditoire supposé. Si le dormeur est transporté par son rêve au milieu des ruines, le bruit lui paraît celui de la chute de quelque partie de cette masse. »

J'avais au lycée de Grenoble, en 1855, un camarade qui, souvent, parlait en dormant; un soir de sortie, il dormait déjà d'un sommeil agité quand plusieurs de nous rentrèrent au dortoir; on essaya de le réveiller et on s'aperçut qu'en touchant successivement diverses parties de son corps on évoquait chez lui l'idée de scènes où ces parties jouaient un rôle; ainsi quand on agissait sur la plante des pieds, il s'adressait à une interlocutrice qu'il priait de prendre un lit plus long, etc. — J'ai publié cette observation en 1887 (*Les Forces non définies*, p. 300).

Je n'ai pas étudié spécialement la question; mais, au cours de mes recherches, j'ai pu constater qu'il y avait beaucoup de particularités dans le rêve qu'on ne pouvait expliquer uniquement par des *répercussions de sensations physiques* ou des *rappels de souvenir*. Le sommeil magnétique et la suggestion permettent souvent, du reste, de remplacer par des expérimentations précises les observations plus ou moins vagues des psychologues officiels[1].

Ce sont ces points, auxquels le conférencier n'a fait qu'une discrète allusion, que je me propose simplement d'indiquer ici.

M. Bergson a dit : « Nous ne savons presque rien du sommeil profond. Les rêves qui le remplissent sont, en règle générale, des rêves que nous oublions; quelquefois, cependant, nous en retrouvons quelque chose. Et alors c'est un sentiment tout spécial, étrange, intraduisible, que nous éprouvons. Il nous semble que nous revenons de très loin, très loin dans l'espace et très loin dans le temps. Ce sont sans doute des scènes extrêmement anciennes, *scènes de jeunesse ou d'enfance que nous revivons alors dans tous leurs détails*, avec la nuance affective qui les colora et imprégnées de cette fraîche sensation d'enfance et de jeunesse que nous chercherions vainement à ressusciter pendant la veille. »

On pourra voir, dans un article publié en 1895 par les *Annales*[2], comment, en approfondissant le sommeil magnétique chez un jeune étudiant, j'ai ramené progressivement la mémoire du dormeur à des souvenirs de plus en plus anciens

1. J'ai suggéré à plusieurs sujets d'avoir, pendant la nuit, des rêves déterminés. Ces rêves se sont réalisés; pendant toute la nuit, les dormeurs se sont agités et ont parlé, au dire des personnes qui couchaient dans la même chambre. La première fois, j'avais oublié de suggérer en même temps le souvenir au réveil, de sorte que je crus que la suggestion n'avait pas réussi; mais, quand j'eus pris cette précaution, je pus entendre raconter, le lendemain, des histoires fort amusantes, brodées diversement par l'imagination des divers individus sur un même thème, comme par exemple leur entrée au paradis. L'impression ressentie est si vive que l'un d'eux m'a confié, en termes émus, la profonde tristesse éprouvée par lui au réveil, lorsqu'il dut quitter, pour aller à son bureau, les béatitudes éternelles auxquelles il s'était si bien habitué.

(*Les Forces non définies*, p. 275. — Paris, 1887.)

2. *Les Impressions d'un magnétisé racontées par lui-même.*

qu'il avait oubliés à l'état de veille et qu'il a pu ensuite rédiger en détail, parce que je lui avais donné la suggestion de se les rappeler au réveil.

La sensation de vol que tant de gens éprouvent est expliquée d'une façon bien plus vraisemblable par l'hypothèse du corps astral et de son dégagement que par l'explication officielle actuelle qui l'attribue simplement à ce que, étant couché, on ne sent pas la pression du sol sous ses pieds; car alors, ce rêve devrait être presque constant puisque c'est la situation normale du dormeur.

Le dégagement du corps astral, pendant le sommeil. a pour preuves de sa réalité d'autres observations telles que celle-ci qui est rapportée dans les *Comptes rendus de la Société dialectique de Londres* (II, III); elle est due au physicien Varley, membre de la « Royal Society » et électricien de la Compagnie du télégraphe atlantique.

« Je devais, dit-il, m'embarquer sur le bateau le lendemain matin et je craignais de ne pas me réveiller à temps, mais il me vint à l'idée *d'avoir la ferme volonté de le faire*, ce qui m'avait déjà réussi plusieurs fois. Le matin arrivé, je me vis moi-même dormant dans mon lit d'un lourd sommeil. J'essayai de me réveiller, mais je n'y réussis pas. Je me sentais préoccupé pour trouver un moyen efficace d'y arriver quand je vis un tas de bois de construction entassé dans la cour et deux hommes qui s'en approchaient. Ils montèrent sur le tas et soulevèrent une grosse poutre. Je conçus alors l'idée de faire rêver à mon corps qu'un obus, qui partait en sifflant, éclatait devant moi et qu'un éclat de bombe avait déchiré ma figure. Cela me réveilla, mais je conservai parfaitement le souvenir de mon rêve.... Je sautai immédiatement à bas du lit, je courus à la fenêtre et je vis là, devant moi, dans la cour, le tas de bois de construction et les deux hommes, exactement comme venait de le voir mon esprit. Je ne connaissais absolument rien de la localité où je me trouvais. Il faisait nuit quand j'étais arrivé la veille et je ne savais pas du tout qu'il y avait une cour dans la maison. Il est évident que j'avais vu toutes ces choses pendant que mon corps dormait; je ne pus voir le bois qu'en avançant la tête hors de la fenêtre ouverte. »

Cet exemple tend à prouver qu'on ne doit pas admettre comme exacte l'affirmation suivante de M. Bergson :

« Dans le sommeil proprement dit, dans le sommeil qui intéresse notre personne tout entière, ce sont des souvenirs et *toujours des souvenirs qui composent la trame de nos rêves.*

En voici un autre emprunté à la *Psychologie expérimentale* du Dr Karl du Prel :

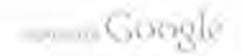
« Je priai M. Notzing, à Munich, notre hypnotiseur dans les expériences faites avec Mlle Lina[1], de tenter cet essai : Donner à Mlle Lina, pendant l'hypnose, l'ordre posthypnotique de rêver la nuit suivante d'une personne déterminée, de se mettre en rapport avec elle, de ne pas oublier le rêve, et de le raconter le lendemain.

« Cet ordre posthypnotique impliquait donc une fonction transcendante psychologique du domaine de l'imagination, dont l'accomplissement était remis au temps normal du sommeil. J'avais quelque raison de croire à la réussite de l'expérience, parce qu'on peut produire des hallucinations à l'état même de veille par des ordres posthypnotiques. Le rêve n'étant foncièrement pas autre chose qu'une suite d'hallucinations, il est évident qu'une hallucination posthypnotique peut être reportée aussi au temps du sommeil normal et se produire même plus facilement en cet état.

« Mais, comme la confiance personnelle ne doit jouer aucun rôle dans des expériences scientifiques et que le développement seul de l'expérience doit imposer la conviction, je laissai le choix de la personne dont il serait rêvé aux expérimentateurs; car des sceptiques malveillants auraient objecté que j'avais concerté la chose avec Lina.

« Ceux donc qui firent cet essai firent donner à Lina l'ordre de rêver la nuit suivante de M. F. L. Lina ne l'avait jamais vu, ne savait rien de l'endroit où il demeurait ; cet

1. Le sujet employé était une jeune femme exerçant la profession de modèle à Munich et présentant de remarquables facultés pour recevoir les suggestions orales, musicales, et même mentales. Par une singulière coïncidence elle s'appelait Lina, comme le sujet sur qui j'ai expérimenté à Paris depuis quelques années et qui possède des qualités tout à fait analogues.



ordre posthypnotique impliquait donc une hallucination nécessitant pour la produire une faculté transcendante, la clairvoyance.

« Cette expérience réussit pleinement. Lina était invitée pour l'après-midi suivant chez un des expérimentateurs ; elle vint, et raconta comme une chose étonnante et inexplicable qu'elle avait rêvé toute la nuit de M. F. L. Elle décrivit exactement sa personnalité, donna divers détails sur sa manière de parler, son costume, etc. Elle l'avait vu se reposer dans un fauteuil devant une villa ; elle parla de la vue qu'on avait du toit de la maison sur un lac, du voisinage d'un bois, de la présence d'un chien de Saint-Bernard, noir, etc. Tout cela pouvait, il est vrai, avoir été dans l'imagination des expérimentateurs ; et, si l'on y tient absolument, j'admets que l'hypothèse de la transmission de pensée était possible. Mais Lina dit aussi — ce qu'aucun des assistants ne savait — qu'il y avait de jeunes chiens dans la villa, ce que l'on constata plus tard. Elle raconta encore que M. F. L. avait soigné une dame qu'elle dépeignit ; cette description ne se rapportait point du tout à la femme de M. F. L., mais bien à une amie de la famille, que l'on reconnut au portrait qu'elle en fit.

« Le rêve de Lina ne correspondait évidemment pas à la situation du moment de M. F. L., car il ne restait pas dehors pendant la nuit et les habitants de la villa dormaient ; il a fallu, pour la production de ce rêve, qu'une vue à distance ait eu lieu, soit dans le passé, soit dans l'avenir. Cette vue à distance de Lina a été d'ailleurs constatée plusieurs fois, et il existe là-dessus quelques notes rédigées et signées, *ante eventum* naturellement. »

Je me bornerai à mentionner ce que l'on a appelé les *rêves rétrospectifs* ou *ataviques* parce que, ne correspondant en rien aux actions et aux instincts du rêveur, ils le plongent « dans les périodes depuis longtemps passées de développement de la conscience générale de son espèce[1] ».

C'est par ces retours de conscience dans « ce qui a été senti et vécu par quelqu'un de nos aïeux plus ou moins pro-

1. MARIE DE MANACEINE, *Le sommeil tiers et notre vie*, p. 319.
2. *Loc. cit.*, p. 339.

ches ». qne Mme de Manacéine explique encore ce que Walter Scott a désigné sous le nom de *sentiment de la préexistence* et qui consiste en ceci qu'un milieu insolite, que nous apercevons pour la première fois de notre existence, nous paraît tout à coup bien connu et même familier.

Balzac a donné de cette sorte de rêves un exemple qu'il nous paraît intéressant de reproduire, surtout à cause de l'explication qu'il en propose[1].

Il était alors au collège de Vendôme avec son ami Louis Lambert, dont il a écrit la biographie. Un jour de fête, les Pères emmenèrent leurs élèves visiter le château de Rochambeau, situé dans les environs.

« Ni moi, ni Lambert, nous ne connaissions la jolie vallée du Loir où cette habitation a été construite. Aussi son imagination et la mienne furent-elles très préoccupées la veille de cette promenade qui causait dans le collège une joie traditionnelle. Nous en parlâmes toute la soirée. Quand nous fûmes arrivés sur la colline d'où nous pouvions contempler le château assis à mi-côte, et la vallée tortueuse où brille la rivière en serpentant dans une prairie gracieusement échancrée, Louis Lambert me dit : « — Mais j'ai vu cela, cette nuit, en rêve! » — Il reconnut et le bouquet d'arbres sous lequel nous étions, et la disposition des feuillages, la couleur des eaux, les tourelles du château, les accidents, les lointains, enfin tous les détails du site qu'il apercevait pour la première fois. Nous étions bien enfants l'un et l'autre; moi, du moins, qui n'avais que treize ans; car, à quinze ans, Louis avait la profondeur d'un homme de génie; mais, à cette époque, nous étions tous deux incapables de mensonges dans les moindres actes de notre vie d'amitié. Si Lambert pressentait d'ailleurs par la toute-puissance de sa pensée l'importance des faits, il était loin de deviner d'abord leur entière portée; aussi commença-t-il a être étonné de celui-ci. Je lui demandai s'il n'était pas venu à Rochambeau pendant son enfance, ma question le frappa; mais après avoir consulté ses souvenirs, il me répondit négativement. Cet événement, dont l'ana-

1. *Louis Lambert.*

logue peut se retrouver dans les phénomènes du sommeil de beaucoup d'hommes, fera comprendre les premiers talents de Lambert...

« Louis me dit : « Si le paysage n'est pas venu vers moi, ce qui serait absurde à penser, j'y suis donc venu. Si j'étais ici pendant que je dormais dans mon alcôve, ce fait ne constitue-t-il pas une séparation complète entre mon corps et mon être intérieur? N'atteste-t-il pas je ne sais quelle faculté locomotive de l'esprit équivalant à la locomotion du corps? Or, si mon esprit et mon corps ont pu se quitter pendant le sommeil, pourquoi ne les ferais-je pas également divorcer ainsi pendant la veille? Je n'aperçois point de moyen terme entre ces deux propositions. Mais allons plus loin, pénétrons les détails. Ou ces faits se sont accomplis par la puissance d'une faculté qui met en œuvre un second être à qui mon corps sert d'enveloppe, puisque j'étais dans mon alcôve et voyais le paysage, et ceci renverse bien des systèmes; ou ces faits se sont passés soit dans quelque centre nerveux dont le nom est à savoir et où s'émeuvent les sentiments, soit dans le centre cérébral où s'émeuvent les idées. Cette dernière hypothèse soulève des questions étranges. J'ai marché, j'ai vu, j'ai entendu. Le mouvement ne se conçoit point sans l'espace, le son n'agit que dans les angles ou sur les surfaces, et la coloration ne s'accomplit que par la lumière. Si, pendant la nuit, les yeux fermés, j'ai vu en moi-même des objets colorés, si j'ai entendu des bruits dans le plus absolu silence et sans les conditions exigées pour que le son se forme, si dans la plus profonde immobilité j'ai franchi des espaces, nous aurions des facultés internes, indépendantes des lois physiques extérieures; la nature matérielle serait pénétrable par l'esprit. Comment les hommes ont-ils si peu réfléchi jusqu'alors aux accidents du sommeil qui accusent en l'homme une double vie? N'y aurait-il pas une nouvelle science dans ce phénomène? ajouta-t-il en se frappant le front; s'il n'est pas le principe d'une science, il habite certainement en l'homme d'énormes pouvoirs; il accuse au moins la désunion fréquente de nos deux natures, fait autour duquel je tourne depuis si longtemps. J'ai donc enfin trouvé un témoignage de

la supériorité qui distingue nos sens latents de nos sens apparents! *homo duplex!* »

Quant aux *rêves prophétiques*, M[me] de Manacéine les explique « ou bien par la supposition que nous possédions toutes les données nécessaires pour nous attendre à tel ou tel acte de la part de telle ou telle personne, mais sans en avoir conscience, sans y prendre garde, ou bien par une simple coïncidence, un simple hasard ». J'avoue qu'en face de la précision de certains détails, il faut admettre une prévision de l'avenir tellement nette qu'elle déroute l'entendement des spiritualistes aussi bien que des matérialistes.

En dehors des instruments qui servent à le mesurer, en se basant sur la durée de la révolution de la terre autour du soleil, le *temps* est pour nous une énigme, et on se demande comment les dormeurs peuvent le compter pour arriver à se réveiller à heure fixe. On a bien dit que l'organisme humain était soumis à des mouvements périodiques tels que la respiration et les battements du cœur, et que le calcul inconscient du nombre et de la durée de ces mouvements constituait le phénomène étudié par Karl du Prel, sous le nom de *La Montre dans la tête*[1]. On pourrait ajouter que l'homme possède encore la mesure du temps dans les fonctions périodiques de la faim et de la soif, de la veille et du sommeil, des fièvres intermittentes, etc., mais tout cela rend mal compte des phénomènes exceptionnels qu'on observe dans cet ordre d'idées et auxquels il faut toujours se reporter quand on veut apprécier la valeur d'une théorie. Tant qu'on n'obtenait la rotation des tables qu'au contact des doigts, l'hypothèse des mouvements inconscients était acceptable; elle est tombée dès qu'on a produit des mouvements à distance.

Je rappellerai d'abord que tous ceux qui ont expérimenté sur la suggestion ont constaté que, chez les sujets prédisposés, les suggestions s'exécutaient mathématiquement à l'échéance fixée, que cette échéance fût à quelques minutes ou à plusieurs mois de distance. Et, de même qu'on peut faire passer plusieurs courants à la fois, même en sens con-

1. KARL DU PREL, *Le dédoublement du moi dans le rêve. — Philosophie du Mysticisme.*

traire, dans un même fil télégraphique, de même on peut faire donner à un même sujet par plusieurs personnes et à diverses dates un grand nombre de suggestions à échéances différentes sans que ces suggestions se nuisent réciproquement. Si le sujet compte inconsciemment par les mouvements rythmiques de son organisme, quels calculs compliqués ne doit-il pas faire pour une suggestion d'une année? Si ce sont les jours qui le guident, comment apprécie-t-il une durée de quelques minutes?

On peut se demander si cette conscience de l'heure est permanente dans ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *subconscient*, et si, voilée ordinairement par les distractions de la vie extérieure, elle se révèle seulement dans certaines conditions physiologiques favorisées par le sommeil.

Si cette hypothèse était exacte, un dormeur éveillé à un moment quelconque devrait pouvoir indiquer l'heure. L'expérience est difficile à réaliser; car, en réveillant le dormeur, on le ramène dans les conditions où le subconscient cesse de se manifester. Il y a cependant des exemples qui tendent à faire admettre cette théorie.

D'après le baron du Potet[1], un M. Deschamps possédait quelquefois la faculté de pouvoir indiquer l'heure à une minute près, quel que fût son état ou sa situation. Une fois, on le réveilla subitement dans la nuit et on lui demanda l'heure; il répondit correctement : « Deux heures », et il ajouta : « Je vais comme l'horloge des Tuileries. »

Le Dr Karl du Prel rapporte qu'une personne de sa connaissance, M. Wilhelm Frässdorf, lui a écrit, en parlant de sa femme :

« C'est merveilleux comme elle possède la notion du temps. Quand, la nuit, je regarde une montre, elle m'indique exactement l'heure que je lis sur le cadran. Bien des fois je lui ai demandé quel jour de la semaine tomberait le premier jour de tel mois; elle me répondait presque immédiatement conformément à l'indication de l'almanach que j'avais sous les yeux. » Ce cas n'est pas très concluant, car on peut l'at-

1. *Journal du magnétisme*, v. 245.

tribuer à une transmission de pensée[1]. Mais en voici d'autres plus compliqués.

Le célèbre docteur Kerner soignait une somnambule en suivant ses prescriptions[2]. « A 11 heures du matin, disait-elle, il faut qu'on me réveille en me faisant sept passes sur les yeux. » — Le docteur Kerner avança secrètement l'horloge de manière qu'elle sonna l'heure deux minutes avant. La somnambule ne bougea que lorsque les deux minutes furent écoulées et elle dit alors au docteur : « Maintenant il est 11 heures, réveille-moi. »

« Elle réglait toujours, ajoute-t-il, son sommeil et ses ordonnances d'après l'horloge de la maison. Si, pendant son sommeil, on avançait ou reculait celle-ci, cela n'avait aucune influence sur sa durée qui était exactement égale au temps que l'horloge aurait dû marquer. Mais si l'on changeait l'heure sur l'horloge pendant qu'elle était éveillée, alors son sommeil et ses ordonnances se réglaient en conséquence. »

Une autre somnambule étudiée par le professeur Eschenmayer[3] appréciait l'heure exacte du lieu où elle était, à une seconde près, sans avoir recours à aucune montre, et indiquait de combien les autres horloges avançaient ou reculaient.

Une troisième se réglait d'après une horloge à Hambourg, bien qu'elle habitât à une heure de distance[4].

Je terminerai cette revue rapide en revenant à des phénomènes beaucoup moins rares et plus utiles; je veux parler des applications thérapeutiques du rêve.

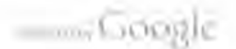
La suggestion, on le sait, ne prend d'ordinaire (et fort heureusement) que sur les sujets qui l'acceptent; de là un art spécial pour la donner en faisant intervenir tantôt l'au-

1. Il en est de même du cas cité ainsi par M[me] de Manacéine (p. 36) : « Broussais rapporte qu'un M. Chevalier possédait cette faculté à un degré très développé ; on pouvait le réveiller à n'importe quel moment de la nuit et lui demander quelle heure il était. Il répondait à la question sans même jeter un regard sur sa montre et ne se trompait jamais dans ses réponses, de sorte qu'en dormant il devait avoir la notion exacte du temps écoulé. »

2. *Histoire de deux somnambules*, 72, 215, 297.

3. *Essai sur la magie apparente*, 91.

4. Siemers, *Expériences sur le magnétisme animal*, 232.



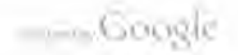
torité, tantôt la persuasion dans les circonstances les plus favorables pour que le patient n'ait pas la tentation de se raidir contre les idées qu'on veut lui imposer. Il n'en est certainement pas de plus propices que le rêve qui, on l'a vu, peut être facilement suggéré.

Pour ma part, j'ai, il y a déjà longtemps, corrigé deux personnes de défauts enracinés en leur faisant voir en songe les conséquences de ces défauts. La *Revue d'hypnotisme* a cité plusieurs cas de guérisons de maladies obtenues, grâce au même procédé, par des médecins de l'École de Bordeaux; et, si ma mémoire ne me trompe pas, l'une des malades a été guérie en faisant, en rêve, un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lourdes.

Le cas suivant, qui remonte à douze ans, est un des premiers qui aient été observés; il a été raconté par le docteur du Prel, dans sa *Psychologie expérimentale*.

« M'associant à quelques amis, membres de la Société de psychologie scientifique de Munich, je commençai cette expérience le 26 mai 1889. L'un d'eux, B. P., eut la complaisance de s'offrir comme sujet; un autre, le docteur G., comme suggestionneur. Le premier, blessé à Sedan d'un coup de feu à l'épaule, ne jouissait pas de l'usage libre de son bras qui lui causait encore de violentes douleurs. Il fut mis en peu de minutes en état d'hypnose, état qui se manifesta par l'« automatisme » du bras cataleptique. Puis, interrogé sur sa blessure et sur le soulagement qu'on pourrait apporter à ses douleurs, il parla en termes brefs de morphine (mauvais moyen d'ailleurs), et de bains froids pour le bras, qui ne pourraient le soulager que pendant une demi-heure. Voilà qui n'avait rien du langage précis d'un somnambule médical. Le docteur G. lui donna alors cet ordre posthypnotique :

« — Vous rêverez cette nuit; vous vous rappellerez les grandes et multiples souffrances que vous a déjà causées votre blessure; vous vous le rappellerez avec tant de force que vous serez uniquement occupé de la pensée de trouver un remède à vos maux. Et je vous dis que vous en trouverez un. Vous apprendrez en rêve comment guérir parfaitement vos maux. Ce remède ou cette méthode curative s'imprimeront si bien



dans votre mémoire que vous vous en souviendrez à merveille demain matin en vous réveillant, et vous en garderez le souvenir jusqu'à ce que vous ayez vu le docteur du Prel, auquel vous raconterez votre rêve dans tous ses détails. Ce que je vous ai dit arrivera, *et doit arriver*.

« Puis il lui ordonna, comme cela se fait toujours, de se réveiller sans douleur, gai et n'éprouvant aucune fatigue.

« Nous laissâmes ensuite B. P. se reposer pendant quelque temps; après quoi on le réveilla tout doucement. Il avait oublié tout ce qui s'était passé, et nous évitâmes toute allusion. Lorsque j'allai le voir le lendemain dans la journée, il crut que je venais pour les affaires de la Société. Je me mis à parler de la séance hypnotique de la veille et il s'en plaignit, disant qu'elle lui avait mal réussi. Cependant, il n'avait pas eu de douleurs après la séance, chose d'autant plus étonnante que le temps était orageux. Mais une fois couché, ses douleurs avaient été si vives qu'il n'avait fait que se retourner sur son lit et ne s'était endormi qu'à 3 heures du matin. Puis il avait eu un rêve extraordinaire. Une voix s'était fait entendre, lui reprochant d'être négligent et de ne rien employer contre ses douleurs; il lui fallait, disait-elle, commencer par des lavages froids. Puis, avait continué la voix, il faudrait mettre des compresses d'eau magnétisée recouvertes de caoutchouc jusqu'à évaporation complète : voilà ce qui le soulagerait et mettrait peut-être fin à ses douleurs. Ce rêve lui avait paru si étrange qu'il l'avait raconté à sa femme le matin même.

« Celle-ci me confirma le récit de son mari. J'expliquai alors à M. B. P. que le rêve était l'accomplissement posthypnotique de l'ordre qui lui avait été donné la veille, et je lui conseillai d'essayer ce qu'il avait rêvé. Ainsi fut fait; sa femme magnétisait elle-même l'eau employée pour les compresses.

« Je reçus une lettre d'elle deux mois plus tard, le 24 juillet; le mieux était sensible, les douleurs avaient presque disparu, sauf pendant les journées très chaudes ou pendant celles où le travail de bureau de son mari était énervant ou excessif; beaucoup de journées étaient tout à fait exemptes de douleurs. Le traitement serait continué; elle avait pu même

hypnotiser son mari avec succès et lui avait donné la suggestion d'un second rêve médical. Il avait eu, en effet, un rêve lui apprenant que ses douleurs augmenteraient pendant les chaleurs à venir, ce qui nécessiterait un bain d'eau magnétisée pour son bras et une compresse. Ce rêve avait du reste été un peu confus, et non aussi clair et précis que le premier, ce qu'elle attribuait à la force moindre de sa volonté.

« Le malade m'écrivit, quatre mois après, qu'il était content de son état mais obligé de continuer les compresses pour demeurer sans douleurs. A deux mois de là, il me raconta qu'il était enfin délivré de toute douleur, même en se passant de compresses. Et cet état dura toute une année. Les douleurs revinrent plus tard, les compresses ayant été supprimées pendant de longs mois, et l'été de 1890 ayant été particulièrement orageux. »

Au moment où je corrige ces épreuves, je reçois la *Revue des études psychiques*, dirigées par M. César de Vesme, où se trouve un excellent article de M. Bozzano sur la *Paramnésie et les rêves prémonitoires* auquel je renvoie le lecteur que ces questions intéressent et qui, très certainement, a dû lire les chapitres VII, VIII et IX du livre de Flammarion intitulé : *L'Inconnu et les problèmes psychiques*.

Albert de Rochas.

# IN MEMORIAM FREDERIC W. H. MYERS

Par M. Charles RICHET

---

Le temps n'est pas venu encore où pourront être mis en pleine lumière les mérites et la gloire de Frederic Myers. La postérité et la gloire ne feront que rendre son nom plus illustre; car son œuvre, vaste et profonde, est de celles que le temps doit singulièrement grandir. Aussi bien n'a-t-il jamais eu le souci de ce qu'on appelle la réputation, ou la célébrité, choses vaines qu'il estimait à leur faible valeur. Il avait de plus hautes aspirations; sur toutes choses, l'amour désintéressé de la vérité, la passion de la connaissance. Sans être un mystique, il a eu toute la foi des mystiques, et, par un heureux assemblage de qualités intellectuelles, en apparence contradictoires, il combinait cette foi avec une sagacité et une précision toute scientifiques. Psychologue pénétrant, expérimentateur rigoureux, philosophe profond, il avait aussi toute l'ardeur d'un apôtre.

La grande œuvre qu'il a laissée est incomplète, comme toutes les grandes œuvres; mais l'impulsion donnée à la recherche a été si puissante que sans aucune exception tous ceux qui désormais étudieront par des méthodes scientifiques les sciences dites occultes seront forcés d'être ses élèves. La voie a été tracée, et tracée de main de maître, par lui. Le développement admirable que nous entrevoyons pour ces

sciences dans un avenir plus ou moins lointain, aura toujours Myers pour initiateur. *Principium et fons.* Il sera le maître de la première heure, le héros, qui, abordant résolument des problèmes jusque-là considérés comme insolubles ou absurdes, aura ouvert à l'humanité tout un monde illimité d'espérances.

Mais je ne ferai pas ici l'analyse de son œuvre. Ce serait une tentative prématurée, et, de ma part, téméraire. On me permettra seulement, dans cette réunion où plane la mémoire de notre illustre ami, de rappeler quelque souvenirs personnels. En donnant à notre émotion respectueuse cette forme concrète, et pour ainsi dire anecdotique, nous resterons très près de lui encore. Heureux si je puis faire revivre le souvenir de celui qui a été notre inspirateur et notre guide à tous.

C'est à l'occasion des premières expériences publiées par la Société des recherches psychiques que j'entrai en relation avec Myers et Gurney, et tout de suite, après échange de quelques lettres, la sympathie fut profonde.

Je lui racontai ce que j'avais vu, et je lui fis part de mes espérances. Elles étaient moins vastes que les siennes, et tout d'abord j'étais tenté de l'accuser de crédulité, mais peu à peu il arriva à me convaincre, si bien que presque malgré moi, toutes les fois que j'avais un peu longuement causé avec lui, je me sentais ensuite comme transformé. Peu d'hommes autant que lui ont exercé une influence directrice sur ma pensée. Je trouvais en effet en lui non pas cette foi aveugle et crédule qui accepte toutes les fantaisies qu'une imagination sans critique sévère inspire à ses enthousiastes ; mais le culte de la rigueur scientifique, l'amour de la précision et une érudition sûre, sagace et perspicace. Aussi, toutes les fois que quelque phénomène intéressant dans le domaine des sciences occultes se présentait à moi, ma première pensée était-elle toujours : « Il faudra montrer cela à Myers, et savoir ce qu'il en pense. »

Et c'est ainsi que nous avons pu tous deux, en maintes occasions, à Calmar en Suède, en Saxe à Zwichau, à l'île Ribaud en France, à Paris et à Cambridge, étudier ensemble

quelques-uns de ces phénomènes déconcertants, compliqués, qui par le mélange du vrai avec le faux semblent défier à la foi notre scepticisme et notre crédulité.

Je ne peux pas me rappeler sans émotion ces voyages, ces excursions charmantes où l'esprit de Myers se livrait tout entier. Attentif aux moindres détails, scrutant toutes les conditions expérimentales, proposant des dispositions ingénieuses, infatigable dans son activité à la recherche, inaltérable dans sa confiance, il relevait mon courage souvent abattu, et ne me permettait pas le désespoir ou le découragement. Combien de fois n'avons-nous pas cru avoir surpris la clef du grand mystère! Et quelle énergie ne lui fallait-il pas pour ne pas se laisser troubler par la surprise de quelque misérable incident, qui nous faisait retomber à terre après avoir conçu de sublimes espérances !

Certes, si je suis resté, malgré tout, confiant dans la science des phénomènes psychiques, c'est à lui que je le dois. Sans lui, je serais revenu, probablement sans retour, à la science classique, positive, cette science dont il ne faut jamais dire de mal; car c'est la base la plus solide sur laquelle puisse s'affirmer une conviction, mais enfin dont on peut, sans calomnie, dire que ses vues sont parfois très courtes.

Si nous ne devions accepter que ce qui est prouvé d'une manière absolument irréfutable, nous serions réduits à bien peu de chose. Le mécanisme du monde ambiant est un mécanisme assez grossier, dont nous connaissons, tant bien que mal, les termes principaux; mais nous avons soif d'aller au delà. Il nous faut autre chose que ce mécanisme dont nous ne comprenons même pas l'essence. Nous avons besoin d'hypothèses plus hardies. Et la science ne peut vivre sans ces hypothèses, qui s'avancent beaucoup plus loin que les démonstrations : pour féconder la science, l'hypothèse est nécessaire. Certes la critique scientifique est indispensable; mais il faut savoir distinguer entre l'audace qui conçoit toutes les plus grandioses hypothèses, et la vérité scientifique qui n'admet que la démonstration impeccable.

Voilà ce qui rendait l'influence de F. Myers si profonde; c'est qu'il avait une audace sans limite dans ses hypothèses.

Il croyait fermement à un autre monde, — moins grossier et moins barbare que le monde mécanique qui frappe nos vues rudimentaires ; — mais il ne se croyait pas pour cela, comme tant de spirites, hélas! autorisé à négliger les règles d'une précision expérimentale scrupuleuse.

A l'île Ribaud, quand avec Lodge et Ochorowicz nous étions en présence des faits extraordinaires fournis par Eusapia Paladino, que de longues et attachantes conversations sur tous ces grands problèmes qui nous passionnaient! Ce temps passé, déjà lointain, restera un des souvenirs les plus charmants de ma vie. Et dans cette hospitalière maison de Leckhampton, où j'ai passé de si douces heures, que de souvenirs encore je pourrais évoquer!

C'est à Myers qu'est dû pour une bonne part le succès des congrès internationaux de psychologie, Paris 1889, Londres 1893, Munich 1896, Paris 1900. Grâce à lui un accord, qui paraissait à première vue impossible, a pu être réalisé : l'union entre la science psychologique classique et la science psychique, cette psychologie future à laquelle notre illustre ami travaillait avec tant d'ardeur. Ce n'était pas précisément une tâche facile que d'apprivoiser les psychologues et philosophes de profession, accoutumés à lire Platon, Aristote, Locke et Kant plus qu'à étudier les phénomènes de *trance*, et d'hypnose. Pourtant Myers y a réussi. Il a pu introduire dans les séances de ces congrès les données des sciences, si mal à propos dites occultes, la télépathie, les prémonitions, la suggestion mentale, etc. Non pas qu'il ait voulu faire pénétrer de vive force ces connaissances dans les esprits rebelles, mais au moins a-t-il fait admettre qu'elles avaient quelque valeur, qu'il fallait les discuter, et non les repousser par des *a priori* dédaigneux. Nul plus que lui n'était qualifié pour cette réconciliation; sa parole était toujours respectée; ses conseils toujours écoutés. S'il a été parfois blâmé par les spirites qui le trouvaient trop timide, il a été non moins énergiquement accusé de témérité par les philosophes; mais les uns et les autres, spirites et philosophes, étaient, en dernière analyse, forcés de s'incliner devant la rigueur de sa dialectique, et la sévérité de ses méthodes critiques.

Assurément Myers n'a pas assisté au triomphe définitif de son œuvre — quand donc un triomphe est-il définitif? Mais au moins il aura vu l'évolution, provoquée par lui, grandir rapidement. Aujourd'hui personne ne raille plus ceux qui parlent de télépathie et de pressentiments, et de suggestion mentale, et d'autres phénomènes encore, qui excitaient il y a vingt ans les plaisanteries et presque la commisération des personnes soi-disant raisonnables. Aujourd'hui, grâce à Myers et à ses vaillants collaborateurs, tout un monde nouveau nous est offert, et il faut, en explorateurs que rien n'effraie, y pénétrer. La tâche est devenue plus facile. Le chemin est largement ouvert. L'indifférence et l'hostilité du public et des savants ont été vaincues. Tous les hommes qui réfléchissent ont fini par comprendre qu'il y a là des trésors de vérités nouvelles; plus vraies et plus fécondes que toutes les vérités anciennes. Ce n'est pas le renversement de la science d'autrefois; c'est l'avènement d'une science inconnue, riche en promesses, et même ayant déjà donné un peu plus que des promesses.

La dernière fois que j'ai vu Myers, ce fut en août 1900, à ce Congrès de Psychologie en lequel il avait mis tant d'espérances. Il y apportait le récit très documenté de ses expériences avec M^me^ T., expériences admirables qui avaient entraîné sa conviction profonde et inébranlable. Mais déjà la maladie l'avait frappé, et il lui fallut toute son énergie pour pouvoir assister à nos séances.

Mais peu lui importait la maladie. Il avait, dans ses études, ses expériences, ses réflexions, acquis la conviction que la conscience survit à la destruction du corps; et la mort lui apparaissait comme un passage à une existence nouvelle, une sorte de délivrance, que parfois même il hâtait de ses vœux. Malgré toute sa tendresse pour les siens, malgré les amitiés fidèles qui l'entouraient, malgré le respect et l'admiration de tous ceux qui le connaissaient, il aspirait à entrer dans l'avenir qu'il voyait ouvert devant lui; et il est mort, doucement, plein de joie et de confiance.

Son nom ne périra pas, son œuvre est indestructible. Certes ses amis conserveront fidèlement le souvenir de cette chère

mémoire; jamais ils n'oublieront tant de charme, tant de sagesse, tant de pureté et d'élévation intellectuelles; mais, lorsque ceux-là auront à leur tour, dans quelques rapides années, disparu, le nom de F. Myers restera tout aussi vivant et respecté. Il sera le *maître*, le premier maître. C'est lui qui aura donné le signal d'une science nouvelle; et son nom sera placé en tête de cette psychologie future qui peut-être éclipsera toutes les autres connaissances humaines.

# IN MEMORIAM F. W. H. MYERS

Par A. ERNY

---

C'est avec peine que j'ai appris, par les journaux anglais, la mort de M. F. H. Myers qui avait succédé à sir William Crookes comme président de la Société des recherches psychiques de Londres. Tous ceux qui s'intéressent à ces recherches déploreront comme moi cette mort, hélas! trop prévue, car la maladie le minait déjà depuis plusieurs années.

Né le 6 février 1843, à Kerswick, M. F. W. H. Myers fut nommé, en 1867, inspecteur des écoles du district de Cambridge où il avait fixé sa résidence. Depuis cinq ou six ans, nous étions en relations épistolaires, ayant rapport naturellement à ces recherches psychiques qui nous intéressaient tant tous les deux. Je n'ai pas le droit de rien citer de ces lettres particulières, mais on y sentait l'intérêt profond que lui inspiraient ces excursions dans l'au-delà, et son désir de leur donner le plus de solidité scientifique qu'il est possible de le faire.

C'est à Rome, où son ami William James l'avait engagé à venir, qu'il est mort le 18 janvier 1901, et voici à ce sujet la charmante lettre que sir William Crookes écrivit au Dr Falcomer, le 3 mars 1901 :

« En réponse à votre lettre, je vous annoncerai avec chagrin que notre cher ami et distingué Président de la Société des recherches psychiques, F. W. H. Myers, est mort à Rome le 18 janvier dernier ; c'est une perte incalculable pour

cette Société, surtout arrivant si vite après la mort du professeur Sidgwick... et permettant de graves appréhensions sur l'avenir de ladite Société. Cependant, j'espère très sincèrement qu'ayant été établie d'une façon solide... elle pourra résister à toutes les épreuves[1]...

« Votre très sincère ami,

« W. CROOKES. »

Le Dr Falcomer, dans l'article du *Vessillo Spiritista* d'où j'ai extrait sa lettre, espère aussi comme sir W. Crookes que la Société des recherches psychiques continuera la vaste mission qu'elle s'est imposée... et même qu'elle restera un centre pouvant se livrer à des recherches encore plus vastes.

Pour ma part, je crois aussi que la mort de F. H. Myers a été une grande perte pour la Société qu'il présidait avec une si haute conception du spiritualisme et des idées psychiques; mais, dans sa dernière réunion, cette Société a fait un excellent choix en nommant pour président le professeur *Oliver Lodge;* ce dernier a des idées moins avancées que F. H. Myers, mais il sera, je l'espère, moins systématiquement sceptique que ne l'était le professeur Henri Sidgwick qui, à différentes reprises, présida autrefois la Société des recherches psychiques, et dont l'influence rétrograde (soutenue par Mme Sidgwick) paralysa longtemps les efforts de ceux des membres, qui, comme F. H. Myers, voulaient marcher en avant, et ne pas se confiner éternellement dans l'étude des phénomènes de *télépathie.* Je me souviens très bien qu'à l'époque où F. H. Myers lut, dans une assemblée de la Société, son article sur les expériences médianimiques de *Stainton Moses* (Oxon), le professeur H. Sidwick, quoique très ami avec son collègue, se crut forcé de déclarer *que la Société ne partageait pas les spéculations ou théories* de *M. F. H. Myers.* Il

1. Si par hasard ces lignes tombaient sous les yeux de sir W.Crookes, je le prie de m'excuser si les termes de ma lettre ne sont pas complètement exacts, car je l'ai traduite de l'italien que je ne connais qu'imparfaitement.



eût été plus sage, de la part du professeur Sidgwick, *de parler pour lui*, au lieu de laisser croire qu'il n'était que *le porte-paroles des autres membres...*

Grâce à l'action d'hommes éminents comme sir William Crookes, F. H. Myers, William James, les professeurs Hislop, Olivier Lodge, Barrett, le Dr Hodgson, etc., l'étude des phénomènes a pris une grande extension... si bien que, le 16 juillet 1900, dans une réunion de la Société à Westminster Town Hall, F. H. Myers lut un intéressant article sur les phénomènes qu'il avait observés dans ses séances avec Mrs Thompson, un remarquable médium qui acheva de convaincre M. H. Myers de la réalité des désincarnés, car dans une conversation que cette dame eut avec M. Myers le 5 décembre 1900 (et que rapporte *the Light*) dans son jardin de Cambridge, elle lui dit : *Croyez-vous vraiment que ce soient des esprits qui se communiquent à nous? — Oui*, répondit M. Myers, *je crois fermement que ce sont des esprits, et même je dirai plus : je crois à leur identité, et vous pouvez le répéter à qui bon vous semble.*

Voici encore ce qu'il écrivait de San Remo (en décembre 1899) à Mrs Thompson : « Votre vision m'a beaucoup impressionné. C'est une raison très forte pour les hommes d'espérer (dans l'Au-delà) que de vous voir par votre sincérité (dans les expériences), et par un don de Dieu, être entrée en relations avec des esprits, dont vous pouvez apprécier la haute pureté encore mieux que moi, qui ai eu pourtant le privilège de les connaître sur la terre. »

Jusqu'au jour où il entra en relations avec Mrs Thompson, M. F. H. Myers hésitait encore un peu dans ses conclusions; car, en 1894, lorsqu'il parla de la médiumnité de Stainton Moses devant les membres de la *Spiritualist Alliance*, il ne laissa échapper aucun mot qui pût révéler son opinion sur l'origine spirite de ces communications médianimiques. Il nous avait, dit un rédacteur du *Light*, parlé *confidentiellement* de la possibilité de communiquer avec le monde des invisibles, mais il ne pouvait encore affirmer être absolument sûr de la chose, et tant qu'il n'aurait pas de preuves certaines, il hésitait à en parler publiquement dans les réunions de la Société des recherches psychiques, craignant que ses

membres en général ne fussent pas encore prêts à admettre une telle déclaration.

Cette certitude lui vint d'abord des si curieuses expériences du *Dr Hodgson* avec *Mrs Pipers*, mais surtout grâce à la médiumnité de *Mrs Thompson*, une dame dont la bonne foi, après de nombreuses expériences, lui parut indiscutable et digne de toute sa confiance.

C'est en lisant dans, *the Light* certaines des expériences signées M. T., que M. F. H. Myers demanda au directeur de ce journal le nom et l'adresse de cette dame, avec laquelle pendant deux ou trois ans il expérimenta... sans qu'elle voulût rien accepter comme rémunération. Ce point est très important, car le médium qui se fait payer peut avoir besoin de cet argent pour vivre, mais il n'en est pas moins *intéressé à ce que les expériences réussissent*, et c'est là une grande cause de suspicion.

Après ces nombreuses expériences avec Mrs Thompson, la conviction de F. H. Myers se fixa, et ce fut pour lui une large satisfaction et une forte consolation dans ses dernières années. Dès lors, *le grand voyage,* comme on dit dans le public, lui parut sans danger, et il le vit venir avec sérénité, ainsi que le prouvent ces curieuses paroles : « La mort pour moi n'est pas autre chose que de passer dans une autre chambre. » Aussi sa fille, Sylvia Myers, écrivait de Rome à Mrs Thompson, qu'il leur avait parlé avec calme et presque joyeusement jusqu'à la dernière minute. Mme Myers, qui partageait les idées de son mari, lui rappela tous les amis qu'il allait retrouver.

Quelle mort enviable, et auprès de cette sérénité que donnent les convictions spiritualistes, combien on doit plaindre les matérialistes, les sceptiques ou les indifférents, qui au dernier moment se raccrochent à la vie, comme un naufragé à une planche ! Ne comptant que sur le présent, ils ne voient dans la mort que la fin de tout, et le trou noir béant du tombeau les épouvante d'avance.

Mais revenons à F. H. Myers. Dans sa jeunesse, ayant vécu dans les districts des Lacs, il subit l'influence de *Wordsworth* et des autres *Lakistes*, comme on les appelait alors... ; aussi écrivit-il diverses poésies, entre autres un *Saint Paul*, qui en

1867 fut très remarqué par le public. Depuis lors, toute son attention et ses soins furent tournés vers les expériences psychiques. Dans cet ordre d'idées, il collabora souvent aux *Proceedings* (ou Bulletin de la Société dont il devait devenir le président), et y publia divers articles sur *l'Automatisme*, sur *les Mouvements d'objets sans contact*, sur *le Démon de Socrate*, etc. Un des plus curieux de ces articles fut celui qu'il rédigea en réponse à un article de M. Podmore sur *les Fantômes...* considérés *à son point de vue*, qui était celui du scepticisme intransigeant. M. F. H. Myers répondit par un article intitulé : *Defense of Phantasms of the dead*, « Défense des fantômes des morts ».

Plus tard, M. F. H. Myers publia, avec son ami E. Gurney et M. Podmore, le si curieux livre : *Phantasms of the living, Fantômes des vivants*, que M. Marillier a traduit en français sous le titre absolument dénaturé de *Hallucinations télépathiques!* Mon opinion bien nette, lorsqu'on traduit un livre étranger, est qu'on ne doit pas modifier ou défigurer ni le titre ni le texte.

Ce fut aussi dans les *Proceedings* que parut le grand travail de M. F. H. Myers sur la conscience subliminale.

M. F. H. Myers a aussi publié des *Essais*, parmi lesquels se trouve un curieux article intitulé : *Science and the future life*, « la Science et la Vie future », dont j'ai parlé en 1895 dans mon livre sur les Phénomènes psychiques. Cette curieuse étude sera complétée par une œuvre posthume qui paraîtra en septembre ou octobre, et sera comme le testament spiritualiste de M. F. H. Myers. J'espère bien, si ma santé me le permet, en donner un compte rendu aux lecteurs des *Annales*.

M. F. H. Myers avait épousé, en 1880, la fille cadette de M. C. Tennant et il a laissé plusieurs enfants. Je leur envoie l'expression de ma sincère sympathie, comme celle que j'avais pour leur père et époux. Que ses convictions spiritualistes soutiennent Mrs Myers dans cette cruelle épreuve, qui n'est une séparation éternelle que pour ceux qui disent avec le Dante : *Lasciate ogni speranza.*

A. ERNY.



DE LA

# CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F. W. H. MYERS

*(Suite.)*

---

Je me suis donné beaucoup de peine pour rattacher les images vues dans le cristal aux idées ou objets qui m'avaient occupé en dernier lieu. Mais il n'y a que neuf cas sur trente-trois où j'ai pu saisir une liaison. Je les donnerai en détail. Dans sept cas la vision a pu venir de pensées ou d'une expérience précédant immédiatement l'observation du cristal.

Dans le huitième, il y a peut-être une ressemblance entre la vision et un objet vu constamment pendant plusieurs jours avant et après les expériences du cristal; le neuvième est difficile à classer.

Deux sur ces sept cas (4, 10) ont été déjà cités; ce sont ceux où les mots écrits apparurent. Dans le suivant (5), je m'étais demandé quelles personnes nous rencontrerions à un lunch où nous devions aller, et je vis dans le cristal une figure humaine, celle « d'une vieille dame en noir avec un voile ou un capuchon », un convive assez invraisemblable. Dans le quatrième cas (24), après que des images sans nombre eurent

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R. vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, nº 5 de 1897, nºs 2, 3 et 4 de 1898, nºs 3, 4 et 5 de 1899, nº 1 de 1900.

passé, figures isolées, groupes, sensation de mouvement rapide, figure le bras tendu, « tout à coup tout s'éclaircit et je vis un homme en uniforme et en casquette galonnée d'or ou d'argent, étendant le bras pour faire un signal et un train lancé à toute vitesse, et je sus qu'il y avait un accident, quoique je ne visse pas lequel ». J'avais été à la ville et j'en étais revenu ce jour-là. Les deux autres visions eurent lieu immédiatement l'une après l'autre : je vis d'abord la lettre A faite en petites étoiles brillantes, avec une comète au-dessus, et, en regardant de nouveau, une pyramide se détachant en sombre sur un ciel rouge. Je trouve une note dans mon livre, disant que nous avions remarqué la lumière rouge du ciel et une étoile « justement avant que je me misse à observer le cristal ». J'ai déjà cité le dernier de ces cas (32); je n'ai qu'à ajouter ce que je propose comme explication : que j'avais été l'après-midi précédent à une conférence avec projections, et que cette vision eut lieu environ une heure après mon retour de la conférence.

Dans le cas que je vais maintenant citer (15), la connexion n'est pas évidente et peut-être n'y en a-t-il aucune, mais je donne la note et le commentaire tels qu'ils sont dans mon livre. Je « vis une figure flottante tenant dans sa main droite quelque chose d'étendu qui se précisa sous la forme d'une baguette. La figure me faisait face, elle avait une robe traînante. Elle s'approchait d'un objet brillant qui peu à peu se précisa comme un croissant de lune avec une face. La figure était sombre; son contour vague; l'effet général donnait une croix sombre et irrégulière; le croissant était très brillant. Deux jours après, en prenant un livre que j'avais lu tout haut chaque soir pendant quelques jours, je remarquai sur la couverture une lune qui était représentée avec une figure — non pas, pourtant, une face — et qui me rappela ma vision dans le cristal. En regardant mieux, je ne pus voir aucune ressemblance exacte, mais le livre peut avoir suggéré la « vision »...

Une fois je lisais, et regardais du côté du feu, quand dans mon cristal (qui était comme d'habitude sur la cheminée) une petite figure apparut et traversa la boule. Elle était habillée avec des vêtements verts collants et ressemblait à un singe

ou à un homme, elle disparut d'un bond du côté droit du cristal. Cette vision eut cela de particulier qu'elle parut nettement être à l'intérieur du cristal, et disparut quand elle en atteignit le bord. Elle fut aussi spontanée; je n'avais pas l'intention de faire une expérience.

Je n'ai pas essayé de tirer une conclusion de ces visions, je les ai seulement consignées, les classant à peu près de façon qu'elles fussent un peu plus intelligibles. J'espère obtenir de meilleurs résultats quand j'aurai le temps de faire des expériences régulièrement; mais je crois inutile d'essayer tant que je ne serai pas complètement libre de préoccupations absorbantes ou d'occupations de toute espèce. Je puis ajouter que ma santé est généralement bonne et qu'elle l'a été pendant ces expériences. Je n'ai senti aucune fatigue, aucun malaise ou résultat désagréable.

M. DE G. VERRAL.

Ces expériences suggèrent plusieurs réflexions.

1° C'est presque le seul cas où j'ai trouvé que l'influence des points de repère était évidente pour l'expérimentateur même. Ces points ou taches de lumière réfléchie peuvent quelquefois avoir influencé, même quand ils n'ont pas été observés consciemment. Mais, dans la plupart des cas, cela ne paraît pas probable; la vision commençant généralement par une lumière brillante suivie d'un nuage de fumée qui paraît être dans le cristal. En réalité la genèse de ces visions tend à ressembler à celle des hallucinations spontanées plutôt qu'à celle des hallucinations suggérées hypnotiquement.

Un étudiant de Cambridge, que je connais, un voyant par le cristal qu'il serait difficile de soupçonner d'hystérie, pense que la première image qu'il a vue dans le cristal, un simple delta lumineux, a été engendrée par un point brillant de réflexion. Mais chez lui les images, presque tout de suite, présentèrent une tout autre analogie: elles devinrent comme de brillantes *illusions hypnagogiques* et semblèrent se rapprocher tout à fait de l'œil, quel que fût l'endroit où se trouvait le cristal. J'attends pour donner ce cas (Mr S. W. S.) que d'autres expériences aient été faites.

2° La conviction subjective de Mrs Verrall que tel ou tel objet était rose quand elle ne voyait rien de rose suggère deux parallèles intéressants. Elle ressemble assez à la conviction de ce correspondant aveugle du professeur W. James (*Principes de psychologie*, vol. II, p. 323) que l'habit d'une personne qu'il voyait mentalement était « poivre et sel », bien qu'il n'eût aucun véritable souvenir des couleurs. Et deuxièmement cela nous rappelle certains de ces sujets à *audition colorée* (voyez surtout l'étude de professeur Gruber, déjà citée) qui *savent* qu'un certain son est accompagné par une certaine couleur, mais ne voient pas en réalité la couleur.

Quand l'idée d'une couleur est ainsi engendrée cérébralement, nous pouvons nous attendre à ce qu'elle présentera divers degrés d'intensité. En dessous du point où une idée de ce genre devient une vision nettement entencéphalique[1], il peut y avoir un sentiment d'obscure connexion subliminale entre les deux formes de sensation.

Les couleurs vues par « ceux qui voient les sons » sont souvent d'une nuance particulière indescriptible[2]. La lumière due à la « photopsie produite par un choc » — choc qui, comme le montre Féré, n'a pas besoin d'affecter la tête directement — est aussi d'une teinte et d'une qualité difficiles à comparer avec ce que donne la vision externe. Le correspondant, entièrement aveugle, du professeur James, dont j'ai parlé plus haut, affirme qu'il y a des sensations, — tout à fait définies pour lui et *sui generis* — correspondant aux noms des couleurs. S'il se présentait quelque nouveau cas de rétablissement de la vue chez des personnes aveugles depuis leur enfance, il serait bien à souhaiter qu'on obtînt d'elles qu'elles comparassent leurs notions de la couleur avec la réalité. La connaissance plus complète de cette chromatopsie entencéphalique rend plus intéressante la question — importante aussi bien pour les physiologistes que pour le

1. Je ne puis éviter d'employer ce mot déjà proposé (*Proceedings*, vol. VIII, p. 341), comme corrélatif de *eutoptic*. Les « chromatismes » qui apparaissent à celui qui voit les sons sont comparables aux phosphènes que nous voyons tous « dans nos yeux ». C'est tout autre chose que les images d'imagination ou les visions de « l'œil de l'esprit ».

2. Féré, *Pathologie des Émotions*, p. 36.



psychologiste — de savoir ce qu'implique l' « extériorisation » d'une image intérieure. Y a-t-il des changements dans la rétine? des changements dans le genre de ceux qui se produisent quand il y a fatigue de la rétine et apparition des couleurs complémentaires? Dans une première étude sur les hallucinations, Gurney et moi nous regardions comme probable que dans le cas d'une hallucination complètement extériorisée, il y avait quelque changement de la rétine. Féré est de cet avis pour les hallucinations hypnotiques, et affirme que, lui-même, il peut évoquer l'image mentale d'une tache rouge si fortement qu'il obtient ensuite une post-image verte de la tache rouge imaginaire. Wundt aussi considère ces post-images comme un fait prouvé, à la fois dans le cas des *illusions hypnagogiques,* et dans celui des hallucinations en général. « Les fantômes visuels, dit-il, qui se présentent avant que l'on tombe endormi, ont quelquefois tant de vivacité que (comme l'ont observé, J. Muller, H. Meyer et d'autres encore) ils peuvent être suivis de post-images. Dans ce cas, l'excitation venue des régions centrales sensorielles semble s'être étendue jusqu'à la rétine[1]. » Et autre part : « Les Hallucinations ne ressemblent pas seulement aux perceptions ordinaires des sens dans toutes leurs particularités subjectives, mais elles peuvent aussi être suivies de post-images positives et négatives comme il s'en produit dans la fatigue des organes des sens[2]. »

Ayant demandé à mes correspondants qui avaient fait des expériences avec le cristal d'observer soigneusement sur eux-mêmes ce côté de la question, j'ai appris que sur quatre personnes dont je donne les cas en détail, deux qui sont de bons visualiseurs croient qu'ils *voient* les couleurs complémentaires suivant les images fantômales, tandis que le troisième bon visualiseur, M. Verrall, ainsi que miss A. qui visualise mal ne peut pas voir ces couleurs. L'expérience de miss X. relative à ce point sera donnée dans le cours de son propre récit. Quant à M. Keulemans, il écrit:

1. Wundt, *Phys. Psych.*, 3e édition, vol. II, p. 432.
2. Wundt, *Philosoph. Studien*, VI, p. 18.



« Quand j'ai évoqué mentalement un rouge brillant, je puis voir (quoique pas toujours) la couleur complémentaire si je regarde le plafond aussitôt après. Cependant je n'ai jamais réussi à obtenir ainsi les complémentaires des nuances faibles telles que le jaune citron, le lilas, les gris ou les bruns.

« M. Verrall m'envoie les remarques suivantes, qui ont de l'intérêt pour toute la question de l'extériorisation des images et aussi pour la transformation en termes visuels d'une impression tactile reçue subliminalement.

« Depuis que j'ai raconté mes expériences de vision par le cristal, j'en ai fait quelques autres d'un genre différent, dans le but d'éprouver mon pouvoir de visualisation.

« J'ai trouvé que je suis capable d'évoquer une représentation volontaire d'un objet ou d'une scène avec une netteté extrême; il est vrai que, dans le cas d'un simple objet, l'image visuelle, autant que je puis m'en rendre compte, diffère de l'objet actuel, seulement en ce qu'il n'a pas de solidité. C'est-à-dire qu'il ne projette pas d'ombre et me paraît être tout entier sur le même plan. La forme est aussi bien définie, la couleur paraît aussi vive dans la visualisation que dans la chose réelle. J'ai essayé de m'assurer si la forme et la couleur sont également bien reproduites dans la visualisation, et je n'ai pas trouvé de différence; je ne pense jamais à un objet coloré sans imaginer sa couleur, mais je n'ai pas pu obtenir de post-images complémentaires en regardant une couleur imaginaire. Ce n'est qu'après la fixation prolongée d'une couleur réelle que je peux arriver à cela, et la couleur de la post-image est très faible.

« Je puis donner de la solidité à mes visualisations en imaginant que je vois la chose réelle et non une image due à ma mémoire ou à mon imagination. Dans ce cas, elles projettent des ombres et je peux estimer leur distance. Je suis bien plus maîtresse d'elles une fois qu'elles sont là que je ne le suis des visions par le cristal.

« Il y a trois ans, j'avais essayé une assez longue série d'expériences avec des cartes dans le but de voir si je pourrais éduquer mon sens du tact suffisamment pour distinguer les artes en passant doucement mes pouces une fois sur la face

je fus. frappé de la singularité qu'il y avait à recevoir l'impression d'abord, et à trouver l'explication après. Et je regardai l'heure. Il était 2 h. 5. J'eus la certitude que A. ne serait pas rentré avant 8 ou 9 minutes, ce qui représentait le temps nécessaire pour venir du collège et, en effet, quand il sonna, il était 2 h. 14. Aussitôt qu'il entra dans la chambre, je lui dis : « Avez-vous été chez Mr Z., pour voir les épreuves ? » Et sur sa réponse affirmative, je demandai : « Vous en arrivez ? » — « Oui », me dit-il, et alors je lui racontai mon impression.

Mon mari confirme ce récit, et ajoute que pendant la dernière partie de son entrevue avec Mr Z. il était resté debout, et Mr Z. était assis à une table. La coïncidence de temps doit avoir été très près d'être parfaite. Je dois dire que je savais que Mr Z. avait reçu les épreuves pour les examiner la veille au soir, mais ni A. ni moi ne nous attendions à ce qu'elles fussent prêtes si vite, et A. ne serait pas passé chez M. Z. ce matin-là, si celui-ci n'était pas venu lui demander de le faire.

M. de G. Verrall.

(*A suivre.*)

*L'Éditeur-Gérant :* Félix Alcan.

# DOCUMENTS ORIGINAUX

## EXPÉRIENCES DE M. AKSAKOW AVEC Mme FOX-JENCKEN

### COMMENT ON PEUT SE CONVAINCRE DE LA RÉALITÉ DES PHÉNOMÈNES MÉDIANIMIQUES D'ORDRE PHYSIQUE

En 1883, la fameuse Kate Fox, la fondatrice du mouvement spiritique, arriva à Saint-Pétersbourg. On objecte généralement que les phénomènes médianimiques peuvent être produits avec succès à l'aide des mains ou des pieds du médium lui-même, surtout grâce à l'obscurité dans laquelle ont lieu les manifestations les plus importantes. Il s'agissait donc de savoir si l'on pouvait placer le médium dans des conditions telles qu'on pût admettre l'authenticité des phénomènes qui se passeraient, en dépit de l'obscurité. Si, par exemple, on s'asseyait en face du médium en entourant ses jambes des siennes et si l'on mettait ses mains, dans l'obscurité, sur une plaque lumineuse, en les recouvrant en outre des siennes — ces conditions pourraient-elles être considérées comme prouvant d'une façon absolue que ni les mains, ni les pieds du médium lui-même, n'avaient rien pu faire de ce qui se passait autour de lui? De telles conditions me paraissent entièrement satisfaisantes, et en dépit de l'obscurité qui les accompagne, entièrement convaincantes. Elles me paraissent être ainsi, et elles ont également paru telles à ma parente [Mme] Nadejdat Mikhaïlovna Boutlerow, femme du défunt professeur Boutlerow.

Très sceptique de nature, elle ne partageait pas les convictions de son mari, et lorsque la conversation tombait sur les phénomènes médianimiques, elle regardait sa croyance à ces phénomènes comme un entraînement et se moquait de lui. Lorsque je lui proposai une série d'expériences avec Kate Fox, dans les conditions mentionnées plus haut, elle y consentit volontiers et dit : « Si quelque chose se passe dans ce cas, j'y croirai. »

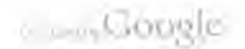
Une série de séances fut organisée en conséquence, avec Kate Fox, au mois de mars 1883, dans l'appartement de A. M. Boutlerow. De son côté, Kate Fox y consentit volontiers et ne fit pas la moindre objection aux conditions qu'on lui proposa.

On plaça au milieu de la chambre une table de jeu dont les pieds n'étaient pas unis par des traverses, ce qui permettait parfaitement à Kate d'étendre ses jambes sous la table et à [Mme Boutlerow] de les entourer avec les siennes ; je me mettais à côté d'elle, tandis que Kate était assise en face de nous et mettait les deux mains sur une plaque de verre lumineuse.

On diminuait la lumière du bec de gaz jusqu'au dernier degré ; alors les mains de Kate Fox se détachaient en relief sur la plaque devenue lumineuse, et afin que Kate ne pût faire un mouvement quelconque et imperceptible des mains, un de nous, la plupart du temps [Mme Boutlerow], les recouvrait avec les siennes. Nos séances ne duraient généralement pas plus d'une heure. Je ne parlerai pas ici des coups frappés, le seul phénomène qui, dans ces conditions, puisse être simulé par le médium en frappant le plancher avec les doigts du pied (1). Ayant cela en vue il était intéressant pour moi de savoir si ces coups frappés appartenaient à la catégorie des phénomènes médianimiques : c'est pourquoi je les soumis à une investigation spéciale au sujet de laquelle le lecteur trouvera quelques mots à la fin de ce mémoire.

Ainsi donc, et dans les conditions mentionnées plus haut, j'observai, à différents moments, les faits suivants :

1. J'ai pu m'en convaincre [depuis] personnellement : un ami à moi a imité précisément de cette façon et avec beaucoup de succès les coups médianimiques debout, assis et même se tenant sur un objet mou.



### I. — MOUVEMENTS D'OBJETS EN DEHORS DU CONTACT DES ASSISTANTS

*a*) Le phénomène le plus usuel de ce genre, c'est le mouvement d'une chaise ou, en général, d'un objet quelconque choisi en vue de ce but et placé à distance des assistants.

*b*) Ce mouvement peut être rendu visible en enduisant différents objets, par exemple, une sonnette, des plaques en verre ou un morceau de carton, d'une substance lumineuse.

*c*) Un des phénomènes les plus intéressants c'est le tintement d'une sonnette. Une sonnette enduite d'une substance lumineuse et placée sur la table qui servait pour la séance, quittait soudainement la table et se mettait à tinter en volant dans l'air, puis était rejetée sur la table ou par terre.

*d*) Une boîte à musique, longue de [35 centimètres et demi] et placée par terre semblait se remonter d'elle-même et se mettait à jouer. A remarquer avec cela que le remontage en était assez dur et devait nécessairement se faire des deux mains, l'une soulevant et abaissant le levier qui servait au remontage, l'autre retenant la boîte à sa place. Pour la faire jouer, il faut pousser un autre petit levier. Il est impossible pour un pied chaussé d'une bottine de faire toutes ces manipulations, même s'il était libre, et par-dessus le marché dans l'obscurité.

### II. — ATTOUCHEMENTS AUX ASSISTANTS

Des attouchements aux personnes placées en face du médium se produisent très vite après le commencement de la séance : par exemple, les deux épaules sont touchées simultanément, et on sent que ce n'est pas là un contact unique : on dirait que les épaules sont prises par deux mains ; ou bien la pointe d'un des pieds qui entourent les pieds du médium est serrée. Lorsque cette étreinte se produit, on sent que la pointe du pied est serrée par les doigts d'une main.

Il ne faut pas oublier que les jambes du médium et celles qui les étreignent sont dirigées dans deux sens différents ; et que, dans ces conditions, le moindre mouvement des pieds du médium pourrait être perçu. Je ne m'étendrai pas sur



d'autres cas multiples de contacts qui se produisaient durant la séance.

### III. — MATÉRIALISATION

Les phénomènes précédents nous ont déjà montré qu'il se forme là un organe, lequel peut produire non seulement les mouvements d'objets, mais aussi les contacts; que ces phénomènes sont produits par une force intelligente pour laquelle, en outre, l'obscurité ne présente pas d'obstacle; ainsi, par exemple, quelqu'un tient sous la table et sans que le médium le sache, un objet quelconque, mettons un crayon; on entend de suite qu'on touche à ce crayon, qu'on vous le tire de la main; vous le lâchez, il ne tombe pas et est transporté sur la table ou sur une chaise. Vous prenez une sonnette et la tenez de même sous la table ou à distance de la table, vous sentez de nouveau qu'on vous la prend; si vous tenez la sonnette par le manche, on la prend par le battant; si vous la tenez vous-même par le battant, on la prend par le manche; vous la lâchez et de même elle ne tombe pas, mais sonne régulièrement dans l'espace libre sous la table ou derrière le médium.

On peut même voir sur la surface lumineuse de la sonnette, l'organe en action : la noire silhouette des doigts qui la prennent. Ou bien, vous voyez, sur la plaque lumineuse, le contour des doigts d'une main qui n'appartient à aucun de vous; ou bien vous les voyez sur le rond de verre lumineux qu'on vous tire des mains. Enfin, pour avoir une trace permanente de cette main éphémère vous employez du papier fumé collé sur une ardoise, que vous mettez sur une chaise ou sur une table à distance du médium, et vous obtenez sur ce papier fumé des empreintes distinctes des doigts qui l'ont touché; après la fin de la séance et l'examen des mains du médium, elles se trouvent être parfaitement propres, ou portant des traces de suie. Mais cette dernière circonstance n'est pas une preuve de fraude, car l'organe matérialisé, lorsqu'il retourne vers le médium, laisse naturellement sur sa surface des traces de la suie à laquelle il a touché.

[Mme Boutléroff] fit une expérience très intéressante de ce

genre : dans l'obscurité et sans en rien dire à personne, elle prit d'une chaise l'ardoise fumée et la tint en bas, à distance du médium, le côté non fumé tourné vers ce dernier, tandis que de l'autre main elle tenait les mains du médium sur la plaque de verre lumineuse ; elle sentit de suite deux légers attouchements à l'ardoise et beaucoup d'autres minuscules ; la lumière faite, on vit sur l'ardoise deux petites taches blanches dues à des doigts et beaucoup de points qui semblaient avoir été faits à l'aide d'un crayon, lequel se trouva être par terre près de l'endroit où avait été tenue l'ardoise.

### IV. — PHÉNOMÈNES LUMINEUX

Il reste à dire que de temps en temps il se montrait comme un corps lumineux qui montait, puis s'abaissait tantôt près du médium, tantôt entre la table et les assistants ; on ne réussit pas à constater la nature de cette lumière. Il n'en est fait mention que parce qu'elle fut observée au cours des expériences. Toutes ces observations sont tirées par moi de notes de l'époque faites immédiatement après les séances.

### NOTE SUR LES COUPS FRAPPÉS OBSERVÉS AVEC KATE FOX

Ce n'est qu'à la fin du séjour de Kate qu'on remarqua qu'on observait le mieux les coups frappés en se servant d'une armoire à robes, surtout lorsque Kate elle-même se plaçait à l'intérieur. Les différentes épaisseurs des cloisons donnaient de différents sons. Il se trouva qu'il y avait dans la porte de mon armoire un panneau qui tremblait et qui émettait un son très défini lorsqu'on frappait dessus ; il y avait chaque fois des coups dans ce panneau alors que la porte de l'armoire était ouverte et visible des deux côtés, tandis que Kate, debout, ne faisait qu'appliquer la main dessus.

De jeunes chimistes venus chez moi émirent l'idée que le médium frappait avec le coude ; Kate les remercia de leur franchise et commença à tenir la main de façon à ce que son coude ne touchât pas du tout aux cloisons. Une autre fois j'avais chez moi le père de Gorbow, un des jeunes chimistes ; sans dire un mot, alors que les coups se produisaient dans

le panneau, il mettait la main entre le panneau et le coude de Kate; il la tenait même par le coude, et les coups continuaient à se faire entendre très nettement dans le panneau.

Ce qui était remarquable c'était des coups semblables à des coups de poing qui se faisaient entendre dans la cloison postérieure de l'armoire, alors que Kate n'y touchait pas du tout. Ces coups avaient lieu sur demande non seulement alors que je frappais du poing dans la cloison de l'armoire, mais alors même que je me préparais à frapper. Je n'avais pas plus tôt levé le poing qu'il y avait déjà un coup dans la cloison de l'armoire.

Il y avait dans le cabinet de travail du professeur Wagner, dans son logement à l'Université, une cloison très commode pour ces coups. Il s'y produisait des coups comme frappés avec le poing qui la faisaient entièrement vibrer. On pourrait donc construire exprès une armoire à différentes sortes de panneaux en vue des timbres les plus compliqués.

Que Kate fût chaussée de bottines ou de pantoufles ou seulement de bas, cela n'avait aucune influence sur les coups. Mais quand on la prenait par le pied, cela semblait les arrêter, quoique pas toujours : cela dépendait de la personne qui la tenait. C'est ainsi que le professeur Dobroslavine la tint par les genoux alors qu'elle était debout et les coups se firent entendre.

Ces coups eurent un son très original lorsque M. Boutléroff invita Kate à venir dans un laboratoire de chimie, où le parquet était en pierre. Au lieu des coups habituels sous ses pieds (coups doubles comme s'ils étaient produits par les os de deux doigts frappant le plancher), on entendit des coups dans le parquet de pierre, comme si l'on frappait dessus avec deux petites boules en bois de la grosseur d'une noisette.

Une fois seulement, alors que Kate était assise en face de moi à une table à écrire, les coups se firent entendre simultanément dans deux places, à sa droite et à sa gauche aurait-on dit : non pas à tour de rôle, tantôt ici, tantôt là, mais juste en même temps. On expliqua qu'« ils » étaient là « deux » à travailler simultanément. J'ai oublié de mentionner que quelquefois, au cours des séances noires, des coups très violents, assourdissants — un ou deux, pas plus — se faisaient

entendre dans la table. Cela ressemblait exactement à des coups de feu, des détonations ou à des coups qu'on aurait portés de toute sa force à la table à l'aide d'une bûche.

Cela se passa plusieurs fois à nos séances autour de la table, le contrôle des mains et des pieds étant parfait.

A. Aksakow.

8/20 novembre 1899.

*Note du traducteur.* — M. Aksakow avait bien voulu donner la primeur du compte rendu qu'on vient de lire à mon ouvrage sur les « Phénomènes médianimiques d'ordre physique et leur investigation scientifique » (en russe, 1900). Qu'il me soit permis seulement d'ajouter ici quelques mots au sujet de celles de ces observations qui se rapportent aux coups frappés de la défunte, Mme Jencken, née Fox. Comme je connais intimement quelqu'un qui en produit depuis nombre d'années de semblables (apparemment : car je n'ai jamais vu Mme Fox-Jencken) à l'aide des doigts du pied (notamment les deuxième et troisième doigts du pied gauche); comme il peut les produire assis, debout et même — dans certaines conditions — couché; comme il peut les faire varier d'intensité et même de son, selon les dimensions du local où il se trouve et la nature de l'objet : porte en verre, porte en bois, armoire, table, contre lequel il applique le pied — le tout en pleine lumière et au milieu, non à distance des assistants — il est naturel que je sois très sceptique au sujet de ces *raps*. Il me semble, je le dis en toute franchise, que la plupart (sinon toutes), des précautions prises par M. Aksakow dans celles de ses observations qui se rapportent aux *raps*, n'étaient pas de nature à exclure la possibilité d'un *truc* identique à celui que je viens de décrire. Il aurait fallu renouveler ces expériences à ce point de vue spécial; mais, hélas! il est trop tard, car Mme Fox-Jencken est morte depuis plusieurs années en emportant son secret dans la tombe.

Ce n'est pas, du reste, la première fois — loin de là — qu'une origine purement physiologique est affirmée — avec preuves *plus ou moins* probantes à l'appui — pour les « coups » des sœurs Fox. Je citerai l'investigation entreprise en 1851 par les professeurs Flint, Lee et Coventry, de Buffalo (voir, à ce sujet, *Proceed. of the Society for Psych. Res.*, vol. IV, p. 47, 48), les observations de Mme Sidgwick (*ibidem*), celles de la « Commission Seybert », de l'Université de Pensylvanie (elles ont porté, du reste, comme celles des professeurs de Buffalo, sur la sœur ou les sœurs de Mme Fox-Jencken); la déclaration qu'aurait faite en justice, en 1871, une parente des Fox, Mme Norman Culver (voir, à ce sujet, le petit livre,

terriblement partial du reste, de Weatherly et Maskelyne, *The Supernatural*, 1892, p. 187) ; là aussi, il est question des « toes » (doigts du pied) ! Et, finalement, nous avons la fameuse « confession » publique faite par les sœurs Fox elles-mêmes ou une d'elles, en 1888; il est vrai qu'elles semblent s'être rétractées plus tard et que diverses circonstances enlèvent indubitablement du poids à cette « confession » qui pourrait s'expliquer par une pression extérieure de la part de personnes intéressées à saper le mouvement spiritique par la base. (Voir au sujet de cette « Confession » un livre extrêmement curieux intitulé « The Death Blow to spiritualism » par R. B. Davenport, New York, 1888.)

Nous avons d'autre part, pour ne citer que celui-là, le témoignage si catégorique de sir W. Crookes qui affirme, dans ses *Researches*, avoir expérimenté longuement avec Mme Fox-Jencken et s'être convaincu de l'authenticité de ses *raps*. Il est regrettable qu'il ne donne pas les détails de ces expériences; mais il est permis de trouver qu'une affirmation seule venant de lui, même sans autre garantie que celle de son nom et de sa renommée, peut, jusqu'à un certain point, contrebalancer dans ce cas l'importance des témoignages négatifs que nous venons d'énumérer. Il est impossible de se dissimuler avec cela que ces témoignages sont de nature à jeter un doute très sérieux sur l'authenticité des « coups frappés » des Fox ; d'aucuns diront même : « à leur donner le coup mortel » — mais peut-être est-ce aller trop loin... Pour le moment, je voudrais attirer l'attention sur deux points : 1° l'importance dans des expériences sur les « coups » d'éliminer d'une façon absolue toute possibilité d'une action musculaire ; 2° le fait qu'à supposer même le caractère frauduleux des *raps* des sœurs Fox absolument prouvé, il ne s'ensuivrait pas que le mouvement spiritique actuel auquel ces *raps* ont donné naissance, ne soit basé que sur de la fraude. En effet — et quelque extraordinaire qu'une pareille assertion puisse paraître de prime abord — ce ne sont pas les « phénomènes physiques » — les « coups » y compris — qui ont pris naissance avec les sœurs Fox ; ces mêmes « phénomènes » ont été décrits maintes fois par un grand nombre d'observateurs bien avant 1848 et, dans cet ordre de faits, cette date ne fait que marquer le passage du *spontané* à l'*expérimental*. Tout au contraire, les « communications spiritiques » (par l'écriture, les mouvements d'une table, etc.) ont indubitablement commencé avec les sœurs Fox. Or, la possibilité d'obtenir inconsciemment et en toute bonne foi, à l'aide d'un des procédés que je viens d'indiquer, des phrases intelligentes, ne fait de doute pour personne. Ce qui est donc vrai, pour le côté psychologique du spiritisme, doit l'être autant — sinon plus — pour le côté physique.

M. Petrovo-Solovovo.

Saint-Pétersbourg, mai 1901.

DE LA

# MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION

## DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE D[r] PAUL JOIRE

Président de la Société d'études psychiques.

---

Les phénomènes psychiques sont essentiellement différents des phénomènes chimiques, physiques ou autres phénomènes d'observation scientifique, par leur nature, la manière dont nous pouvons les connaître et les réactifs qui les révèlent à notre observation. Il est donc nécessaire que la méthode employée pour étudier ces phénomènes soit aussi spéciale.

Dans l'étude des phénomènes chimiques l'expérimentateur a entre les mains des corps, qui, dans les mêmes conditions, sont toujours identiques. Quand il combine ces différents corps, il peut donc, d'une manière générale, prévoir presque certainement le résultat de l'expérience entreprise.

Dans l'étude des phénomènes physiques, les conditions sont déjà un peu plus délicates.

Le physicien emploie des instruments plus ou moins précis, mais toujours construits sur des données expérimentales; le fonctionnement de ces instruments, quelque parfait qu'il soit, exige encore certaines conditions qui ne dépendent pas toujours de l'expérimentateur.

Tout le monde sait, par exemple, qu'une machine électrique subit l'influence de l'état hygrométrique de l'air; mais

en outre, il se présente des circonstances dans lesquelles le rendement d'une même machine est variable, sans que, dans l'état actuel de la science, nous puissions en déterminer la cause. De même la photographie, dans laquelle l'action chimique de la lumière sur la plaque sensible se trouve combinée avec le phénomène physique de la réfraction des rayons lumineux et le fonctionnement d'un appareil physique, la chambre noire, offre bien souvent aux expérimentateurs des surprises inattendues.

Autrement délicate encore est l'expérimentation des phénomènes psychiques; ici le réactif n'est pas un corps inerte; l'instrument n'est pas un mécanisme insensible; c'est un être humain, doué de toute sa sensibilité physiologique.

Si nous examinons d'abord en lui-même cet instrument si délicat qui constitue le sujet nécessaire à l'expérimentation, nous le trouvons essentiellement variable. Il varie d'abord en raison de sa nature propre, qui est constituée par sa race, son développement physique intellectuel et moral; en second lieu, par son tempérament, qui est la résultante de prédispositions diverses qu'il tient de ses ancêtres. A ces causes de variabilité qui existent entre les différents sujets, il faut en ajouter d'autres qui font qu'un même sujet n'est pas identique à lui-même aux différentes heures de son existence. L'état de santé plus ou moins parfaite jusqu'à l'état de maladie, fait varier à l'infini les facultés du sujet, comme sa vigueur physique et ses capacités intellectuelles. Même dans l'état de bonne santé bien des phénomènes passagers exercent sur nos dispositions momentanées une action considérable. La digestion, le sommeil, la fatigue, pour n'en citer que quelques-uns, ont sur tout notre être une action qu'on ne peut nier.

Il y a encore une cause de variabilité pour le sujet dans les sentiments qu'éveillent en lui les personnes en présence desquelles il se trouve. Remarquez qu'il n'est pas nécessaire que le sujet connaisse ces personnes préalablement. Ce sentiment d'attraction ou de répulsion, de plaisir ou de déplaisir, que nous éprouvons presque toujours à la vue d'une personne même étrangère, sentiment qui plus tard se

change en sympathie ou en antipathie, le sujet l'éprouve fatalement, quelquefois à son insu, et ce sentiment, même inconscient, exerce de bien des manières une action sur son état psychique. L'on comprendra mieux cette influence si l'on se rend compte que les sujets sont des sensitifs, c'est-à-dire des êtres d'une impressionnabilité plus grande, d'une sensibilité plus développée qu'à l'état normal.

Nous avons vu jusqu'ici les influences internes qui modifient le sujet, c'est-à-dire les causes de variabilité qu'il trouve en lui-même ; mais tout le monde extérieur, les objets et les êtres qui l'entourent exercent aussi sur lui une action non moins considérable.

Tout ce qui agit sur l'être physique, la température, la pression atmosphérique, les phénomènes météorologiques, ont leur retentissement sur son état psychique. Nous avons parlé tout à l'heure de l'action des sentiments de sympathie ou d'antipathie qu'il peut éprouver pour les personnes en présence desquelles il se trouve. Il existe encore une influence toute différente qui s'exerce de l'extérieur à l'intérieur sur le sujet ; action produite par certaines personnes d'une manière tout à fait inconsciente, mais qui est capable de modifier profondément l'état et les facultés du sujet. Il ne faut donc pas s'étonner si certains sujets sont impuissants à produire tel ou tel phénomène, à réussir une expérience en présence d'une personne déterminée, ou si quelquefois, inconsciemment, mais par des manifestations évidentes, le sujet demande qu'une personne n'assiste pas aux expériences. Il ne faut voir dans ce fait, qui a donné lieu à des discussions de tout genre, ni caprice de la part du sujet, ni motif de suspecter sa bonne foi, mais la simple manifestation d'une influence naturelle défavorable à la production d'un phénomène.

L'expérimentateur, qui, dans les autres sciences, ne prend aux expériences qu'une part que l'on pourrait appeler anonyme, c'est-à-dire qui se réduit à la somme de sa science et de son habileté, exerce dans l'expérimentation des phénomènes psychiques une véritable influence personnelle. Comme le sujet lui-même, mais, ainsi que nous le verrons

plus tard, à des degrés divers suivant le genre d'expériences auquel il se livre, il prend une part active à la production des phénomènes.

D'abord de la même façon que chacun des assistants, il éveille chez le sujet des sentiments de sympathie ou d'antipathie, et ces sentiments ont d'autant plus d'importance, que le rôle de l'expérimentateur est plus considérable. A propos des sentiments que l'expérimentateur éveille chez le sujet, il faut noter que parfois, pendant un certain temps, celui-ci éprouvera d'abord de la curiosité ou une certaine crainte, qui vient de ce qu'il se croit en présence d'un pouvoir mystérieux. Ces sentiments de curiosité ou de crainte peuvent être très utiles à la direction des expériences et il faut savoir en profiter à propos; mais il ne faut jamais perdre de vue que ces sentiments ne sont que passagers, et que fatalement, à un moment donné, ils se transforment en attraction ou répulsion, sympathie ou antipathie, et que, à la suite de cette transformation, le sujet peut devenir impuissant à produire le moindre phénomène, ou bien il peut refuser désormais de se prêter à de nouvelles expériences. L'expérimentateur devra donc veiller avec attention sur son sujet, et, dans bien des cas, il pourra modérer ses impressions et donner une direction à la fois raisonnable et utile à ses idées.

Après les sentiments éveillés spontanément chez le sujet à l'égard de l'expérimentateur, il faut examiner l'action directe des forces psychiques de l'un et de l'autre. Il peut y avoir concordance entre les qualités, la nature de deux forces psychiques en présence. Dans ce cas, si l'une des deux est mieux dirigée ou supérieure à l'autre, elle pourra la conduire, l'entraîner et l'utiliser pour la réalisation des phénomènes recherchés. Si ces deux forces psychiques, sans être absolument concordantes, ne s'éloignent pas trop l'une de l'autre, et si celle de l'expérimentateur est supérieure à celle du sujet, elle pourra la dominer, se l'assimiler en partie, et en obtenir de bons effets; mais si ces deux forces sont absolument opposées, les expériences seront totalement impossibles de la part de cet expérimentateur avec ce sujet, et il vaudra mieux y renoncer.

C'est à cette cause qu'il faut attribuer ce fait bien souvent observé, que certains sujets, qui ont fait preuve de qualités évidentes, semblent tout à coup avoir perdu toutes leurs facultés et ne pouvoir donner aucun résultat quand ils se trouvent avec un autre expérimentateur. Sans doute, dans certains cas, l'opérateur pourra être rendu responsable de l'insuccès, car un expérimentateur peu habile ou ignorant pourra ne pas savoir se servir d'un sujet, même dans les conditions les plus favorables; mais il se présentera aussi des cas où, malgré l'expérience et le savoir, les résultats seront nuls, parce que la force phsychique de l'expérimentateur ne peut concorder avec la force psychique du sujet.

L'expérimentateur prenant une part active à la production de certains phénomènes, il est bien évident, que, dans ces expériences en particulier, il faudra tenir compte de toutes les circonstances internes et externes dont nous avons déjà étudié l'influence sur le sujet. C'est ainsi que les états de maladie, de fatigue ou de surmenage, qui amènent une dépression des forces physiques en même temps qu'une diminution de l'énergie volontaire, les troubles passagers physiologiques, comme ceux qui résultent de la digestion ou du besoin d'alimentation, de la fatigue ou du sommeil, troubles qui agissent sur les centres nerveux, soit directement, soit par l'intermédiaire de la circulation, devront entrer en ligne de compte quand il s'agira de ce genre d'expérimentation.

L'expérimentateur dans les recherches psychiques doit présenter un certain nombre de qualités naturelles et acquises qui sont absolument indispensables au succès. Il doit diriger les expériences et les sujets: or ceux-ci ne sont pas toujours faciles à conduire. Leur nature nerveuse et impressionnable les rend ordinairement fantasques et capricieux. Si l'on obtient avec eux des phénomènes d'un certain intérêt, il arrive souvent qu'ils en tirent vanité, s'en approprient tout le mérite et deviennent de plus en plus exigeants, se croyant indispensables. Outre la mobilité naturelle de leur esprit, il ne faut pas perdre de vue que, la plupart du temps, ils ne sont pas guidés comme nous par l'intérêt des recherches scientifiques. Lorsque l'attrait de la nouveauté a disparu pour eux,

quand leur curiosité a été plus ou moins satisfaite, ils commencent à éprouver de l'ennui aux expériences ; ils y apportent moins de bonne volonté et d'entrain, quelquefois ils refusent de les continuer.

C'est à l'expérimentateur à prévenir et à écarter ces difficultés, en sachant prévoir à l'avance les tendances de ses différents sujets. Il ne faut certes pas céder à tous leurs caprices, qui alors deviendraient innombrables et rendraient tout travail impossible; mais il ne faut pas non plus les rebuter et n'obtenir leur concours que par crainte. Il faut, pendant les expériences, savoir se mettre le plus souvent à la portée des sujets, arriver à les distraire et à leur être agréable; il faut faire en sorte que chaque nouvelle expérience éveille en eux un intérêt nouveau, et les piquer d'émulation. Il faut pour tout cela que l'expérimentateur joigne à une connaissance approfondie de la physiologie psychologique un tact, une souplesse et une prudence qui lui permettront d'acquérir sur ses sujets l'autorité nécessaire.

Malgré cela il ne manquera pas de s'élever parfois des difficultés, soit obstacles provenant des conditions générales dans lesquelles auront lieu les expériences, soit troubles provenant de la mauvaise volonté ou de l'inexpérience des sujets. Une patience à toute épreuve peut seule permettre de triompher de ces difficultés, l'expérimentateur ne devra rien laisser paraître des ennuis ou des déceptions que pourront lui causer des expériences mal faites ou sans résultats. Mais s'il doit paraître insensible aux yeux de tous, l'expérimentateur doit être un observateur très fin et très habile, il doit faire preuve d'une sagacité et d'une attention toujours soutenues ; tous ses sens doivent être constamment en éveil et parfaitement exercés, afin de saisir les moindres symptômes qui peuvent se produire et qui peuvent passer inaperçus pour les personnes moins exercées. Pour bien diriger les expériences, il devra exercer sur les sujets et sur toutes les personnes qui y participent ou y assistent une autorité absolue et incontestée, mais dont la force sera d'autant plus grande qu'elle se fera moins sentir. La bonne tenue, la dignité, l'estime dont il doit jouir, unis aux qualités que nous avons énu-

mérées, assureront à l'expérimentateur cette autorité, qui sera complétée par les qualités scientifiques acquises dont nous allons parler.

Des connaissances scientifiques très nombreuses et très étendues sont, en effet, indispensables pour bien diriger l'étude des phénomènes psychiques. Une connaissance approfondie de la psychologie-physiologique est nécessaire pour découvrir les sujets, reconnaître leurs aptitudes, savoir les utiliser et les diriger. L'hypnologie fournit les moyens d'action par lesquels on peut influencer les sujets, en même temps qu'elle permet de les mettre complètement à l'abri de tous les inconvénients et de tous les dangers qui pourraient résulter pour eux d'expériences faites sans précautions ou dont la marche serait abandonnée au hasard. Jointe à la connaissance complète de la pathologie nerveuse, cette science permet encore de déceler les moindres traces de simulation ou de supercherie qui pourraient se mêler aux expériences et en fausser les résultats. Enfin, à chaque instant, les sciences physiques et chimiques, les appareils mécaniques les plus délicats, devront être employés pour mieux observer et analyser, pour contrôler et pour enregistrer les phénomènes expérimentés.

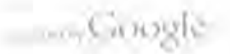
Après avoir examiné les conditions requises pour une bonne expérimentation en ce qui concerne les sujets et les opérateurs, nous avons à considérer également les méthodes variées qu'il faut appliquer aux différentes catégories des phénomènes que l'on peut avoir à étudier.

Le classement méthodique des phénomènes est indispensable, car ils sont tellement différents dans leur nature et leurs manifestations qu'il est impossible de les étudier sans varier également les moyens d'exploration et de contrôle.

## PHÉNOMÈNES SPONTANÉS

En premier lieu, nous avons à examiner la méthode à suivre dans l'observation des phénomènes spontanés.

Nous appelons phénomènes spontanés ceux qui se présentent sans l'intervention effective de l'expérimentateur. Et



déjà nous devons subdiviser cette classe en phénomènes qui se produisent sans l'intervention consciente du sujet, et phénomènes auxquels le sujet donne lieu soit consciemment soit même volontairement.

Ce qui domine d'abord toute l'étude de ces phénomènes c'est qu'on ne peut les provoquer à son gré. L'on peut tout au plus se placer dans les conditions qui paraissent les plus favorables à leur production; il faut ensuite les attendre avec une patience imperturbable; si l'on voulait faire plus, les hâter ou les faire apparaître par une excitation quelconque, ils seraient fatalement altérés, transformés en quelque manière, et l'observation perdrait la plus grande partie de sa valeur. L'expérimentateur doit ici borner son rôle à celui d'observateur; mais il doit utiliser toutes les qualités que nous avons déjà reconnues indispensables à celui qui se livre à ces recherches. Il doit employer toute sa sagacité, son expérience, ses connaissances scientifiques pour bien observer. Il ne doit laisser passer aucune des circonstances accessoires, qui pour le vulgaire peuvent paraître insignifiantes, mais qui sont capables de l'éclairer sur la valeur, l'origine, la nature ou les conséquences du phénomène observé.

Quand le phénomène se passe à l'insu du sujet qui le produit, ce sujet, agent générateur de la force qui donne lieu au phénomène, peut passer inaperçu et être momentanément inconnu des témoins et même de l'expérimentateur.

Dans les faits de cette catégorie, pour ce qui concerne le phénomène, l'expérimentateur n'a pas d'action à exercer sur lui. Mais il ne faut pas oublier que, s'il ne peut le provoquer volontairement, il pourrait involontairement le faire cesser ou entraver sa marche. La première chose ici est donc d'observer le phénomène en lui-même, dans ses moindres détails qu'il faudra noter avec une exactitude rigoureuse. Au cours de cette observation l'expérimentateur prendra bien garde de ne pas entraver la marche du phénomène, et aussi de ne pas s'exposer à la modifier, ce qui pourrait lui arriver, même involontairement. Le danger d'exercer une action involontaire sur le phénomène est d'autant plus à craindre ici que l'expérimentateur ne connaît pas encore la cause ni le sujet

actif, et que, s'il n'use d'une prudence et d'une circonspection excessives, il peut influencer l'un ou l'autre.

Pour éviter cet inconvénient, il faut observer en silence, sans se départir de la plus grande impassibilité, quelles que soient les surprises que l'on puisse éprouver au cours de cette observation. Il faut évidemment exiger aussi de tous les assistants, dans la limite du possible, le même silence et le même calme. Il faut surtout interdire d'une façon absolue, pendant toute la durée de l'expérience, d'exprimer la moindre observation sur le phénomène produit et sur sa marche, ainsi que toute appréciation touchant sa cause probable ou ses conséquences.

Tout en considérant le phénomène en lui-même, l'expérimentateur s'appliquera à l'observation la plus attentive de toutes les personnes présentes, mais en ayant soin que cette surveillance constante et rigoureuse soit dissimulée, et passe surtout inaperçue des personnes auxquelles elle s'applique. L'expérimentateur doit ainsi arriver à découvrir le facteur principal de la production du phénomène, l'agent qui le provoque, le sujet qui met en jeu ou qui transmet les forces nécessaires à sa manifestation.

Le sujet actif peut être unique et être l'un quelconque des assistants, mais il ne faut pas perdre de vue que les symptômes de son état de sujet actif peuvent être absolument latents. Dans d'autres cas, le phénomène peut être produit par l'influence des forces réunies de plusieurs sujets présents; soit que ces divers sujets prennent une part à peu près égale à la manifestation en réunissant des forces de même nature et de même intensité; soit que l'un des assistants, possédant lui-même une force supérieure à celle des autres, joue le rôle de sujet principalement actif et puise dans l'énergie des personnes qui l'entourent les forces qui lui manquent, mais dirige seul ensuite la marche du phénomène.

Il peut se faire aussi que le sujet qui dirige la manifestation soit plus ou moins éloigné, un des sujets présents réunit alors autour de lui les forces nécessaires à l'action, mais se laisse inconsciemment diriger par l'impulsion qui lui vient du dehors.

Il ne faut pas oublier que l'expérimentateur lui-même peut être en même temps le sujet actif, et cela d'une façon absolument inconsciente. Il peut l'être des deux façons que nous venons d'indiquer; soit produisant et dirigeant seul la force qui donne lieu au phénomène, soit assemblant et dirigeant les forces éparses émises par les assistants.

L'expérimentateur pourra, dans ce cas aussi, arriver à découvrir qu'il est lui-même le sujet actif; mais il ne peut guère arriver à cette déduction que par voie d'élimination, et par conséquent, en général après d'assez longues observations. Cette recherche du sujet actif qui met en jeu les forces psychiques est très importante dans l'étude de ces phénomènes, car, une fois ce sujet bien déterminé, l'étude du phénomène lui-même devient beaucoup plus facile et plus précise. La méthode rationnelle et scientifique sera donc de chercher d'abord à découvrir ce sujet, sans négliger, bien entendu, l'observation des faits qui peuvent se produire au cours de cette recherche.

Quel que soit le sujet actif, qu'il soit connu ou même encore inconnu, et quelle que soit son action plus ou moins directe sur les phénomènes qui se produisent, quand on observe des phénomènes spontanés, la première règle est de ne pas les troubler afin de les observer dans toute leur intégrité. Il faut pour cela se rendre bien compte de la facilité avec laquelle ces phénomènes peuvent être entravés.

Les observateurs comme les spectateurs peuvent agir directement ou indirectement sur les phénomènes. Directement, en exerçant une action différente de celle du sujet ou même contraire à la sienne, ou encore en agissant d'une manière quelconque sur le sujet. Cette action peut avoir pour effet soit de modifier ses forces, soit d'impressionner son système nerveux, ou de détourner son attention, ou de l'isoler du point où se manifeste le phénomène. Indirectement, en agissant sur l'instrument au moyen duquel se manifeste le phénomène, ou en interrompant la communication entre le sujet et l'instrument.

L'effet de ces différentes actions peut se manifester de plusieurs façons. Les conditions n'étant plus favorables à sa

production, le phénomène commencé peut-être interrompu : soit aller progressivement s'affaiblissant jusqu'à devenir insignifiant, soit s'arrêter brusquement. Si le phénomène n'a pas encore commencé à se manifester, on peut se trouver en apparence dans des conditious favorables, c'est-à-dire identiques à celles dans lesquelles on a déjà observé le phénomène, mais on l'attend vainement, il ne se produit rien.

Il faut, dans ces différents cas, vérifier avec la plus rigoureuse exactitude les conditions dans lesquelles on se trouve. Si l'obstacle provient de quelque circonstance extérieure (chaleur, lumière, bruit, etc.), sur laquelle on puisse avoir quelque action, il faut y remédier. Si l'obstacle vient de l'action de quelque assistant sur le sujet, il suffit quelquefois de les séparer l'un de l'autre dans les limites de l'appartement. Mais si cette action est trop intense et trop contraire à la production du phénomène, si elle se trouve, comme cela arrive parfois, augmentée par une auto-suggestion de sujet, il peut être nécessaire d'éloigner complètement la personne qui fait obstacle à l'expérience.

Jusqu'ici, nous avons vu comment un opérateur peut, par inexpérience ou par manque de précautions, empêcher la production des phénomènes psychiques. Il y a un écueil plus grand à éviter, car il expose à des conséquences plus fâcheuses, c'est de faire dévier les phénomènes de leur marche normale, d'en fausser les résultats.

Quand des expérimentateurs cherchent à étudier un phénomène ou à réaliser une expérience sans résultat, ils peuvent tout au plus perdre leur temps. Et encore pour ceux qui savent bien observer, des expériences, même négatives, donnent toujours lieu à des remarques et à des observations très instructives; mais si on arrive, involontairement et inconsciemment, à modifier ou à transformer un phénomène, les résultats d'expériences ainsi faussées peuvent devenir la source d'erreurs nouvelles, et il faudra recommencer plus tard toute une série de travaux analogues pour remonter à l'origine de l'erreur commise.

Il faut bien remarquer que l'on peut ainsi arriver à des résultats faux de deux manières : soit que l'observation soit

erronée dès son origine et ne repose sur aucun fondement réel, soit qu'un phénomène réel ait été bien observé au début, mais que l'observateur, sans s'en apercevoir, l'ai fait dévier de sa marche normale au cours de sa manifestation. Un phénomène réel à son origine peut avoir ainsi été transformé artificiellement, et se montrer alors tout à fait différent de ce qu'il eût été sans l'influence extérieure qui s'est exercée sur lui. Une telle observation serait sans valeur, et les conclusions qu'on voudrait en tirer ne pourraient conduire qu'à l'erreur.

Nous admettons maintenant que l'observateur connaît le sujet actif; s'il ne le connaissait pas au début de l'observation, il a pu le découvrir. Il ne faut pas oublier que, dans certains cas, le sujet ignore lui-même la part qu'il prend à la production des phénomènes. Si l'on se trouve dans ces conditions, il ne faut pas lui faire connaître l'influence qu'il exerce; il vaut mieux lui laisser croire que le phénomène est le résultat d'une action collective, et qu'il n'y joue pas un rôle prépondérant. Sans faire connaître et sans mettre en évidence le sujet actif, l'observateur a, dès lors, le devoir de fixer sur lui son attention d'une manière toute particulière.

### DE LA FRAUDE DANS LES EXPÉRIENCES PSYCHIQUES

Il faut avoir constamment présente à l'esprit la possibilité de la fraude. Considérée en elle-même, la fraude peut être totale ou partielle.

La fraude totale s'étend à toute une série d'expériences, à une séance tout entière. On peut avoir au premier aspect l'apparence de phénomènes réels, mais si on les examine de près et si l'on va au fond des choses on s'aperçoit qu'on n'en a que l'illusion, qu'ils sont imités ou simulés. Il est évident que, si l'on a affaire à un sujet incapable de produire le moindre phénomène psychique, et qui veut tromper les observateurs, on ne pourra avoir qu'une série de simulations et une séance de fraude totale. Mais il ne faudra pas croire que la constatation d'une fraude totale implique nécessairement que l'on se trouve en présence d'un sujet de ce

genre. Il peut parfaitement se faire que, même avec un bon sujet, capable de produire des phénomènes très intéressants, on se trouve, après une longue attente de manifestations qui ne peuvent se produire pour une cause ou pour une autre, en présence de faits simulés.

Quant à la fraude partielle, on l'observe toujours en présence d'un médium, car elle se produit dans une séance où l'on a déjà obtenu des phénomènes réels. Ou bien les phénomènes réels cessent à un moment donné de se produire et sont remplacés par des phénomènes simulés. Ou bien l'on obtient à volonté toute une catégorie de phénomènes réels; mais quand on veut s'élever à des manifestations plus compliquées, ou simplement passer à des phénomènes différents qui, dans les circonstances données, sont plus difficiles à obtenir, on n'obtient pour ceux-ci que de la simulation qui se mélange parfois à des faits authentiques.

Considérée au point de vue du sujet, la fraude peut être : 1° consciente et volontaire; 2° consciente et involontaire; 3° totalement inconsciente.

Consciente et volontaire, la fraude ne laisse place à aucune observation scientifique utile. Elle ne peut qu'apprendre aux expérimentateurs à mieux se mettre en garde contre les sujets de mauvaise foi, qui pourraient encore chercher à les induire en erreur. Des sujets qui font profession de se livrer à des expériences psychiques, ou qui tirent profit d'une certaine réputation et des séances pour lesquelles ils sont sollicités, cherchent quelquefois à tromper de propos délibéré. Ils font leurs préparatifs à l'avance, s'exercent à la simulation de certains phénomènes et tiennent soigneusement cachés des instruments, plus ou moins rudimentaires, mais dont ils se servent avec une grande dextérité, tels que fils imperceptibles, ressorts ou fils métalliques, au moyen desquels ils produisent parfois une très grande illusion. Ou bien ils ont un complice qui les aide dans ces exercices, qui n'ont rien de scientifique, en communiquant avec eux par des moyens de convention. Tel, par exemple, ce liseur de pensées qui devinait les chiffres les plus compliqués, les mots et les phrases proposés par les spectateurs. On finit par reconnaître que le

bandeau dont ils se couvrait les yeux lui permettait d'apercevoir le pied de son compagnon, et qu'un mouvement imperceptible de ce pied lui indiquait les chiffres ou les lettres qu'il devait nommer.

Quand il ne s'agit que d'expériences faites par un prestidigitateur sur des tréteaux, la chose n'a pas d'importance, car il n'est question que d'amuser le public, et l'opérateur est dans son rôle en lui donnant une illusion acceptée à l'avance. Il n'en serait pas de même quand on veut se donner à une expérience sérieuse, et il est évident que des sujets qui se livrent ainsi à une fraude habituelle et préméditée, doivent être complètement écartés de toute expérimentation scientifique.

A côté de ces fraudes préméditées, qui viennent d'individus qui n'ont pour but que de tromper, on observe aussi quelquefois des fraudes conscientes, et jusqu'à un certain point volontaires, de la part de sujets qui, dans d'autres circonstances, se sont montrés sincères et capables de prendre part à des expériences scientifiques. Cela se présente surtout quand on a surmené un sujet, quand on lui demande de faire des expériences qui lui répugent ou lui déplaisent, ou encore quand on a témoigné ostensiblement à son égard une méfiance qui blesse sa susceptibilité et l'irrite. Ces sujets ne doivent pas être complètement rejetés, car ils peuvent être très bons, mais il faut agir à leur égard avec beaucoup d'habileté et de tact, il faut savoir écarter les causes qui les ont portés à la simulation, et, dans tous les cas, les surveiller d'une manière beaucoup plus rigoureuse en observant les précautions que j'indiquerai plus loin.

La fraude consciente et involontaire, de même que la fraude totalement inconsciente, vient de sujets qui sont de véritables médiums et qui ont des aptitudes réelles aux expériences psychiques. Ces deux genres de fraude diffèrent seulement en ceci, que, dans le premier, le sujet se trouve dans un état médianique moins profond, qui lui permet de se rendre compte de ce qui se passe autour de lui et de ce qu'il accomplit lui-même. Il est évident qu'il s'agit là d'un état mixte et transitoire, ce sont des circonstances que l'on observe

rarement. Dans tous les cas, les caractères de la fraude consciente et involontaire sont les mêmes que ceux de la fraude inconsciente et nous n'avons pas à les séparer dans cette étude.

Il ne faut pas oublier que, en psycho-physiologie, le sujet est un être très compliqué, avec lequel on ne peut pas obtenir à volonté tel ou tel phénomène, même si on l'a obtenu déjà dans des circonstances analogues. Nous avons déjà vu qu'il faut tenir compte d'une foule de facteurs, et en premier lieu de l'état psychique momentané du sujet, qui peut être influencé par des causes dont nous avons pu découvrir et étudier un certain nombre, mais dont d'autres nous échappent complètement.

Le sujet n'est pas toujours maître de ses impressions, il ne peut lui-même se mettre à son gré dans tel état physique ou moral que nous lui demandons. Bien plus, il ignore souvent lui-même les conditions de son être psychique qui sont les plus favorables pour obtenir les résultats que nous attendons.

Ces conditions, pour la plupart, se produisent en lui et à son insu, sans qu'il les cherche; tandis que ses efforts, au contraire, peuvent y mettre obstacle.

Le seul fait de se soumettre à des expériences peut fatalement conduire le sensitif, malgré lui, et sans qu'il s'en aperçoive, à simuler le phénomène qui ne se produit pas spontanément, ou à exagérer l'intensité du phénomène.

Il est habituel d'observer dans les états médianiques de l'hyperesthésie, qui peut se produire pour toutes les sensations possibles, soit isolément, soit réunies, et rend certaines impressons pénibles ou même douloureuses. Le sujet, sous cette première influence, exécute souvent involontairement des mouvements déréglés et sans même s'en douter. Plus tard seulement, sous certaines influences, l'idée du phénomène que l'on demande de lui, le domine et ces mouvements suivent les représentations motrices de la pensée. Suivant les lois psychologiques, toute pensée s'accompagne d'une action musculaire; d'une façon générale, les muscles subissent un commencement de contraction en rapport avec les différents mouvements nécessaires pour accomplir l'acte pensé; il en

résulte que la main va toujours automatiquement dans la direction de nos pensées. Cette action est réflexe, instantanée, et elle s'exécute d'une manière plus ou moins complète, si le sujet ne réagit pas par un acte de volonté, ou s'il n'y a pas d'obstacle mécanique qui s'y oppose. Même dans ces derniers cas, l'ébauche de la contraction existe au moins dans les différents muscles.

On peut le constater par la palpation ou même l'enregistrer avec certains appareils, et le sujet s'en rend compte lui-même par le sens musculaire. Il en résulte que, dans les expériences psychiques, où la pensée et la volonté du sujet doivent se porter sur un objet ou sur une personne, ou en subir l'influence, des mouvements sympathiques accompagnent souvent, sinon toujours, le phénomène.

Il y a encore une autre cause aux mouvements que l'on observe chez le sujet lorsque l'on attend ou que l'on voit se produire un phénomène. Il paraît prouvé que, le plus souvent, l'effort fait par un sujet, en état médianique actif, pour provoquer un phénomène dynamique, est douloureux, ou tout au moins pénible. D'abord il y a hyperesthésie cutanée, puis une douleur qui accompagne la dépense en excès des forces nerveuses, et qui est proportionnelle à l'effort spécial demandé. Il est donc tout naturel que le sujet, surtout dans les états où il est inconscient et impuissant à réagir sur ses mouvements automatiques, cherche à éviter la douleur et à réaliser l'action physique par le moyen qui lui est le moins pénible.

Dans les expériences médianiques d'extériorisation de la motricité, la force du médium est souvent en partie empruntée aux assistants ; cette décomposition de la force occasionne aussi des mouvements dont les observateurs sont, le plus souvent, dans l'impossibilité de se rendre compte.

La fraude inconsciente peut être grossière et naïve, mais, en général, elle se rapproche beaucoup des phénomènes vrais, elle paraît habile et très bien organisée avec préméditation. On sait que généralement les actions instinctives se font avec une précision, une adresse remarquables ; elles sont plus parfaites dans leur exécution que les actions volontaires ;

la fraude inconsciente participe de toutes ces qualités. La fraude inconsciente ne laisse aucun souvenir, lorsque le sujet est revenu à l'état normal, des moyens frauduleux employés; mais il peut se souvenir des effets produits par ces moyens; de même qu'il peut aussi avoir oublié l'effet produit en même temps que le mécanisme qui l'a provoqué.

Nous ne pouvons terminer cette question de la fraude sans parler d'une cause de fraude assez fréquente, bien que d'un mécanisme qui paraît au premier abord très complexe : c'est la fraude qui résulte de suggestions. Il faut se rappeler d'abord que les médiums ou les sujets placés d'une façon quelconque en état médianique sont très sensibles à la suggestion mentale. Les pensées et la volonté des personnes qui prennent part à l'expérience exercent sur le sujet une influence dont il n'a pas conscience, mais qui n'en est pas moins considérable.

Or, les spectateurs et les témoins d'une expérience psychique peuvent agir ainsi sur le sujet de plusieurs façons différentes. On admet quelquefois à assister aux expériences des personnes qui n'ont aucune connaissance de ces phénomènes. Beaucoup y apportent un doute basé sur les lois physiques qu'elles connaissent et qu'elles croient absolues, et sur la difficulté d'admettre quelque chose de scientifique en dehors du cadre étroit des connaissances anciennes. Ce doute, qui se résout dans la conviction de l'impossibilité de réaliser l'expérience, semble prendre à partie le sujet, comme s'il était personnellement intéressé à convaincre les spectateurs, et lui porte pour ainsi dire le défi de réussir. Le sujet perçoit vaguement cette hostilité, qui trouble son attention et lui enlève une partie des facultés qu'il doit mettre en œuvre. Le sujet se trouve ainsi indirectement poussé à aider, par des moyens frauduleux, le résultat qui se fait attendre.

Dans d'autres cas, la suggestion de fraude est encore plus directe. Certaines personnes, tout en désirant assister à des expériences psychiques, éprouvent pour ces phénomènes une aversion qui devient une véritable hostilité. Ces sentiments de parti pris sont parfois tels qu'ils les portent inconsciemment à mettre une véritable mauvaise foi dans l'observation



des expériences. Ces personnes, ne comprenant rien à la nature des expériences psychiques, mettent tout en œuvre pour les contrecarrer. Elles insistent souvent plus que qui que ce soit pour assister à des expériences ; aussi on a parfois le tort de les y admettre. Mais leur conviction étant que ces phénomènes n'existent pas, leur secret désir est toujours de surprendre les sujets en flagrant délit de supercherie. Ces personnes prévoient tous les moyens possibles que pourrait employer le sujet pour introduire la fraude dans les expériences, et, loin de reconnaître l'inconscience du sujet et de chercher à l'empêcher d'employer la simulation, ils la lui facilitent et la provoquent de toutes les manières possibles. Ces expérimentateurs semblent triompher lorsque le sujet est tombé dans leurs pièges et a simulé un phénomène ; ils ne se rendent pas compte que le sujet est inconscient de la manière dont les phénomènes se produisent, qu'il cherche instinctivement le moyen le plus facile et le moins pénible pour lui d'arriver au but. Dans ce cas, les expérimentateurs sont seuls responsables de la fraude, car ils ont fait au sujet une véritable suggestion mentale à laquelle il n'a pu se soustraire.

Ces considérations sur la manière dont se produit la fraude, et sur la part que peut y prendre le sujet, nous amènent à en déduire la conduite que devra tenir l'expérimentateur. S'il soupçonne une supercherie quelconque dans une partie de l'expérience, son premier soin devra être de cacher son impression et de ne rien laisser voir de ce qu'il a pu découvrir ; mais il redoublera d'attention et cherchera d'abord à reconnaître à quelle catégorie de fraude il peut avoir affaire. Puis il cherchera par tous les moyens possibles à empêcher la fraude de se produire, mais toujours indirectement, afin de ne pas dévoiler les procédés employés par le sujet. Il ne faut pas oublier, en effet, que le sujet, qui peut être irresponsable, sera irrémédiablement perdu pour les expériences, même s'il est bon, par ce seul fait qu'on l'aura dénoncé ou dévoilé, employant une supercherie parfois de peu d'importance.

Il y a bien des façons de surveiller le sujet et de le mettre dans l'impossibilité d'employer tel ou tel moyen frauduleux.

Un des meilleurs procédés consiste à feindre de surveiller plus particulièrement un des expérimentateurs autre que le sujet. On a alors toute liberté pour prendre des garanties qui rendront impossible la fraude soupçonnée, *sans que le sujet soit mis en cause.*

Maintenant que l'expérimentateur a pu se rendre compte de la sincérité du sujet, et éliminer ainsi les principales causes d'erreur, nous allons voir comment il doit poursuivre son observation.

Le sujet est connu, c'est lui qu'il faut d'abord étudier tout spécialement dans le cours même de l'expérience.

On recherchera si sa volonté entre en jeu dans la production des phénomènes. Cette question peut se dédoubler : peut-il les produire, les arrêter ou les diriger à volonté; lui est-il possible d'en varier la nature, la forme et l'intensité.

Quel est exactement l'état du sujet pendant la production des phénomènes? Est-il dans un état hypnotique, en état médiamique actif ou en état médiamique passif, ou dans un état mixte, et enfin quels sont les symptômes qu'il présente?

Il est bon aussi d'apprécier quel est le degré de forces physiques que le sujet est obligé de dépenser pour la production du phénomène. Utilise-t-il ses seules forces physiques ou psychiques, ou semble-t-il en emprunter une partie, soit aux assistants, soit à une source dynamique quelconque?

De quelle façon le sujet met-il en jeu ces diverses forces? se sert-il de ses membres, de ses muscles, de son regard pour les diriger? De quelle façon les communique-t-il? d'une façon immédiate ou médiate, et, dans ce cas, quels sont les intermédiaires qui peuvent lui servir?

On ne trouve guère de sujets capables de produire indifféremment tel ou tel phénomène psychique. Chaque sujet présente des facultés particulières qui lui sont personnelles et qui le rendent apte à produire tel ou tel phénomène. Si on lui demande d'autres expériences, on n'obtiendra rien, ou seulement des phénomènes insignifiants, même avec un sujet excellemment doué dans sa spécialité.

On rencontre bien parfois des sujets capables de se livrer

à plusieurs genres d'expériences différentes, mais, même chez ceux-là, on reconnaîtra facilement des facultés spéciales dominantes.

On peut, chez les sujets, développer par l'exercice les facultés qu'ils possèdent naturellement; mais il ne faut pas oublier que les lois du développement des facultés psychiques nous apprennent :

1° Qu'on ne peut développer simultanément plusieurs facultés différentes chez un même sujet, sans nuire à la perfection des expériences;

2° Qu'une faculté, cultivée spécialement, se développe au détriment des autres;

3° Qu'il y a, par conséquent, tout intérêt à cultiver la faculté spéciale dominante dans chaque sujet, avec laquelle on arrivera à produire des phénomènes beaucoup plus importants, et à des expériences plus complètes et plus intéressantes.

Nous conclurons de tout ceci qu'il est très important que l'expérimentateur recherche le plus rapidement possible quelle est la faculté spéciale dominante du sujet avec lequel il opère.

L'expérimentateur ne doit pas borner son observation au sujet seul, mais il doit noter avec soin toutes les circonstances de l'expérience et les phénomènes concomitants. Nous avons vu, au cours de cette étude, l'influence qu'exercent les personnes qui entourent le sujet, et les circonstances physiques et atmosphériques.

Suivant l'ordre d'importance de ces diverses influences, l'expérimentateur aura donc maintenant à porter son attention sur les personnes qui prennent part à l'expérience et sur toutes celles qui y assistent.

Dès le début de la séance, et avant même de commencer les expériences, l'opérateur aura dû, d'un rapide coup d'œil, faire un diagnostic sommaire de l'état psychologique des personnes présentes; il y aura été aidé par les renseignements qu'il aura pu recueillir sur leurs antécédents au point de vue psychologique et expérimental, qu'il ne devra jamais négliger.

Les assistants se trouvent naturellement divisés en deux catégories : ceux qui prennent une part quelconque aux expériences, et ceux qui y assistent en simples spectateurs. Les uns et les autres doivent être observés attentivement. Il faut aussi noter avec soin ceux qui auraient pu antérieurement se trouver en rapports avec le sujet ; connaître, autant que possible, quelles ont été leurs relations réciproques ; et, si quelques personnes ont déjà assisté à des expériences avec lui, quelles ont été les observations qui ont pu être relevées à leur égard.

Il faut d'abord constater les modifications physiologiques qui peuvent se produire dans l'état de chaque personne en particulier : traces de fatigue ou d'énervement, tendance au sommeil, engourdissement et quelquefois sommeil complet, mouvements inconscients ou convulsifs, sensations quelconques, douloureuses ou pénibles, qui peuvent être accusées par la personne elle-même.

Il est aussi très important de noter l'influence que paraît exercer le sujet sur ces différents phénomènes, et de constater s'il existe une sorte de parallélisme entre les états par lesquels passe le sujet et ceux que l'on observe sur quelque autre assistant. L'on sait que le sujet peut inconsciemment placer un spectateur dans l'état médiamique passif ; ce point ne doit jamais être oublié, car le sujet peut utiliser directement par lui-même, ou indirectement, les facultés nouvelles qui se trouvent ainsi développées dans un spectateur, qui devient par suite un sujet secondaire.

Enfin, après avoir terminé les expériences, l'observateur interrogera les personnes présentes, et en particulier celles qui lui auront semblé présenter quelques modifications physiologiques, et il notera les phénomènes subjectifs qu'elles accuseront : énervement, fatigue, somnolence, etc. Chez certaines personnes, qui auront présenté un intérêt particulier à l'observation, il sera bon, autant que possible, de relever, avant et après la séance, l'état des forces au dynamomètre.

Il faut aussi tenir compte des conditions physiques et atmosphériques dans lesquelles se passe l'expérience, car, ainsi que nous l'avons démontré, il y a déjà quelques années,

ces conditions exercent une influence sur certains phénomènes. La pression barométrique, la température, l'état général de l'atmosphère devront être relevés, et l'on remarquera si le lieu où se passe l'expérience se trouve plus ou moins à l'abri de ces influences. Dans le local même où se passe l'expérience, on notera la température, la lumière naturelle ou artificielle (sa source, son intensité, sa coloration) les dimensions de l'appartement, sa forme et les principaux objets qui pourront s'y trouver.

La séance est terminée, mais le rôle de l'observateur n'est pas fini. Il doit d'abord, de concert avec les assistants, témoins ou expérimentateurs, écrire le procès-verbal de tout ce qui s'est passé et a pu être constaté pour tous. Ensuite, il réunira à part et immédiatement les observateurs et expérimentateurs, c'est-à-dire ceux qui ont les connaissances et l'expérience nécessaires dans ce genre de phénomènes pour pouvoir en apprécier la valeur et la portée.

C'est alors surtout qu'il ne faut pas oublier que l'on ne doit, sous aucun prétexte, émettre une observation ou une interprétation quelconque sur les phénomènes observés, en présence du sujet ou d'une personne ayant pu servir d'agent actif. Ces différentes personnes, ainsi que celles qui ont pu assister aux expériences comme témoins ou curieux, étant éloignées, on recueillera et on notera avec soin l'impression immédiate des observateurs et expérimentateurs.

Plus tard, c'est-à-dire un ou deux jours après, il faut réunir de nouveau les expérimentateurs, et, en présence des notes prises pendant et après la séance, ils se livreront à la discussion de certains points, et pourront chercher, autant que possible, à interpréter les phénomènes. On s'efforcera toujours d'en tirer des conclusions pratiques au point de vue de la marche à suivre dans les expériences subséquentes, et, comparant les phénomènes observés à ceux déjà connus, on les classera tout au moins avec une méthode scientifique. De cette façon on peut être certain que toutes les expériences, quelles qu'elles soient, auront toujours une portée utile pour la science.

DE LA

# CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F. W. H. MYERS

*(Suite.)*

---

XIV. — Maintenant, on remarquera que la tendance de l'automatisme à l'hypermnésie se montre à l'état naissant dans l'habitude qu'a Mrs Verrall de se rappeler des noms oubliés, etc., en regardant dans le cristal. Et comme c'est sur ce point qu'ont porté principalement les expériences du professeur Janet, je citerai les remarques qu'il fit au Congrès International de psychologie expérimentale, le 3 août 1892 après la lecture de ces notes (1).

Il dit qu'il se bornerait à certifier la réalité des faits décrits par Mr Myers. Dans certaines circonstances, il y a des patients qui ne peuvent regarder longtemps une surface brillante sans avoir des illusions, des espèces d'hallucinations. Quelquefois ces hallucinations offrent de l'intérêt; quelquefois elles peuvent donner d'importants renseignements sur l'état d'esprit du patient. Il cite quelques-unes des hallucinations qu'il a étudiées. On savait qu'après les crises sérieuses de somnambulisme naturel, il y a oubli complet de ce qui s'est passé pendant l'attaque. Quelquefois le souvenir pouvait être réta-

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R., vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900, n° 3 de 1901.

bli facilement par divers procédés, et en particulier par la suggestion. Très souvent, il était impossible de rétablir le souvenir de cette manière, et il était alors nécessaire d'employer des moyens artificiels. Celui dont il s'était servi le plus souvent, était le procédé bien connu de l'écriture automatique; mais on peut en adopter d'autres. Un jour une jeune femme avait une attaque de somnambulisme, pendant laquelle elle avait écrit une lettre qu'elle avait ensuite déchirée, et dont elle avait oublié le contenu. En la faisant regarder une surface brillante, il réussit à lui faire lire par hallucination toute cette lettre.

Beaucoup de sujets étaient tourmentés par des idées fixes. Quelques-uns avaient pleinement conscience de ces idées, et constataient ouvertement en quoi elles consistaient. D'autres ne pouvaient pas bien les décrire, et ne se rendaient pas bien compte de ce qui les tourmentait. D'autres n'avaient aucune notion de ces idées fixes, qui provoquaient seulement en eux des états émotifs et impulsifs. Par exemple : un jeune homme avait continuellement peur, sans pouvoir s'en expliquer la cause. Il suffisait de lui faire regarder une surface brillante pendant quelque temps pour qu'il vît des flammes; et après avoir écouté un bruit monotone pendant quelque temps, il devenait conscient de certains autres sons, ceux d'une corne de pompiers; en un mot, ce procédé révélait l'idée persistante d'un incendie dont il avait été témoin auparavant.

Certains sujets atteints d'*aboulie* (perte de la volonté) avaient besoin de voir de temps en temps une personne qui jouait auprès d'eux le rôle de directeur de conscience. Quand le sujet venait de quitter son directeur, il était bien; mais au bout d'un temps variable, il redevenait malade, et avait besoin d'être pour ainsi dire remonté de nouveau. Il était difficile de savoir ce qui caractérisait la période de santé. Un de ces malades avait, au moment où il regardait attentivement un objet, l'hallucination de voir le portrait de Mr Janet, qui avait comme une influence de direction morale, et cette influence persistait inconsciemment. Quant à l'explication de ces faits, Mr Janet reconnaît que Mr Myers a raison de supposer des causes très différentes, suivant les cas. Il est impossible

d'expliquer ces cas complexes par un seul mot. Il y a certainement la suggestion ; mais il y a aussi des choses très différentes, comme les associations d'idées, les modifications d'états de conscience, les rêves, etc. Quant aux malades qu'il avait observés, il avait toujours été frappé par les faits relatifs au pouvoir d'attention. C'était toujours des malades faibles, incapables de fixer longtemps leur attention sur le même objet ; quand ils étaient forcés de le faire, ils subissaient toute espèce de modification psychologique. En particulier, ils perdaient le contrôle de leurs mouvements et de leurs idées. Il avait vu, par exemple, un enfant qui ne pouvait pas faire à l'école un effort d'attention sans avoir une espèce de convulsion. Chez des malades, les rêves qu'on leur avait fait avoir automatiquement se reproduisaient facilement quand leur pensée consciente était supprimée par la fatigue. En un mot, c'était un procédé ingénieux pour mettre en lumière les rêves qui avaient eu lieu à l'insu du dormeur.

Chez les voyants par le cristal, dans leurs premières expériences, les visions sont souvent des réminiscences confuses. Aussi Miss Z., une cousine du marquis de Bute, chez qui les visions se formaient lentement et obscurément, vit plusieurs scènes qui lui semblaient nouvelles, mais que lord Bute, avec beaucoup de vraisemblance, attribuait à des souvenirs de scènes bien connues de lui, et que cette dame connaissait moins intimement. Dans un genre analogue, j'ai vu une expérience où Miss Z. décrivait la lente formation dans une vision par le cristal d'une tête d'homme qu'il lui fallut beaucoup de temps pour reconnaître comme la représentation de Tito, le criminel héros du roman qu'elle venait de lire : *Romola*. Elle fut quelque peu fatiguée par cette lente et difficultueuse vision, et je ne recommanderai pas aux expérimentateurs d'aller jusqu'au point où l'on sent une contrainte de l'esprit ou des yeux. Je garde pour plus tard plusieurs cas semblables dont déjà maintenant nous pouvons prévoir l'intérêt.

XV. —Les lecteurs des *Proceedings* connaissent déjà Miss X à qui je dois les expériences que je vais donner. On apprendra avec plaisir que ce fut son étude sur la vision par le cris-

tal (partie XVI), qui amena le professeur Janet à entreprendre les intéressantes expériences racontées ci-dessus. On verra que les phénomènes de Miss X continuent, et que sa plus récente conclusion à leur sujet est restée la même. Mais naturellement les résultats, chaque année, augmentent de volume. Quant au rapport entre les visions et la santé, par exemple, nous trouverons là de sérieux renseignements.

## Cas II. — Miss X

*Santé.* — Je tiens à déclarer d'abord aussi catégoriquement que possible que chez moi les expériences de vision par le cristal, ne sont ni la cause ni l'effet d'aucun état morbide.

Je puis dire positivement, l'ayant souvent constaté, qu'essayer une expérience alors que l'esprit et le corps ne sont pas tout à fait à leur aise, c'est perdre son temps. Les conditions qui rendraient la cristal-vision fatigante et épuisante, rendraient tout résultat impossible. Je puis aussi sûrement nier pour ma part que le succès, pour produire des hallucinations de ce genre, est dû à quelque *état maladif*. Les quatre années pendant lesquelles j'ai expérimenté, ont été parmi les meilleures de ma vie comme santé. Je ne me donne pas comme robuste ; j'ai même été mal portante pendant plus de trois ans, par suite d'un accident de chemin de fer. Je ne peux pas supporter l'atmosphère viciée, ni les veillées prolongées, mais je n'ai pas peur de me lever de bonne heure, de me livrer à un travail mental prolongé, à une promenade de six à douze mille par jour, par presque tous les temps. Je ne descends pas d'une race épuisée, mais d'une famille qui, pour la physique et la longévité, peut rivaliser avec toute autre dans les annales de M. Francis Galton ; — une famille qui n'a jamais vécu dans les villes, et qui, pendant plusieurs générations, a dépensé son énergie en courses à cheval et en chasses.

*Classification des visions.* — Je peux diviser mes visions en trois classes qui passent de l'une à l'autre par des transitions graduelles. En bas, je place la classe très nombreuse des simples reproductions, volontaires ou spontanées, d'objets

vus récemment, — arrangées peut-être d'une manière un peu fantastique, et surtout des images purement de fantaisie, qui n'ont, que je sache, de base dans aucun fait réel. Celles-là, naturellement, je ne les favorise pas, c'est du temps perdu. Elles n'apportent aucune connaissance nouvelle, elles semblent être seulement l'objectivation de choses imaginées par l'esprit ou par des bribes sans signification de visions intérieures qui flottent devant vous quand votre attention se relâche. Elles sont aussi nettes que les autres images vues dans le cristal et se produiront n'importe quand, si je ne suis pas très fatiguée.

Puis vient une classe de visions qui, bien qu'elles ne puissent faire connaître aucun fait, m'impressionnent cependant comme si elles contenaient quelque souvenir ou quelque produit de l'imagination qui ne viendrait pas de mon moi ordinaire. Dans cette classe je placerai des resurrections de souvenir et aussi des exemples de réflexion — ainsi des scènes appropriées à une histoire à laquelle j'ai pensé, ou au sentiment d'un morceau de musique, ou à un endroit dont j'ai entendu parler. Je sens que mon moi ordinaire n'a pas inventé ces scènes; et qu'elles doivent venir d'une intelligence cohérente ; mais cette intelligence travaille sur des données qu'à un moment ou à un autre j'ai acquises consciemment.

La troisième classe, qui est la moins nombreuse, consiste en tableaux qui sont en quelques sens véridiques; qui me donnent des renseignements sur quelque chose de passé, de présent ou de futur que je n'ai aucun moyen de connaître.

*Classe I.* — Je puis généralement mais pas toujours voir dans un objet en cristal, ou dans quelque autre profondeur claire, ou dans une surface polie, une scène animée relative à un sujet qui vient de m'occuper — comme un livre que j'ai lu, un avis dans un tramway, etc. Ces scènes ne ressemblent pas aux images qui tachent ma rétine après que j'ai regardé quelque chose de brillant. Celles-là sont chez moi indistinctes, n'ont pas de couleurs vraies, mais seulement des nuances d'ombre et de lumière. Les visions dans le cristal, au contraire, ont de vraies couleurs et sont comme des images-souvenirs seulement plus distinctes. Cependant si je

ne vois que des images de ce genre, j'arrive généralement à ne plus rien voir bientôt. Leur seul intérêt vient de la facilité qu'elles offrent aux expériences d'optique.

Ces expériences, pourtant, pour la plupart, n'ont pas été satisfaisantes, car il est presque impossible de dire jusqu'à quel point les résultats sont dus seulement à l'expectation. En aucun cas, jusqu'à présent je n'ai obtenu un résultat optique qui m'ait surprise, ni un résultat se prêtant à des mesures assez exactes pour prouver qu'il était faux au point de vue de l'optique ou plus exact que mes connaissances générales ne m'auraient permis de l'obtenir. Voici quelques exemples :

1. *Distorsion.* — Si je regarde dans une cuiller, je vois, comme l'on sait, l'image toute déformée. Mais je ne peux pas dire si elle l'est précisément comme le serait une image réelle. Car d'abord l'image ne paraît pas toujours être sur la surface de la cuiller ou du miroir. Par exemple, avec un globe de cristal ou la pierre demi-sphérique d'une bague, l'image apparaît comme sur une surface plate. En second lieu, je ne pourrais pas, du moins dans le peu de temps dont on dispose, dessiner l'image déformée assez soigneusement pour permettre ensuite une comparaison avec la réflexion de l'objet réel même dans la cuillère;

2. *Réflexion.* — Si je vois une image dans des circonstances qui suggèrent que c'est une réflexion, je la vois renversée comme dans un miroir. Ainsi, dans un wagon, j'expérimentais avec un petit cristal et un petit miroir, suspendus à ma châtelaine. Je reproduisais facilement dans le cristal des *images* (non pas des *reflexions* réelles) d'avis placés sur les parois de la voiture, et elles étaient renversées. Mais je ne pouvais réfléchir l'image fictive du cristal dans le miroir et les lettres : « Compton's Hotel » apparaissaient dans le sens habituel.

D'un autre côté, une fois j'entrai subitement dans un salon où il y avait une grande glace, et au milieu je vis un nom que j'avais cherché en vain, imprimé sur une carte de visite piquée au mur et non renversée. Mais remarquez que quand je vis le mot, j'avais oublié un instant qu'il y avait là un miroir

et je pris le mur reflété pour un mur réel; de sorte que l'image se conformait à ma conception erronée et non à quelque véritable loi d'optique.

3. *Agrandissement.* — J'ai employé la loupe onze fois et toujours elle m'a paru grossir. Dans un cas déjà cité (vol. V, p. 513), le grossissement apparent me permit de lire les lettres, sans quoi la vision aurait été sans signification. Mais ce cas, naturellement, peut être classé comme un simple développement de l'image; c'est-à-dire que les lettres pouvaient devenir visibles sans loupe, bien qu'elles parussent sur le point de s'évanouir. Trois fois j'ai essayé avec un verre plan de même grandeur et de même apparence, et ce verre n'a pas grossi. Cependant je n'ai pas pu être sûre que je n'avais pas de quelque manière distingué les deux verres, même en les approchant de l'image.

4. *Double réfraction.* — J'ai une fois essayé d'un morceau de spath d'Islande, objet que je maniais pour la première fois. Je connaissais pourtant sa propriété de double réfraction, de sorte que la duplicatiou de l'image peut avoir été produite par l'expectation, quoiqu'elle me parut plus curieuse que je ne me l'imaginais à l'avance.

5. *Contraste de couleur.* — Je crois que la rétine peut être fatiguée et qu'il peut par suite se produire des couleurs complémentaires quand on a regardé des images dans le cristal aussi bien que quand on a regardé des objets réels. Je n'en avais jamais douté jusqu'à ce que la question me fût posée, quoique maintenant je trouve difficile de prouver que l'expectation inconsciente ne puisse pas rendre compte de cela aussi.

Je citerai des exemples, des cas spontanés et ensuite de expériences.

J'eus un jour la visite d'une amie portant une robe d'un bleu assez singulier, que quelques heures plus tard, le cristal reproduisait. Cette vision fut suivie par celle du petit garçon de la dame, que je n'avais pas vu depuis quelque temps, habillé avec une étoffe orange vif, et j'étais sûre qu'il n'avait pas de semblable vêtement.

Une après-midi quelqu'un parla d'objets en Palissy. Ce n'était pas particulièrement à moi qu'on s'adressait, et je re-

gardais vaguement une bouteille de parfums vert sombre, presque noir. J'aperçus au milieu une image tout en vert pâle d'un homme arrachant précipitamment une palissade de jardin en bois ; et avant que j'eusse le temps de me demander ce que cela signifiait, il y eut une autre image toute en rouge du coin de la bibliothèque, où dans mon enfance je mettais mes livres, parmi lesquels j'en distinguais un que je n'avais pas vu depuis quinze ans, intitulé des *Colères de Mme Palissy*. Alors je me rappelai qu'une des causes de colères de cette dame, consistait en ce que son mari alimentait son four avec les meubles de la maison ou même avec le matériel fixe de la maison.

Ce sont les seules couleurs spontanément produites que je puisse me rappeler, les visions n'ayant pas ordinairement de couleur prédominante. Si je me fatigue la rétine à regarder une fleur rouge, j'en vois une verte dans le cristal ; et réciproquement si j'évoque (comme je le fais quelquefois) une fleur rouge, j'en vois une verte dans le cristal ; je vois ensuite une tache verte sur le mur. Si je me sers de deux boules de cristal, il y a un changement semblable de couleur entre la première et la seconde image. Ou bien si seulement je *désire* un changement de couleur dans la vision, je trouve que le bleu est suivi par l'orange, le jaune par le pourpre, le vert par le rouge. Mais cela, naturellement, peut être dû à l'auto-suggestion inconsciente, quoique je ne sois pas assez familière avec la manière dont les couleurs se suivent, pour que je puisse sans hésitation nommer la complémentaire d'une couleur donnée.

Le même résultat serait obtenu, si l'image bleue était évoquée avec les yeux fermés. En la transférant dans le cristal — mon esprit restant entièrement passif — elle apparaîtra orange. Quand je m'aperçus de ce fait pour la première fois, ce fut à ma grande surprise, et il me fallut un moment de réflexion pour m'assurer que c'était une chose naturelle. Il peut être utile de remarquer qu'un effort spécial est nécessaire pour rendre à une scène — éclairée, par exemple, en rouge — sa couleur naturelle ou même une teinte neutre. Il est nécessaire de fermer les yeux ou de regarder au loin

pendant un moment, de sorte que ce qui suit est une seconde édition plutôt qu'une prolongation de la première peinture. D'un autre côté, le seul désir de changement produira une lumière verte alternant rapidement avec les tons primitifs.

6. *Grandeur des images.* — Les images semblent toujours tenir dans le cristal ou dans les limites d'un miroir plus grand. Elles ne semblent jamais plus grandes que le miroir, ni changer de situation, bien que, si elles sont très simples comme contours, je peux généralement les reproduire à volonté de la grandeur voulue, quand je lève les yeux et les dirige vers quelque fond plat — comme un mur, un écran, etc., en face de moi.

7. *Formation, durée, disparition.* — J'ai regardé une image huit minutes sans qu'elle disparût. Mais alors, je fus fatiguée et regardai au loin. Généralement les images durent de deux à trois minutes. S'il y a un mouvement dans l'image, si, par exemple, c'est une rue avec des voitures passant, elle dure ordinairement plus longtemps que si ce sont des objets inconnus. Quelquefois l'image est complète tout d'un coup; quelquefois elle est construite peu à peu; quelquefois avec des résultats grotesques. Alors ce sont généralement des images de fantaisies, en partie formées consciemment. Je ne m'aperçois pas pourtant de l'emploi d'aucun *point de repère.* Leur façon de disparaître est aussi variée. Quelquefois je peux les congédier à volonté. Quelquefois elles disparaissent lentement, et ce qui en constitue, pour ainsi dire, la partie essentielle, peut disparaître avant les accessoires. Je me tenais une fois dehors, près d'une porte qui avait des ornements en faïence, et j'attendais des nouvelles d'une amie dangereusement malade, qui habitait là. Cette scène, qui, je suppose, m'avait frappée inconsciemment comme les scènes qu'on voit pendant un moment d'émotion, reparut le même jour dans le cristal. Puis tout s'évanouit, excepté le dessin sur la porte; et quand je repris le cristal de nouveau, au bout d'une semaine, le dessin persistait encore.

J'ai mentionné ces faits, dont quelques-uns se produisent aussi dans toutes mes visions, en les rattachant à la première classe, celle des simples souvenirs, plus vives et plus perma-

nentes à la vérité que celles que je puis évoquer par l'imagination, mais peu différentes, autrement.

*Classe II.* — Ma seconde classe consiste en images inventées et en images de scènes connues d'abord par ma conscience, mais oubliées actuellement par mon moi ordinaire. Les images inventées ressemblent beaucoup aux *illusions hypnagogiques* auxquelles je suis sujette. Cependant je puis voir les illusions hypnagogiques dans l'obscurité et les yeux fermés, tandis que pour les visions dans le cristal, j'ai au moins besoin qu'il y ait assez de lumière pour produire un point brillant sur bague ou le cristal. Elles prennent souvent la forme de scènes dans quelque petite histoire que je me suis amusée à composer moi-même. J'ai déjà cité un ou deux cas où la scène différait de ce que j'avais inventé dans l'histoire. Mais j'ai l'habitude de voir réaliser intérieurement des scènes imaginaires; et ces développements dans le cristal, quoiqu'ils puissent me frapper comme inattendus, restent dans les limites ordinaires de ma pensée, comme des idées venant bien de moi et plutôt mieux trouvées qu'à l'ordinaire.

Quelquefois quand la vision ressuscite un souvenir qui ne s'est pas, pour ainsi dire, enfoncé hors de la vue, il se produit une image symbolique qui montre que mon inconscient a passé par une suite d'associations d'idées sans importance, mais caractéristiques. Par exemple, j'avais peu de temps auparavant étudié les arbres, et un jour j'étais ennuyé par uue vague impression d'avoir appris quelque chose de nouveau et d'intéressant que je ne pouvais me rappeler. Dans le cristal, je reconnus exactement l'endroit où je savais que j'avais vu cet arbre intéressant; mais ce n'était pas les arbres que je voyais, mais seulement des monceaux de feuilles mortes d'une forme indéterminée. Alors la mémoire me revint. L'arbre que je cherchais était le marronnier d'Amérique (buckeye) à fleur rouge; et le lien qui rattachait les feuilles mortes au marronnier était un vers de Mrs Browning :

« Not a grand nature. Not my chestnut woods »
of Vallombrosa

que quelques jours avant j'avais remarqué comme une variante de la description que fait Milton de Vallombrosa au moment de la chute des feuilles. Quelque trivial que fût le fait, il semblait montrer que dans les dessous de la conscience ce sont les mêmes genres de liens qui servent aux associations d'idées.

Voici un cas dû probablement à une notion oubliée. Des amis m'avaient envoyé une lettre avec ce nom « Dr Henderson » (je ne donne pas les noms réels) et l'ordre de regarder dans le cristal pour le reste. Je regardai et fus assez étonnée de lire : « Dr Henderson, Taunton Gaol ». J'étais incapable d'assigner une origine à cette inscription, mais une parente consultée sur les Henderson que nous avions pu connaître, se rappela que, parmi d'autres membres de cette famille « il y avait eu à une époque assez reculée un chapelain du nom de Taunton Gaol ». Du temps où la cristal-vision m'était inconnue, j'aurais juré que je n'avais jamais entendu parler du chapelain.

Dans cette seconde classe, je peux aussi ranger le cas où le cristal a fait revivre une chose vue ou dite qui aurait pu très bien arriver à ma conscience, mais qui en a été empêchée par suite d'une distraction de ma part.

Voici quatre exemples de ce genre assez rare :

1. Je vis dans le cristal comme une plaque de sang sur le pavage d'une terrasse près de chez moi. Cela ne me suggéra rien d'abord. Puis je me rappelai que j'avais passé sur cette tache pendant une promenade de quelques centaines d'yards en sortant de la bibliothèque populaire, et que, la rue étant vide, je feuilletais les livres en marchant. Ensuite je m'aperçus que mes souliers et le derrière de mon vêtement étaient tachés de peinture rouge, dans laquelle j'avais dû marcher sans faire attention pendant ce court trajet. Je ne puis dire quelle partie de moi-même fit l'erreur de prendre de la peinture pour du sang, — si ce fut une mauvaise interprétation de l'image dans le cristal, ou si l'image même était erronée.

2. Je vis dans le cristal une jeune fille, une amie intime, dans sa voiture et me faisant signe. Je remarquai que ses cheveux qu'elle laissait tombant la dernière fois que je l'avais



vue, étaient maintenant relevés comme ceux d'une jeune dame. Très certainement je n'avais pas vu consciemment ni la personne, ni même la voiture que je connaissais bien. Mais le lendemain, j'allai chez mon amie, elle me reprocha de ne pas la regarder quand je passais, et je m'aperçus qu'elle avait changé de coiffure de la façon que j'avais vue dans le cristal.

3. Sons restés inaperçus. J'écrivais près d'une fenêtre ouverte et je compris qu'une parente un peu âgée qui était à l'intérieur de la chambre, avait quelque chose à me dire. Mais le bruit de la rue m'empêchait d'entendre, et n'ayant pas envie de causer, je ne lui demandai pas ce qu'elle avait dit. Il n'y avait plus assez d'encre, et je pris l'encrier pour en mettre. En regardant l'encre je vis un paquet blanc de fleuriste comme s'il se réfléchissait dans l'encre ; en allant dans l'autre chambre, j'y trouvai le paquet en question, dont j'ignorais l'existence. Je revins avec et fut reçue avec cette phrase : « Il y a une demi-heure que je vous ai dit de vous occuper de ces fleurs ; elles vont être toutes mortes. »

Un de mes parents causait un jour avec une visiteuse dans la chambre voisine de celle où j'étais entrain de lire, et tout en désirant qu'ils fussent plus loin, je ne faisais aucune attention à ce qu'ils disaient et certainement j'aurais pu déclarer positivement que je n'avais pas entendu un mot. Le lendemain devant une table d'acajou poli je vis « 1, (Earl's) square Natting Hill. Je n'avais aucune idée de quelqu'un ayant cette adresse. Mais quelques jours plus tard mon parent remarqua « H (la visiteuse susdite) a quitté Kensington. Elle m'a dit son adresse l'autre jour, mais je ne l'ai pas écrite ». Il me vint à l'idée de demander : Etait-ce 1, (Earl's) square » et il se trouvait que c'était cela.

*Classe III.* — Dans ces cas et dans le cas à peu près semblable d'une annonce de mort vu dans le *Times* [1] (*Proceedings*,

1. Je rappellerai ici au lecteur le groupe nombreux des phénomènes mal compris réunis sous le nom de *Dynamogénie* (Féré: *Rev. Phil.* XX, 364, etc.). Il y a des cas où le pouvoir musculaire constaté au dynamomètre ou l'acuité d'un sens est accrue par l'excitation d'un autre sens. Ainsi l'auriculiste viennois Urbantschisch (*Psychologie* de James, II, p. 29,

vol. V, p. 507), je ne peux pas démontrer que je ne pouvais pas, si j'avais essayé, entendre ou voir le mot ou l'objet qui est apparu dans le cristal sans être apparu dans ma conscience. Il peut y avoir eu distraction et non pas pure incapacité sensorielle m'ayant empêché de remarquer ces détails. Mais dans d'autres cas — et c'est peut-être avec ceux-là que je peux commencer ma troisième classe — j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour voir et entendre quelque chose, mais j'ai échoué; et alors le cristal m'a montré que quelque chose en moi était capable de voir et d'entendre plus loin que je croyais.

1. Voici ce que j'écrivais dans une lettre, le 1er juillet 1891 : « Ce matin je regardais une table à l'autre bout de la chambre, et je croyais y trouver un livre dont j'avais besoin. Il n'y était pas, mais mon regard s'arrêta sur un autre livre qui ne m'étais pas connu. J'essayai, mais ne pus lire le titre à cette distance (j'ai essayé depuis encore et c'est impossible), et je me remis à écrire. Sur mon papier blanc — comme dans une cristal-vision — je lus : « *La Vallée des lis* », c'était le titre du livre. Je n'ai aucun souvenir d'avoir jamais vu le livre auparavant, ce n'est certainement pas dans cette maison, bien que j'aie pu l'apercevoir dans une boutique. Le 2 juillet j'ajoutais : « Le livre avait été apporté à la maison en mon absence, et placé (par ma parente) sur sa table à elle, où jamais on ne met mes affaires et où par conséquent je ne regarderais pas nécessairement en entrant dans la chambre comme je le ferais pour ma propre table où je mets mes cartes et mes lettres. Je n'entrai dans la chambre qu'après le

Archives de Pfluger, XLII, p. 154) a constaté qu'un diapason résonnant près de l'oreille augmentera quelquefois l'acuité de la vision, de sorte que des lettres pourront être lues à une plus grande distance. De même des sons deviendront sensibles à l'ouïe quand les yeux seront excités par de la lumière. « Et Féré constate que chez des sujets sains des post-images perdues peuvent être rappelées par l'application d'un diapason en vibration mis sur le sommet de la tête (*Pathogénie des émotions*, p. 29). Ainsi chez des sujets hystériques, la lumière rouge aiguise les perceptions du goût et de l'odorat. Et chez beaucoup de sujets sains on peut produire par suggestion hypnotique un accroissement d'acuité dans la vision et les autres sens. Pour employer ma terminologie, c'est le moi subliminal qui subvient à cet accroissement; et la cristal-vision n'est qu'un autre moyen de toucher à cette réserve de force.

(F.-W.-H.-M.)

lunch, et je dus aller droit à ma chaise sans passer près de sa table qui est dans le coin opposé. Le livre a un aspect assez particulier; c'est de l'imitation de bois. Si je l'avais vu consciemment dans une boutique, je l'aurais probablement acheté, car il aurait bien été à côté de mon imitation de Jésus-Christ favorite ».

2. Je donne un autre exemple où une légère extension du pouvoir auditif semble s'être produite.

En août 1899 nous allâmes pour quelques semaines à la campagne dans une petite localité où nous avions loué une maison pour l'automne et où je n'avais jamais été auparavant, excepté une journée. Un jour un aimable voisin vint nous offrir de nous servir de son jardin pendant son absence. En s'en allant, il regarda en l'air en passant près de la fenêtre et dit quelques mots dont nous n'entendîmes aucun, ni moi ni une jeune fille qui était à côté de moi.

Le même soir je vis dans le cristal la représentation d'un pied de pois de senteur extraordinairement grand et touffu couvrant un grillage métallique et je ne pus assigner aucune signification à cette image. Le lendemain nous rencontrâmes le gardien de notre ami, qui nous reparla de l'invitation faite par son maître et ajouta : « M. P. dit qu'il espère bien que vous avez entendu hier quand il vous a recommandé de ne pas vous perdre dans ses pois de senteur! » En visitant le jardin je trouvai la clôture couverte exactement comme le cristal me l'avait montrée, les pois de senteurs dont M. P. était si justement fier et qui avaient été arrangés pour intercepter la vue du chemin de fer.

Tout de suite au-dessus de ces apparentes extensions de facultés — tout de suite et cependant séparées par une grande lacune — viennent les visions télépathiques où quelque fait tout à fait en dehors de ma connaissance normale, semble projeté en moi par un autre esprit — qui ne pense pas nécessairement à moi en ce moment. J'ai eu plusieurs avertissements de ce genre autrement que par la cristal-vision depuis que mes dernières notes ont été publiées (S. P. R. *Proceedings*, vol. VI, p. 358). Mais j'en compte trois seulement avec le cristal.

1. Une amie m'écrit pour me dire que — agissant sous l'influence de quelque suggestion de ma part — elle avait conclu un engagement avec un journal, ajoutant qu' « elle n'était pas obligée de remplir ses colonnes avec des modes ». Il s'agissait de « la Reine » ou de quelque papier de ce genre; mais le cristal interrogé me fit voir un magazine environ du format de l'*English illustrated*, intitulé *La Princesse*. Je pris cela pour une mauvaise plaisanterie du cristal une « pas tout à fait *Reine* ». Mais j'ai depuis constaté qu'il existe un journal portant ce titre et c'était là que mon amie était engagée. Il ne ressemblait pas à ce que j'avais vu, comme si le nom seulement m'eût été transmis.

2. Le 12 octobre 1891, je discutais sur la cristal-vision avec un gentleman qui m'avait été présenté ce même jour et sur les amis et l'entourage duquel je ne connaissais absolument rien; il prenait un tel intérêt au sujet, que je lui promis de regarder dans le cristal avec l'espoir d'y voir quelque chose qu'il pourrait trouver personnellement intéressant. J'obtins trois scènes, dont voici une :

Une chambre contenant un haut paravent de verre et à l'extrémité de laquelle, après quelques instants, je vis une dame petite, grasse, portant une robe de serge bleue et un corsage court dans les poches duquel elle mettait le bout de ces doigts; elle avait les coudes en dehors, les cheveux noirs, la cravate presque dénouée, de beaux yeux noirs, et elle était coiffée d'un canotier blanc. En traversant la scène, elle se retournait et semblait me regarder avec quelque curiosité.

Nous eûmes l'occasion quelques jours plus tard de voir Mr R... à son bureau, et je lui décrivis mes visions. Celle que je viens de raconter, il la reconnut comme représentant la dame qu'il a comme secrétaire, quoique quelques-unes des employées au bureau nient qu'elle ait porté un canotier. Elle était absente en ce moment, mais il put me montrer le paravent en verre dans la chambre où elle se tient habituellement. Je fis sa connaissance plus tard, et je m'aperçus que j'étais pour elle, pour des raisons particulières, l'objet d'une certaine curiosité, et aussi j'appris qu'elle *avait eu* un canotier blanc qui, un jour ou deux avant ma vision, avait été enlevé par le

vent dans la Tamise et qu'elle était descendue au ponton nu-tête.

Mr R... considère aussi mes deux autres visions comme réfléchissant ses pensées au même moment, mais je ne trouve pas que ce soit aussi probant que celle que j'ai décrite.

3. Le 10 août de cette année, D... vint avec sa famille passer l'automne dans une maison de campagne qu'ils avaient trouvée meublée et que personne de nous n'avait jamais vue. Je n'étais pas moi-même à la maison ; la distance qui nous séparait était au moins de 200 milles.

Le matin du 12, je reçus une note au crayon de D... évidemment écrite avec difficulté, disant qu'elle avait été furieusement attaquée par un chien sauvage contre lequel elle et notre petit terrier s'étaient défendus du mieux qu'ils avaient pu, recevant à eux deux une vingtaine de blessures avant de pouvoir appeler au secours. Elle ne me donnait aucun détail, supposant que, comme cela nous arrive souvent, je serais avertie du danger qu'elle avait couru avant que les nouvelles pussent m'arriver par les moyens ordinaires.

D... fut extrêmement contrariée en apprenant que je n'avais rien su. Je n'avais pas consulté le cristal le jour de l'accident, et n'avais eu aucun avertissement. Je la priai de ne rien me dire de plus sur son aventure ; je consultai le cristal et je notai les détails suivants. Le chien était un grand chien de chasse noir, et notre terrier le tenait à la gorge tandis que D... le frappait sur l'arrière-train. Je vis aussi les détails des vêtements de D... Mais tout cela, je le savais ou pouvais le deviner. Ce que je ne pouvais savoir, c'est que le collier du terrier était par terre, que la lutte avait eu lieu sur un endroit gazonné à côté d'un endroit en terre nue — probablement dans un jardin — et à l'ombre d'un buisson d'aucubas.

Le 9 septembre, j'eus l'occasion de répéter tout cela à Mr Myers, et le 10, je rencontrais D... à sa maison de campagne. Pour le reste de l'histoire, je lui laisse la parole :

« Comme nous étions un peu désappointés parce qu'aucun avertissement de l'accident n'était arrivé à Miss X..., celle-ci se décida à évoquer une représentation mentale de la scène et de la vérifier en venant me voir ensuite.

« Le soir de son arrivée à C... nous n'étions pas capables de parcourir tout le terrain seules, et ce ne fut que le lendemain matin que nous sortîmes exprès pour déterminer exactement l'endroit. Miss X... marchait en avant, comme j'avais peur que quelque signe inconscient de ma part n'influençât son choix. Le jardin est très grand et nous errâmes quelque temps sans nous arrêter, Miss X... disait seulement qu'elle ne pouvait trouver l'endroit parce qu'il n'y avait pas un *léger* buisson. Je lui en montrai plusieurs, des érables argentés, etc., dans diverses directions, mais aucun ne lui convenait, et finalement elle se dirigea sur l'endroit où l'accident avait eu lieu, près d'un large aucuba (le seul, je crois, parmi les arbustes) et dit : « Ça doit être là, il y a le chemin, l'herbe, le buisson, mais je croyais que ça serait plus loin de la maison. »

« Je dois ajouter que je n'avais pas moi-même fait attention à ce buisson, mais comme je les passais tous en revue au moment où nous fûmes attaqués par le chien, et que celui-là est près de l'endroit où je fus terrassée, il semble possible que ce soit le dernier que j'aie remarqué, et il peut m'avoir impressionné plus que je ne le savais. »

*A priori* il semble qu'il n'y ait pas de raison pour supposer que les hallucinations instructives et que l'on peut provoquer sont limitées au sens de la vue. La plupart des phénomènes visuels qui ont amené des expériences de cristal-vision peuvent être mis en parallèles avec des phénomènes d'audition des mêmes genres. Il y a des personnes qui entendent des lumières aussi bien que des personnes qui voient des sons; et les *illusions hypnagogiques*, quelquefois, prennent aussi bien la forme d'impressions auditives que celle d'impressions visuelles. Je laisserai de côté ce sujet jusqu'à ce que j'aie un plus grand nombre de cas expérimentaux à comparer; mais je suis heureux de finir ma collection actuelle par la communication suivante de Miss X..., dont l'exemple, j'espère, pourra être suivi par d'autres personnes expérimentant avec des coquilles avec autant de profit que pour la cristal-vision.

(*A suivre.*)

# VARIÉTÉS

## QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LES

## PHÉNOMÈNES DITS SPIRITIQUES[1]

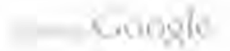
PAR M. LE D[r] FREDERIK VAN EEDEN

Les phénomènes dont je veux vous parler quelques instants peuvent être désignés sous le nom de spiritiques, parce qu'ils ont été attribués, dès leur découverte, à l'influence des esprits, c'est-à-dire de ce qui reste de l'homme après sa mort.

Les faits se présentaient immédiatement comme tels, et si cette explication n'a pas été adoptée universellement, ce n'est pas parce qu'elle ne suffisait pas. Au contraire, on peut dire que l'hypothèse est plus que suffisante. Seulement, on ne voulait pas l'adopter parce qu'on ne croyait pas qu'il reste quelque chose de l'homme après sa mort, excepté le cadavre.

La science académique, obligée enfin de s'en occuper, ne fut-ce que pour défendre ses plus sacrées théories et combattre une hérésie qui commençait à devenir inquiétante, a réussi à réduire considérablement le nombre des phénomènes déclarés convaincants.

1. Communication faite au IV[e] Congrès international de psychologie, Paris, 1900). Les notes complètes des séances paraitront dans les *Proceeding of the society for Psychical research*, livraison d'octobre 1901.



Néanmoins il en reste toujours dont les observateurs les plus sérieux et les plus scrupuleux considèrent comme impossible l'explication selon les lois physiques.

Il y en a de deux genres : les phénomènes physiques, et les phénomènes spychiques. Ce sont les seconds seulement dont je me suis occupé suffisamment pour en avoir une opinion décidée.

Pour préciser : il y a des personnes douées de facultés exceptionnelles qui leur donnent des connaissances impossibles à obtenir par le moyen des sens.

Sur ce point, tous les observateurs sérieux et scientifiques qui se sont occupés longuement et profondément de la question sont maintenant d'accord. Il y a quinze ans, les spiritualistes devaient se contenter de quelques noms de parade : Fechner, Zollner, William Crookes. Maintenant, s'il ne s'agit que des savants qui acceptent la réalité des faits sans entrer dans leurs explications, la liste est bien plus longue. Après les expériences répétées avec M^me^ Thompson, de Londres, j'ose me ranger parmi les observateurs convaincus.

Cependant, tout en acceptant les faits comme réels et indiscutables, on diffère encore quant à l'hypothèse qui doit servir d'explication.

Peut-être le parti le plus sage est-il de s'abstenir absolument de former aucune hypothèse. La première condition pour bien observer les phénomènes doit être une attitude rigoureusement neutre et passive.

Mais pour l'esprit habitué à nos méthodes scientifiques modernes, cette attitude est à peu près impossible. Il lui faut une hypothèse, même pour les faits les plus confus, les plus disparates. Il veut agir, trouver le secret, suivre les liens qui unissent et pour agir il lui faut quelque conception qui puisse servir de guide.

En cela l'homme scientifique est comme l'homme vulgaire, sans résignation philosophique, qui ne peut jamais croire qu'il y a des choses trop hautes, ou trop profondes pour son intelligence et qui ne peut s'empêcher d'échafauder une hypothèse quelconque immédiatement après l'observation du fait.

Il y a maintenant deux groupes bien marqués dans le camp des observateurs, quand on élimine les gens qui nient tout.

Le premier groupe accepte plus ou moins complètement l'hypothèse primitive des spirites et croit à l'influence des esprits, des êtres impalpables et invisibles, sur le corps, le cerveau, les organes d'une personne vivante.

Le second groupe accepte les faits comme tout à fait extraordinaires, mais n'admet pas qu'on ait trouvé jusqu'à présent un seul fait qui nous contraigne absolument à supposer l'existence des esprits, agissant sur le cerveau du médium. Ils disent que tout peut s'expliquer par des facultés personnelles, quoique très exceptionnelles, du médium, ainsi que la télépathie et la clairvoyance.

Voilà l'état des choses, dans ce poste avancé de la science moderne. Les deux côtés se sont accentués si clairement qu'on se sent obligé de prendre parti aussitôt qu'on est entré dans cette matière. La discussion a été assez vive, elle est menée des deux côtés avec beaucoup d'habileté et d'éloquence.

Évidemment, comme explication, la première hypothèse est beaucoup plus simple. Une fois donnée l'existence des êtres immatériels qui peuvent agir sur l'homme, tout le reste s'explique aisément. Comme hypothèse cette idée n'a rien d'absurde ou de contradictoire. Au contraire, au point de vue philosophique, l'idée paraît beaucoup plus probable qu'il y a une infinité d'êtres intelligents, plus intelligents que nous, et qui échappent à nos moyens d'observation pendant qu'ils nous entourent, — que l'arrogante supposition que nous serions le comble du développement intellectuel, parfaitement unique dans notre existence humaine, et qu'il n'y aura pas de possibilité pour un être vivant d'exister près de nous sans que nous puissions l'apercevoir. Nos moyens de perception ne sont-ils pas limités au petit nombre de cinq, avec un champ d'observation très restreint pour chacun ?

Il y a donc des savants, et parmi eux des noms très célèbres, qui expliquent tous les phénomènes en considération de l'action des esprits. C'est l'opinion, par exemple, de M. Alfred Russel Wallace.

Pourtant, tout en acceptant la possibilité, même la probabilité de l'existence des esprits, on peut se débattre aussi longtemps que possible contre leur usage comme moyen d'explication. Ce serait, en effet, trop commode et contre l'économie scientifique qui prescrit une parcimonie extrême dans l'emploi des forces causales, et une grande prudence dans chaque pas vers l'inconnu.

La télépathie et la clairvoyance étant reconnues comme réalités, les facultés indéfinies et merveilleuses de l'homme inconscient ou « subliminal » étant prises en considération, il faut attendre jusqu'à la dernière nécessité avant d'avoir recours aux esprits. Telle est l'opinion du professeur Sidgwick, de M^me^ Sidgwick, de M. Podmore et autres.

Au point de vue théorique cette position est inattaquable. Il est toujours très difficile de prouver rigoureusement qu'une certaine chose que le médium paraît connaître a été hors de la porte de sa perception inconsciente pendant toute sa vie. Et cette difficulté s'accroît jusqu'à l'impossibilité quand on admet une faculté comme la clairvoyance, pour laquelle il n'y a ni obstacle ni limite, soit dans l'espace, soit dans le temps.

Je veux donner un exemple, choisi de ma propre expérience avec M^me^ Thompson. On avait pris toutes les précautions possibles pour cacher mon nom et ma nationalité. J'entrai à la première séance sans être annoncé ni introduit. M^me^ Thompson ne voyait qu'un inconnu, comme il s'en était présenté plusieurs fois auparavant. Eh bien! à cette séance, où je n'étais que spectateur et auditeur muet, elle a fait des efforts assez réussis pour prononcer mon nom. A la seconde séance, sans que j'aie été en aucun rapport avec elle, elle a donné mon nom entièrement prononcé lu comme par un Anglais, c'est-à-dire Iden, et comme entendu, c'est-à-dire Eden, et les prénoms de ma femme, d'un de mes enfants. Ensuite elle a indiqué ma patrie et mon domicile.

C'est-à-dire elle a prononcé ces noms sans savoir leurs rapports exacts. Elle commençait par m'appeler M. Bussum (Bussum étant le lieu que j'habite), elle demandait ce que voulait dire : « Netherlands » Pays-Bas, elle disait que j'avais

un parent qui s'appelait Fredérick, ensuite que j'étais un jardinier d'Eden, et ainsi de suite. Ce n'est qu'à la fin de plusieurs séances qu'elle sut comment débrouiller ce pêle-mêle de sons et de noms.

Pour expliquer ceci on peut faire trois ou quatre suppositions :

1° Fraude consciente, un système d'espionnage, un bureau d'informations secrètes d'une telle perfection que le gouvernement anglais pourrait en être jaloux. Pour quiconque connait Mme Thompson cette idée est tout à fait inacceptable ;

2° Fraude inconsciente. Le médium aurait vu une lettre, une carte de visite quelque part, et par une perspicacité et une force de combinaison incroyables de la part de sa conscience subliminale, aurait conclu que ces noms se rapportaient au personnage inconnu qu'il voyait pour la première fois et à l'improviste ;

3° Information, par les esprits qui me connaissent. C'est l'explication fournie par Mme Thompson elle-même. C'est-à-dire quand elle parle en somnambulisme, sa voix nous dit qu'une autre personne, un esprit, nous parle par sa bouche pendant que Mme Thompson dort. En effet, Mme Thompson, en se réveillant, nous raconte de longs rêves qu'elle a eus sur toutes sortes de sujets, pendant que parlait avec nous sa voix de médium.

Enfin, la quatrième supposition peut être que Mme Thompson est clairvoyante, qu'elle lit dans mon esprit inconscient et y trouve les particularités sur ma personne, et qu'enfin elle construit avec ces données un esprit, figure fantastique qui parlerait par sa bouche.

Qu'est-ce qu'il nous faut maintenant pour écarter les suppositions fausses ? Quelle évidence peut diriger notre choix ?

La question de fraude m'a paru facile à résoudre. Quand j'eus reçu, par trois fois de suite, des renseignements sur des objets dont l'origine n'était connue que de moi, renseignements pour la plupart justes et très caractéristiques, quand j'eus obtenu le prénom et la description exacte d'un jeune homme qui s'était suicidé et dont j'avais apporté une pièce de vêtement sans mettre *aucune personne au monde* dans ma

confidence, je fus bien sûr qu'il n'y avait là ni question de fraude, ni de coïncidence. Assurément cette évidence ne suffit pas pour quiconque veut douter de mes facultés de mémoire et d'observation, ou de ma véracité. Mais aucune évidence n'est suffisante en soi, toutes veulent être répétés et renforcées par l'évidence des autres.

Restait pour moi le choix entre la télépathie ou la clairvoyance — et les esprits communicateurs.

Il y avait là des difficultés très complexes et très profondes. L'explication par télépathie nous oblige à supposer que nos idées se communiquent, sans moyens connus, au cerveau du médium. Mais par quelle distance? Peut-on présumer avec quelque droit que ce mode de communication dont on ne sait absolument rien soit sujet aux mêmes lois que la lumière et le son? Est-ce qu'il y aura télépathie seulement quand je suis dans la même chambre, ou quand je fais un grand effort pour concentrer mes pensées? Et comment peut-on éviter la télépathie de toutes les autres personnes au monde dans toutes les parties de notre terre?

Au premier abord, on dirait que la télépathie est exclue, quand le médium me raconte une chose que je ne savais pas moi-même.

La voix de M^me^ Thompson m'a dit, en effet, des choses vraies que je ne savais pas, ou ne croyais pas savoir. Elle m'a donné des noms hollandais que je n'avais jamais entendus, que je sache, et dont j'ai rencontré les porteurs quelques semaines après en Hollande.

Mais si les distances ne comptent pas, en télépathie, — et c'est de quoi nous sommes absolument incertains, — qui me dira s'il n'y avait pas là de la télépathie par quelque autre personne, consciente ou inconsciente, en Hollande ou ailleurs?

Et, d'autre part, qui me dira si les distances ne comptent pas dans la communication par le moyen des esprits?

A ce sujet je veux vous raconter une observation très curieuse. Le jeune homme dont j'avais apporté la pièce de vêtement (gilet de flanelle) avait fait, avant de se suicider par un coup de pistolet, une première tentative en se coupant la

gorge. Cette tentative ne réussit pas, la blessure guérit, mais en laissant des traces dans une voix altérée et voilée et une petite toux continuelle très caractéristique. Eh bien, quand je m'approchai de Mme Thompson avec la pièce de vêtement, sa voix devint graduellement voilée et altérée et elle eut la petite toux très reconnaissable du jeune homme. Après trois séances, la toux persistait même hors du somnambulisme et elle n'a pas disparu avant que j'aie quitté l'Angleterre.

S'il y a eu de la télépathie dans tout cela, j'en ai été bien innocent. Et s'il n'y a pas d'effort de la part de l'agent, il me semble que l'idée télépathique devient tout à fait vague. Pour moi, cette idée n'a que très peu de valeur comme hypothèse explicative. Selon les apparences, ce n'était pas ma pensée, mais les choses que j'avais en moi, qui agissaient sur le médium. Et j'ai été bien plutôt enclin à parler d'une « âme des choses ».

Reste enfin la « clairvoyance ». Et ici encore, parce que l'idée est mal définie et inconnue dans ses lois ou conditions, on peut avec elle expliquer tout ce qu'on veut.

Nous savons que l'âme inconsciente ou subliminale est un dramaturge de premier ordre. Nos rêves, nos songes, sont des comédies ou des drames étonnants et pas le moins pour nous-mêmes. Les hystériques sont des artistes dramatiques consommés. Et chacun sait qu'on peut ordonner à un hypnotisé de représenter tel ou tel rôle et qu'il jouera ce rôle avec une perfection et une finesse admirables.

De cette façon, tous les esprits qui se présentent par la bouche d'un médium peuvent être expliqués. Et quand on admet la clairvoyance, qui peut donner des renseignements sur le passé et sur l'avenir, de partout et de tous les hommes qui ont vécu ou qui vivront dans le monde, quel miracle d'évidence le pauvre revenant peut-il donner, pour s'acquitter de l'accusation fatale qui n'est qu'une création factice, dramatique, construite par le médium avec des données sans restrictions quelconques ? Qu'il est, enfin, « made in England » fabriqué en Angleterre ?

Par exemple, le jeune homme dont j'ai parlé m'a donné

comme preuve d'identité, les noms hollandais d'une personne qui n'était nullement dans ma pensée, d'un lieu bien connu de nous deux ; enfin, il m'a rappelé la dernière conversation que j'ai eue avec lui et que j'avais oubliée. Tout ceci peut être expliqué comme télépathie inconsciente. Enfin, il m'a donné un nom que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais entendu. Mais le médium, étant clairvoyant, peut avoir vu ce nom en rapport avec le jeune homme, dans quelque scène, dans le passé, et voilà une donnée pour établir l'identité de sa création.

Il est clair que de telle façon il n'y a pas d'évidence possible.

D'autre part, j'ai trouvé très difficile de contredire théoriquement l'opinion contraire qui dit qu'il n'y a pas de télépathie, ni de clairvoyance comme facultés personnelles, mais que tout est l'œuvre des esprits. Selon cette opinion, — maintenue par des intelligences très supérieures comme Russel Wallace, — les esprits nous entourent toujours et en tout lieu, et, n'ayant rien à faire de plus pressant, s'occupent sans relâche à nous communiquer des impulsions, des idées ou des fantaisies. Selon leur caractère malin ou bienveillant, et selon l'impressionnabilité, plus ou moins sensitive de notre esprit, l'état sain ou morbide, ces influences seront agréables ou terribles, insignifiantes ou merveilleuses.

Ainsi s'expliquent la télépathie, la clairvoyance, toutes les qualités attribuées à l'âme inconsciente, les rêves et même les hallucinations et les fantaisies des aliénés.

Cette position m'a paru très forte. En étudiant les rêves et les idées morbides des aliénés, j'ai reçu bien souvent l'impression vive qu'il y avait là quelque influence maligne, diabolique ou démoniaque, qui profitait de la faiblesse physique d'un homme pour l'attaquer avec toutes sortes de fantaisies drôles, lugubres ou terribles.

Il m'a toujours paru très invraisemblable qu'il fallût expliquer tout cela par l'inconscient ou par une seconde personnalité. Et, en outre, tous ces termes psychologiques modernes, tels que : inconscient, subliminal, seconde ou troisième personnalité, sont-ils beaucoup plus clairs et

plus scientifiques que les termes : « démon », « esprit », ou « revenant » ?

Nous sommes obligés, dans ces matières difficiles, de nous confier beaucoup aux impressions personnelles et de former des conceptions plus ou moins intuitives. Cela n'a pas l'air très exact, mais c'est inévitable, et du reste il en est ainsi dans toutes les branches de la science. Même l'astronomie repose sur des impressions personnelles, mais vérifiées par plusieurs et sur des conceptions intuitives de probabilité, confirmées par l'observation répétée.

Mon impression personnelle a subi les variations suivantes : pendant la première série d'expériences, en novembre de l'année passée, j'ai eu deux ou trois fois l'impression très vive que l'homme, dont j'avais apporté des reliques, — à savoir une paire de gants, — et qui était décédé il y a seize ans, était vivant comme esprit, et en rapport direct avec moi par l'intermédiaire de Mme Thompson. Une quantité de petits détails me donnaient l'ensemble d'une évidence complète.

Revenu en Hollande, je trouvai qu'il y avait des fautes inexplicables. Si j'avais réellement parlé à l'homme décédé, il n'aurait jamais pu faire les erreurs que je trouvai dans mes notes. Et ce qui est remarquable, c'est que ces erreurs se trouvaient presque toujours dans les détails que je n'avais pas sus moi-même et que je n'étais pas en état de corriger sur-le-champ.

Par conséquent mon opinion changea. Les faits n'en restaient pas moins certains et merveilleux, impossible de les attribuer à la fraude ou la coïncidence. Mais je doutais de l'impression, que j'avais d'avoir eu affaire réellement à l'esprit d'un décedé. Je croyais avoir eu affaire à Mme Thompson, qui pouvait se renseigner par des moyens extraordinaires, et jouait de bonne foi le rôle d'un esprit.

En cela elle se serait laissé guider par des signes involontaires de ma part, approbatifs ou négatifs. Comment expliquer autrement le grand nombre de faits véridiques composant une évidence complète, et comment expliquer les erreurs sur ce qui m'était inconnu à moi-même ?

Mais dans la seconde série, en mai et juin passé où j'ap-

portais une pièce de vêtement, d'un jeune homme mort par suicide, depuis cinq mois, l'impression primitive se répétait et beaucoup plus forte. Il y avait des détails frappants. C'était pendant quelques moments absolument comme si je parlais au jeune homme. Pendant quelques moments, dis-je. Je parlais le hollandais et j'étais compris. L'expression de joie et de reconnaissance dans les gestes, quand nous nous étions compris, était trop juste et trop à propos pour être jouée.

La tournure des informations était extrêmement remarquable. Par exemple, l'information qu'il s'était coupé la gorge commençait ainsi : « Ah ! qu'il a le caractère doux. Qu'il est bon et doux ! Il me cache le sang qu'il a sur la gorge. Il ne veut pas que je m'effraye en voyant le sang sur sa gorge. Il est si tendre. » Voilà le caractère du jeune mort indiqué d'un seul trait.

Nellie disait aussi : « Ah ! monsieur le docteur ! je ne vois plus votre tête. Comme vous êtes drôle sans tête ! Ne faites jamais couper votre tête. Oh ! c'est lui qui me cache votre tête (à savoir le jeune suicidé). Il me cache votre tête pour me montrer comment on a caché sa propre tête quand on le trouva mort. »

Jusqu'ici le soi-disant esprit ne parle pas encore par la bouche de Mme Thompson, mais se présente et parle à un autre esprit, la petite Nellie, qui donne les informations. Mais enfin, après beaucoup d'efforts, l'esprit du jeune homme parla aussi directement — on prit le contrôle, selon le terme technique — et tâcha de prononcer quelques mots hollandais et anglais.

Alors il me sembla que j'étais en état de suivre le procès et d'indiquer le moment juste où l'information véridique cessait et où la comédie commençait. Presque imperceptiblement le médium prend le rôle de l'esprit, complète les informations, arrange, ajoute, et enfin, rend l'esprit présentable.

Ce qui est pour cela de première importance, c'est l'encouragement. Avec un peu d'encouragement et d'enthousiasme on peut voir le médium perfectionner sa création jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien de véridique. Ainsi s'explique l'em-

ballement complet dans lequel sont tombés tant de spirites très sincères.

Et voilà maintenant où j'en suis. Il m'est impossible de douter que pour quelques instants j'aie eu affaire aux manifestations volontaires d'une personne décédée. Dans cela on doit toujours compter avec un certain désir très général de nier après coup tout ce qui s'est passé de peu commun ou d'incroyable. Au moment même on est bien sûr, le lendemain on dit : il faut que je me sois trompé. Aussi ce n'est que la répétition qui peut convaincre.

Mais il m'est impossible aussi de douter que M^me^ Thompson — toute de bonne foi — imite les esprits pour une grande part. Par exemple, j'ai des doutes sérieux sur les esprits de contrôle, comme ils sont appelés par les spirites, et je préfère maintenant, dans les séances, faire comme s'ils n'y étaient pas, sans les nier pourtant, selon l'attitude rigoureusement neutre qui convient à l'observateur.

L'éducation du médium y entre pour beaucoup. Certes, l'éducation de M^me^ Thompson par un savant comme M. Myers a été excellente, et après tant de médiums gâtés par les observateurs crédules et fanatiques, nous ne pouvons lui rendre assez d'hommages. Mais néanmoins, la matière est tellement délicate et l'esprit humain est chose tellement subtile qu'il n'est pas aisé d'atteindre à la perfection de son maniement. Je crains qu'il y ait eu dans l'éducation du médium encore toujours trop d'idées préconçues qui se sont inculquées d'une manière incorrigible. Maintenant elle ne laisse pas venir les phénomènes, véridiques et originaux sans doute, en toute passivité. Elle y entre avec explications, arrangements, et perfectionnements, qui en troublent l'observation et en gâtent la valeur.

Selon moi, il n'y a pas de différence essentielle entre les visions d'un médium et les rêves. Dans tous les deux les personnes sensitives peuvent avoir des rapports avec la sphère qu'on a appelée le surnaturel, ou le monde des esprits, ou bien la mémoire collective de la race. Les prophéties et la clairvoyance donnent la preuve qu'on touche à une existence outre-temps et outre-espace. Dans cette conviction et ayant

observé mes propres rêves depuis longtemps, j'ai tâché d'établir un rapport entre mes songes et le somnambulisme de Mme Thompson. Et par trois fois, pendant que j'étais en Hollande j'ai réussi, par un effort de volonté, à appeler Nellie dans un rêve. Mme Thompson a annoncé dans le sommeil somnambulique que je l'avais appelée, la date correspondait avec mes notes. La troisième fois, ce qui est très remarquable, je l'appelais, par erreur comme je croyais, avec un nom anglais que je ne connaissais pas, c'est-à-dire voulant appeler Nellie, je prononçais le nom Elsie, Elsie. Deux jours après je reçois une lettre, annonçant que j'avais prononcé le nom Elsie, et que ce n'était pas une erreur parce qu'il y avait en effet un esprit nommé Elsie, que Mme Thompson connaissait bien. Pour moi le nom était tout nouveau. Voilà un petit fait qui peut provoquer de longues digressions.

Il va de soi que ces rêves dans lesquels on est en état d'appeler quelqu'un ont un caractère spécial. C'est-à-dire qu'on a dans le songe assez de conscience de son état et assez de présence d'esprit pour exécuter un acte volontaire préparé d'avance. Pour arriver à cela il faut de l'exercice et de la patience. On parvient souvent à modifier ses songes volontairement, sur le moment même, en disant par exemple : je veux rêver maintenant d'une église, d'une certaine ville, etc., et ensuite les observer avec une présence d'esprit complète, Ça ne réussit pas toujours, mais de temps en temps par des conditions favorables. Pourtant ce sont bien de véritables rêves, dans un sommeil profond et bienfaisant. Et l'expérience réussie m'a donné une conviction que désormais rien ne saurait ébranler. Par malheur dans les derniers temps il paraît que le rapport est interrompu.

Le temps ne me permet pas d'en dire plus sur ce sujet. Aussi suis-je obligé de passer beaucoup de détails curieux. Par exemple de petites prophéties ou prémonitions. Peut-être serais-je en état plus tard de publier des observations plus détaillées.

Pour le moment, je veux terminer avec la réflexion que nous avons dans cette matière devant nous un pays encore à peine inexploré, plein d'intérêt, sans limites visibles. Il y a

là la possibilité d'observation et même d'expérience selon des méthodes scientifiques.

Mais il y a là aussi un danger d'égarement plus sérieux que dans toute autre part de la science.

Et non seulement d'égarement scientifique et intellectuel, mais aussi d'égarement moral. On peut construire des hypothèses, des religions, des eschatologies à son bon plaisir, et le médium docile vous montrera toutes vos machineries en pleine fonction.

Voilà ce qui doit nous rendre prudent jusqu'à l'exagération. Et voilà ce qui paraît bien justifier les religions orthodoxes qui condamnent l'évocation des esprits comme immorale, comme touchant aux secrets cachés pour l'homme par l'Éternel.

F. v. E.

# BIBLIOGRAPHIE

**Audition colorée et Phénomènes connexes observés chez les écoliers**, par Aug. Lemaitre, professeur au Collège de Genève, avec 120 figures. Paris, F. Alcan, éditeur, boulevard Saint-Germain, 108. Prix : 4 fr.

C'est une étude bien curieuse et fort intéressante que celle que nous annonçons sous ce titre. L'auteur de cette étude, professeur au Collège de Genève, possède les qualités voulues et il est admirablement placé pour mener à terme un travail captivant mais qui aurait rebuté des chercheurs moins patients, moins perspicaces et moins que lui au courant des recherches psychiques. Beaucoup de nos lecteurs se rappellent sans doute les deux articles si intéressants, relatifs aux expériences avec M^lle^ Smith, que M. Lemaitre nous a envoyés pour les *Annales des Sciences psychiques*, en 1897.

Comme le titre l'indique, il est ici question d'audition colorée, non pas précisément de musique ou de poésie à la mode des décadents, mais plutôt de visions colorées, absolument forcées et inévitables, qui apparaissent à l'ouïe ou à la vue d'une lettre, d'un mot, d'une phrase. L'audition colorée ce sont aussi des diagrammes de forme plus ou moins géométrique, amenés nécessairement par la lecture ou la pensée à propos de groupes naturels comme les mois de l'année, les nombres, les jours de la semaine.

M. Lemaitre, dans une enquête qui a porté sur quatre classes du Collège de Genève, chez des garçons de 13 à 14 ans, a trouvé ce genre de phénomènes beaucoup plus répandu qu'on ne l'aurait supposé et c'est un grand service qu'il rend à la psychologie en publiant ses résultats.

Mais l'enquête n'est guère que le cadre du volume. Ce qui, peut-être plus encore que l'audition colorée, attirera l'atten-

tion du monde intellectuel, ce sont les phénomènes connexes allant jusqu'à l'invraisemblable qui, chez trois des sujet étudiés, ont accompagné l'audition colorée. Chacun de cés trois sujets a son chapitre : Dans celui de Moine on voit apparaître d'étranges clichés amenés par des rencontres fortuites ou des hallucinations visuelles, une dame qui se représente, à la gamme de si, des prières en forme de canapé, etc. — Dans le chapitre de Lefort, on assiste à d'étranges genèses diagrammatiques, à la formation d'une carte de France pour l'adverbe *où*, à celle d'une flèche pour l'adverbe *dessous*. — Dans le chapitre de de Pradel les symbolisations inconscientes, les dédoublements de personnalité ont acquis une richesse inouïe et, croyons-nous, sans précédent connu jusqu'ici.

La compréhension du livre de M. Lemaitre est grandement facilitée par les 120 figures qui accompagnent le texte. Ajoutons encore qu'il ne s'adresse pas aux seuls psychologues, mais qu'il est écrit avec autant d'aisance que de sobriété et qu'il se fait entendre par n'importe qui. Il invite en tout cas à réfléchir sur des faits trop ignorés, pour ne pas dire inconnus de la plupart des gens, même cultivés.

**L'année psychologique**, par ALFRED BINET, docteur ès sciences, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne, avec la collaboration de H. BEAUNIS, directeur honoraire du laboratoire de psychologie à la Sorbonne, et de Th. RIBOT ; professeur au collège de France. Un gros volume in-8° de 800 pages. Prix 15 francs, à la librairie Reeiwald, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

Les deux premiers tiers de cet instéressant ouvrage, sont consacrés aux mémoires originaux ; l'autre tiers est consacré aux analyses bibliographiques.

Parmi les documents originaux, nous citerons les nouvelles recherches sur la consommation du pain, dans ses rapports avec le travail intellectuel, par ALFRED BINET. — Revue générale sur l'agnosie, cécité psychique, etc., par Ed. Claparède. — Les méthodes de l'esthétique expérimentale, formes et couleurs, par J. Larguier des Bancels. Recherches anthropométriques par Th. SIMON. — Attention et adaptation, par AL-

FRED BINET. L'auteur s'est préoccupé d'organiser des méthodes pour apprécier, pour mesurer la force d'attention volontaire de chacun. Sa recherche vient combler une lacune en psychologie, lacune dont on peut comprendre l'importance en réfléchissant que, jusqu'ici, après avoir lu et médité l'ouvrage le plus savant sur l'intelligence, on ne peut encore tirer de cette lecture aucune indication permettant de savoir si une personne est intelligente ou non. — Recherches sur la sensibilité tactile pendant l'état de distraction, par ALFRED BINET. — Expériences de suggestion sur des débiles par le Dr SIMON. — Formation des voyelles, par le Dr MARAGE.

**Autour « Des Indes à la planète Mars ».** Un vol. in-12 de 200 pages, publié par la Société des études psychiques de Genève, Leymarie éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Après la publication, par M. FLOURNOY, de l'étrange et captivant volume : *Des Indes à la planète Mars*, la Société d'Études Psychiques de Genève a entendu, dans plusieurs de ses séances, les remarques, observations et critiques qui font l'objet de ce livre. Elle s'est décidée à les publier telles quelles, espérant que leur lecture servira à dissiper quelques malentendus, préventions et préjugés relativement à la question du spiritisme. Son seul but est la recherche et la découverte de la vérité. On a entendu la note *contre*. Il était bon qu'on entendît la note *pour*.

**La Folie.** Ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychiques, par TH. DAREL, avec une préface du Dr GYEL. Un vol in-8° de 200 pages, éditeurs, Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, et Maurice Reymond, 8, quai de Saint-Jean, Genève.

**Les Coulisses de l'Au-Delà** (un volume in-18, 3 fr. 50, chez Chamuel et Cie, 5, rue de Savoie), ce nouveau livre que vient de publier notre confrère M. Georges Vitoux, mérite tout particulièrement de fixer l'examen.

Précédé d'une suggestive préface de M. Emile Gautier, ce volume ne saurait manquer d'intéresser vivement tous ceux

qui ont accordé quelque attention au mouvement occultique accompli en ces douze dernières années.

Nul, en effet, mieux que notre confrère, qui a pu suivre de fort près cette curieuse évolution de certains esprits, n'était préparé à en noter — ce que l'on trouvera justement dans *Les Coulisses de l'Au-Delà* — les dessous infiniment précieux pour quiconque désire se faire une idée complète et fidèle de la mentalité de notre société actuelle.

**L'histoire de l'Atlantide**. Esquisse géographique historique et ethnologique, illustrée de quatre cartes coloriées, par W. Scott-Elliot, un vol. in-12, prix 3 francs, librairie des publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, Paris.

La première carte représente « le monde il y a un million « d'années et jusqu'à la catastrophe d'il y a envirun huit cent « mille ans. » La deuxième représente « le monde entre les « catastrophes d'il y a huit cent mille ans et celle d'il y a « environ deux cent mille ans ». La troisième représente le « monde après la catastrophe d'il y a deux cent mille ans et « jusqu'à celle d'il y a environ quatre-vingt mille ans. » Enfin « la quatrième représente « le monde entre la catastrophe d'il « y a quatre vingt mille ans et la subversion finale de Poseïdonis, « neuf mille cinq cent soixante quatre ans avant Jésus-Christ. »

La description de l'*Atlantide* est basée sur « la clairvoyance astrale » et sur la « mémoire de la Nature. » Certains théosophes auraient cette fameuse clairvoyance astrale; ils pourraient lire dans la mémoire de la Nature et savoir, avec une précision absolue, ce qui se passait sur la terre il y a un million d'années, car dit M. A. P. Sinnett dans la préface : « la mémoire de la Nature est rigoureusement fidèle et enregistre les moindres détails. » Heureux ceux qui sont capables de croyances aussi prodigieusement hypothétiques, car ils arrivent aisément à envisager tout au gré de leur imagination et à se figurer que c'est arrivé!

*L'Éditeur-Gérant :* Félix Alcan.

# LES NŒVI

## OU MARQUES DE NAISSANCE

PAR M. LE BARON KARL DU PREL

---

Le baron Karl du Prel jouit en Allemagne d'une grande réputation, très méritée, comme philosophe. Il a écrit un très grand nombre d'ouvrages relatifs aux sciences psychiques et aux sciences occultes; le dernier qui ait été publié, en 1899, deux années avant sa mort, a pour titre :

*Die Magie als Naturevissenschaft.*

Il se compose de deux gros volumes où l'auteur s'efforce de montrer que la magie doit rentrer, tôt ou tard, dans le cadre des sciences naturelles et il passe en revue toute la série des phénomènes qu'on a coutume de qualifier d'occultes. Voici du reste la table des matières qui permettra de se faire une idée de la distribution du livre.

**Premier volume.** — LA PHYSIQUE MAGIQUE

CHAPITRE V. — *Cures par la sympathie.*
CHAPITRE VI. — *Eau magnétisée.*
CHAPITRE VII. — *Gravitation et lévitation.*
Section 1. L'énigme de la pesanteur.
Section 2. La lévitation.
Section 3. Le vol extatique et le vol technique.
CHAPITRE VIII. — *Les tables tournantes envisagées comme problème de physique.*
CHAPITRE IX. — *Les projectiles mystiques.*
CHAPITRE X. — *La baguette divinatoire.*

**Second volume.** — LA PSYCHOLOGIE MAGIQUE

CHAPITRE I[er]. — *Le problème de la force vitale et sa solution.*
Section 1. Le problème.
Section 2. La solution.
Section 3. L'od conducteur de la force vitale.
Section 4. L'individualité odique de l'homme.
CHAPITRE II. — *L'od extériorisé dans la psychologie magique.*
Section 1. Les tables tournantes envisagées comme problème psychologique.
Section 2. Le diagnostic sensitif.
Section 3. Le rapport magnétique.
CHAPITRE III. — *Le sixième sens.*
CHAPITRE IV. — *Les somnambules envisagées comme professeurs.*
CHAPITRE V. — *Le monoidéisme.*
Section 1. Le monoidéisme, clef de la psychologie magique.
Section 2. L'imagination est une force magique.
Section 3. Le stigmate.
Section 4. La marque de naissance.
Section 5. Le rêve prophétique.
CHAPITRE VI. — *La suggestion étrangère, monoidéisme artificiel.*
CHAPITRE VII. — *Comment pouvons-nous devenir clairvoyants?*
CHAPITRE VIII. — *Influence des facteurs psychiques sur la magie.*
Section 1. L'agent.
Section 2. Le sujet.
Section 3. Les assistants.

Les deux volumes ont été traduits, à ma prière, par M[lle] Th... à qui tous les psychologues doivent être extrêmement reconnaissants du dévouement avec lequel elle a mis si souvent à notre disposition sa connaissance des langues étrangères.

La section 4 du chapitre V du second volume nous a paru pou-

voir être publiée isolément. On pourra juger par cet extrait de la manière dont le Dr du Prel a su aborder ces questions délicates. Quelle que soit l'opinion qu'on se forme sur ses théories et sur son mode d'exposition, on ne saurait méconnaître que ses écrits sont d'une haute valeur à cause de l'abondance des faits [1], de la justesse des déductions et enfin de l'impartialité avec laquelle ce savant éminent sait s'élever au-dessus des mesquines rivalités d'école.

ALBERT DE ROCHAS.

L'Agnélas, 20 août 1901.

Dans tous les temps et chez tous les peuples les femmes ont affirmé que de vives impressions éprouvées pendant la grossesse pouvaient se répercuter sur l'enfant pendant sa formation et décider de sa condition physique et psychique. De tout temps aussi les savants en chambre ont nié la possibilité de cette influence parce qu'il n'y a pas de lien nerveux entre la mère et le fœtus, mais seulement communication par les vaisseaux sanguins du cordon ombilical. Mais, comme ces messieurs ne se trouvent jamais en situation intéressante, nous avons toute espèce de raisons pour nous en rapporter aux femmes plutôt qu'aux hommes et nous fier à l'expérience plutôt qu'aux raisonnements *a priori*.

Quant aux médecins, ils sont fort embarrassés ; car si, d'une part, leurs études théoriques les portent à la négation, d'autre part, ils rencontrent dans leur pratique des faits indiscutables dont il leur est fort difficile de ne pas tenir compte. Le *Berliner Klinik* a exposé [2] le désaccord qui règne à ce sujet dans les cercles médicaux.

Ceux qui, comme Förster [3], considèrent les marques de naissance comme un de ces vieux préjugés dont sont farcies les têtes des nourrices et des vieilles femmes des deux sexes, disent avec raison que les nerfs du système cérébro-spinal communiquent bien avec ceux de l'utérus, mais que le placenta, traversé par des vaisseaux sanguins, n'est que l'instrument d'un échange de sang entre l'enfant et l'embryon et

1. Ces faits étant pour la plupart empruntés à des traités techniques allemands sont fort peu connus en France.
2. Septembre 1892.
3. FÖRSTER. *Die Nissbildungen des Menschen*, 2.



qu'il n'y a pas de communication nerveuse entre eux. Si la marque de naissance ne s'en produit pas moins, c'est que l'échange de sang entre la mère et le fœtus doit suffire.

On conçoit que les médecins qui se sont occupés de magnétisme animal aient été les premiers à reconnaître cette possibilité et à en donner l'explication. Hufeland dit [1], par exemple, que si on arrivait à démontrer la transmission de pensées entre le magnétiseur et les somnambules [2], on pourrait la comparer à l'influence que l'imagination des femmes enceintes exerce sur l'enfant qu'elles portent. Le rapport entre le magnétiseur et le somnambule est *odique*, et comme le sang contient une forte proportion d'od, l'échange du sang suffit parfaitement à établir un rapport odique entre la mère et le fœtus. Ce rapport se produit même par le simple rapprochement de parties organiques; le simple attouchement d'un tiers par le magnétiseur met ce tiers en rapport avec le somnambule. Si donc un rapport odique est possible entre des individus séparés et qu'une liaison solidaire allant jusqu'à la transmission des pensées se forme entre eux, elle paraît vraiment devoir s'établir plus facilement encore entre la mère et le fœtus.

Nous rencontrons cette solidarité partout où on peut démontrer un rapport odique ; dans le rapport magnétique, dans la sorcellerie, dans les contre-enchantements, dans la cure sympathique, dans la sensibilité extériorisée que les disciples de Paracelse connaissaient au moyen âge et au sujet de laquelle Rochas a fait, à notre époque, des découvertes capitales [3]. La solidarité se base partout ici sur la rapport magnétique sans aucune espèce de communication nerveuse. Voilà précisément ce qui a lieu entre la mère et le fœtus. Comme les somnambules connaissent parfaitement les conditions odiques que nous venons d'examiner et qu'elles sont les plus aptes à nous instruire à leur égard, il est certainement à propos de

1. Hufeland. *Ueber Sympathie*, 118.
2. Du Prel emploie le mot *Somnambule* dans le sens que nous donnons au mot *Sujet*, pour désigner une personne apte à subir certaines influences. A. R.
3. Rochas. *L'extériorisation de la sensibilité.*

citer l'opinion de l'une d'elles qui, interrogée sur la marque de naissance, répondit : « Le rapport entre la mère et l'enfant est celui qui existe entre le magnétiseur et le magnétisé[1] ».

La marque de naissance tient donc le milieu entre la sympathie qui existe, on le sait, entre les organes séparés d'un même corps et la clairvoyance des individus isolés. Elle appartient à la *magie magnétique* par le rapport magnétique qui existe entre la mère et l'enfant, rapport qui a lieu par un échange odique sans l'intervention de conducteurs nerveux. Elle appartient à la *magie hypnotique*, en ce que la cause qui provoque la marque de naissance est une suggestion objective, une idéation soudaine et intense et par conséquent dominante, un monoïdéisme qui s'imprime dans la conscience de la mère et qui se perpétue odiquement chez le fœtus. Des idéations subites de cette sorte, envahissant toute la conscience, agissent avec une énergie particulière quand elles ont une grande intensité de sentiment et sont accompagnées d'étonnement ou de crainte. L'action de l'esprit sur la matière : voilà le signe caractéristique de toute magie. Et, quand nous voyons cet effet se produire *involontairement* dans la marque de naissance, nous y trouvons une preuve de la possibilité de la magie volontaire ; car le propre de celle-ci est d'imiter la nature au moyen de l'art ; l'hypnotisme moderne nous le fait reconnaître en partie.

Quiconque croit à la suggestion ne peut douter du fait, de la marque de naissance ; et quiconque croit au magnétisme animal s'explique par l'od non seulement la marque de naissance mais toute magie volontaire ou involontaire. Nous constatons, dans le magnétisme animal, que l'od est le conducteur matériel de la force vitale et de la poussée créatrice organique ; et qu'il est, dans la suggestion, le conducteur de la pensée. Comme le rapport odique entre la mère et le fœtus met celui-ci à même de prendre part à la vie psychique et physiologique de la mère, il s'ensuit que la marque de naissance peut se produire aussi bien dans la sphère physiologique que dans la sphère psychique.

1. *Mittheilungen aus dem Sclafleben der August K.* 337.



Si nous jetons un coup d'œil sur la phénoménologie de la marque de naissance, nous voyons que ce n'est nullement un phénomène isolé mais un cas spécial de l'influence magique de l'imagination sur le corps, influence qui se montre aussi par exemple dans la stigmatisation. La marque de naissance est un stigmate produit non sur le corps de la mère mais sur celui du fœtus. En général l'impression ressentie par la mère sur une partie déterminée de son corps crée sur la partie correspondante de celui de l'enfant un stigmate qui apparaît après la naissance; mais, comme cela dépend du degré d'excitation de la mère, des frayeurs subites nous fournissent les principaux exemples de ces marques. Van Swieten voulut enlever, un jour, une chenille du cou d'une belle jeune fille qui le pria en riant de la laisser tranquille, et, comme la chenille restait en place, le savant put examiner à loisir les vives couleurs et les poils hérissés de ce répugnant animal. La mère de la jeune fille lui raconta alors qu'étant grosse de cette enfant il lui était tombé sur la nuque une chenille qu'elle n'avait pu enlever qu'avec peine [1].

Voilà donc les cas les plus nets des marques de naissance : c'est quand une suggestion objective effrayante de la mère produit l'image organique de cet objet sur le corps du fœtus. Nous retrouvons du reste cette croyance chez les femmes de tous les peuples et de tous les temps [2]. Nous voyons même l'emploi expérimental de cette connaissance dans le plus ancien récit de cette nature, celui où Jacob fait boire ses brebis dans une eau où il a mis des branches pelées afin que les agneaux soient marqués [3].

On était autrefois beaucoup moins sceptique en ce qui touche cet ordre de faits parce que l'on connaissait la puissance de l'imagination sur le corps : nous en avons la preuve dans saint Augustin [4], Avicenne [5] et Galien [6].

Paracelse dit : « L'imagination d'une femme grosse est si

1. Van Swieten. *Commentaire sur Boerhave*, III, 406.
2. Ploss. *Das Weib in Natür und Völkerkunde*, I, 504.
3. I. *Genèse*, 30, 27; 43, 4.
4. Saint Augustin. *De civitate Dei*, XVIII, 5.
5. Avicenne. *De animali*, I, 5.
6. Galien. *De theriaca*.

puissante qu'elle peut, dans la création, transmuter de maintes sortes le germe du fruit de ses entrailles; car les parties intérieures de son corps astral agissent si fort et si énergiquement sur son fruit qu'elles y font impression et y exercent une influence[1]. » Il sait aussi que ce sont en général des suggestions objectives qui causent la marque de naissance : « La peur, le dégoût et le désir, sont les causes premières qui mettent en jeu l'imagination[2]. »

On trouve dans Van Helmont des questions qu'il est difficile d'admettre telles qu'il les donne. « Une femme grosse peut par son désir produire chez son enfant une cerise sur le membre et à l'endroit où elle a posé sa main au moment de son envie. Je dis une véritable cerise de chair qui est successivement verte, blanche, jaune et rouge selon les saisons quand les cerises mûrissent sur les arbres. Une cerise de cette sorte rougira plus tôt chez un individu s'il vit en Espagne que s'il vit en Hollande[3]. La réalité de la marque de naissance est défendue de même par Digby[4], par Bartholin, Sennert, Pierre de Castro, Schenk, Kerkring, Salmuth, et Fienus qui en traite avec des détails particuliers[5].

Montaigne parle d'une fille qui naquit toute velue parce que sa mère avait placé au pied de son lit une image de saint Jean-Baptiste[6].

Le professeur Liébault vit de même, récemment, une fille dont la peau était gâtée par de petites taches brunes poilues qui avaient beaucoup de ressemblance avec celles d'une peau de tigre; sa mère avait été violemment émue par la vue d'un tigre avant de la mettre au monde[7].

Le philosophe Malebranche raconte qu'une femme grosse regarda si attentivement l'image de saint Pie pendant la cérémonie publique de la canonisation, qu'elle donna ensuite

1. Paracelse. I, 552 (Huser).
2. Id. II, 910.
3. Van Helmont. *Archæus faber* § 5; *De peste*, c. 11 § 2; *Von Krankheiten*, tract. 54, cap. 14 § 12, cap. 15 § 133 et 135.
4. Digby. *Eröffnung unertschiedlicher Heimlichkeiten der Natur*, 60, 5.
5. Fienus. *De viribus imaginationis*, 6.
6. Montaigne. *Essais*, XXI, 7.
7. Liebault. *Le sommeil provoqué*, 177.

le jour à un garçon qui ressemblait parfaitement à ce saint. L'âge était peint sur sa figure; il n'y manquait que la barbe. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, ses yeux tournés vers le ciel, et il avait un front extraordinairement petit correspondant au raccourcissement du front de l'image du saint dont les regards se portaient vers le ciel. Le bonnet pendant était même marqué sur l'épaule et, là où il était orné de pierreries, se montraient des taches rondes. Tout Paris put se convaincre de la chose parce qu'on mit cet être dans de l'esprit-de-vin[1].

Les exemples des temps modernes confirment l'opinion que la marque de naissance est surtout causée par des suggestions objectives subites et effrayantes. Wüstner a rassemblé d'innombrables cas de cette sorte[2]. — Une femme mariée depuis peu, écossant des pois dans un jardin, bondit tout à coup et porta les mains à son bas-ventre, ce qui fit tomber une chryiomèle qui lui était grimpée sur le corps; il lui resta à cet endroit une douleur cuisante et elle donna le jour à une fille qui portait à l'endroit correspondant l'image très nette d'un scarabée (70). — Une femme, se réveillant subitement, prit les rayons du soleil qui entraient par la fenêtre pour l'incendie de la maison voisine; elle donna naissance à un garçon dont la tête avait le côté gauche presque entièrement couvert par la marque d'une brûlure (83). — Une autre femme fut effrayée par les mains bleues d'un teinturier à tel point que ses jambes en tremblèrent; elle donna le jour à un garçon dont les deux mains étaient bleues (86). — Une paysanne qui s'était assise dans des orties en fût brûlée et se donna une inflammation locale à force de se gratter. Il lui naquit bientôt après un fils qui avait d'innombrables marques de brûlures (72). — Une femme entrant dans une chambre d'auberge où un nègre était couché sur la paille eut peur de cette tête noire crépue et donna naissance à un garçon dont les cheveux étaient tout aussi noirs et crépus (88). — Une femme à qui on jeta sur la tempe une framboise si mûre qu'elle y resta collée et qu'on dut en essuyer le jus, donna

1. Malebranche. *Recherche de la vérité*, II, c. 7.
2. Wüstner. *Versuch über die Einbildungskraft der Schwangeren.*

naissance à une fille qui avait sur la tempe la marque de la framboise avec sa couleur et sa forme (94). — Un jardinier debout sur une échelle cueillait des raisins et il en tomba une grappe sur le front de sa femme qui se trouvait au-dessous de lui. Elle donna naissance à une fille sur le front de qui on voyait de petits monticules semblables à des raisins (98). — Une femme laissa tomber du jambon piqué au bout d'une fourchette dans du bouillon brûlant dont elle eut la figure éclaboussée. Il lui naquit un fils dont la figure portait de petites ampoules rouges semblables à celles qu'avait eues la mère (101). — Une femme qui traversait un champ entendit un coup de fusil et vit en même temps passer auprès d'elle un lièvre qui laissait derrière lui des taches sanglantes; elle toucha ces traces pour mieux s'en rendre compte et vit que ses doigts étaient tachés de sang. Elle se coucha ensuite le long d'une haie et s'endormit. Elle fut réveillée par un chatouillement sur la peau, dû à un serpent qu'elle saisit et rejeta loin d'elle. Il lui naquit un fils qui avait sur la cuisse l'image d'un serpent et, au bout des doigts de la main droite, des proéminences d'un rouge sang (112). — Une femme se réfugia pendant un orage dans les gerbes d'un champ. Une souris lui grimpant sur le ventre, elle la frappa des deux mains si bien que la bête retomba morte. Elle donna naissance à une fille qui avait au même endroit l'image d'une souris et des raies d'un rouge sang (116).

Unzer a raconté que l'enfant d'une dame avait eu la variole et qu'il lui en était resté sur le front une grande tache rouge. Lorsqu'elle fut de nouveau enceinte, elle se garda de voir son enfant, mais elle l'aperçut un jour par hasard et donna naissance à deux jumeaux qui avaient sur le front et sur le nez des taches semblables[1].

Le Dr Brandis remarqua que le fils d'un de ses malades avait au lobe de chacune de ses oreilles un trou dont le pourtour était rouge, mais qui semblait avoir été bouché. Le père, la mère et tous les gens de la maison assurèrent que l'enfant était venu ainsi au monde. La mère étant grosse

1. Unzer. *Der Arzt*, VII, 399.

avait fait percer les oreilles de sa fille aînée parce qu'on lui avait recommandé un procédé sans douleur; mais la jeune fille poussa des cris affreux, ce qui effraya beaucoup la mère. — Brandis vit, dans une autre famille, un garçon dont le bec-de-lièvre semblait avoir été très heureusement opéré. Lorsqu'il voulut savoir qui avait fait cette belle opération, il apprit que la mère, étant grosse, avait été appelée chez une voisine dont le fils venait justement d'être opéré d'un bec-de-lièvre par le chirurgien. Elle fut violemment saisie en voyant cette lèvre sanglante et les aiguilles d'argent, ce qui détermina la marque transmise à son enfant [1].

Johann Gottlob Krüger a écrit : « Je connais moi-même quelqu'un qui a dans l'un de ses yeux l'image d'une mouche avec une seule aile, et, dans l'autre œil, l'image de l'autre aile. L'origine en est que, pendant sa grossesse, la mère, ayant une mouche posée sur son œil, la tua avec la main et qu'une des ailes que le choc avait détachée resta collée à cette main et frôla l'autre œil [2]. »

Une femme enceinte qui s'était endormie, le front sur une peau de lapin, alla après son réveil devant une glace et vit que le côté du front qui avait appuyé sur la peau était rouge, en sueur, avec des poils collés dessus. Une voisine survint et lui fit observer que cela pouvait occasionner une marque de naissance. Dès cet instant la future mère fut obsédée par la crainte que cela ne survînt et il lui naquit une fille qui avait sur le front une marque poilue, d'un brun foncé [3]. La suggestion objective n'aurait peut-être pas suffi dans ce cas comme dans les deux suivants, rapportés par Bjórnsón [4], si elle n'avait été fortifiée par une autre suggestion durable.

« Ma femme et moi, dit Bjórnsón, nous étions ensemble en chemin de fer et j'entrai en conversation avec un homme assis en face de nous. Il avait une petite excroissance à l'oreille et ma femme ne pouvait en détourner les regards, tout en pensant : « Il serait pourtant fâcheux que l'enfant dont

1. Brandis. *Ueber psychische Heilmittel and Magnetismus*, 54.
2. Kruger. *Physik*, II, c. 23.
3. Wustner. *L. c.*, 99.
4. *Neue deutsche Rundschau*, VII, 799.

« je suis grosse eût une excroissance au même endroit. » Il en arriva ce qu'elle avait pensé; notre fils l'eût. — Nous allâmes à l'étranger avant la naissance de notre fils cadet. Nous reçûmes souvent, à l'endroit où nous nous fixâmes, la visite d'un homme qui louchait. Ma femme me disait : « Je ne puis « m'empêcher de me demander s'il en sera pour le strabisme « comme pour l'excroissance ». Son pressentiment se réalisa : l'enfant louchait; il fallut l'opérer plus tard. »

La ressemblance du stigmate avec la cause de l'émotion est d'autant plus grande que l'impression est plus violente.

Une chauve-souris s'égara, un jour, dans une salle de bal où les dames effrayées la chassèrent à coups de mouchoir; elle se posa sur l'épaule de l'une d'elles qui s'évanouit à son contact. Cette dame donna, quelque temps après, naissance à une fille qui avait sur l'épaule l'image en relief d'une chauve-souris aux ailes déployées. Il n'y manquait rien : le poil gris, les griffes et le museau se détachaient sur la peau blanche de telle sorte que, plus tard, la jeune fille dut avoir toujours les épaules couvertes[1].

Lorsque les Autrichiens entrèrent en France en 1815, l'aspect de l'aigle à deux têtes sur les drapeaux flottants impressionna tellement une femme que l'enfant qu'elle mit au monde, peu après, en porta la marque sur le dos[2].

Le conseiller d'État Chardel dit avoir vu, dans une fête á Saint-Cloud, une jeune fille de 17 ans dans les yeux bleus de qui on pouvait lire ces mots : NAPOLÉON EMPEREUR. Ils se trouvaient autour de la prunelle et se partageaient entre les deux yeux[3]. Pfnorr complète ce récit en ajoutant que la mère de la jeune fille, étant grosse, avait douloureusement contemplé sa dernière pièce d'or dont il lui fallait se séparer[4].

On voyait à Lauverden, en 1699, un garçon autour de la prunelle droite de qui l'on pouvait lire : DEUS MEUS; autour de la prunelle gauche on croyait lire *Elohim* en caractères hé-

1. FRARIÈRE. *Éducation antérieure*, 17-3.
2. DU POTET. *Journal du magnétisme*, XIX, 546.
3. CHARDEL. *Psychologie physiologique*, 350.
4. *Sphinx*, VII, 302.

braïques. Sa mère avait, disait-on, répété plusieurs fois ces paroles pendant les grandes douleurs qui précédèrent sa naissance. Des milliers de gens purent se convaincre qu'il n'y avait là aucune supercherie [1].

Ce ne sont pas seulement des impressions violentes et subites qui amènent les marques de naissance; des impressions plus faibles, si elles sont durables peuvent avoir le même effet.

Liébault raconte qu'un vigneron ressemblait à s'y méprendre au patron de son village, tel qu'il était représenté à l'église. Sa mère avait eu l'idée, pendant tout le temps de sa grossesse, qu'il ressemblerait à ce saint [2]. — Une femme qui s'endormait régulièrement près du poêle ressentait souvent au réveil une douleur à la partie du front qui avait porté. Elle mit au monde des jumeaux qui avaient tous deux sur le front une empreinte oblongue qui semblait avoir été produite par la fente d'un des carreaux du poêle [3]. — Le marchand Wienskowitz et sa cuisinière furent assassinés et volés à Brieg en l'année 1865. On trouva la majeure partie de l'argent chez l'amie du journalier Siemer qui avait été arrêté comme meurtrier. Lorsqu'on enchaîna celle-ci, on lui mit autour des poignets un anneau de fer large de trois doigts, d'où pendait une chaîne allant jusqu'à la cheville. Cela fit sur la jeune fille, coupable seulement de recel, la plus profonde impression. Elle donna naissance, l'année suivante, à une fille qui portait au poignet un anneau brun parfaitement marqué, semblable en tous points à celui qu'elle avait porté dans sa prison. L'enfant arriva jusqu'à l'âge d'un an environ et garda cette marque jusqu'à sa mort [4]. — Kerner raconte que sa sœur Ludovique, mariée à un pasteur, fréquentait beaucoup pendant sa grossesse la fille du professeur Maier qui avait un œil brun et un œil noir; ce caprice de la nature se transmit à l'enfant de la sœur de Kerner [5].

1. Kerner. *Magikon*, IV, 232.
2. Liébault. *Le sommeil provoqué*, 175.
3. Wsütner. *L. c.*, 108.
4. *Sommerbrodt in der Weiner medizinischen Presse*, 1870.
5. Kerner. *Bilderbuch aus meiner Knabenzeit*, 158.

Il est, naturellement, indifférent que des impressions de cette sorte soient provoquées par un objet réel ou par l'auto-suggestion. Je connais, moi-même, un cas de cette dernière nature. Une dame de la plus grande piété avait le désir ardent d'avoir un fils pour pouvoir le consacrer au service de Dieu, et elle fit un vœu à ce sujet. Son premier enfant fut un fils qui portait sur la tête une véritable tonsure comme celle des prêtres catholiques. J'ai pu m'assurer qu'il la porte encore, aujourd'hui qu'il est adulte, bien que la croissance de sa chevelure ait été tout à fait normale et que le diamètre de la tonsure ait un peu diminué. Le jeune homme m'a proposé de me montrer la relation écrite par ses parents au sujet de ce vœu. — Du Potet cite une femme qui avait pendant sa grossesse l'envie constante de mâcher des grains de café et exprimait souvent, en le faisant, la peur que son enfant n'en portât une marque. Elle mit au monde un fils dont la joue droite portait en effet un grain de café[1].

1 Du Potet. *Journal du magnétisme*, XIX, 546.

(*A suivre.*)

# SUR LES PHÉNOMÈNES

DITS

# HALLUCINATIONS PSYCHIQUES[1]

PAR M. LE D[r] J. SÉGLAS

Médecin de l'hospice de Bicêtre, Paris.

---

Dans un mémoire devenu classique, Baillarger définit l'hallucination comme « une perception sensorielle indépendante de toute excitation extérieure des organes des sens et ayant son point de départ dans l'exercice involontaire de la mémoire et de l'imagination ». A cette hallucination dite psycho-sensorielle, il oppose l'hallucination psychique qui manque d'élément sensoriel et n'est plus « qu'une fausse perception restant bornée à l'intelligence ».

Si l'observation clinique est venue confirmer cette distinction, l'interprétation des phénomènes dits hallucinations psychiques a donné lieu à de nombreuses controverses. Les divergences d'opinion tiennent à des causes multiples : *a*) générales : insuffisance de nos connaissances, complexité et subjectivité du symptôme; ou *b*) spéciales : disparité des phénomènes multiples englobés sous un même vocable;

1. Communication faite au IV[e] Congrès international de psychologie, Paris, 1900.

signification indécise, variable, qui lui est attribuée suivant les auteurs.

L'origine première de cette confusion réside dans le mémoire même de Baillarger. En effet, après avoir indiqué d'après les mystiques la division des fausses perceptions en intellectuelles et corporelles (hallucinations psychiques et psycho-sensorielles), et signalé d'après eux en *quelques lignes* qu'il y a des visions, des locutions, des odeurs et des goûts « qui tantôt n'affectent que l'âme et tantôt arrivent aux organes des sens », Baillarger consacre *tout son mémoire* (observations et discussions) à l'*étude exclusive* des « locutions intellectuelles » (voix intérieures, épigastriques, etc.). « Je n'ai observé, dit-il même, les halucinations psychiques que pour le sens de l'ouïe et elles ne peuvent guère, en effet, exister que pour ce sens. »

De là, suivant les auteurs, l'acception différente, rarement générale, le plus ordinairement restreinte, du terme *hallucinations psychiques* devenu presque synonyme de *voix intérieures*. De là aussi les divergences d'opinion sur la nature de ces phénomènes.

En réalité, il ne peut y avoir une interprétation unique de l'hallucination psychique qui englobe des phénomènes de mécanisme psychologique et de signification clinique très différents.

Le groupement qui nous paraît le meilleur est celui que nous avons appliqué en d'autres circonstances aux hallucinations vraies. Nous distinguerons ainsi tout d'abord les hallucinations psychiques en deux grands groupes : 1° suivant qu'elles se rapportent à des objets ou personnes; 2° ou suivant qu'elles revêtent un caractère verbal.

### PREMIER GROUPE

Les premières correspondent à ces phénomènes de visions, bruits, odeurs, goûts purement intellectuels que l'on observe dans certaines formes psychopathiques et qui ont été si bien décrits par les mystiques lorsqu'ils parlent, par exemple, de « ces visions que l'on n'a pas par les yeux corporels, mais seulement par les yeux de l'âme ».

Cette distinction est significative. Elle spécifie bien que l'objet de la vision n'est pas perçu de la même façon qu'un objet extérieur. L'image visuelle correspondante n'est pas extériorisée. Or, l'extériorité étant le caractère fondamental de l'hallucination, il n'y a donc pas là hallucination vraie.

Déjà, en 1846, Michéa, qui désignait ces phénomènes du nom de fausses hallucinations, les considérait comme intermédiaires à l'idée et à l'hallucination vraie. « Elle (la fausse hallucination), écrit-il, est plus qu'une idée en tant que son objet revêt une forme vive et arrêtée qui se rapproche beaucoup de l'apparence d'un élément matériel, et elle est moins qu'une hallucination vraie parce que cette forme, si vraie et si arrêtée qu'elle soit, ne va jamais jusqu'à en imposer pour celle d'une perception[1]. »

Plus récemment, Kandinsky[2] a étudié sous le nom de *pseudo-hallucinations* des phénomènes psychopathiques parmi lesquels nous semble devoir prendre place la catégorie d'hallucinations psychiques que nous avons en vue actuellement.

Ces pseudo-hallucinations sont des phénomènes participant à la fois de la représentation mentale sensorielle ordinaire et de l'hallucination. Elles diffèrent de la première par leur intensité incomparablement plus grande, par leur spontanéité, leur incoercibilité, par la grande précision sensorielle, le détail, la perfection, la stabilité du tableau. Elles possèdent ainsi la plupart des caractères propres aux hallucinations véritables, sauf un seul, capital en l'espèce. Elles ne créent pas l'apparence d'une réalité objective : elles manquent de ce caractère d'extériorité que Baillarger lui-même regardait justement comme inhérent à l'hallucination sensorielle.

Ces différents caractères se retrouvent dans notre première catégorie d'hallucinations psychiques; et nous sommes ainsi fondés à les considérer plus exactement comme des pseudo-hallucinations dans le sens de Kandinsky.

1. MICHÉA. *Délire des sensations*, p. 113-118.
2. KANDINSKY, *Centralb. f. nervenheilk*, 1884.

DEUXIÈME GROUPE

Ces hallucinations psychiques, de caractère verbal, sont celles qui ont été étudiées spécialement par Baillarger, en opposition avec les hallucinations auditives, comme locutions intellectuelles, voix intérieures, etc.

Ce groupe doit être subdivisé en deux catégories, différant au point de vue du mécanisme psychologique.

A. La première se compose de phénomènes qui sont de véritables hallucinations. Ce sont ces hallucinations verbales motrices que j'ai décrites en 1888, qui correspondent à la plus grande partie des hallucinations psychiques telles que les a étudiées Baillarger [1].

L'hallucination verbale motrice se présente en clinique sous différents aspects, suivant son intensité ou sa complexité.

D'après l'intensité, suivant qu'elle s'accompagne ou non d'un commencement d'exécution des mouvements d'articulation correspondants, on peut avoir une hallucination verbale, kinesthétique simple, ou motrice vraie, cette dernière amenant en dernier terme à l'impulsion verbale.

Pour la complexité, elle se trouve en rapport avec la part, plus ou moins prépondérante, qui revient au centre moteur dans la constitution du phénomène.

L'hallucination verbale motrice n'est pas, en effet, *uniquement* « une épilepsie du centre de Broca » pas plus que l'hallucination sensorielle n'est *uniquement* « une épilepsie des centres sensoriels ». En la qualifiant de motrice, cette dénomination n'avait pour but dans mon esprit « que de rappeler l'intervention des centres moteurs du langage, provoquée par un trouble fonctionnel de ces centres analogue à celui qui, dans les hallucinations psycho-sensorielles, intéresse les centres sensoriels corticaux [2] ».

Or, je me suis expliqué autre part sur le rôle exact qui revient à ces derniers [3]. Sans doute, l'excitation de tel ou tel

1. J. Séglas. *Progrès médical*, 1888, n[os] 33-34.
2. J. Séglas. Congrès international de médecine mentale, Paris, 1889.
3. J. Séglas. Hallucinations de l'ouïe. Congrès de Nancy, 1896.

centre de l'écorce, ainsi que l'a fort bien montré Tamburini, est une condition *nécessaire* de toute hallucination; mais elle n'en est pas la condition *à la fois nécessaire et suffisante.* Cela ne peut être admissible que pour les formes les plus élémentaires de l'hallucination; mais dans les formes les plus élevées, d'autres facteurs entrent en jeu qui font de l'hallucination un phénomène psychologique très complexe, *un véritable délire,* dans le sens le plus général du mot. La formule qui fait de l'hallucination simplement une épilepsie de tels ou tels centres de l'écorce ne peut être prise à la lettre. Plus que d'autres, les hallucinations motrices sont de nature à prouver cette distinction. Il est hors de doute qu'elles réclament l'intervention des centres moteurs de l'écorce; mais cela ne suffit pas, et une irritation physique seule, pure et simple, de ces centres ne pourrait expliquer la différence qui existe entre les décharges spasmodiques, convulsives, désordonnées, de l'épilepsie et la représentation de mouvements déterminés, combinés, systématisés, ou de paroles articulées en rapport avec tel ou tel délire constituant l'hallucination motrice, commune ou verbale.

Sans chercher à pénétrer ici le mécanisme intime de l'hallucination, je rappellerai seulement qu'il importe de ne pas perdre de vue les rapports respectifs qui unissent entre eux les différents centres de l'écorce et en vertu desquels la perception comme l'hallucination d'un objet déterminé supposent l'association de plusieurs images constituant l'idée de cet objet. De même, une perception ou hallucination verbale supposent encore l'intervention d'autres centres spéciaux, ayant entre eux les rapports les plus étroits, et dont les images peuvent s'éveiller l'une l'autre.

C'est ce qui arrive en particulier dans l'hallucination verbale motrice. Tantôt l'image motrice de caractère hallucinatoire est la seule saisissable par l'analyse clinique. C'est l'hallucination verbale motrice simple. Tantôt elle s'accompagne d'une autre image verbale, sensorielle, ordinairement auditive, mais plus faible, donnant lieu à un simple phénomène d'audition mentale sans extériorisation. C'est l'hallucination verbale motrice mixte ou sensorio-motrice. Tantôt

enfin, cette seconde image auditive s'extériorise, elle aussi, en même temps que l'image motrice, en donnant lieu à une hallucination combinée.

Tous les phénomènes de la catégorie que nous venons d'étudier peuvent être considérés comme de véritables hallucinations. A part la note caractéristique due au rôle prépondérant du centre moteur verbal, le mécanisme central, psychique est identique à celui de l'hallucination sensorielle. De plus, il y a extériorité. Sans doute, l'image hallucinatoire, motrice, n'est pas localisée dans le monde extérieur. Sa nature même s'y oppose; mais qu'il y ait ou non mouvement concomitant, elle est du moins reportée excentriquement et localisée à la périphérie de l'appareil vocal (voix labiales, épigastriques, etc.).

Ces phénomènes se distinguent donc de ceux de notre premier groupe, pseudo-hallucinations, non seulement par leur caractère verbal, mais encore par leur caractère hallucinatoire. Il est à remarquer d'ailleurs que Kandinsky sépare lui-même ses pseudo-hallucinations « des voix intérieures et de tous les cas d'innervation irrésistible du centre de la parole ».

B. Dans mon premier travail sur les hallucinations dans leurs rapports avec la fonction du langage [1], j'avais déjà indiqué la répartition des hallucinations psychiques de caractère verbal en trois classes. Les deux premières comprenaient les hallucinations verbales motrices, simples ou mixtes, que nous venons d'étudier; et la conclusion relative à la troisième classe était ainsi formulée : « Dans les cas où ces phénomènes (constituant les hallucinations motrices) ne sont pas apparents, il faut remarquer qu'ils peuvent exister cependant sans que l'état mental du sujet permette de les constater ou qu'*ils restent peut-être à l'état faible de simples représentations mentales, auditives ou motrices, associés ou non, sans aller jusqu'à l'hallucination vraie*.

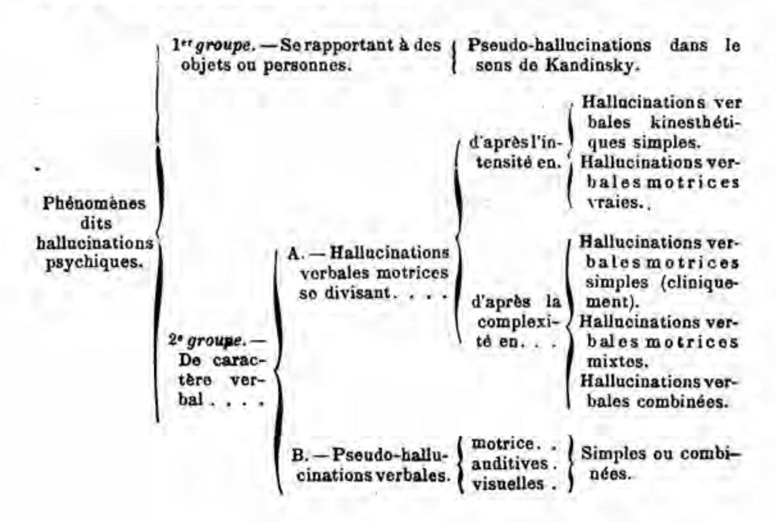
Et, en effet, les phénomènes constituant cette catégorie d'hallucinations psychiques (verbales) n'ont plus, comme les précédents, le caractère hallucinatoire. La voix intérieure

1. J. Séglas. *Progrès médical*, 1880, n° 34.

reste intérieure et ne s'extériorise dans aucun de ses éléments constitutifs. Nous retrouvons là les mêmes caractères que dans les cas du premier groupe envisagés au début de ce travail; et la spontanéité, l'incoercibilité, la précision, l'absence d'extériorisation de la représentation mentale nous autorisent à la considérer comme une pseudo-hallucination spéciale ne différant des premières que par son objet et ses éléments constitutifs, en un mot, comme une *pseudo-hallucination verbale.*

Cette conversation mentale, cette hyperphasie vésanique (Morselli) diffère de la pensée ordinaire en ce que le malade ne reconnaît pas cette pensée comme sienne et la laisse en dehors de sa conscience personnelle; elle n'en diffère encore que par l'intensité, la netteté infiniment plus grande des images verbales intéressées. Dès lors, celles-ci peuvent être tout aussi bien auditives que motrices ou visuelles suivant le sujet et aussi suivant l'affection dont il est atteint. Toutefois, on est bien souvent autorisé à penser, sans pouvoir le démontrer évidemment de façon indiscutable, que la part principale revient à l'image motrice.

Les distinctions que nous venons d'exposer apparaissent plus nette dans le tableau suivant :



| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Phénomènes dits hallucinations psychiques. | 1er *groupe.* — Se rapportant à des objets ou personnes. | | | Pseudo-hallucinations dans le sens de Kandinsky. |
| | 2e *groupe.* — De caractère verbal.... | A. — Hallucinations verbales motrices se divisant.... | d'après l'intensité en. | Hallucinations verbales kinesthétiques simples.<br>Hallucinations verbales motrices vraies. |
| | | | d'après la complexité en... | Hallucinations verbales motrices simples (cliniquement).<br>Hallucinations verbales motrices mixtes.<br>Hallucinations verbales combinées. |
| | | B. — Pseudo-hallucinations verbales. | motrice..<br>auditives.<br>visuelles. | Simples ou combinées. |

En résumé, le terme d'hallucination psychique qui, dans son acception la plus générale, désigne des phénomènes disparates, dont beaucoup ne sont même pas des hallucinations, ne peut qu'entretenir des confusions regrettables et doit disparaître de la nomenclature psychiatrique.

DE LA

# CONSCIENCE SUBLIMINALE

PAR F. W. H. MYERS

(*Suite*[1].)

---

### NOTES SUR L'AUDITION PAR LA COQUILLE

Dans le cours de mes lectures sur l'histoire des méthodes de divination, j'ai trouvé beaucoup de choses particulièrement intéressantes et suggestives dans les histoires d'oracles. Je ne veux pas dire dans les paroles proférées par un voyant ou une prêtresse dont on peut trouver le pendant chez nos « médiums entrancés », mais dans les *Bruits mystérieux* d'Homère, les arbres parlants de Dodone, et, chez les Hébreux, Bath Kol « la fille d'une voix ». A une époque plus rapprochée, la divination par la coquille pratiquée par les Bouddhistes du Thibet et par les Chinois et les Hindous présente plus de détails et fait penser aux coquilles de Tritons, à la coquille sur la Tour des Vents à Athènes, et aux histoires sur le respect religieux pour les bruits de coquillages chez les habitants des Iles de la Mer du Sud.

Mais, cependant, tout cela me semblait trop éloigné et mystérieux pour donner un résultat pratique, et ce fut avec un

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R., vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900, n°s 3 et 4 de 1901.

intérêt tout particulier que je lus dans l'ouvrage de C. G. Leland, sur la *Sorcellerie des Bohémiens* (Fisher Unwin, 1891), qu'encore maintenant les Bohémiens de la Hongrie écoutent la voix de Nivasha, l'Esprit de l'Air, dans les coquillages marins. Apprendre que d'intéressants résultats avaient encore été observés en 1886, était plus excitant même que la suggestion prophétique de la marche entendue par les Israélites au sommet des mûriers, et qui leur inspirait des sentiments guerriers.

La nature m'a douée d'une ouïe extrêmement fine et sensible qu'ont développée quatre ans d'éducation musicale scientifique, et ce fut avec une certaine confiance que je fis l'acquisition d'une *porcelaine* à lèvres lisses d'une grandeur permettant de la tenir dans la paume de ma main et que, la plaçant tout près de mon oreille, j'attendis.

J'entendis d'abord le bruit monotone de la mer que tous les enfants connaissent; mais après quelques minutes d'attention concentrée, mon oreille s'accoutuma à ce son qui devint pour ainsi dire le fonds accompagnant les sons plus articulés qui suivirent.

Je trouve le procédé positivement plus fatigant que celui du cristal, et cette fois, je ne continuai pas. Je ne prolonge jamais l'expérience plus de 6 ou 8 minutes.

Après vingt expériences, je pus résumer les résultats comme il suit :

1. Onze fois j'entendis des voix humaines. Elle se suivaient rapidement dans le cours d'une seule expérience, et peuvent être divisées en deux groupes :

*a*) Celles plus ou moins reconnaissables; quelquefois venant séparément, quelquefois s'élevant comme d'une Tour de Babel, avec l'effet connu que produit un grand rassemblement. C'était probablement des souvenirs de quelque chose que j'avais entendu, quoique d'un genre qui pouvait ne pas être arrivé à la surface de ma conscience d'une façon ordinaire. Quelquefois j'ai très bien entendu des répétitions exactes de quelques conversations auxquelles j'avais pris part ou encore plus souvent que j'avais surprises. Par exemple, la coquille après un dîner répètera plutôt la conversation de

mes *voisins* de droite que celle de mon interlocuteur de gauche. Il y a là, je crois, une analogie avec la cristal-vision. — Le cristal montre plus souvent ce qui est observé inconsciemment que ce qui l'est consciemment.

*b*) Voix que je ne reconnais pas et qui n'ont pas de caractère permettant de les distinguer, et qui me donnent des renseignements ou avis que mon moi conscient est capable — quoique peut-être avec effort — de me donner, comme une citation de vers ou de prose, un nombre, une adresse, un avertissement pour écrire une lettre ou envoyer un paquet.

2. Neuf fois j'ai entendu des sons musicaux et je suis certaine que sur les neuf, cinq fois la coquille a positivement aidé ma mémoire. J'étais capable de distinguer et de suivre sans peine, — comme je le fais ordinairement dans une salle de concert, — d'abord une partie, puis une autre du chœur ou de l'orchestre alternativement, et de changer à volonté, comme il m'arrive rarement de pouvoir le faire sans la partition, même par un effort conscient quelques heures après avoir écouté une symphonie ou un concert.

Il est bon de remarquer que la coquille heureusement ne reproduit pas seulement les bruits de la rue ou les cris désagréables des gamins et des orgues de Barbarie. Ne serait-ce pas parce que, comme dans la cristal-vision, la fatigue ou l'irritation qui pourrait être une source de danger en elle-même suffit pour empêcher la réussite de l'expérience ?

Tout cela, cependant, pouvait être attribué à des degrés différents à l'expectation et comme tel, m'aurait désappointée. Cependant, le 3 juin, eut lieu un léger incident que je trouvai encourageant.

J'avais été dehors pendant deux heures, et j'étais rentrée avec mon passe-partout, et j'avais particulièrement remarqué qu'il n'était arrivé ni lettres, ni cartes et je n'avais parlé à personne avant d'entrer dans le salon où mon amie A... était assise lisant. On était près de l'heure du lunch et je pris la coquille comme passe-temps. Comme je l'ai remarqué dans les visions par le cristal, un fait déterminé est vite construit et surgit d'un seul coup, et la coquille ne perdit pas une seconde pour me saluer avec un clair murmure, «Endsleigh-

street », auquel je ne retrouvai aucun sens. Alors, A..., levant la tête, me dit que notre ami Q. H... était venu et m'avait attendue plus d'une heure. « Est-il venu d'Oxford pour la journée ? » demandai-je, « ou habite-t-il près d'ici (comme à l'ordinaire) ». « Non », dit A..., « il a pris une chambre dans Endsleigh-street ». Autant que je me rappelle, jamais je n'avais été dans cette rue de toute ma vie et ce nom ne se rattachait à aucun souvenir. Il était pourtant difficile de supposer que la coïncidence était purement accidentelle.

Quelques jours plus tard, je fus encore plus encouragée. Le 11 juin, un samedi, Mr G. A. Smith passa quelque temps avec nous à des expériences de transmission de pensée, qui réussirent très bien et m'intéressèrent beaucoup. Mr Smith quitta la maison un peu après sept heures. Après le dîner, je pris la coquille qui avait joué un rôle — pas très heureux — dans nos expériences. Voici d'après mes notes exactement ce qui arriva.

(11 juin 1892), samedi soir, 8 h. 30 (X. à G. A. S.).

« Pourquoi, tandis que la coquille me répétait justement ce que vous disiez de vos excursions sur les rochers de Ramsgate s'est-elle arrêtée tout d'un coup pour demander, encore avec votre voix : « Etes-vous donc végétarien ? » Peut-être la dernière fois vous avez dîné et refusé de la viande ? Dites-moi si vous êtes responsable de cette impertinence.

(13 juin), lundi (G. A. S. à X.).

Certainement la coquille à dit la vérité... Comme vous savez, je vous ai quittée peu après 7 heures. Après avoir marché environ un quart d'heure, je rencontrai tout d'un coup Mr M... Je pensais à nos expériences et crains de n'avoir pas suivi très bien sa conversation... mais il fit allusion à des plats d'un restaurant végétarien je ne sais plus où, et alors aussitôt intéressé par la question de savoir s'il était un champion de la cause végétarienne, je l'interrompis avec un « Etes-vous donc végétarien ? » Je crois que ce sont exactement les mots dont je me servis. Il se le rappellera sûrement et il faut que je le lui demande.

(23 juin (G. A. S. à X.).

J'ai repassé aujourd'hui par où j'avais passé le 11 juin en sortant de chez vous quand j'ai rencontré Mr M... Cela m'a pris juste 11 minutes. Si je vous ai quittée à 7 h. 15, il était probablement 7 h. 30 ou quelques minutes de plus quand je fis la question à Mr M...

Mr M... n'était pas chez lui, et, quoique prié de suite de nous renseigner, il n'a écrit que le 22 juin à Mr Smith, ce qui suit (sans rappeler les détails exacts de la conversation qui précéda) :

« Le principal c'est que vous m'avez demandé, j'en suis sûr, à l'occasion de l'éloge que je faisais du café d'Oxford-street si j'étais un végétarien. — C'est là le cœur de la question et c'est bien établi. »

La trivialité même et le grotesque de l'incident donnent à réfléchir en dehors de sa connexion avec l'audition par la coquille, qui cependant fournit un curieux exemple comme moyen d'arriver à une connaissance inattendue.

Depuis, j'ai noté environ cinquante nouvelles expériences, mais celles que j'ai données peuvent être prises comme typiques dans toute la série. Une demi-douzaine au plus ne peut être comptée comme prouvant la télépathie, vingt peut-être seront classées parmi les résurrections de souvenirs qui n'auraient jamais pu autrement revenir à la lumière et une autre douzaine peut être considérée comme le résultat de l'expectation. Tout le reste consistait en sons musicaux, dont quelques-uns purement imaginés. Ceux-là avaient un caractère très défini, d'autant plus que j'ai réussi à les reproduire au piano ou en les écrivant au moment même, mais ils ne diffèrent pas du tout de ce que je pourrais improviser de la façon ordinaire.

Deux fois seulement, j'ai entendu des phrases suivies raisonnables, dont je ne voyais pas au moment même la connexion soit avec des souvenirs, soit avec des choses imaginées, mais dans les deux cas, je finis par découvrir leur origine, l'une dans un livre, l'autre sur la quatrième page d'une lettre que j'avais cru finie à la troisième page, mais

que je peux avoir lue en la retirant de l'enveloppe bien que je n'en aie pas gardé le souvenir.

Ce sont jusqu'à présent les seuls exemples que j'ai d'induction réfléchie obtenue par des hallucinations auditives au moyen de la coquille ou d'un autre artifice semblable. Mais cette extériorisation d'auditions intérieures pourrait certainement être cultivée comme la cristal-vision dont elle est un accompagnement dans le cas cité plus haut, d'après le professeur Janet. Quant à présent, je ne voudrais en recommander la pratique qu'aux personnes tout à fait saines et fortes, car la fréquence des *voix obsédantes* étant un symptôme précurseur de la folie, il est à croire que les visions provoquées par des expériences sont moins faciles à réprimer que les visions provoquées, à en juger par ce que nous avons vu jusqu'ici. D'un autre côté, j'ai connu plusieurs personnes saines et bien portantes qui ont eu spontanément des voix extériorisées, ou rarement ou fréquemment, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient. Une d'elles était le Révérend P. H. Newnham si souvent cité dans ces *Procedings* et assurément un des hommes les plus sains et les plus calmes qui soient.

On trouvera une discussion de ce cas dans le vol. V des *Proceedings*, p. 305. Je me contenterai ici de citer deux cas, — le premier rappelant d'une façon curieuse, le cas de Miss X..., des pois de senteur, donné plus haut, impliquant une légère extension sublimale du champ auditif et le second, suivant mon interprétation, étant un exemple de cette résurrection de souvenirs effacés dont il a été fait mention si souvent.

Le premier cas se trouve dans une lettre de Mr Newnham, écrite vers 1884.

« A cause de ma maladie de l'épine dorsale[1], je suis quelquefois obligé de me servir de deux cannes; et je ne peux grimper les collines escarpées de cette paroisse qu'avec beaucoup de difficulté et de souffrances. Un soir d'hiver (probablement en décembre 1882), je rentrais chez moi vers les 5 heures, quand je vis à quelque distance un groupe d'une

1. Maladie qui n'empêche pas Mr Newnham d'être : « un des hommes les plus sains qui soient »? (*Note du traducteur.*)



vingtaine de jeunes apprentis revenant du chantier de construction des bateaux et rentrant chez eux après leur journée de travail. Immédiatement la voix me dit : « Ils disent : voici le vieux Quatre-jambes qui vient. Et je suis sûr que quand ils passèrent près de moi l'un d'eux dit : Il s'en va, le vieux Quatre-jambes ». Or, je n'avais jamais auparavant entendu ce surnom, ni rien imaginé de semblable.

Il n'y a là, bien entendu, qu'un simple cas de transmission de pensée, dans lequel la voix hallucinatoire sert de véhicule. Je ne suis pas absolument sûr qu'en ce cas elle m'a paru extérieure.

Il peut, en effet, y avoir eu là, comme le suppose M. Newnham, un cas de transmission mentale; mais je suis plutôt tenté de croire que les jeunes gens ont prononcé ces mots justes en dehors de la portée de l'oreille de M. N..., mais non pas hors du champ auditif subliminal. Inutile d'ajouter qu'un incident aussi privé de corroboration extérieure tire sa valeur du caractère du percipient — un des mieux informés que nous ayons rencontrés.

Nous connaissons moins la personne à qui nous devons le cas suivant, déjà publié dans le *Blackburn Times* et dans la *Review of Reviews*. Mais maintenant nous possédons une importante confirmation, et la date de l'incident a été approximativement fixée en septembre ou octobre 1883. M. Wolstenholme écrit au professeur Sidgwick du 62 Kingstreet, Blackburn, le 3 décembre 1891.

Il y a quelques années, quand l'incident suivant est arrivé, j'habitais 4 et 6 Preston New-road, Blackburn.

Après avoir expliqué pour quelles affaires il avait été appelé à Preston, M. Wolstenholme continue ainsi :

A cette époque j'avais un poney qui s'appelait « Fanny », et comme il ne marchait pas souvent, je décidai de m'en servir pour aller à Preston, distant de neuf milles. Le matin, j'attelai Fanny dans un passage, derrière ma maison. De chaque côté il y a un mur d'environ 8 pieds de haut, d'un côté c'est le mur mitoyen des faces postérieures des maisons voisines, de l'autre c'est celui de la cour d'un grand chantier. J'avais tout préparé pour le voyage et j'étais rentré chercher une

couverture et le fouet. Revenu avec ces objets, j'étais debout dans la voiture arrangeant les couvertures, etc., quand j'entendis comme une voix d'homme prononçant près de mon oreille ces mots : « Mettez de la ficelle dans votre poche. » Je me retournai aussitôt pour voir qui parlait, mais à ma grande surprise il n'y avait personne dans le passage, ni dans le voisinage.

Il y a une station de voitures dans la rue, au fond du passage et pensant que ce pouvait être un des cochers qui avait parlé, je descendis de la voiture et allai au fond du passage pour voir qui c'était. Il n'y avait pas une seule voiture à la station et la seule personne que je pus voir fut une dame qui était à 70 ou 80 yards dans la rue de l'autre côté.

Il n'y avait non plus aucune raison apparente pour que je misse une ficelle dans ma poche. Je rentrai à la maison et dis à ma femme ce que j'avais entendu. Elle répondit : « Eh bien, prenez de la ficelle, ce n'est pas trop lourd. » Et j'en pris plusieurs mètres.

J'arrivai sans encombre à Preston, descendis à Dog Hotel, et remis Fanny à l'hôtelier. Après la séance, nous retournâmes à l'hôtel pour prendre le thé et à 9 heures moins 20 j'étais en route pour rentrer. La nuit était très sombre, mais j'avais de bonnes lampes. Fanny trottait à une allure rapide et tout allait bien, quand tout à coup elle s'arrêta et j'eus beau me servir du fouet ou la cajoler, elle ne voulut plus faire un pas en avant, mais se mit à reculer jusqu'à ce qu'elle eut poussé la voiture contre la haie de la route.

Je sautai à terre et, prenant une des lampes, courus à la tête du cheval pour voir ce qu'il y avait. Je vis aussitôt que la courroie qui part du collier et va à l'extrémité des brancards, le trait qui sert pour la traction de la voiture était cassé à l'intérieur d'une pièce en métal qui le relie au colier. Le défaut étant caché par le métal avait échappé à mon observation et j'ignorais totalement qu'il y eût quelque chose de défectueux dans le harnais.

J'ôtai la courroie et vis alors l'utilité de la ficelle que j'avais dans la poche. Je pus faire une installation provisoire et Fanny put ramener la voiture et moi-même à la maison. Sans

la ficelle, il m'aurait fallu laisser la voiture sur la route et faire six milles à pied pour rentrer.

Qui me prévint? Je l'ignore; tout ce que je sais c'est que la voix résonna près de moi, à un pied de distance au plus et que c'était une voix d'homme. La personne la plus près que j'ai vue était une dame, et elle était à 70 ou 80 yards.

Vous pouvez vous servir de cet article si vons le désirez.

R. Wolstenholme.

62, King-street, Blackburn.
30 Décembre 1891.

J'étais chez moi le soir du procès de Mr M..., en 1883, et me rappelle nettement avoir entendu mon père parler à ma mère de l'incident du harnais. La circonstance de l'avertissement par une voix rendit la chose très remarquable et difficilement oubliable; depuis j'ai souvent entendu mes parents rappeler le fait et jamais ils n'ont douté que mon père ait entendu la voix.

Mary Jane Wolstenholme.

P.-S. Je ne rappelle pas d'accident arrivé au harnais avant cette époque et je n'avais aucune raison d'en prévoir un.

Madame Wolstenholhme est morte maintenant, de sorte qu'il ne reste plus que Miss W. pour confirmer le fait.

Ce cas ressemble à ceux où la conscience subliminale découvre des objets cachés et dont nous avons donné plusieurs exemples. L'endroit faible dans le harnais bien que « caché sous la plaque de métal » n'était peut-être pas si complètement caché qu'il n'ait pu être remarqué inconsciemment.

Cas III. Miss A...

XVI. Dans le cas suivant que je compte donner en détail, la cristal-vision ne forme qu'une partie minime et mal notée d'un long et complexe groupe de phénomènes ayant pour centre une dame qui désire être connue sous le nom de Miss A. J'ai eu l'avantage de connaître intimement Miss A et sa famille pendant huit ans et j'ai été personnellement témoin de

plusieurs de ces phénomènes. Mais il faut se rappeler que je ne me sers pas ici, comme dans les deux cas précédents de comptes rendus d'expériences entreprises sur ma prière, et dans un but scientifique déterminé. Au contraire, ici j'ai été simplement invité à entendre ou à assister à une série continue de phénomènes qui ont été observés seulement dans un but de satisfaction privée et auxquels pendant longtemps Miss A... et sa famille ne voulaient donner aucune espèce de publicité. J'ai maintenant à les remercier pour la permission qu'ils ont bien voulu m'accorder d'imprimer les pages suivantes. Mais les parties qui ont été conservées ne forment qu'une fraction du tout et n'ont pas été à l'origine choisies dans un but de preuve scientifique. Dans le cas de Miss A, comme dans celui de M^r^ Stainton Moses dont je m'occuperai ensuite, c'est au contenu dogmatique des messages écrits automatiquement que l'on avait accordé le plus d'attention. Ce côté n'est pas sans importance, mais appartient à une phase ultérieure de notre enquête. Pour le moment je me suis limité aux faits de cristal-vision, et j'ai prié Miss A... de répondre à certaines questions et de me donner des exemples de visions véridiques susceptibles de confirmation. J'ai cru bien faire en intercalant entre les parenthèses carrées quelques notes dues à la comtesse de Radnor, l'amie en présence de laquelle beaucoup des phénomènes ont eu lieu et qui a revu ces pages; et l'on trouvera aussi quelques notes non signées qui sont de moi.

1. *Santé*. — Je ne sais pas si mon état de santé a de l'influence sur la cristal-vision; je suis si rarement malade que je ne l'ai pas constaté. Quand j'ai mal à la tête je ne regarde jamais dans le cristal; mais je me figure que je verrais aussi bien.

2. *Pouvoir de visualisation*, etc. — Je vois dans le cristal les choses *beaucoup* plus distinctement que quand j'essaie de les *imaginer*. Je n'ai pas la faculté de visualiser; et quand je pense à une personne, je me la représente beaucoup plus par le son de sa voix que par son visage et son extérieur. Je ne crois pas avoir jamais imaginé un groupe en mouvement. J'ai la vue très basse et je me sers rarement de verres; par

conséquent, je vois rarement d'une façon claire une chambre ou une scène. Mais quand je regarde dans le cristal, je vois chaque chose aussi clairement que si j'avais d'excellentes lunettes. Je ne peux être sûre que ma mauvaise vue ou mon pouvoir de visualisation est meilleur dans mes rêves que pendant la veille, je *crois* qu'ils sont tous deux meilleurs. Cependant je n'ai jamais vu en rêve aucune scène comparable en clarté à ce que je vois dans le cristal.

Je ne suis pas douée pour les arts, quoique j'aie eu quelques leçons de dessin et de peinture. J'ai dessiné automatiquement des fleurs, des figures, un serpent, etc., beaucoup mieux que je ne peux les dessiner consciemment. [Ces dessins seront décrits en même temps que les écrits automatiques.]

3. *Visions en dehors du cristal ou des miroirs.* — J'ai quelquefois, généralement comme résultat d'un effort, vu des figures hallucinatoires — toutes, je crois en quelques sens véridiques, jamais de pures hallucinations subjectives — debout ou assises dans la chambre. Et, une fois au moins, j'ai vu la chambre se transformer. Je voyais une vaste chambre moderne prendre l'apparence (comme je l'ai su après par des récits indépendants) qu'elle avait 200 ans auparavant; et je vis là des personnes qui devaient appartenir à cette époque.

L'histoire de la chambre était connue de Lady Radnor qui écrit : « Miss A... a sans regarder dans aucun objet, décrit une chambre, dont l'histoire lui était inconnue, telle que, j'ai des raisons de le croire, elle était deux cents ans auparavant, c'était le Long Parloir à Longford qui en 1670 servait de chapelle — H. M. Radnor » (1). Nous verrons plus tard d'autres visions du même genre.

4. *Première découverte du pouvoir.* — Il y a quelques années que pour la première fois je regardai dans le cristal. J'avais déjà écrit automatiquement; mais ne connaissais rien de la cristal-vision. Un jour que je lunchais avec quelques

1. L'absence complète de détails, et des raisons de l'opinion de Lady Radnor empêchent l'intérêt de ce cas qui, bien prouvé, serait extraordinaire et extrêmement curieux.

(*N. d. T.*)

amis, il arriva que la conversation tomba sur ce sujet, ils soutenaient qu'avec un verre d'eau claire on obtenait les mêmes résultats.

Deux ou trois d'entre nous regardèrent dans des verres d'eau et, au bout de quelques instants, je crus voir au fond de mon verre une petite clé en or. C'était si distinct que je regardai sur le tapis de la table, croyant qu'il s'y trouvait réellement une clé. Il n'y en avait pas, ni rien qui pût expliquer ce que je voyais.

5. *Miroir et manière de regarder.* — Nous achetâmes une boule de cristal et peu à peu je commençai à y voir beaucoup de choses. Depuis j'ai vu dans beaucoup d'autres objets en cristal, dans un diamant de bracelet, etc. [Ce fut une fois en ma présence dans une table polie. H. M. Radnor]. La nature de la surface brillante ne fait pas grand'chose; mais quelquefois je me suis figuré que les scènes étaient plus brillantes si elles étaient vues dans un vrai cristal. Quelquefois j'ai vu des choses dans un miroir ou même sans aucune surface brillante comme si j'étais au milieu d'elles.

Je mettais le cristal dans le coin obscur d'une chambre ou bien je l'enveloppais dans une étoffe noire avec seulement une petite partie découverte, ou s'il était petit je le tenais dans l'intérieur de ma main et je regardais bien au milieu. Je puis voir dans l'obscurité. Au bout d'une minute ou deux il me semble voir une lumière très brillante qui disparait après quelques secondes, alors la surface semble nuageuse, trouble. Ce brouillard s'éclaircit et je vois quelquefois des paysages, quelquefois des lettres, et toute espèce de choses. Ces visions ne durent que quelques secondes ou bien quelques minutes, et entre chaque nouveau tableau, je vois la même lumière et le même brouillard, je ne puis regarder longtemps dans le cristal, car l'éclat de la lumière me fait pleurer, et me donne la sensation d'un bandeau qui me serrerait la tête; mais si je ne regarde pas longtemps, cela ne me fait pas mal du tout. Le cristal semble devenir un globe de lumière. Si une scène éclairée par le soleil se présente, la lumière peut continuer ou disparaître avant que la figure se montre. [Les yeux souvent ruissellent de larmes par suite de l'éclat de la lumière. »

H. M. Radnor]. Je suis dans un état tout à fait normal quand je regarde; je ne suis ni endormie, ni en trance, nì inconsciente de ce qui m'entoure.

6. *Amlification*, etc. — J'ai essayé de regarder avec la loupe. Le résultat a été exactement le même; seulement la loupe étant en dessus je suppose que c'est en elle que je vois et non dans le cristal. Quand on me demande si les figures que je vois sont grandes ou petites, je ne sais que répondre; car j'ai le sentiment d'être en quelque sorte près d'elles; de sorte que je ne peux pas définir leur grandeur. [J'ai souvent remarqué que quand Miss A... regarde dans le cristal, elle ne les décrit pas comme si elle les voyait dans un tableau, mais comme si elles étaient là, comme si les choses et les gens étaient autour d'elle — H. M. Radnor]. Avant que les figures viennent je vois le cristal avec ma vue basse ordinaire, de sorte que, par exemple, je ne pourrais pas distinguer ma propre image s'y réfléchissant. Mais les figures sont tout à fait distinctes et je pense suivre une figure même si elle semble marcher à une grande distance. Mais si je regarde spécialement quelque détail dans le tableau, ce détail généralement semble devenir plus clair.

Si je détourne le regard du cristal, et que je ferme les yeux le tableau disparaît. Si j'écarte le cristal, on dirait que j'en fais sortir le tableau. Et quand celui-ci est perdu, il est rare que je puisse le retrouver. Une ou deux fois j'ai réussi à le faire revenir, mais il y a toujours eu d'autres tableaux avant sa réapparition.

7. *Messages verbaux dans le cristal.* — Quand je vois de l'écriture dans le cristal, je ne vois qu'une seule lettre à la fois; et quand les lettres sont écrites on s'aperçoit que les mots sont épelés à l'envers.

[Chaque lettre à son tour semble remplir le cristal; et les lettres se succèdent si vite qu'il est difficile de les écrire sous la dictée de Miss A... Les mots viennent expliquer un tableau, ou bien forment par eux-mêmes un message. L'épellation à à l'envers est probablement adoptée pour empêcher l'intelligence supraliminale de Miss A... de deviner et par suite de troubler le message en train d'être dicté.]

8. *Caractères généraux des tableaux.* — Quelquefois les choses que je vois sont intéressantes, quelquefois elles ne le sont pas du tout; quelquefois vraies, quelquefois fausses. Si je désire voir une certaine personne, je ne le peux pas, mais je verrai probablement quelque chose de tout à fait différent. Je ne peux pas dire si ce que je vois est passé, présent ou futur. Je ne crois pas que les visions aient à faire avec ce que je lis et vois de la façon normale.

[Je puis ici donner quelques détails observés par moi-même.

Quand Miss A... regarde dans le cristal ou dans une bague, il y a presque toujours une série continue d'images, généralement tout à fait séparées les unes des autres, quoique parfois plusieurs scènes de la même histoire puissent se suivre. On n'a pas noté toutes ces scènes : aussi en admettant la possibilité que la coïncidence avec la vérité que montrent quelques-unes n'est pas due au seul hasard, nous ne pouvons faire aucun calcul exact de proportion; mais en faisant la plus large part qu'on puisse raisonnablement faire aux cas où aucune coïncidence n'a été notée, il me semble que dans beaucoup d'exemples les détails vus et les explications verbales données automatiquement sont si complets et précis que le hasard ne peut être invoqué pour les expliquer. Les scènes inintelligibles, d'un autre côté, font penser à ce qu'on voit sur la table d'une chambre obscure; qu'elles viennent du monde extérieur ou de l'imagination subliminale, il n'y a rien à découvrir.

9. Examinons les cas qui, au premier abord, ont l'air véridiques. Ils peuvent représenter des scènes passées — en dehors de ce qui pourrait être dû à l'hypermnésie, — des scènes présentes — venant soit d'un autre esprit qui les connaît ou de quelque espèce de perception directe extraordinaire — et peut-être des événements futurs; quoique (outre le cas de Lady Barby donné plus loin) on n'ait observé qu'un seul cas semblant bien clair de scène précognitive — annonçant une mort alors absolument inattendue.

En supposant que la télépathie et la clairvoyance sont des idées moins étranges que la rétrocognition ou la précognition, il sera peut-être préférable de commencer par des représen-

tations d'événements vus vers l'époque de leur occurrence. La relation de ceux que je peux donner à présent est malheureusement extrêmement incomplète Miss A... n'a jamais fait une série continue d'expériences avec une amie à distance, et ne croit pas du tout que cela puisse réussir. Mais d'un autre côté Miss A... elle-même et sa famille ont naturellement eu de la répugnance à vérifier l'exactitude de scènes se rapportant à des étrangers qui pouvaient ne pas exister ou se refuser à une enquête. Il n'y a cependant pas de raison pour supposer que le moi subliminal est moins que le suprasubliminal capable d'égards envers autrui; et je ne crois pas qu'on connaisse des visions dont la vérification aurait pu causer des ennuis à quelqu'un. C'est tout à fait ce qui arrive chez les sujets hypnotisés chez qui le sentiment des *bienséances* est l'élément le plus persistant du caractère ; et c'est encore ainsi que parmi toutes les incohérences des messages automatiques par l'écriture ou par la vision, on dirait qu'un certain contrôle du même genre est exercé par l'influence occulte. Pour revenir au cas présent, il résulte des restrictions que je viens de mentionner, que je ne puis citer que les quelques exemples où Lady Radnor a pu établir l'identité de la scène d'après sa propre expérience ou celle de ses amis.]

A. *Représentation d'une scène se passant probablement au même moment.*

Il y a quelque temps, regardant dans mon cristal, je vis Lady Radnor assise dans une chambre que je n'avais jamais vue, dans une grande chaise rouge : et une dame en noir avec un bonnet blanc, que je n'avais jamais vue non plus, entra et posa sa main sur l'épaule de Lady R. Il était, je crois, environ 7 h. 30. Le même soir j'écrivis immédiatement à Lady R. pour la prier de m'écrire ce qu'elle faisait à 7 h. 30, parce que je l'avais vue à cette heure-là dans le cristal. Peu de temps après je voyais Lady R. et elle me dit qu'en effet elle était à ce moment dans un fauteuil rouge, et Lady Jane E. habillée comme je l'avais vue était entrée et avait mis sa main sur son épaule. Plus tard, quand je rencontrai Lady Jane E., je la reconnus pour la dame que j'avais vue en vision. Et quand j'allai à la maison je reconnus la chaise.

[Ceci est parfaitement exact. Miss A... n'avait jamais été à Longford quand elle décrivit ma chambre, et sa description fut exacte en tout point, même ce détail que ma chaise touchait tout à fait le coin d'un grand garde-feu. — H. M. Radnor.]

[Lord Radnor me dit qu'il se rappelle parfaitement l'incident. Le fauteuil était d'un genre qui ne se trouve pas ordinairement dans une chambre à coucher. La description de la dame entrant était exacte, c'était bien son aspect et son vêtement.

B. *Autre exemple*. Une fois je vis et je décrivis M. B... (l'écrivain bien connu) que je connaissais très peu. Il cherchait un papier dans un tiroir d'une table à écrire. Il se servait d'une plume particulière que je décrivis et avec ses mains il ébouriffait ses cheveux jusqu'à ce qu'ils se tinssent droit formant une espèce de halo. Une dame entra et montra en riant ses cheveux. Lord Radnor interrogea M. B... et tout fut trouvé exact. Il écrivait avec un porte-plume dont il ne se servait pas habituellement (en argent et non en épine de porc-épic ou *vice versa*) et cherchait son papier qu'il voulait envoyer par la poste. Sa sœur (je ne savais pas qu'elle habitait avec lui et je ne l'avais jamais vue) entra dans la chambre et montra ses cheveux en riant, comme je l'avais vue.

[Confirmé. — H. M. Radnor].

Nous réunissons plusieurs cas qui se ressemblent. Le cas C est probablement tout à fait contemporain. Le cas D semble l'être également, le cas E est rétrocognitif et le cas F semble être précognitif.

C. Sir Joseph Barnby, le musicien bien connu écrit ce qui suit :

Novembre 1892.

Je fus invité par Lord et Lady Radnor au mariage de leur fille Lady Wilma Bouverie, qui eut lieu le 15 août 1889.

Je rencontrai à Salisbury Lord et Lady Radnor et nous allâmes en voiture à Longford Castle. Pendant cette course, Lady R. me dit : « Nous avons chez nous une jeune dame qui, je crois, vous intéressera beaucoup. Elle a des visions, et est par d'autres moyens aussi en rapport avec le monde spirituel. La nuit dernière elle regardait dans son cristal et décri-

vait une chambre dont elle voyait l'intérieur ressemblant à une salle à manger de Londres. [La chambre décrite n'était pas à L... et Miss A... remarqua particulièrement qu'il y avait un dallage en grands carreaux de marbre noir et blanc, — comme cela existe dans la grande salle à L... où les prières se disent en famille. — H. M. Radnor.] Avec un petit rire, elle ajouta : « Et la famille est évidemment en prières, les serviteurs sont à genoux sur des chaises autour de la chambre et les prières sont lues par un monsieur grand, à l'air distingué avec une très belle barbe longue et grise. » Après un autre rire, elle continua : « Une dame qui est tout près de lui, derrière lui, se lève et lui parle. Il l'éloigne d'un geste et continue sa lecture. » La jeune dame donne une description détaillée de la dame qui s'était ainsi levée.

Lady Radnor dit alors : « D'après cette description je ne puis m'empêcher de penser que les deux principaux personnages décrits sont Lord et Lady L..., mais je le demanderai ce soir à Lord L..., car, ils doivent venir par un des derniers trains et je voudrais que vous fussiez là quand il répondra.

Ce même soir, après le dîner, je causais avec Lord L... quand Lady Radnor s'approcha de lui et lui dit : Je voudrais vous faire une question. J'ai peur que vous ne trouviez qu'elle est très sotte, mais en tout cas, j'espère que vous ne demanderez pas pourquoi je vous la pose. « Lord L.., consentit très courtoisement. Elle lui demanda alors : « Étiez-vous chez vous la nuit dernière? » « Oui », répondit-il. « Pendant que l'on récitait les prières, Lady L... s'est-elle levée de son prie-Dieu pour vous parler et l'avez-vous écartée d'un geste? » Très étonné, Lord L... répondit : « Oui, parfaitement; mais puis-je savoir pourquoi vous m'avez fait cette question ? » A quoi Lady Radnor répondit : « Vous m'avez promis que vous ne me feriez pas cette question. »

D. Le jour suivant fut le jour du mariage, et à un dîner qui eut lieu le soir, mon attention fut appelée par Lady Radnor sur Miss R... qui semblait écouter quelque chose. Comme je demandais pourquoi, Lady Radnor me demanda si « je n'avais pas entendu les coups », car elle supposait que Miss A... était en train de recevoir un message. »

Je n'avais pas entendu les coups, mais je demandai à connaître aussitôt que possible après le dîner le contenu du message.

En rejoignant ces dames, je demandai de suite ce que pouvait être le message? Lady Radnor répondit : « Le message a quelque chose de mystérieux; il y a une partie que nous ne venons pas à bout de comprendre, mais le sens général est ceci : « Il y a un danger dans le — réservoir appartenant à la Compagnie des eaux du Liverpool. » Environ vingt minutes après, un message par coups ajouta : « Le danger est dans le coin à gauche. » J'eus un rire moqueur et remarquai : « C'est joliment vague cela, car pour déterminer le coin gauche, ça dépend du côté du parallélogramme sur lequel vous vous trouvez! » Quatre jours après [D'après mes souvenirs ce serait deux jours seulement. H. M. Radnor], un article parut dans la plupart des journaux quotidiens de Londres disant que les habitants de — étaient dans une grande anxiété par suite de la découverte d'indices de faiblesse dans le réservoir (Welsh) de la Compagnie des eaux du Liverpool. Ils avaient envoyé une députation à la Compagnie pour obtenir qu'un expert fut envoyé de Londres pour examiner le défaut. Inutile de dire que Miss A... n'avait jamais entendu même nommer cet endroit, « un nom Gallois imprononçable », n'avait aucun intérêt dans le pays et n'avait jamais été dans le voisinage.

E. Deux jours après le mariage, j'allai en voiture avec Lady Radnor et Miss A... à la cathédrale de Salisbury pour jouer de l'orgue, magnifique spécimen des orgues de cathédrale. L'instrument m'intéressait vivement et je fus très absorbé quand je jouai. Au bout de deux heures, je rejoignis ces dames qui avaient été assises dans la nef. Pendant notre retour à Longford, Lady Radnor demanda à Miss A... pourquoi elle était si silencieuse et rêveuse, à quoi Miss A... répondit : « Il m'est arrivé quelque chose de si étrange à la cathédrale pendant que M. Barnby jouait! » Interrogée de nouveau, elle demanda qu'on voulût bien l'excuser si elle nous faisait attendre jusqu'à l'arrivée au château, parce que le grincement des roues de la voiture sur les routes nouvellement empierrées empêchait d'entendre ce qu'on disait.

Soit que la promesse de miss A... ait été oubliée, soit que les invités la lui eussent fait sortir de la tête, je ne sais, mais je quittai Longford sans plus entendre parler de la chose. Onze mois plus tard Lady Radnor, pendant une visite chez ma femme, me dit ce qui suit : « Miss A... nous raconta qu'elle avait vu de grandes processions d'ecclésiastiques catholiques somptueusement vêtus, portant des croix ornées de pierreries, de luxueux dais et baldaquins, pendant que des nuages d'encens les environnaient. Parmi les dignitaires il y en avait un qui s'approcha d'eux et les regarda avec une expression et une contenance singulièrement tristes. Interrogé sur les causes de sa tristesse, il répondit : « J'ai été un grand pécheur. Je suis grandement responsable de la décapitation d'Anne Boleyn. Ce qui ajoute à ma douleur, c'est que son père et moi nous étions camarades d'enfance, et nos maisons étaient tout à fait voisines l'une de l'autre. » Interrogé sur son nom, il répondit : « Mon nom est John Longland ». Et après d'autres questions : « C'est la musique de M. Barnby qui m'a amené ici. Je l'entends souvent à Eton Chapel. »

Lady Radnor continua alors ainsi : « J'étais naturellement très désireuse de découvrir qui pouvait être ce John Longland, mais après plusieurs recherches infructueuses, je commençais à désespérer de résoudre le mystère, lorsque cinq mois plus tard, je trouvai le renseignement dans un livre long, mince, mangé de vers [Je trouvai ce livre dans une vieille armoire d'antichambre à Longford. On y racontait que John Longland avait été Doyen de Salisbury pendant le règne de Henri VIII et qu'il avait été envoyé à l'évêché de Lincoln. — H. M. Radnor], contenant le nom de John Longland, Doyen de Salisbury pendant le règne de Henri VIII. » Cela était assez extraordinaire ; mais comme je demandais à Lady R. quel rapport cela avait avec Eton, elle me dit n'en pas savoir plus long. Alors j'ajoutai : « Je me demande s'il est mentionné dans Maxwell Lyte, *Histoire du Collège d'Eton?* » et je me levai pour aller chercher ce livre. Je trouvai qu'il était mentionné aux pages 103 et 124 comme ayant été Doyen de Salisbury et Confesseur du roi Henri VIII. Il fut ensuite promu au siège plus élevé de Lincoln, ce qui entraînait en même temps l'emploi

de « Visiteur à Eton College ». Il parait que, pendant une de ses tournées, il visita les Fellow pour savoir leur nombre qui de 10 était tombé à 7 (?) (Voir Maxwell Lyte's History). Ils lui expliquèrent qu'il ne pouvait en être autrement parce que la valeur de leur propriété avait diminué et qu'ils étaient incapables de payer s'ils étaient au complet. L'Évêque avança les fonds nécessaires. Il est probable qu'il donna largement aux autres membres du collège, les ministres de la « *queere* » et même les sonneurs de cloches ne furent pas oubliés; et par testament il laissa de l'argent pour la célébration d'une messe de requiem à l'anniversaire de sa mort et donna des instructions pour que son cœur fût enterré « devant le saint autel de la Cathédrale de Lincoln et son corps dans la Chapelle du Collège d'Eton. » Tout cela fut exécuté. Sa tombe à Eton avait un magnifique couvercle en bronze qui, par un acte de vandalisme, fut détruit il y a environ 200 ans. Voilà donc l'explication du rapport entre Eton et son goût pour la musique.

F. Un autre incident se rattachant aux pouvoirs extraordinaires de cette jeune dame est aussi à noter. Un des jours que je passai à Longford, comme elle regardait dans son cristal, elle décrivit parmi beaucoup de choses inutiles à mentionner, une chambre qui lui parut être une chambre à coucher. Il lui semblait qu'elle voyait la chambre exactement comme si elle était *dehors* tout près de la porte *ouverte*, car elle dit : « Il y a une dame dans la chambre s'essuyant les mains avec une serviette ». Elle décrivit la dame comme grande, brune, ayant un peu l'air étrangère, et avec un certain « chic ». Sa description répondait si bien à ma femme et à la chambre qu'elle occupait à un hôtel d'Eastbourne que j'eus envie de demander des détails sur le vêtement, etc. Elle dit que le vêtement était en serge avec beaucoup de galon sur le corsage et une bande de galon d'un côté de la jupe. Cela me jeta hors de la piste, parce que quand j'étais parti pour Longford ma femme avait exprimé le regret de n'avoir pas de robe en serge. Grand fut mon étonnement quand de retour à Eastbourne je trouvai ma femme portant une robe de serge répondant exactement à la description dont je viens de parler. Il y eut une suite à cette histoire seize mois plus tard quand ma femme

et moi nous assistâmes à une représentation donnée par les Magpie Minstrels (société d'amateurs de musique) à Prince's Halls Piccadilly. Nous arrivâmes à l'avance et après que ma femme fut placée, j'allai de place en place parler à des amis. Au bout de dix minutes environ, Lady Radnor et Miss A... entrèrent. Pendant les salutations, Miss A... appela mon attention sur une figure debout, et me dit : « Vous vous rappelez ma vision dans le cristal, d'une dame dans sa chambre à coucher : voilà la dame que j'ai vue. *C'était ma femme!* » J'ajouterai seulement qu'elle n'avait jamais vu ma femme.

Joseph Barnby.

Lady Barnby écrit ce qui suit comme confirmation de l'incident relatif à sa robe.

9 Saint George's square S. W.

Samedi, 12 novembre 1892.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'histoire de ma robe, c'est la façon dont le fait s'est présenté en dehors du cours habituel des choses. J'avais fait remarquer à Sir Joseph que c'était une erreur que d'aller au bord de la mer sans robe en serge, mais j'avais ajouté : « Je ne crois pas que ce soit bien utile d'en commander une maintenant, car M^me^ D. partira à cause de sa fête, qui a lieu en août. Sir Joseph partit le lendemain pour Longford et j'écrivis à M^me^ D. pour lui dire de me faire cette robe. Elle reçut la lettre mardi 13 août 1889 et au bout d'un temps merveilleusement court, le samedi suivant j'eus ma robe. Ensuite, il n'est pas habituel dans un hôtel d'avoir la porte de la chambre qu'on occupe ouverte, mais la raison, en cette occasion, de ce fait était que j'attendais Sir Joseph qui allait revenir de Longford. [Mardi 20 août] (ma nouvelle robe de serge étant pour lui une *surprise*). Je n'avais pas de pendule dans notre chambre à coucher, qui était au *bout* du corridor, avec la chambre de ma fille et de sa servante à l'angle de la nôtre. Pensant qu'il était un peu tard pour aller au train, j'ouvris la porte pour demander à la femme de chambre de me dire l'heure, tandis que je me lavais les mains

debout devant la table de toilette en face de la porte ouverte. Je crois n'avoir jamais fait cela auparavant, ni depuis, dans un hôtel.

EDITH MARY BARNBY.

Ces dates ont été vérifiées par Lady Barnby sur son journal. Elle me dit aussi que la femme de chambre se rappelle bien que la robe de serge a été portée pour la première fois le 20 août. La scène vue dans le cristal est l'anticipation d'un moment bien net qu'on est arrivé à se bien rappeler. Mais il va sans dire que chaque cas en apparence précognitif doit être jugé en connexion avec tout le reste. [Voir *Proceedings*, vol. V, page 288.]

E. En février 1890, Lady Radnor m'a donné le récit, indépendant de l'incident de Longland, comme il suit. Sir J. Barnby ne l'avait pas vu quand il avait écrit le sien (en novembre 1892).

« En août 1889, quand M. Barnby était ici (en venant du Collège d'Eton), Miss A... avait des messages écrits qu'on ne pouvait lire qu'en les regardant dans un miroir, et dont l'écriture décrivait des lignes serpentines; ils étaient donnés comme venant de John Longland, qui disait avoir été amené par l'influence de M. Barnby dont il avait entendu la belle musique, ayant été enterré là. Il désirait faire savoir qu'il avait écrit des lettres à son ami, le père d'Anne Boleyn, et que c'était en grande partie à lui qu'il fallait attribuer le divorce d'Henri VIII avec Catherine et son mariage avec Anne, et la décapitation de celle-ci, etc. Malheureusement ces papiers ont été détruits. Des enquêtes ayant été faites à Eton, on ne trouva aucune tombe de John Longland; nous crûmes nous être fourvoyés. Mais en août 1889, il vint *à la Cathédrale* annonçant sa présence par des coups :

Q. Qui êtes-vous? R. John Longland. Q. Qu'est-ce que vous étiez? R. Doyen de Salisbury. Q. Quand?

A. 15 (19)? (39)? Ne pourrais pas très bien vous dire au juste lequel des deux.

Nous ne pouvions rien trouver de plus sur John Longland (par des enquêtes à Eton) et, bien qu'il se manifestât plusieurs

fois, nous ne trouvions pas cela satisfaisant et nous ne l'écoutions pas.

Ce matin, 24 février 1890, je regardais une liste des doyens de la cathédrale de Salisbury (*History of Salisbury Cathedral:* Dodsworth, 1815). Je trouvais (appendice III) qu'en 1514, A. D. John Longland *fut* Doyen de Salisbury et nommé Evêque de Lincoln en 1521.

[Il fut nommé Confesseur de Henri VIII en 1519, d'après le *Dictionnaire biographique* de Chalmer]. Je consultai ensuite l'*Histoire du Lincolnshire* de Britton, et je trouvai, page 623, que John Longland, Doyen de Salisbury, fut sacré le 3 mai 1521. Homme de valeur, mais généralement blâmé pour avoir profité de sa situation comme Confesseur de Henri VIII pour pousser au divorce entre ce monarque et la reine Catherine... Mort à Woburn, *il fut enterré secrètement à Eton.*

[Ces cas suggèrent quelques remarques. *Cas C'* (Lord L... en prière]. — Cet incident m'a été raconté séparément par Lady Radnov et par Miss A... elle-même. Un détail que ne donne pas Sir J. Barnby est que Miss A... ne comprit pas d'abord qu'il s'agissait de prières en famille, mais qu'elle s'écria : « Voici beaucoup de gens qui viennent dans la chambre. Tiens! ils sentent leurs chaises! » Cette scène peut avoir été exactement contemporaine de la vision. Si nous supposons quelque direction intelligente de toute cette connaissance subliminale, c'est là une des quelques scènes qui semblent avoir été présentées expressément dans un but de vérification; mais la vérification naturellement dépendait de la présence de Lady Radnor. Rien ne semble indiquer quand un message pourra être vérifié. Les scènes semblent se produire au hasard, et le désir que l'on a, la demande que l'on fait de « preuves » n'ont pas d'effet.

Cas D. — L'annonce du danger dans cet ouvrage hydraulique n'a pas été donnée par la vision; elle ne se trouve ici que comme faisant partie du récit de Sir J. Barnby. La difficulté relative à la nature des « coups » peut être différée jusqu'au prochain chapitre. Mais il faut noter qu'ils se sont produits à intervalles dans les expériences de Miss A.. et en rapport étroit avec la cristalloscopie et l'écriture automatique.



Les messages communiqués de cette manière ne paraissent pas plus ou moins véridiques que ceux qui sont écrits ou vus dans le cristal.

Cas E. — Ce cas, je l'ai donné aussi parce qu'il fait partie du récit de Sir J. Barnby. Pour le moment, nous pouvons supposer que la scène ou la figure qui s'est produite dans ce cas, était analogue à une vision dans le cristal quoiqu'elle ait été vue sans surface réfléchissante et avec l'aspect de la réalité. J'espère discuter les explications possibles des scènes rétrocognitives dans une étude ultérieure, quand nous en viendrons à nous occuper des messages écrits rétrocognitifs.

# L'INDIVIDUATION COLORÉE[1]

PAR M. PAUL SOKOLOV

Professeur de psychologie à l'Académie ecclésiastique de Moscou.

---

Le phénomène dont il s'agit est du domaine de ces illusions bizarres qui sont connues sous le nom peu précis d'*audition colorée*. Si la plupart des sujets doués de cette faculté étrange ne se représentent en couleurs que les lettres de l'alphabet, les sons, les voix, les noms, etc., il y en a d'autres qui traduisent en langue chromatique des choses bien plus abstraites, du moins en apparence, telles que les individualités humaines, les caractères, les qualités intellectuelles et morales. Les observations des cas de ce genre sont peu nombreuses, mais les cas mêmes ne me semblent pas être rares. Pour ma part, je connais deux dames, tout à fait normales, qui possèdent cette idiosyncrasie curieuse à un haut degré. L'une, Mme Ch..., trente ans, colore les gens, depuis son enfance, principalement au point de vue de leurs facultés intellectuelles. Aux gens les mieux doués et les plus distingués elle attribue des couleurs épaisses et foncées, tandis que les gens ordinaires sont revêtus par elle de couleurs moins condensées, claires et pâles. Un homme de beaucoup d'esprit, de grand talent et aussi de caractère moral irréprochable, lui fait l'impression de couleur bleu foncé, très épaisse, laquelle devient plus claire ou change complètement de teinte à mesure que l'individu s'éloigne de cet idéal. Les hommes médiocres et insignifiants à tout égard, ainsi que la plupart des

1. Cette communication est publiée *in extenso* dans la *Revue philosophique* de janvier 1901, p. 36.

femmes, lui paraissent jaunes. Quelle doit être sa propre teinte, elle l'ignore. Pour se rendre compte de la couleur individuelle d'une personne, Mme Ch... a besoin de bien connaître celle-ci ; mais, une fois fixée, cette couleur est regardée par elle comme un symbole indispensable de l'individu, et elle se la représente telle chaque fois qu'elle voit son propriétaire ou qu'elle pense à lui. Mme Ch... localise ses images chromatiques dans l'espace : elle les voit comme des nuages colorés qui flottent à environ un mètre de distance de son visage et affectent, elle ne sait pourquoi, toujours la forme de l'Afrique. Depuis les cinq années que je connais le cas de Mme Ch..., ses représentations n'ont subi aucun changement, excepté quelques détails de peu d'importance. Cette personne appartient au type visuel assez net. Outre les représentations chromatiques des individualités, elle possède, à un degré très faible, la faculté de colorer les voyelles.

Une autre personne, Mme K..., quarante-cinq ans, se laisse guider dans ses qualifications chromatiques des gens, surtout par leur valeur morale. Elle trouve qu'un homme d'intelligence moyenne, mais bon, cordial, fidèle doit être en général lilas (couleur qui lui plaît le mieux et qu'elle s'approprie à elle-même) ; un homme d'esprit, honnête et ferme dans ses principes, est pour elle (comme pour Mme Ch...) bleu ; un homme méchant, vindicatif et rusé lui paraît vert à reflet métallique, — couleur qu'elle déteste, etc. Ces couleurs fondamentales changent de nuances suivant la disposition et les actions particulières de chaque individu, et Mme K... déclare que leurs modifications l'aident quelquefois à comprendre la conduite et les relations réciproques des gens de son entourage. Ce qui est curieux, c'est que Mme K... est capable aussi d'associations inverses. Quand, par exemple, je lui propose de regarder la planche XXVII du *Répertoire chromatique* de Lacouture, elle trouve que les couleurs lui rappellent deux époux entre lesquels pourraient s'établir d'excellentes relations, si l'on y ajoutait un peu de rouge. Mme K... prétend que l'extérieur des gens n'influe aucunement sur ses représentations chromatiques ; elle ne colore que leurs qualités morales, leur caractère individuel, leur personnalité. La couleur, dit-

elle, ressemble à un homme : elle aussi a une âme, et cette âme peut être en harmonie avec celle de l'homme. Il existe entre eux une espèce d'affinité intérieure, et afin de saisir cette affinité, il faut non seulement se représenter la couleur, mais aussi la *sentir*. Il faut remarquer que les représentations chromatiques de cette personne, qui n'existent chez elle que depuis six ou sept ans et restent à l'état d'images mentales informes, se sont élaborées de quelques analogies visuelles bien plus simples sous l'influence de la réflexion. A l'époque actuelle, ces représentations sont considérablement affaiblies, comparativement à ce qu'elles étaient, il y a quatre ans, quand je les observais pour la première fois. M^me K..., qui est une bonne musicienne, colore aussi quelques morceaux de musique et, outre cela, quelques idées générales, comme par exemple : la *force* (rouge), la *loi* (bleu). En ce qui concerne sa mémoire, elle appartient au type indifférent ou plutôt mixte.

Un phénomène tout à fait analogue se rencontre chez quelques sujets qui ont la tendance à attribuer des couleurs aux œuvres des poètes et des écrivains célèbres. Par exemple, M^me J..., trente-deux ans, la sœur aînée de M^me Ch..., une personne qui possède un assortiment assez riche de couleurs subjectives pour les voyelles, les voix humaines, les pièces de musique, se rappelle qu'aux jours de sa jeunesse la poésie de Pouchkine lui paraissait en général rose pâle, celle de Heine rouge vif, le *Faust* de Goethe bleu d'acier, les romans de Tolstoï d'un jaune orangé, les nouvelles de Tourguénev d'un bleu clair, etc. D'après les explications des sujets, ce ne sont pas les noms des auteurs qui éveillent les représentations des couleurs, ni les couvertures de leurs ouvrages qui les suggèrent. Il s'agit des images symboliques qui expriment l'individualité littéraire de chaque écrivain et qui reproduisent en couleurs réelles le « coloris » prédominant de ses idées et de ses sentiments. Les formules chromatiques, bien connues, des pièces musicales sont à mon avis de la même nature.

Comment expliquer ces étranges caprices de l'imagination ? Pour ce qui est de leur *origine* psychologique, je crois qu'elle s'explique suffisamment par le jeu spontané des associations

diverses. Dans quelques cas séparés, ce sont de simples *associations par contiguïté* qui peuvent inspirer les illusions de ce genre. Mais, en général, je ne suppose pas que ces associations banales jouent ici un rôle considérable. Il faut chercher la source principale des phénomènes décrits ci-dessus plutôt dans l'*association par ressemblance*, non par ressemblance des *qualités*, mais par ressemblance des *relations, idéelles et émotionnelles*. On peut formuler les principes de cette association de la façon suivante :

1° *Deux perceptions ou deux images tout à fait différentes par leurs qualités, peuvent se rapprocher dans notre esprit, quand elles sont réunies par une idée générale quelconque à laquelle elles se rapportent également.* C'est sur ce principe des relations idéelles que sont fondées, d'après mon opinion, les associations chromatiques de Mme Ch... Nous avons vu qu'il existe dans l'ordre des couleurs qu'elle associe aux individualités humaines, une transition graduelle des teintes épaisses et foncées aux teintes moins condensées, claires et pâles. Il s'ensuit de cela qu'elle aperçoit une analogie idéelle entre la condensation d'une couleur et la condensation, ou la concentration des qualités intellectuelles et morales d'un homme. L'idée générale de *condensation* ou de *concentration* a réuni dans l'esprit de cette personne, d'une façon intuitive, deux images tout à fait différentes : celle de la couleur et celle de l'homme.

2° *Deux perceptions ou deux images tout à fait différentes par leurs qualités, peuvent se relier dans notre pensée, quand elles éveillent en nous un sentiment analogue.* L'influence de cette association émotionnelle (dont nous devons l'idée à M. Flournoy) se manifeste d'une manière fort évidente dans les représentations chromatiques de Mme K... En effet, si Mme K... prétend qu'il existe entre les gens et les couleurs une sorte d'affinité mystérieuse qu'il faut « sentir », cette hypothèse intuitive ne peut avoir qu'une seule acception : les gens et les couleurs produisent sur cette personne une impression émotionnelle analogue, et c'est précisément cette impression qui devient leur lien associatif. Voilà pourquoi Mme K... associe la couleur qui lui plaît le mieux, le lilas, aux

gens du type moral auquel elle pense appartenir elle-même ; et voilà la raison pour laquelle elle attribue aux gens méchants, vindicatifs et rusés le vert avec éclat métallique qui lui semble le plus désagréable. Les symboles chromatiques des œuvres littéraires et des pièces musicales sont suggérés, dans la majorité des cas, probablement par des analogies émotionnelles semblables.

Mais tout cela suffit-il pour la théorie complète des phénomènes d'individuation colorée? Si les associations et les analogies idéelles et émotionnelles expliquent d'une façon satisfaisante l'origine de ces phénomènes, peuvent-elles nous expliquer leur *persistance*, leur conservation à travers toute la vie chez quelques sujets, leur développement graduel chez d'autres? L'évolution psychique de l'individu, pas moins que celle de la race, étant basée sur une sorte de sélection naturelle, les éléments de la conscience ne peuvent se conserver et se développer qu'à la condition d'être favorables à quelque égard pour sa vie. Les représentations chromatiques des individualités, si extravagantes et superflues qu'elles puissent sembler, doivent être soumises à la même loi. Au point de vue psychogénétique, il faut admettre qu'elles remplissent une fonction utile quelconque, ou l'avaient remplie autrefois, et que c'est cette fonction qui a consolidé et même développé les associations primordiales dont elles provenaient. Il reste donc à savoir quel est leur rôle pratique dans le mécanisme de la vie psychique des sujets?

Les faits nous donneront la réponse à cette question. Nous avons vu que les couleurs des individualités humaines, des œuvres littéraires et des pièces musicales sont considérées par les sujets comme symboles des perceptions auxquelles elles sont associées. Il faut remarquer que tous ces sujets, et tous les auditifs-coloristes qu'il m'est arrivé d'observer en général, possèdent un esprit tout à fait concret, peu capable d'opérer avec de pures abstractions, surtout quand elles sont complexes, et s'attachant à les traduire en formes intuitives et sensibles [1]. Cependant, la perception, ou plutôt la concep-

1. C'est pourquoi la plupart des auditifs-coloristes sont des femmes.

tion, de l'individualité humaine est une chose très compliquée et très abstraite. C'est un composé d'une quantité innombrable d'impressions et d'idées qui restent inaccessibles dans leur pureté à ce type enfantin de la pensée. Afin de saisir ces éléments divers par l'esprit et de les fixer dans la mémoire, le sujet a besoin d'une formule unique, simple et concrète qui pourrait leur servir d'expression. Et voici que les images chromatiques, suggérées par des associations fortuites et des analogies vagues, viennent bien à propos donner une telle formule. En permettant de comprendre et d'exprimer, sous forme concrète et saisissable d'une couleur, la conception abstraite de l'individualité humaine, ces images servent aux sujets comme moyen d'*aperception symbolique*, et c'est là précisément la fonction utile qui nous explique leur persistance et leur développement. Sous ce rapport, les représentations chromatiques ces individualités jouent le même rôle que les métaphores visuelles qui abondent dans notre langage et qui, elles aussi, doivent avoir dans la majorité des cas, l'origine émotionnelle. Leur différence principale d'avec ces dernières ne consiste que dans leur intensité plus grande : elles existent non seulement à l'état d'idées pures, comme les métaphores ordinaires, mais le plus souvent à l'état d'images réelles. Ce n'est rien d'autre que des *métaphores réalisées*. Les représentations chromatiques qui symbolisent le caractère individuel des œuvres littéraires et des morceaux de musique accomplissent la même fonction.

Il me semble que la théorie psychologique que je viens d'exposer peut s'appliquer à tous les autres phénomènes d'audition colorée. En effet, y a-t-il une différence de nature entre ces faits d'individuation chromatique et les « photismes » bien connus des voyelles, des consonnes, des voix, des noms, etc.? Il n'y en a pas, je crois. L'origine associative de ces photismes est déjà constatée par la plupart des observateurs. Leur fonction aperceptive n'est pas encore constatée, mais il y a raison de supposer qu'elle existe et qu'elle ne diffère en rien de celle qui appartient aux représentations chromatiques des individualités. Autant que j'en

puis juger par mes propres observations — et certaines indications des auteurs tendraient à les confirmer — les couleurs imaginées de lettres, de sons, de noms de nombres, de jours, de mois, etc., ne sont pas liées aux éléments auditifs proprement dits de ces perceptions, comme on prétend d'ordinaire, mais le plus souvent, et même peut-être toujours, à quelque chose de bien plus complexe et plus abstrait, à l'ensemble des qualités sensationnelles et idéelles qui déterminent leur valeur particulière et qui les distinguent des autres perceptions du même genre. Or, s'il en est ainsi, c'est justement l'individualité de chaque perception, ou ce que l'on pourrait appeler de ce nom, qui est représentée en couleurs, et tous les phénomènes d'audition colorée — excepté peut-être quelques formes embryonnaires et rudimentaires — ne sont en réalité que des cas d'*individuation colorée*.

Cette considération importante, à supposer qu'elle soit juste, jette une lumière nouvelle sur le problème de synesthésie, et elle nous permet de lui donner une solution assez simple qui peut se résumer en peu de mots. Deux idées psychologiques suffisent pour nous élucider tous les phénomènes étranges d'audition colorée : l'*association* et la *perception*. Les associations par contiguïté et par ressemblance des relations idéelles et émotionnelles expliquent leur origine ; la fonction aperceptive de ces phénomènes nous fait comprendre leur raison d'être et en même temps la cause réelle de leur conservation et de leur développement. Suggérées, à l'origine, par le jeu spontané des associations, les représentations chromatiques des auditifs-coloristes deviennent bientôt des représentants symboliques des choses auxquelles elles étaient associées. A titre de métaphores réalisées, elles en désignent et définissent en termes visibles les qualités individuelles, et c'est ce rôle explicatif et mnémonique à la fois qui les fait persister au milieu des variations incessantes des élements psychiques. Quant à l'intensité différente de ces représentations, elle tient aux différences de l' « imagerie mentale » assez connues pour que je me borne à les rappeler.

PAUL SOKOLOV.



# LE ROLE DE LA MORT

## DANS L'ÉVOLUTION

PAR NEWMANN SMITH

COMPTE RENDU ET ANALYSE PAR A. ERNY

---

On a publié à Londres, sous le titre de *The place of Death in Evolution*, un livre des plus curieux que je vais analyser, et qui, j'en suis sûr, intéressera beaucoup les lecteurs des *Annales*. L'auteur est un chrétien distingué et convaincu, aussi essaye-t-il de lier ou de concilier ses croyances avec ses découvertes, et ses appréciations de la science moderne.

Voici d'abord ce qu'il dit dans sa préface :

« Ce volume a été inspiré à l'auteur par cette conviction, que la future tâche de la théologie doit être une complète démonstration de ce fait, que les anciens disciples avaient compris ; c'est que le mystère de la vie se manifeste dans le Christ; et que ses paroles (ou enseignements essentiels) se trouvent être l'explication des grands principes de vie cachés dès le début au cœur de la nature. La prochaine reconstitution de la théologie chrétienne sera d'un intérêt vital; elle découlera d'une connaissance plus profonde et plus vraie de la vie dans l'interprétation des Écritures sacrées, connaissances que la main de Dieu a placée dans la nature. Les prochains défenseurs de la foi, donnée jadis aux saints (et aux apôtres

aussi, évidemment) sera une sorte de biologie plus étudiée et plus avancée. Bientôt, chaque forme organique dira l'histoire de ses origines [1], et chaque cellule vivante dévoilera les secrets de sa création divine. »

Quelques essais dans ce genre ont été tentés dans ces dernières années, entre autres le livre de Drummond : *Lois naturelles dans le monde spirituel*, et celui de M. Kidd, *L'Évolution sociale.*

« La science biologique, dit M. N. Smith, a été trop terre à terre et ses théories sont encore trop tendancieuses, et sont souvent contradictoires sur certains points. Néanmoins, depuis Darwin, on a commencé à gagner du terrain, mais ni son système, ni celui de la biologie ne sont concluants. »

On aurait grand tort de croire que Darwin était matérialiste, c'était tout le contraire ; mais il n'a pas osé développer son système dans toute sa grandeur, comme l'a fait son émule A. Russell-Wallace. Craignant de paraître trop avancé pour son époque, ou d'être pris pour un spirite, il ne poussa pas ses études jusqu'à l'extrême limite, c'est-à-dire qu'il ne montra *qu'un côté* de la *grande évolution* qui est la *vie de l'Univers.* Il se contenta d'ébaucher l'évolution sur un plan matériel, et hésita ou ne voulut pas étudier l'*évolution spirituelle* qui se produit dans chaque être, *parallèlement à l'évolution matérielle*, soit pendant la vie, soit après la mort.

M. Smith ajoute encore ces mots :

« Cette chose étonnante qu'on appelle *une cellule vivante primordiale*, et les merveilles psychiques de l'âme vivante, appartiennent toutes deux au même ordre de choses, et nous donnent la clef du grand mystère divin de la vie. Toute la science de la nature et celle de l'homme peuvent se résumer dans ces paroles du Christ : *C'est l'Esprit qui vivifie.* Le but de ce livre est de stimuler les chercheurs dans une étude plus agrandie de l'évolution, étude qui jusqu'ici semblait périlleuse aux théologiens, mais que nous pensons être maintenant un

1. Ce sera en partie à la psychométrie, je crois, qu'on devra des indications et un fil conducteur pour des études de cette nature.

A. E.



champ divin d'explorations, plein d'enseignements cachés et profonds.

« Si cet essai concernant notre plus chère espérance, *que la mort n'est qu'une transition*, semblait présenté d'une façon un peu trop scientifique, l'auteur pense qu'en dépit des raisonnements les plus ardus au point de vue de la science, découle néanmoins beaucoup d'espoir et de réconfort dans notre foi profonde concernant l'au-delà de la vie. »

Telle est en partie la préface de ce livre où le chrétien coudoie l'homme de science, et qui m'a semblé digne d'être analysé et critiqué.

L'auteur débute en nous disant que depuis peu les recherches biologiques ont pénétré sous le voile des cellules microscopiques, et nous ont appris certains secrets de la vie et de la mort, dont ne se doutaient guère les philosophes. En effet, toute cette école de philosophie dite spiritualiste, a vécu et a fait vivre le public sur cette théorie erronée que l'âme est une substance spiritualisée échappant à toute autre étude qu'à celle *d'un idéalisme plus ou moins nuageux*, et qui après la mort s'envole comme un oiseau délivré de sa cage. Ces bons philosophes du XIX[e] siècle (et d'avant) ont trop oublié ces paroles caractéristiques de saint Paul, qui en savait un peu plus long qu'eux à ce sujet : « *Toute âme ne reste jamais non entourée de matière* », ce qui veut dire que l'âme a deux enveloppes, une purement matérielle *visible*, et une autre d'une matière plus raffinée et *invisible* pour l'homme, mais visible pour les voyants et les voyantes. Plus tard, je suis convaincu qu'on découvrira un instrument qu'on pourra appeler le *Psycoscope*, et qui permettra de voir le corps psychique, comme le *Microscope* a permis de voir les infiniment petits et les infusoires jusqu'alors invisibles pour tous. Peut-être aussi au XX[e] siècle, le sixième sens psychique entrevu par Fourgier, *et à l'état latent chez tout être humain*, se développera sinon chez tous, au moins dans les natures plus sensitives, que déjà on peut remarquer en plus grand nombre qu'autrefois.

M. Smith dit qu' « *une des dernières merveilles de la science*

*moderne* a été de découvrir le mécanisme compliqué du cœur de chaque cellule, et de révéler les procédés réguliers de son étonnant développement. De nouvelles explications du problème de l'hérédité que Darwin avait commencé à donner, mais sans conclusion, sont fournies maintenant par les biologistes armés des microscopes les plus puissants. La cellule vivante est un sujet d'étude des plus intéressants pour tous les observateurs que tente le mystère de son origine et de son développement, et qui désirent expliquer le grand et perpétuel drame de la vie et de la mort.

« Cependant, la science qui a scruté si profondément la contexture de la cellule, et les endroits les plus cachés de la vie, n'a pu néanmoins découvrir le fin mot de la création, ni la cause réelle de l'origine de la vie. Elle ne pourra probablement jamais la découvrir, car alors elle saurait *le secret de Dieu*. La science n'a pas pu savoir la raison d'être de la mort. Pourtant des études scientifiques récentes ont projeté une lumière nouvelle sur le noir problème de la mortalité. Grâce à une méthode scientifique, c'est-à-dire me basant sur des faits d'observation, j'ai pu faire une étude plus approfondie de l'origine et de la raison d'être de la mort dans la nature, de façon à mieux comprendre sa mission par rapport à la vie.

« Jusqu'ici, la *Science évolutionniste* s'est contentée de passer à côté du phénomène de la mort, sans se rendre compte de son rôle dans la nature ; en un mot, elle a considéré la mort comme une nécessité de *la Lutte pour la Vie*, et s'est dispensée de l'étudier comme facteur corollaire de l'évolution. C'est ainsi que *M. Spencer* a pu se contenter d'une définition philosophique des procédés de la vie, en négligeant ceux de la mort.

« En 1881-1883, un investigateur allemand, M. Weismann, publia ses recherches sur l'hérédité, recherches parmi lesquelles il discuta la nature de la mort, et les causes qui limitent sa durée dans certaines espèces. A peu près à la même époque, un zoologiste allemand, M. Bütschi, qui avait étudié à fond les organismes les plus élémentaires, commença à énoncer des idées quelque peu similaires à celles émises par Weismann dans ses essais sur *la Vie et la Mort*, et *la Durée*

*de la vie*. M. A. Russell-Wallace, qui partage avec Darwin l'honneur d'avoir émis la conception moderne du rôle de la sélection dans l'évolution, remarque, dans son livre intitulé *le Darwinisme* (1839), qu'une idée pareille à celle de Weismann lui est venue, il y a vingt ans, au sujet de l'utilité de la mort, et avait été oubliée plus tard par lui.

« De plus récentes recherches ont dépassé les idées de Weissmann, en rapprochant *la première apparition* de la mort naturelle de celle des plus primitives manifestations de la vie. Il y a encore beaucoup à faire dans cette direction, mais cependant on a acquis plus de connaissances concernant l'origine et les fonctions de la mort, pendant le cours de l'évolution de la vie. »

M. N. Smith pense qu'une nouvelle et intéressante question est celle-ci : *La mort n'est-elle pas la conséquence d'un principe de sélection et de loi d'utilité pour la vie ?* Plus on avance, plus l'homme cherche les moyens de reculer l'inévitable échéance de la mort, et d'obtenir une plus ferme espérance d'immortalité.

L'auteur est évidemment *un spiritualiste*, mais je crois qu'il est bien plus avancé dans ses idées spiritualistes qu'il ne veut l'avouer ; en tous cas, son spiritualisme est très supérieur à ces hypothèses nuageuses et peu claires qui ont si longtemps servi de prétexte à une quantité de livres de philosophie et de métaphysique, aussi ennuyeux qu'inutiles. Une grande partie du XIXe siècle a vécu sur cette viande creuse, mais il est évident pour moi qu'au XXe siècle, toutes ces *spéculations* ne se basant *sur aucun fait, sur aucune observation*, iront encombrer les boîtes des bouquinistes.

Ce que le XXe siècle devra faire et fera, j'en suis convaincu, c'est la preuve manifeste, précise *de la survie*, grâce à l'étude plus serrée *du corps psychique*, dont les manifestations seront photographiées de façon à convaincre les plus incrédules. Déjà plusieurs expérimentateurs sont arrivés à ce merveilleux résultat ; mais, comme ils me l'ont dit, le terrain n'est pas encore préparé, ni l'opinion assez mûre pour pouvoir révéler de tels résultats. Quant aux savants rétrogrades qui, au siècle prochain, essayeront encore de mettre la lumière

sous le boisseau, ainsi que l'a dit le Révérend J. Minot Savage (de la Société des Recherches psychiques d'Amérique) : « *Ils seront regardés comme des fossiles* ». Par contre, je crois aussi que toute une école de savants d'avant-garde, dont quelques-uns déjà, comme sir W. Crookes, J. Russell-Wallace, F. W. H. Myers, les Drs Ch. Richet et Ochorowicz, Hodgson, M. de Rochas et autres, se sont dégagés de l'étouffant et morbide matérialisme du XIXe siècle, et formeront au XXe siècle une pléiade avec laquelle la science psychique fera des progrès tels, que seuls les aveugles et les sourds pourront les mettre en doute. Autant le XIXe siècle aura été *matérialiste*, autant le XXe siècle sera *spiritualiste*, mais autrement qu'on ne le comprend en France, et *autrement aussi que ne le pensent les spirites*. Comme je l'ai dit dans mon livre : *Le Psychisme sera au Spiritisme, ce que la Chimie a été à l'Alchimie*.

Les *rayons Röntgen* réservent encore bien des surprises aux savants arriérés qui, certainement, en auraient ri bruyamment, si on leur en avait parlé il y a seulement dix ans. *La télégraphie sans fils*, qu'un écrivain scientifique considérait assez naïvement comme un peu *entachée de sorcellerie* (!!), nous donne un *avant-goût* de ce que seront les découvertes en gestation pour l'avenir.

En 1907 ou 1910, *le grand cycle solaire de 5000 ans* sera terminé, nous disent les brahmes, et certainement le nouveau cycle sera accompagné de découvertes et de révélations qui bouleverseront singulièrement notre vieux monde terrestre, ainsi que les habitudes invétérées des retardataires, enlevés bien malgré eux... à leur quiétude scientifique actuelle.

Mr N. Smyth s'étend beaucoup sur l'organisme de la cellule primitive... Cette cellule, au lieu de vivre, se reproduire et mourir, *ne meurt pas du tout*, mais continue à vivre par un procédé très simple et persistant : au bout d'un certain temps, elle se divise en deux cellules et continue ainsi à vivre une vie double. Ce procédé de division et de multiplication se continue pendant un nombre de générations successives, *et sans fournir la moindre apparence qu'aucune de ces cellules ait été détruite, par un procédé comme celui que nous appelons la mort. Les formes les plus simples de la vie, si elles sont aban-*

*données à elles-mêmes et dans des conditions favorables, ne meurent pas. Elles se divisent et se multiplient*, mais ne *périssent pas*. L'Allemand Weismann, qui est l'auteur de ces observations, dit ceci dans son livre de *La Vie et la Mort* :

« La mort naturelle ne se produit que parmi les cellules multiples, on ne la remarque pas dans les organismes *unicellulaires*.

« Cette modification viendrait donc de ce fait que la cellule primitive s'étant différenciée et reproduite indéfiniment, a fini par n'avoir plus la force de reproduction, qui se serait trouvée épuisée. On pourrait induire de cela l'hypothèse suivante :

« Le premier être primitif humain, celui qu'on appelle *Adam*, était peut-être immortel comme la cellule primitive, et *Androgyne*, comme nous le dit même la Bible[1]. Ce n'est qu'à la suite de sa séparation en deux êtres homme et femme, puis en une série de reproductions, que la mort aurait fait son apparition, quand la force de reproduction comme celle de la cellule primitive s'est trouvée épuisée. Mais d'un autre côté, si Adam était immortel, qu'est-il devenu ? J'en ai donné dans une revue occultiste, l'*Initiation*, l'*explication probable*, mais elle ne serait pas à sa place ici. Tout ce que je puis dire aux lecteurs des *Annales*, c'est que l'*être primitif* a continué son évolution intellectuelle sur d'autres planètes.

Un biologiste français, Maupraz, a contredit les théories de Weismann ; mais néanmoins, il a constaté que parmi les dépendants de la cellule primitive, il y avait de plus en plus dégénérescence du pouvoir de multiplication ; et finalement, on rencontre *une cellule morte*... ce serait *la première apparition du phénomène de la mort*. N'y aurait-il pas quelque analogie entre ces faits et celui de la première apparition de la mort parmi les êtres humains. Je laisse à d'autres le soin d'essayer d'éclaircir cette question si complexe pour les matérialistes. Quant aux spiritualistes de toutes sortes, il y a beau temps que la chose est éclaircie.

Comme le remarque M^r^ N. Smyth, *la mort* n'est qu'un évé-

1. Dans les bibles non expurgées, il est dit que *Dieu* créa *Adam*, homme et femme à la fois.

nement secondaire et non primaire dans le cours de la vie. Elle n'est pas venue nécessairement terminer l'existence de la première forme de vie organisée; donc on ne peut pas dire que le règne de la mort a été universel dès le début, car de longues générations d'infusoires y ont échappé. Son règne n'a commencé que beaucoup plus tard, car au début c'est la loi de la vie qui a été la dominante, celle de la mort n'étant venue que longtemps après et comme une loi secondaire. A mesure que la vie s'organise et devient plus complexe, la mort apparaît.

La légende antique du *Phœnix* renaissant de ses cendres, aurait-elle quelque analogie avec ce fait de la cellule primitive, renaissant incessamment de sa propre destruction ou plutôt division?

Le principe de continuité a servi aux auteurs d'un remarquable livre *The Unseen Universes* (l'Univers qu'on ne voit pas) pour établir des arguments nouveaux en faveur de l'immortalité. Selon eux, la vie comme la matière s'est développée non sur la terre, mais dans la sphère invisible qui l'entoure. Ces auteurs qui sont des savants pensent que cette méthode est la seule qui permette d'éviter une lacune dans le principe de continuité... et que de le nier est nier la science moderne. La mort, disent-ils, n'est pas un obstacle au développement intellectuel de l'individu... et ce monde matériel en s'affinant de plus en plus finira par se fondre dans celui qui l'entoure, quoique encore invisible.

Certes, les matérialistes n'admettront pas cette théorie; mais leur règne est à sa fin, et tous ceux de plus en plus nombreux qui étudient les sciences psychiques penseront comme les deux savants anglais.

Un autre biologiste anglais, Mr John Fiske, auteur de la Destinée de l'Homme (*Destiny of man*), dit aussi : « Celui qui regarde l'homme comme le produit culminant de l'énergie créatrice et le but principal de l'idée divine, est entraîné irrésistiblement à cette croyance que la carrière de l'âme n'est pas finie avec la vie terrestre. »

Ce que ces philosophes ont entrevu d'une façon un peu nuageuse sera démontré et l'est déjà en grande partie par la

science psychique. Pour tous ceux qui sont au courant, les preuves de la réalité de l'*Au-delà* deviennent de plus en plus palpables et nombreuses, et, au cours du siècle qui vient de commencer, les découvertes seront si frappantes pour la masse, que les matérialistes resteront isolés et encroûtés dans leurs vieilles théories.

Mr N. Smyth dit que la conception de la mort, telle qu'on peut la déduire de l'étude biologique, regarde cette mort comme faisant partie du mécanisme de la vie, tandis que la conception provenant du récit de la Bible nous la représente comme une punition de sa faute. Ces deux théories se contredisent et seront toujours bien difficiles à concilier.

La Bible, en effet, nous donne sur la chute de l'homme et les conséquences mortelles qui en découlèrent, des explications dont on ne peut comprendre le vrai sens que dans la traduction ésotérique de Fabre d'Olibet. Ce dernier a expliqué que chaque lettre en hébreu a trois sens différents; il a donné *les deux premiers sens*, mais n'a pas osé divulguer *le troisième*, d'une nature trop ésotérique pour être compris du public.

De toutes les versions de la Bible, la plus importante, selon moi, est celle qu'on appelle la *Bible polychrome*, car d'après les traditions occultes, les écritures sacrées étaient chez les Égyptiens *représentées en couleurs*, chaque couleur ayant un sens différent que seuls les sacerdotes connaissaient. Moïse qui était un prêtre égyptien a dû connaître sûrement ces sens cachés, mais la clef en a été perdue, en supposant qu'elle n'ait été donnée qu'oralement, selon la méthode antique. Quelles révélations étranges et curieuses, sur l'histoire primitive du monde, nous aurions pu avoir si cette clef avait pu nous être conférée, soit par les Hébreux, soit par les Brahmes indous.

Mr N. Smyth nous dit, en terminant son livre, que si nous découvrons que la mort est la conséquence d'une loi d'utilité de la nature, nous devons penser aussi qu'une loi plus élevée de *sélection spirituelle* doit s'ensuivre pour nous amener à des fins plus hautes et à des résultats plus nobles.

Le cardinal Vaughan, dans une lettre au journal *Spectator*,

constate d'après, son expérience personnelle et celle de beaucoup d'autres, *que les mourants craignent rarement la mort*, et qu'à mesure qu'ils s'en rapprochent la mort disparaît. J'ai pu constater moi aussi que des personnes qui, pendant leur vie, avaient une peur atroce de la mort, étaient relativement calmes à son approche. Cela vient d'un fait bien connu des spiritualistes de tous genres, c'est qu'au moment de la mort, *on est averti soit intuitivement*, soit par la vue de parents décédés qui viennent vous chercher. Le mourant étant prévenu d'une façon quelconque, la peur disparaît et fait place à une tranquillité forcément relative. Il y a évidemment des exceptions à cette règle, et j'en connais quelques-unes, comme celle de la mort d'un ancien membre de la Commune, littérateur distingué, M^r^ A... qui, avant sa mort, fut entouré de fantômes terribles qu'il disait d'écarter de lui. Cet effet venait-il de la conscience quelque peu troublée par le passé, je l'ignore, mais le fait a été raconté par sa femme à un de mes amis. Cet ex-communard était pourtant un spiritualiste convaincu, mais peut-être avait-il des remords, qui furent plus forts que les avertissements.

Un journal spiritualiste américain, le *Light of truth*, fait les remarques suivantes, sur le livre de M^r^ N. Smyth. Il dit que : « Nous nous félicitons que cet auteur ait mis en évidence ces faits biologiques qui nous donnent une base physique pour établir des vérités vitales. La première c'est que la mort n'est pas un mal ni une malédiction, mais un mode d'avancement naturel institué par la providence divine, pour nous conduire vers des conditions de vie plus hautes ; la seconde de ces vérités est que la nature, même dans ses phases les plus infimes d'évolution, est toujours prête à se sacrifier pour le bien général. »

M^r^ N. Smith dit aussi que la science moderne se trouve limitée quant aux preuves de l'immortalité de l'âme ; mais depuis l'apparition de son livre, le D^r^ Hodgson et d'autres ont fait des publications qui nous rapprochent de plus en plus de l'époque où le fait de la *survie* sera bien démontré.

A. Erny.

# BIBLIOGRAPHIE

---

**Les preuves du transformisme et les enseignements de la doctrine évolutionniste**, par le Dr Gustave Geley, ancien interne des hôpitaux de Lyon, 1 vol. in-8° de 288 pages, avec planches et gravures dans le texte. Éditeur Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

Cet ouvrage, plein d'érudition et d'intérêt, est un recueil de conférences faites à l'Université populaire d'Annecy. L'auteur a voulu vulgariser et mettre à la portée de tous, des faits qui ne sont enseignés nulle part, sauf dans quelques cours d'enseignement supérieur. Il s'est surtout occupé de l'évolution dans ses rapports avec les êtres vivants.

Le Dr Geley est déjà connu de beaucoup de nos lecteurs. Il s'intéresse depuis longtemps aux recherches psychiques : il a déjà publié plusieurs ouvrages parmi lesquelles *L'Être subconscient.* — Un essai de Revue générale et d'interprétation synthétique du spiritisme.

**A l'aurore du siècle.** — Coup d'œil d'un penseur sur le passé et l'avenir, par Louis Buchner. Version française par le Docteur L. Laloy, 1 vol. in-8°, 4 francs. Schleicher frères, éditeurs, Paris.

L'auteur a voulu, dans cet ouvrage qui constitue, pour ainsi dire, son testament scientifique, jeter un regard d'ensemble sur le chemin parcouru, au cours du XIXe siècle, dans tous les domaines de la science. Le lecteur verra défiler sous ses yeux, dans un résumé vivant, tous les progrès scientifiques effectués au cours du XIXe siècle. Sous la direc-

tion du grand philosophe qu'était L. Buchner, il pourra suivre aussi son rôle dans les questions religieuses, morales et sociales. Puis, se tournant vers l'avenir, l'auteur nous aidera à discerner comment ces problèmes pourront être résolus plus tard. La lutte pour l'affranchissement complet de l'esprit humain sera longue encore et pénible, mais la marche générale du progrès ne sera plus arrêtée et nos petits-enfants, parvenus enfin au terme du voyage, verront sans doute luire l'aube de justice et de paix. C'est du moins ce que croit l'auteur et ce que nous souhaitons tous.

**Introduction à la psychologie des mystiques**, par le R. P. Pacheu. Un vol. in-12 de 150 pages, H. Oudin, éditeur, 10, rue de Mézières, Paris.

**La morte irritée**, par François de Nion. Un vol. de 280 pages, prix 3 fr. 50. Éditions de la Revue Blanche, 23, boulevard des Italiens, Paris.

Ce roman roule surtout sur le phénomène de possession et, par ce côté, il se rattache au psychisme. Il a une certaine analogie avec *Possession* que notre ami Charles Epheyre a publié en 1887; mais dans *Possession*, le phénomène est plus net plus complet que dans *La morte irritee*.

Comme ouvrages étrangers, nous avons reçu :

**Der Fall Rothe**. Eine criminal psychologiste Untersuchung. Von Dr Jur. Erich Bohn. Schlesische Verlags-Anstalt, Breslau.

**Entstehen und Vergehen der Welt**. Als Kosmicher Kreisprozess. Auf Grund des pyknotischen Substanzbegriffes. Von J. G. Vogt. Leipzig, Ernest Wiest Nachf., Verlagsbuchhandlung.

---

*L'Éditeur-Gérant :* Félix Alcan.

## DOCUMENTS ORIGINAUX

---

# DE LA
# MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION
## DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE
Président de la Société d'Études psychiques.

---

### EXPÉRIMENTATION DES PHÉNOMÈNES PROVOQUÉS

Dans la seconde partie de cette étude, nous devons examiner les règles particulières que l'on doit appliquer à l'expérimentation des différents phénomènes psychiques que l'on peut provoquer. Toute expérience doit avoir pour but et pour résultat : soit de mieux approfondir ce qui est déjà connu ; soit de connaître des choses nouvelles. Une expérience qui n'aurait qu'un but de pure curiosité ne mériterait par le nom d'expérience scientifique.

Si chaque expérimentateur devait considérer comme nul tout ce qui a été fait avant lui et recommencer pour son propre compte l'œuvre de ses prédécesseurs, tout progrès scientifique serait impossible. Les premières expériences faites dans une voie quelconque, doivent servir de base aux expériences subséquentes, non pas que celles-ci n'en soient qu'une imitation servile, mais les résultats acquis, les déductions faites, les faits négatifs et les insuccès eux-mêmes permettent de reconnaître les règles utiles à l'expérimentation méthodique. C'est pourquoi toute expérience bien faite mé-

rite d'être prise en considération, parce qu'elle doit concourir au progrès des connaissances humaines.

Les phénomènes psychiques ont paru jusqu'ici tellement variés qu'il n'était guère possible de les soumettre à des expérimentations méthodiques. Cependant, il nous a semblé, par l'ensemble des expériences dont nous avons pu recueillir les résultats et de celles que nous avons pu faire nous-mêmes, qu'il est possible de les diviser, au point de vue expérimental, en quatre groupes pour en faciliter l'étude.

Nous allons donc examiner successivement comment doivent être conduites les expériences pour l'étude des phénomènes suivants :

1° Suggestion mentale et transmission de pensée ;

2° Lucidité ;

3° Extériorisation de la sensibilité ;

4° Extériorisation de la force.

Nous tenons à répéter qu'il ne s'agit ici que d'une division purement expérimentale, par conséquent essentiellement de convention ; mais qui présente à nos yeux cet avantage, que l'on peut faire entrer la plupart des phénomènes psychiques, qu'il est possible de provoquer et d'expérimenter, dans l'une ou l'autre de ces catégories.

## SUGGESTION MENTALE ET TRANSMISSION DE PENSÉE

Il faut bien distinguer tout d'abord les deux genres d'expériences, qui, présentant quelques ressemblances en apparence, sont absolument différentes dans la pratique.

Dans la suggestion mentale l'expérimentateur ne transmet pas au sujet l'idée de l'acte à accomplir, le sujet ignore même, pendant une grande partie de l'expérience, ce à quoi on veut l'amener. S'il arrive, plus ou moins rapidement, à deviner le but de la suggestion, c'est par une simple association d'idées. L'expérimentateur décompose l'acte à accomplir en une série de mouvements partiels, et ce sont ces mouvements qu'il impose au sujet, successivement, comme s'il les accomplissait lui-même.

Pour marcher, par exemple, il fera d'abord incliner le

corps du sujet du côté où il veut le conduire; puis il lui fera soulever la jambe, avancer le pied daus la direction voulue, et ainsi de suite. Pour lui faire éviter les obstacles, il le fera de même tourner ou obliquer à droite ou à gauche, puis il l'arrêtera immobile quand il sera arrivé au but.

De même, s'il s'agit de prendre un objet, il lui fera d'abord lever l'avant-bras, puis porter le bras dans la direction déterminée, étendre la main et saisir l'objet.

Les mouvements et les actes les plus compliqués seront ainsi décomposés, et l'expérimentateur fera successivement contracter les différents groupes musculaires du sujet, comme il le ferait lui-même s'il accomplissait le mouvement.

Pour la transmission de pensée le mode d'action comme le mode de réception sont absolument différents. Le phénomène de la transmission de pensée consiste essentiellement en ceci : qu'une idée émise par la volonté du sujet actif, que nous appelons dans l'autre cas le suggestionneur, est perçue par le sujet passif ou récepteur, qui, tout à l'heure, était le suggestionné.

L'idée peut être absolument indépendante de tout acte ou de tout phénomène moteur; comme, d'autre part, elle peut aussi se rapporter à l'exécution d'une action plus ou moins complexe.

Dans ce cas, la transmission de pensée devient aussi nécessairement plus ou moins multiple. Il y a d'abord l'idée de l'acte en lui-même ; en second lieu, il y a la volonté de ne pas accomplir ou d'accomplir cet acte. La transmission de pensée peut s'arrêter là, et laisser au sujet le choix de la voie à suivre pour arriver au but désiré ; mais on peut aussi aller plus loin, et,sans agir sur les organes moteurs du sujet, lui suggérer l'idée des moyens par lesquels il réalisera l'acte demandé. Toujours le sujet aura, dans ce cas-ci, présente à l'esprit l'action définitive ou l'acte partiel qu'il doit exécuter.

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit que, dans les deux cas, qu'il s'agisse de suggestion mentale ou de transmission de pensée, malgré la différence de mécanisme, le suggestionneur et le suggestionné prennent tous deux une part active à l'expérience.



Ils peuvent donc, et cela est même nécessaire pour la bonne réussite des expériences, s'entraîner tous les deux. Dans ce cas particulier. ils peuvent s'entraîner isolément.

Le suggestionneur devra, pour la suggestion mentale, s'habituer à décomposer en mouvements partiels bien définis un acte quelconque.

La difficulté consiste à savoir réunir des impulsions successives, suffisamment fortes, dans une unité de direction vers le but à atteindre. On y arrive avec un peu d'entraînement; le mécanisme consiste à fixer d'abord énergiquement dans sa pensée l'acte à suggérer, et en même temps à organiser mentalement le plan des différents mouvements par lesquels le sujet devra y arriver. Cette première opération, le suggestionneur l'accomplit seulement en lui-même, et sans entrer en communication avec le sujet. Ensuite, il ne faut plus envisager le but que d'une manière générale, il faut volontairement faire dominer dans sa pensée l'idée des impulsions partielles, en éveillant en soi-même une représentation mentale très énergique des sensations que l'on éprouverait en accomplissant personnellement les mouvements suggérés; il faut pour cela savoir se soustraire à toute autre pensée et à toute distraction venant du dehors.

Pour la transmission de pensée, l'opérateur devra d'abord s'appliquer à bien connaître son sujet. Ceux-ci doivent être divisés en diverses catégories, suivant la prédominance naturelle ou acquise de finesse et d'habileté d'un de leurs sens en particulier. Chacun en effet a l'habitude de donner à sa pensée une forme qui correspond à l'un des trois sens de la vue, de l'ouïe ou du toucher.

La représentation par la vue d'une idée, peut se faire de trois manières différentes, d'où nous distinguerons trois catégories parmi les individus du type visuel. Si nous prenons comme exemple l'idée d'un objet, ou d'un être animal ou végétal; les uns se représenteront l'objet tel qu'il existe dans la nature, avec ses formes, ses dimensions, sa couleur propre. D'autres se feront une représentation mentale de l'image de l'objet; l'un verra simplement son contour et sa forme; le peintre verra surtout sa couleur et ses nuances; le photo-

graphe en percevra l'image dans le ton spécial de la photographie.

La troisième catégorie de visuels, comprenant surtout les lettrés, les écrivains, aura devant les yeux le mot écrit ou imprimé qui signifie l'objet.

Chez ces derniers, le mot qui vient le premier à la pensée du sujet pour l'exprimer, est celui de la langue dont il se sert le plus habituellement; mais, si un de ces sujets est très familiarisé avec plusieurs langues, de manière à les parler couramment, son idée prendra corps, ou, si l'on veut, il pensera dans la langue dont il fait usage au moment où l'idée se fait jour dans son esprit. C'est ainsi qu'un latiniste, pendant qu'il est occupé à lire un texte latin, pensera en latin; un Français, conversant avec un Anglais dans sa langue, sentira sa pensée se manifester sous la forme du mot anglais qui la représente

Si nous considérons maintenant la catégorie des auditifs, c'est-à-dire ceux chez lesquels le sens de l'ouïe prédomine pour la représentation de la pensée, nous trouverons également qu'il faut les diviser en plusieurs groupes. Les uns percevant, pour une certaine classe d'objets, le bruit propre à l'objet : le son de la voix pour les hommes, le cri pour les animaux, la résonance pour les objets. Le groupe le plus important représentant l'idée par le son du mot parlé qui l'exprime. Ici nous devons faire, au sujet des différentes langues, la même remarque que nous avons faite pour l'image du mot écrit, la représentation auditive de la pensée par le mot parlé suit exactement les mêmes règles.

Dans la catégorie des sujets chez lesquels prédomine le sens du toucher, nous trouvons un nombre encore plus restreint d'individus ; il est plus rare en effet d'identifier l'idée à la sensation tactile que donne l'objet. Toutefois, il faut rapporter à cette catégorie l'idée du mouvement qui est inséparable de certains objets, et dont la sensation peut être la première éveillée. Enfin, il y a surtout à tenir compte de la sensation motrice qui accompagne la prononciation du mot parlé, c'est cette sensation surtout qui, chez certains sujets, est représentative de l'idée.

Il est indispensable, pour celui qui veut arriver à transmettre sa pensée, non seulement de connaitre tous ces détails, mais de s'exercer à donner corps à sa pensée sous toutes ces formes. En effet, quand il s'agira de faire des expériences de transmission de pensée avec un sujet, la première chose importante sera de savoir auquel des différents groupes dont nous venons de parler appartient le sujet, afin de lui transmettre la pensée sous la forme qui est le plus facilement perceptible pour lui.

Il est bien évident que l'expérience sera bien plus facile à réaliser, si le suggestionneur et le sujet appartiennent à la même catégorie; et, d'autre part, l'expérience pourra se trouver parfois impossible à réussir, si, le sujet appartenant à un groupe absolument différent, le suggestionneur n'a pu lui-même arriver à donner cette forme identique à sa pensée.

Il en résulte aussi que les expériences de certains sujets, qui n'auront pu réussir avec un opérateur, pourront avoir plein succès avec tel ou tel autre, sans qu'il y ait de part ni d'autre la moindre entente ni supercherie.

De même que le suggestionneur peut, comme nous venons de le voir, s'exercer à la suggestion mentale et à la transmission de pensée, le sujet peut s'entraîner aussi aux mêmes expériences. Il commencera par s'habituer à s'isoler de tout ce qui l'entoure, à éloigner toute distraction, à faire pour ainsi dire le vide dans sa pensée pour que rien ne s'oppose à la pénétration de la suggestion dans son esprit. Puis, il s'exercera, pour la suggestion mentale, à décomposer les actes en mouvements successifs, et, pour la transmission de pensée, à cultiver la faculté naturelle de représentation mentale qu'il possède.

Après cet entraînement, auquel chacun des expérimentateurs peut se livrer isolément, ils s'exerceront encore ensemble. Ici, il faut recommander au suggestionneur d'adopter une méthode bien raisonnée, mais qui, une fois prise, restera définitive. Il importe en effet au plus haut point d'agir toujours de même avec un même sujet.

Il faut commencer par des suggestions excessivement simples, et les répéter un grand nombre de fois; les varier, et

n'arriver que progressivement à les compliquer; et seulement à mesure que l'on réussit sans peine les plus simples. et que la sensibilité du sujet se développe.

Enfin, il ne faut pas prolonger trop longtemps chaque séance d'expérimentation; quand le suggestionneur ou le sujet arrive à la fatigue, il faut suspendre les expériences. De même, si, pour une cause ou pour une autre, on s'aperçoit que l'un des deux opérateurs est mal disposé et que les tentatives sont fatigantes ou n'ont pas de succès, il faut s'arrêter et remettre les expériences à une autre fois.

## EXPÉRIENCES DE LUCIDITÉ

Le phénomène de lucidité consiste essentiellement en ce qu'un sujet a connaissance de faits qui sont hors de la portée de ses sens normaux. Il faut encore dégager du phénomène de lucidité les faits de lucidité apparente qui peuvent venir de transmissions de pensées. Cette connaissance peut s'appliquer : soit à des faits qui se sont passés depuis plus ou moins longtemps, soit à des choses actuelles, ou enfin à des événements qui n'arriveront que dans un avenir plus ou moins éloigné. Ces conditions peuvent donner au phénomène un intérêt plus considérable, mais elles ne changent pas sa nature.

Il y a deux manières d'expérimenter la lucidité : la première consiste dans les expériences très connues, en Angleterre surtout, sous le nom de visions dans le cristal. La seconde consiste à rechercher chez un sujet hypnotique la lucidité somnambulique.

Les procédés à employer et les règles à suivre dans ces deux expériences sont absolument différents, nous allons les examiner successivement.

Les expériences de vision dans le cristal sont simples, faciles à réaliser, à la portée de tout le monde; mais les résultats sont aussi beaucoup moins importants et d'un intérêt moins considérable.

Il y a d'abord des conditions générales qui concernent l'entourage du sujet. Le lieu où l'on fait l'expérience doit être

autant que possible tranquille et isolé de façon que les bruits du dehors ne viennent pas distraire le sujet, il faut surtout éviter les bruits subits et inattendus qui détournent brusquement l'attention.

Il ne faut laisser assister à l'expérience qu'un petit nombre de personnes, éviter que les assistants se placent trop près du sujet et surtout devant lui; il est nécessaire de leur imposer un silence absolu et de leur recommander l'immobilité.

La personne qui se prête à l'expérience doit tourner le dos à la lumière; si l'on se sert d'une lumière artificielle, il faut la placer assez haut pour que les rayons passent au-dessus de la tête du sujet. Celui-ci doit être commodément assis devant une table que l'on recouvre de préférence d'un tapis de nuance sombre; et, sur la table, bien en face du sujet, on place l'objet qui doit servir de miroir.

Bien des objets divers peuvent être employés : l'on peut prendre un verre rempli d'eau, une carafe: les Anglais ont inventé un petit appareil très commode pour cette expérience, il consiste en une boule de verre bien transparente et ne présentant aucun défaut, on lui donne habituellement la grosseur d'une petite orange, et on la place dans un petit support de bois noir. Le sujet doit fixer bien attentivement les yeux au centre de l'objet quel qu'il soit, et attendre dans l'immobilité et le silence. Tout d'abord, il verra la surface brillante réfléchir l'image des objets qui l'entourent; il ne doit pas alors attacher ses regards sur l'image, mais chercher toujours des yeux le centre du globe. Cette fixité de l'attention portée sur l'objet brillant finit par fatiguer le regard et la vue se trouble. C'est alors que commence le rôle de l'imagination. Quand on a affaire à un sensitif, les rayons irisés qui traversent la boule transparente prennent bientôt l'apparence de nuages de différentes couleurs, et comme les moindres mouvements font varier la direction des rayons qui arrivent à l'œil, ces nuages semblent être animés de mouvements divers. En même temps, il se produit chez le sujet un état hypnotique superficiel qui le rend apte à recevoir des hallucinations. C'est à ce moment qu'il commence à percevoir dans le globe transparent la formation d'images variées.

Ces images apparaissent d'une façon variable suivant les sujets. Le plus souvent, ce sont d'abord des formes vagues et aux contours indécis, puis une partie de l'image commence à s'éclaircir, et successivement le sujet en reconnaît et en décrit chaque partie, il semble suivre le développement d'un cliché photographique. Lorsque l'image se développe de cette façon, elle persiste en général assez longtemps ; le sujet a tout le temps de l'examiner, de la reconnaître et de la décrire dans ses moindres détails. Ensuite, elle s'efface également un peu à la fois et lentement ; le sujet reste un certain temps sans rien observer, puis une autre image se forme quelquefois de la même façon.

Chez d'autres sujets, l'apparition des images se fait d'une façon tout à fait différente. Au milieu du nuage, qui semble d'abord à leurs yeux remplir le globe transparent, apparaît brusquement une forme à laquelle ils donnent d'emblée une ressemblance. Ces visions sont le plus souvent partielles, moins complètes que les précédentes ; le sujet décrit une physionomie, une tête d'homme ou d'animal, parfois un paysage ; mais la rapidité avec laquelle les images se succèdent les empêche de se développer complètement et ne permet pas au sujet d'en préciser les détails.

Toutes ces images ne sont évidemment qu'un jeu de l'imagination du sujet, qui crée de toutes pièces une hallucination. Toutefois, il y a dans cette vision deux mécanismes qu'il faut bien différencier. Le globe transparent reçoit et réfléchit l'image, mais la réfraction la déforme ; lorsque c'est cette image irrégulière qui est utilisée par le sujet pour former la vision, il peut encore, il est vrai, se produire consécutivement une hallucination, mais le phénomène présente beaucoup moins d'intérêt. Dans le second mécanisme dont nous avons parlé, il se forme au contraire d'emblée une hallucination réelle. Faisant abstraction des images réfléchies, la vue du sujet se fatigue et se trouble devant la surface brillante ; c'est alors que cette surface combinée avec le fond sombre vu par transparence ne forme plus qu'un nuage, puis la pensée, se concentrant sur ce point fixe ne présentant aucun contour régulier, l'hallucination se produit.

Quant à la valeur de ces hallucinations, il faut bien reconnaître que, le plus souvent, elles se composent uniquement de réminiscences, c'est-à-dire d'images puisées dans la mémoire visuelle du sujet. C'est ainsi que tel sujet reconnaîtra un site, un monument, un objet qu'il aura vu dans ses voyages; tel autre un paysage, une maison dont l'aspect a été familier à son enfance; ou bien un tableau, une gravure qui a frappé ses regards peu de temps auparavant.

Tout cela, on le voit, est bien insignifiant et ne mérite pas de nous arrêter. Le phénomène ne devient intéressant que lorsqu'il se produit une hallucination télépathique, c'est-à-dire ayant pour origine une transmission mentale venant d'une personne présente ou absente, et surtout quand cette hallucination est due à une faculté de lucidité qui se révèle chez le sujet. Ces cas sont rares, il faut le reconnaître ; mais ils se présentent parfois, cela n'est pas moins incontestable, et ils suffisent pour mériter d'appeler notre attention sur ce genre d'expériences.

Il ne faut pas oublier que le sujet qui subit ainsi une hallucination, et surtout une hallucination télépathique, se trouve forcément amené à un certain état d'hypnose, le plus souvent léger, il est vrai. Mais il ne faut pas perdre de vue que beaucoup de ces sujets, placés ainsi devant un objet brillant, sur lequel ils fixent longtemps leurs regards avec attention, sont disposés à tomber dans un état hypnotique plus profond qui se détermine d'abord par la fascination. Certains sujets se fascinent très vite, et s'endorment très peu de temps après qu'ils ont été placés devant le globe de cristal; d'autres n'arrivent à un sommeil hypnotique qu'après avoir subi déjà une ou plusieurs hallucinations.

L'expérimentateur devra donc ne pas négliger de surveiller constamment l'état du sujet, il saura diriger la fascination et l'état hypnotique, s'il se produit, de la manière la plus utile, et prendra ensuite toutes les précautions d'usage pour replacer le sujet dans son état normal lorsque l'expérience sera terminée.

Cette précaution prise, il faut encore savoir diriger l'expérience, pour lui donner la portée qu'elle peut avoir, et en tirer

ce qui peut être utile. Pour cela, il faut d'abord, après avoir placé le sujet devant l'objet brillant, lui indiquer simplement ce qu'il doit faire, et le laisser ensuite dans l'immobilité et le silence, en veillant à ce que rien ne vienne le distraire. Il faut bien se garder à ce moment de l'interroger ou de permettre aux assistants de lui adresser la parole.

Le sujet doit décrire très exactement tout ce qu'il observe, d'abord avant la formation des images, puis, successivement, leur développement progressif et leurs moindres détails. A ce moment seulement, et s'il constate que le sujet donne une description trop sommaire, l'expérimentateur pourra l'interroger pour lui demander de préciser certains points. Puis, au fur et à mesure de l'apparition et de la disparition successive des images, il notera avec soin, et sans rien y ajouter ni y retrancher, tout ce qu'aura dit le sujet.

L'expérience terminée, l'expérimentateur doit interroger le sujet, d'une manière méthodique, sur les différentes visions qu'il aura pu avoir. D'abord, il faudra rechercher si les objets vus et décrits par le sujet ont frappé ses regards peu de temps avant l'expérience, et s'ils étaient présents à sa mémoire à ce moment. Mais les images peuvent aussi se rapporter à des souvenirs plus éloignés, des impressions d'enfance. Le sujet pouvait ne penser en aucune façon à ces choses au moment de l'expérience, mais la vue des objets lui en a immédiatement rappelé le souvenir. Il y a là une évocation de souvenirs, existant dans la subconscience, qui est déjà plus intéressante.

Il peut se faire aussi qu'il existe certaines dissemblances entre l'objet réel dont le sujet a conservé le souvenir et l'image dont il a eu la vision. Toutefois, l'analogie est suffisante pour qu'il n'y ait pas de doute dans l'esprit du sujet que l'image est bien celle de l'objet présent à sa mémoire ; mais un jeu de l'imagination a superposé plusieurs souvenirs et en a fait un tableau inexact.

Enfin, le sujet peut n'avoir en aucune façon conscience que l'objet dont il a eu la vision ait été antérieurement connu par lui.

Dans ce cas, il faut laisser au sujet le temps de recueillir

ses souvenirs, l'aider à scruter sa mémoire et noter même les doutes et les incertitudes qui peuvent venir de sa subconscience.

Enfin, s'il semble prouvé que l'objet de la vision ne se retrouve pas dans les souvenirs du sujet, il faut interroger successivement tous les assistants, et en ayant soin de suivre exactement la même méthode. S'il y a relation entre les visions du sujet et les images qui pouvaient se trouver dans la mémoire d'un des assistants, il faudra bien noter si ces images étaient actuellement présentes à sa pensée; ou si le souvenir en a été immédiatement éveillé par la description faite par le sujet; ou enfin s'il a fallu fouiller et rechercher dans les souvenirs anciens pour en retrouver des traces en partie effacées.

Mais, si l'on ne trouve ni dans la mémoire du sujet, ni dans celle des assistants rien qui se rapporte aux visions obtenues, il faudra en préciser et en conserver avec le plus grand soin la description exacte. Dans ce cas encore, on interrogera de nouveau, plusieurs jours après et avec les notes prises pendant l'expérience, le sujet et les témoins. Il arrive, en effet, quelquefois, que ce n'est qu'après un certain temps que l'on retrouve un souvenir qui s'adapte exactement à la description faite par le sujet. J'ai vu ainsi un sujet reconnaître, plusieurs jours après l'expérience, dans un magasin, un tableau dont il avait eu la vision dans le cristal. Il ne se souvenait en aucune façon avoir vu ce tableau auparavant, mais il était passé plusieurs fois devant le même magasin, et le tableau avait pu frapper ses regards d'une manière inconsciente.

Après avoir ainsi éliminé avec rigueur les phénomènes les plus simples de mémoire consciente ou subconsciente, si l'on est amené à penser que le sujet a eu véritablement une hallucination télépathique, on portera ses recherches et son enquête vers l'objet ou le lieu même de la vision.

Ici encore, il peut se présenter trois cas : si l'image vue dans le cristal ne représente qu'un tableau inanimé, l'on se bornera à constater l'exactitude plus ou moins parfaite de l'image ou de la scène représentée. Si l'on constate quelque divergence entre les objets et la description qui en a été

faite, il faudra rechercher si cette description ne se rapporte pas plus exactement à un état antérieur des lieux décrits. Si l'image vue dans le cristal représente une scène animée ou un événement, outre la question d'exactitude qui sera à contrôler comme dans le cas précédent, il y a une question de temps qui peut changer d'une manière très considérable l'importance de la vision. Si le fait s'est passé exactement au moment où la vision a eu lieu, on peut le considérer comme un tableau inanimé, et le contrôle de son authenticité se fera exactement de la même façon, sans donner lieu à aucune autre observation spéciale. Dans le cas contraire, les observateurs auront à tenir une conduite absolument différente, suivant que la vision se rapporte à un fait passé ou à un événement futur.

Si le fait est passé, il y a lieu de noter s'il est récent ou ancien, et surtout, s'il a pu, d'une façon quelconque, parvenir à la connaissance : 1° soit du sujet lui-même; 2° soit d'une personne ayant assisté à l'expérience.

On pourrait alors, tout en admettant la possibilité d'autres explications, l'interpréter, dans le premier cas, comme un phénomène dû à la subconscience du sujet; dans le second cas, comme une transmission de pensée, qui pourrait elle-même être compliquée aussi d'un acte de subconscience.

Si, toujours dans le cas d'un fait passé, il peut être bien prouvé qu'il n'a été connu normalement, ni du sujet, ni d'une personne présente à la vision, il faut rechercher quels ont pu être les relations et les liens qui ont existé entre le sujet et les différentes personnes qui ont pris part à la scène décrite; enfin, s'il est possible, il faudra savoir si l'un des acteurs de cette scène a pu, au moment où elle a eu lieu, penser au sujet ou éprouver à son égard un sentiment plus ou moins intense (télépathie).

Si la scène vue dans le cristal n'a pas encore eu lieu, mais doit se produire plus tard, cela peut être connu d'abord, ou par les indications mêmes que donne le sujet, ou par les circonstances mêmes de la description qu'il fait. Deux cas peuvent encore se présenter ici : ou bien le sujet indique, d'une façon ou d'une autre, le moment où devra se passer la vision; ou

bien il décrit simplement ce qu'il voit, sans assigner aucune époque pour la réalisation de l'événement. Dans un cas comme dans l'autre, on commencera par noter avec le plus grand soin, par écrit, et en prenant textuellement mot pour mot, tous les détails donnés par le sujet. Ce procès-verbal devra être immédiatement copié en deux ou trois exemplaires, qui seront tous signés par toutes les personnes présentes à l'expérience. Chacun de ces exemplaires, cacheté et scellé d'une façon spéciale, sera remis entre les mains d'une personne qui en donnera un reçu indiquant la date du dépôt. Puis, toutes les personnes qui ont assisté à l'expérience, y compris le sujet, prendront l'engagement, autant que possible, de garder le silence sur ce qui leur a été révélé par la vision, et surtout de n'en point parler aux personnes qui pourraient prendre part à l'événement prévu par le sujet; tout cela dans le but d'éviter les suggestions qui pourraient se produire. Ici la marche changera, suivant que la date de l'événement aura pu être fixée, ou qu'elle sera restée indécise. Dans le premier cas, on s'efforcera de permettre à quelques expérimentateurs, et de préférence à ceux qui ont assisté à l'expérience, d'être présents à la réalisation de la vision, afin d'en noter les détails avec une exactitude scientifique.

Dans le second cas, l'on fera tout ce qu'on pourra pour arriver à un contrôle aussi rigoureux que possible lorsque l'événement se produira. Les constatations faites, on ouvrira les procès-verbaux de l'expérience, en présence de ceux qui ont assisté à la vision et de ceux qui ont été témoins de sa réalisation. L'on vient de voir que, dans les expériences de vision dans le cristal, on arrive quelquefois à obtenir de véritables phénomènes de lucidité; mais il faut reconnaître que cela est rare. Les phénomènes de lucidité somnambulique présentent des résultats analogues, mais la marche de l'expérience est absolument différente.

La lucidité hypnotique ne s'observe que dans l'état somnambulique, et seulement au troisième degré du somnambulisme, ou encore dans l'état médianique actif, c'est-à-dire, dans tous les cas, dans un état hypnotique profond. Le plus

souvent c'est dans l'état de somnambulisme que l'on rencontre ce phénomène, d'où on l'a appelé communément lucidité somnambulique.

Il résulte de là, que, pour expérimenter la lucidité, il faut d'abord avoir un sujet capable d'arriver au somnambulisme du troisième degré. De tels sujets ne se rencontrent pas fréquemment ; de plus, tous les sujets qui peuvent être mis en état de somnambulisme profond ne sont pas lucides.

La lucidité est une faculté spéciale, personnelle au sujet ; mais, si cette faculté ne peut être donnée à un sujet qui ne la possède pas, il arrive souvent qu'un sujet véritablement lucide ne montre d'abord cette faculté qu'à un degré très faible, et la possède pour ainsi dire à l'état latent. Un observateur, expérimenté dans les études psychiques, la découvrira toutefois en lui, et saura la développer par un exercice basé sur un entraînement méthodique et scientifique. Il serait absurde de demander d'emblée à un sujet, même présentant les dispositions les plus réelles à la lucidité, de produire immédiatement les expériences les plus complètes et les phénomènes les plus extraordinaires. Et cependant, c'est là l'erreur dans laquelle tombent une foule de gens, qui ont la réputation classique de savants, et qui, jusqu'à un certain point, la méritent dans l'une ou l'autre branche des sciences. Mais, quand il s'agit d'expérimenter les phénomènes psychiques, ils semblent avoir perdu toute notion de logique ; ou plutôt ils portent aux phénomènes psychiques une véritable haine, qui vient de ce qu'ils ont peur d'y trouver quelque chose de merveilleux, qui déroute tel ou tel principe scientifique classique ; et, par une inconséquence extraordinaire, ces ennemis du merveilleux, lorsqu'il s'agit d'expérimenter un phénomène psychique, le traitent comme s'il s'agissait de quelque chose de surnaturel. Si on leur parle d'un sujet lucide, ils exigeront qu'il leur lise couramment un texte hébreu dont il ne connait pas le premier mot, ou qu'il leur dise d'emblée, étant à Paris, ce qui se passe à Londres, à Berlin ou à Vienne. Cela est aussi absurde que de vouloir faire jouer un premier rôle à l'Opéra, sans études et sans répétitions préalables, à

un élève en qui on aurait simplement reconnu une belle voix et des dispositions pour la musique.

Tâchons donc de faire disparaître ce malentendu, et d'apporter dans toutes les expériences la bonne foi et la méthode scientifiques.

Pour expérimenter la lucidité, il faut d'abord amener le sujet à un état profond d'hypnose. Pour faire avec succès des expériences dans ces états de sommeil profond, il faut d'abord connaître parfaitement son sujet. Il ne faudrait pas se figurer qu'il suffit pour cela des connaissances hypnotiques générales, qui permettent de manier la suggestion sous toutes ses formes et de modifier à son gré l'état du sujet; quand on veut aborder les expériences délicates, il faut connaitre les dispositions et les facultés personnelles du sujet que l'on a entre les mains, ce qui exige une étude toute particulière et approfondie de chaque sujet. L'entraînement devra être complet, c'est-à-dire qu'il faudra d'abord habituer le sujet à être placé méthodiquement dans l'état hypnotique le plus favorable au développement des facultés que l'on veut étudier.

En même temps, on reconnaitra quels sont les procédés qui conviennent le mieux à sa sensibilité et à son tempérament; de quelle manière il faut diriger et jusqu'où il faut pousser l'état hynoptique, pour obtenir tout ce qu'on attend de lui. Il faut conduire cet entraînement avec beaucoup de prudence et de douceur pour ne pas rebuter le sujet, et ne pas perdre de vue que des auto-suggestions, éveillées par inadvertance ou par manque de précautions, peuvent émousser les facultés du sujet et compromettre toutes les expériences.

Le sujet doit toujours avoir affaire au même expérimentateur; lui seul doit l'avoir entre les mains; l'expérimentateur doit diriger seul l'entrainement hypnotique et, plus tard, développer aussi lui-même les facultés qu'il veut expérimenter chez son sujet. Un sujet qui serait entre les mains de plusieurs expérimentateurs, quelle que soit la rigueur de la méthode suivie, subirait forcément l'influence de plusieurs manières différentes d'opérer. L'entrainement hynoptique pourrait être poussé jusqu'à un certain point, mais il n'arri-

verait jamais au degré le plus élevé qu'il peut atteindre; quant à ses facultés psychiques, non seulement elles ne pourraient acquérir tout leur développement, mais elles risqueraient d'être compromises. Ces expériences étant faites dans un état de sommeil profond, il faut avoir soin de se conformer exactement à la méthode que nous donnons plus loin pour endormir le sujet, pour diriger son sommeil et pour provoquer le réveil, afin qu'il ne puisse résulter pour lui aucun malaise ni aucun désagrément des expériences auxquelles il se livre.

Nous avons à examiner, en second lieu, comment il faut procéder pour développer la faculté de lucidité chez un sujet. On peut sans doute rencontrer des sujets dont la lucidité s'est développée spontanément de manière à arriver d'emblée à un haut degré, ou chez lesquels cette faculté aura déjà été exercée dans des circonstances particulières; mais ce cas est rare. Le plus souvent, c'est à l'expérimentateur à diriger et à développer les dispositions qu'il a découvertes chez son sujet. Il suffit de se rappeler qu'il s'agit d'une faculté naturelle qui doit être cultivée chez le sujet, comme on le ferait pour toute autre faculté intellectuelle ou physique, c'est-à-dire qu'il faut l'exercer d'abord aux choses les plus simples pour arriver ensuite progressivement à d'autres plus complexes.

Il faut partir de ce principe; que les objets sont plus faciles à connaître que les faits, et que le sujet aura toujours une facilité beaucoup plus grande, par suite de la présence et de l'action exercée par l'expérimentateur, pour tout ce qui le touche ou ce qui est connu de lui. On exercera donc d'abord la lucidité du sujet sur des objets appartenant à l'expérimentateur et qui lui sont familiers, puis sur des faits récents accomplis par lui. On ne saurait trop répéter qu'il faut toujours pour ces expériences s'armer d'une grande patience; cela du reste n'est pas spécial aux expériences psychiques; mais comme elles sont encore moins connues et moins pratiquées que d'autres, la plupart des expérimentateurs sont portés à imiter les jeunes élèves, qui, à peine entrés dans un laboratoire, croient réussir de suite tout ce qu'ils entreprendront. Voyez pourtant quelle patience et quelle exactitude

dans les manipulations il faut, pour réussir les expériences délicates de chimie, de physique, ou de culture microbienne; on ne peut, raisonnablement, en accorder moins à une science bien plus complexe, comme l'est la psychologie expérimentale. On ne devra donc pas craindre de répéter à satiété les mêmes expériences, jusqu'à ce qu'elles soient devenues absolument familières au sujet et qu'il les réalise sans difficulté.

Nous avons enfin à examiner la troisième question : Comment il faut expérimenter. Nous avons déjà vu comment un observateur doit s'y prendre pour expérimenter pour lui-même ; ce qui nous reste à voir ici, c'est comment il faut conduire une expérience que l'on veut montrer à d'autres personnes, qui, le plus souvent, ne sont pas habituées aux phénomènes psychiques. Nous formulerons d'abord trois règles générales, le détail de la marche à suivre dans les expériences en sera facilement déduit :

1° Ne faites d'expériences que devant des personnes de bonne foi.

2° Fixez toujours à l'avance, et par écrit, tous les détails de l'expérience que vous aurez à réaliser.

3° Sous aucun prétexte, ne laissez jamais un spectateur s'immiscer à l'expérience, soit pour la modifier, soit pour l'arrêter, soit pour intervenir d'une manière quelconque, quel que soit le résultat obtenu.

Vouloir faire une expérience devant des personnes qui ont un intérêt quelconque à ce qu'elle ne réussisse pas, et que l'on sait devoir nier de parti pris un résultat évident, ou des personnes trop légères pour suivre sérieusement une expérience scientifique, c'est perdre son temps.

En dehors de cette circonstance, il est de l'intérêt, tout à la fois des témoins et de l'expérimentateur, que le résultat de l'expérience soit bien net et bien contrôlé. S'il s'agit simplement de reconnaître un objet porté par un spectateur, on fera donner par le sujet des détails assez précis, et on fera reconnaître l'identité de l'objet tout à la fois par plusieurs témoins et par l'expérimentateur. Si l'on veut faire lire par un sujet lucide un chiffre, une phrase ou une lettre enfermée dans

une enveloppe, il faut absolument éviter les discussions, toujours oiseuses et ridicules, de la possibilité d'ouverture de l'enveloppe. Il y a un procédé très simple, au moyen d'un fil qui traverse l'enveloppe en quatre points différents, et dont le nœud se trouve noyé dans un cachet de cire apposé sur la fermeture de l'enveloppe, de défier toutes les indiscrétions. Si cette fermeture est bien faite, aucun des agents les plus habiles des cabinets noirs ne saurait enlever le contenu de l'enveloppe, par des moyens physiques, sans que l'on puisse constater des traces évidentes d'effraction.

S'il s'agit d'un fait qui se passe à une distance plus ou moins grande, il faut noter par écrit, très exactement, tout ce que dit le sujet; ce procès-verbal, en double exemplaire, sera signé par tous les témoins; puis la constatation du fait sera également relatée par écrit, mais par d'autres témoins n'ayant pas connaissance des procès-verbaux de l'expérience.

Pendant l'expérience même, c'est à l'expérimentateur à assigner à chacun des spectateurs la place qu'il doit occuper, et il le fera d'après les exigences mêmes de l'expérience. Aucun des témoins ne devra s'approcher du sujet, et il leur sera interdit de lui adresser la parole ou à l'expérimentateur; ils devront aussi s'abstenir de toute observation pendant la durée de l'expérience.

On remarquera que nous avons insisté sur des détails, en apparence peut-être bien insignifiants; mais il faut reconnaître que c'est leur ensemble qui donnera une valeur indiscutable aux observations; de plus, il y a un intérêt scientifique à ce que le plus grand nombre possible d'expériences soient conduites avec la même méthode. Sans doute, dans bien des cas, il sera absolument impossible de réaliser toutes ces conditions; mais, les ayant présentes à l'esprit, on s'efforcera de s'en rapprocher autant qu'on le pourra.

# ÉTUDE SUR LES MOUVEMENTS

DES

# CORPS LÉGERS EN ÉQUILIBRE

PAR M. EM. GEOFFRIAULT

---

Dans le courant de l'année 1898, je communiquais à M. Flammarion quelques observations faites à l'aide d'un fétu de paille suspendu en son milieu par un fil de cocon sous une cloche de verre soigneusement close. Ces observations m'avaient été suggérées par une étude de M. le professeur Boirac sur le même sujet, parue dans les *Annales psychiques*. Dès mes premiers essais, je conclus à l'action de la lumière, de la chaleur, et de l'être humain sur l'aiguille. Je me demandai même longtemps si la chaleur n'entrait pas seule en cause dans les déviations observées, mais j'essayai en vain d'en faire la preuve.

Ce même appareil a été successivement dénommé « magnétomètre » par l'abbé Fortin, « biomètre » par le Dr Baraduc. Je dis le même, car en remplaçant la paille par une aiguille de métal ou de cire, on obtient des effets analogues, plus accentués cependant avec la paille, qui est plus légère. Le magnétomètre ou biomètre possède en outre, sous l'aiguille, une bobine de fil entourant un cylindre de verre; je n'en ai pas vu, jusqu'ici, l'utilité.

Depuis 1898, j'ai maintes fois repris les mêmes expériences, et les actions sur le pendule de paille m'ont paru fort com-

plexes; je me suis continuellement heurté à des incohérences, à des mouvements fort irréguliers, et j'ai obtenu, pour les mêmes présentations d'objets, des résultats contraires.

Il m'a été donné cependant de faire souvent une constatation curieuse. Quand, le soir, je m'éloignais pendant une demi-heure au moins de mon appartement, l'aiguille, à mon retour, était invariablement fixée sur la lampe allumée, distante de 2 à 3 mètres de l'appareil. Je m'asseyais quelques minutes, l'aiguille se mouvait lentement, et s'arrêtait entre la lampe et moi.

Je conclus de ces actions à distance que l'étude des mouvements de ce petit appareil si simple, doit être faite dans des conditions spéciales d'observation, c'est-à-dire en ayant soin d'écarter ou de réduire suffisamment les influences autres que celle que l'on se propose d'étudier.

Il est évident, d'après ce qui précède, qu'en s'approchant de l'appareil pour placer un objet dans son voisinage, ou pour lire les divisions du cadran placé sous l'aiguille, on détruit toute certitude sur les causes réelles des perturbations.

Que l'appareil soit dans une chambre claire ou que, muni d'un flambeau, on pénètre dans une chambre obscure, on emploie, dans les deux cas, une méthode défectueuse.

Ne pouvant appliquer au pendule de paille un système enregistreur, vu la faible intensité des forces agissantes, et l'influence incontestable des sources lumineuses, j'ai imaginé un dispositif qui m'a permis de faire des observations régulières et répétées.

## MÉTHODE D'OBSERVATION

*Situation de l'appareil.* — L'appareil *a* (fig. 1) est placé sur une table de marbre à l'abri des trépidations, dans un appartement A, mesurant 6 mètres de longueur sur $2^m$,50 de largeur. Les deux fenêtres F sont hermétiquement closes, ainsi que celle F' du cabinet B, où se tient l'observateur.

A et B constituent une habitation isolée, entourée de murs sans mitoyenneté, et située au premier et unique étage au-

dessus du rez-de-chaussée. Ce rez-de-chaussée n'est pas habité durant les expériences. De plus, ces salles sont éloignées de toute voie de communication; les bruits de la rue n'y parviennent pas.

*Éclairage de l'appareil.* — Les expériences décrites plus loin montrent que la lumière *réfléchie* n'a aucune action sur l'aiguille. En conséquence, l'appareil est éclairé par une petite lampe Pigeon R, dont les rayons sont réfléchis par le miroir concave M.

La lampe est enfermée dans une boîte ne laissant passer la lumière que par une ouverture circulaire faisant face au miroir; cette lumière peut être considérée comme *constante*.

T est un écran en bois de 4 centimètres d'épaisseur situé entre l'appareil et la lampe, quoique déjà dissimulée.

T′ intercepte les rayons lumineux dans la direction de l'observateur O.

La lampe est à $1^{m},50$ de l'appareil. L'aiguille et le cadran sont seuls éclairés.

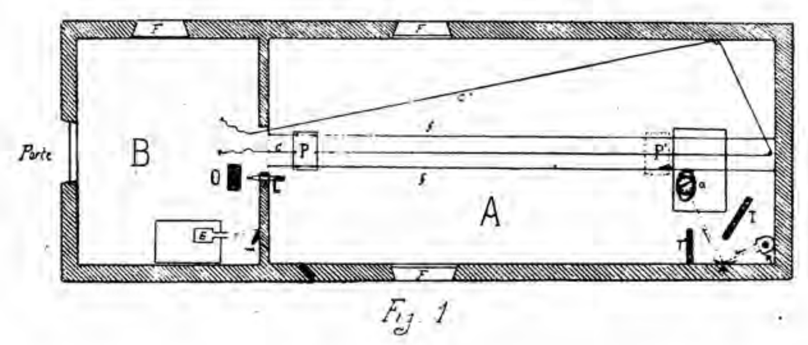
*Lecture des mouvements.* — L'observateur se tient en O dans le cabinet B, séparé de la grande salle A par une cloison au milieu de laquelle une porte a été remplacée par une épaisse portière.

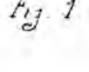
Immédiatement au-dessus de l'appareil *a*, est installé un miroir plan incliné, représenté sur le croquis par un ovale en pointillé, qui renvoie l'image de l'aiguille et du cadran à l'observateur. Celui-ci est muni d'une lunette L à champ large et à faible grossissement.

*Présentation des objets.* — Les objets dont on veut observer l'action sur l'aiguille sont placés sur une petite tablette très légère P supportée, à l'aide d'anneaux, par deux fils de fer fins bien tendus *f*.

Cette tablette glissière circule de l'observateur à l'objet, et réciproquement. Elle est mue par les cordes *c* et *c′*.

Les fils de fer tendus *f* sont fixés, du côté de l'observateur, à une traverse de bois vissée dans l'ouverture de la porte et, de l'autre côté, à la paroi du fond de la salle; ils ne touchent pas le support de l'appareil. La tablette P s'arrête en P′ (à 15 centimètres au moins de l'appareil).





Fig. 1

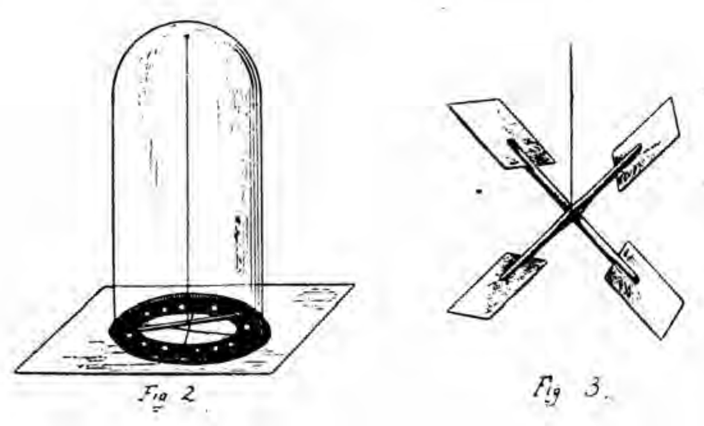

Fig. 2

Fig. 3.

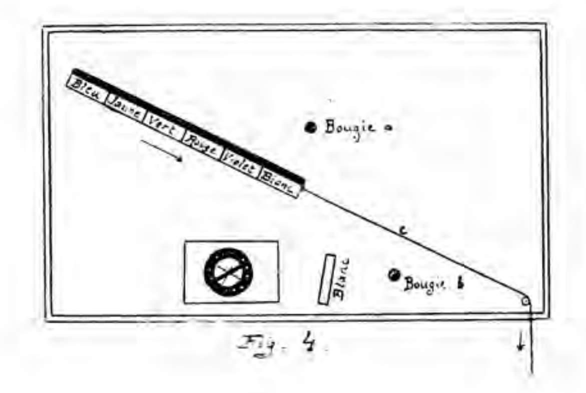


Fig. 4.

Donc, l'observateur assis en O, après être demeuré quelques minutes dans l'obscurité, lit aisément et sûrement les degrés de l'appareil à près de 6 mètres de distance, et présente les objets sans quitter sa place. Une petite lanterne E éclaire uniquement le cadre d'un chronomètre *m*.

Grâce à ce dispositif, les diverses causes perturbatrices demeurent constantes, et l'objet présenté est seul déplacé.

Une expérience peut être facilement refaite plusieurs fois de suite, tandis que l'observateur conserve son immobilité.

Il paraît ainsi évident que la déviation observée est bien due à l'objet présenté, et seulement à lui.

L'appareil (fig. 2) à simple aiguille n'est vraiment utilisable qu'à déceler l'action à cause de sa grande mobilité; mais pour étudier la nature attractive ou répulsive de cette action, le système à 4 ailes, représenté figure 3, est de beaucoup plus pratique. L'aiguille simple, en effet, prend son arrêt dans n'importe quelle direction, et l'expérience devient impossible si l'aiguille est perpendiculaire à la direction de l'objet ou dans le sens même de cette direction. Il faut donc, dans ces cas, la faire dévier en l'approchant avec la main, et attendre un nouveau repos.

Le croquis figure 3 de l'appareil proprement dit montre de lui-même la construction du système. Il se compose de deux pailles creuses en croix portant à leurs extrémités des palettes de mince mica inclinées, toutes dans le même sens, de 45° sur le plan des pailles.

J'ai construit deux appareils de mêmes dimensions, aux palettes inclinées en sens contraire, afin de m'assurer si la nature des forces est bien révélée telle. L'observation m'a toujours montré les deux systèmes placés l'un près de l'autre tournant en sens opposé.

Ces appareils s'observent suivant la méthode décrite pour l'aiguille simple. Le système à 4 ailes est suspendu sous une cloche fermée à sa partie inférieure par une plaque de verre très mince. Le tout est posé sur le champ de deux fortes barres de bois horizontales fixées aux murs de droite et de gauche de la salle.

L'appareil est placé à 20 centimètres au-dessus des fils de fer *f*; la tablette glissière s'arrête dessous.

Il importe, avant tout, que l'appareil soit le plus léger possible. Sa légèreté doit être préférée à la grande dimension de ses palettes. Il y a des limites à observer pour sa sensibilité et son bon fonctionnement.

Le dessin fig. 3 représente mon appareil réduit d'un tiers.

Les résultats qui suivent ont tous été obtenus de nombreuses fois avec les appareils 2 et 3, en me conformant strictement à la méthode d'observation exposée précédemment.

OBSERVATIONS

*Règne minéral.* — Je n'ai trouvé, dans le règne minéral, aucune action sur le pendule.

Objets présentés sans effets :

| | |
|---|---|
| Fer, | Granit, |
| Sels de fer, | Calcaire, |
| Pyrite de fer, | Terre sèche, |
| Cuivre, | Terre humide, |
| Sels de cuivre, | Eau de source, |
| Plomb, | Eau de pluie, |
| Sels de potasse, | Alcool, |
| Soufre, | Acide sulfurique, |
| Chlorure de sodium, | Acide chlorhydrique, |
| Cristaux de roche, | Ammoniaque. |

*Règne végétal.* — Toutes les plantes présentées aux appareils ont déterminé des déviations.

Pour obtenir une action bien marquée (j'entends par là un quart de cercle au moins avec le système à 4 ailes), il faut choisir une plante d'une certaine force atteignant par exemple 30 centimètres environ, ou en réunir plusieurs petites.

S'il s'agit d'une plante en pleine terre, il importe évidemment de la présenter avec ses racines et immédiatement recueillie, en ayant soin de la garder dans les mains le moins longtemps possible; les expériences qui suivent expliqueront pourquoi.

Les systèmes à 4 ailes révèlent une force descendante (*attraction*) d'autant plus accentuée que la plante est en bon état de vie. Les plantes recueillies dans un terrain trop sec pour leur nature donnent lieu à une déviation plus lente.

Il m'est arrivé parfois, en présentant des plantes souffrant beaucoup de la sécheresse, d'observer un repos complet de l'aiguille et dans quelques cas, assez rares du reste, une répulsion tellement faible que j'hésite à la considérer comme bien probante. Ces mêmes végétaux accusent une *attraction* si on les présente à nouveau après avoir laissé séjourner leurs racines quelques minutes seulement dans de l'eau.

Les perturbations produites par les plantes ne m'ont pas toujours paru en rapport avec leurs dimensions ou leur force physique apparente. Il y avait là des études intéressantes à faire.

| | |
|---|---|
| Plante desséchée . . . . . . . | aucune action. |
| Fragment de bois. . . . . . . | |

*Règne animal. — 1° Animaux à sang chaud.* — Les animaux à sang chaud déterminent des *attractions*.

Ils n'ont jamais été présentés sous l'appareil sans écrans préalablement installés pour intercepter les rayons caloriques qui auraient déterminé une répulsion ou mouvement montant.

Un être humain fait naitre de fortes perturbations.

En plaçant successivement les mains sous le système à 4 ailes, on observe presque toujours une polarité qui se manifeste avec plus d'évidence qu'avec l'aiguille simple. La main droite fait mouvoir le système dans un sens et la main gauche dans l'autre et cela dans la grande majorité des cas :

Main droite : attraction ;

Main gauche : répulsion généralement plus faible.

Je considère cet appareil comme bien supérieur à l'aiguille simple pour ce genre de constatations surtout, parce qu'il est moins facilement influencé que la simple aiguille par la ou les personnes présentes. De plus, en posant la main à plat sur une tablette fixe sous l'appareil, on peut éprouver celui-ci à une distance connue, toujours la même, point qui est très

important pour des expériences faites pendant un temps déterminé.

2° *Animaux à sang froid.* — Les animaux à sang froid exercent sur l'appareil une action *attractive.*

Comme chez les plantes, les effets produits n'ont pas de rapports avec les dimensions des sujets présentés.

J'ai trouvé, par exemple, que l'action des tanches est plus forte que celle des anguilles à volumes à peu près égaux.

Quelques vers lampyres suffisent pour faire dévier l'aiguille simple.

Les animaux morts n'ont pas d'action.

*Objets portés sur soi ou mis en contact avec des plantes.* — Les objets portés sur soi ou mieux encore tenus à la main pendant au moins 5 minutes ont une action *répulsive* sur les appareils.

Un mouchoir, des clefs, un carnet, etc., déterminent des déviations lorsqu'ils sont présentés aussitôt après avoir été retirés d'un vêtement porté au moment même.

Les mêmes objets n'ont aucune action après avoir été abandonnés pendant un certain temps.

Un morceau de bois tenu 10 minutes dans les mains repousse les aiguilles. Cette force répulsive est encore sensible à l'aiguille simple une demi-heure après la première présentation faite immédiatement, mais au bout d'une demi-heure l'action est très faible.

Un objet tenu dans la main droite ou dans la main gauche exerce *toujours* une *répulsion* sur le système à 4 ailes, tandis qu'aussitôt après l'expérience il est facile de s'assurer qu'une main présentée sous l'appareil attire et que l'autre repousse.

Une étoffe quelconque, plus que le bois et le métal, emprunte cette force à l'être vivant.

L'eau l'emprunte également si on y plonge les doigts, mais les répulsions observées sont moins fortes. Peut-être l'eau garde-t-elle plus longtemps la force qu'on lui a communiquée. (J'emploie ce mot « force » à défaut d'autres plus appropriés.)

Enfin la répulsion est plus forte d'un objet tenu dans les mains que du même objet placé sur la poitrine pendant le même temps.

Une étoffe posée sur des arbustes pendant une heure, à l'ombre, détermine une *répulsion* assez faible.

*Source lumineuse.* — Une source lumineuse (1) détermine une *attraction*. Le foyer lumineux est placé sous l'appareil à 4 ailes à un mètre de celui-ci. Entre la source de lumière et l'appareil sont disposés des écrans en bois et en verre. On observe une attraction. Mais, si l'on enlève les écrans, l'attraction qui se produit au début de l'expérience est de courte durée, puis c'est une répulsion violente produite par la chaleur.

Un appareil à aiguille simple, placé en plein air et protégé par des écrans, se dirige manifestement vers le soleil; mais on n'obtient pas le repos de l'aiguille si des plantes sont dans son voisinage.

L'influence du soleil se fait à peine sentir sur l'aiguille simple à travers un mur épais.

*Les rayons colorés agissent comme la lumière blanche.* — La disposition de l'expérience est représentée fig. 4.

Deux bougies sont placées à distances égales de l'aiguille et forment, avec le centre de l'appareil, un angle inférieur à 90°.

Devant chaque bougie allumée est disposé un écran en verre blanc. L'aiguille se fixe sur la bissectrice de l'angle formé par les bougies. J'agis sur la corde *c* et fais ainsi passer successivement devant la bougie *a* des verres colorés, en laissant poser chacun d'eux 10 minutes devant l'appareil : les couleurs chimiques alternant avec les couleurs caloriques; blanc, violet, rouge, vert, jaune, bleu.

L'aiguille demeure *immobile*.

*Rayons réfléchis.* — Les rayons réfléchis n'agissent pas sur les appareils.

Le plus simple moyen de s'en assurer est d'exposer l'aiguille simple aux rayons lunaires, en prenant soin, bien entendu, de placer l'appareil loin de tout être vivant, animal ou végétal. Aucune déviation ne se produit.

Un foyer lumineux dissimulé par plusieurs écrans de bois

(1) Je n'ai pas expérimenté la lumière électrique.

et de forts cartons est placé à 1 mètre environ de l'aiguille simple. Deux miroirs plans envoient sur l'aiguille un rayon réfléchi émanant du même foyer et faisant avec la direction de celui-ci un angle quelconque.

L'aiguille se dirige vers la *source* lumineuse cachée.

*La force agissante ne suit pas de conducteur.* — Ces expériences ont été faites avec des conducteurs en bois et en métal.

*Action d'une source calorique.* — Les sources de chaleur sans lumière déterminent une *répulsion*. J'ai porté, par la glissière, sous le système à 4 ailes un vase contenant de l'eau chauffée à 45° environ. Le vase était recouvert, au moment de la présentation, d'un écran beaucoup plus large, en bois, de 4 centimètres d'épaisseur.

Mouvement ascendant : Répulsion.

Un morceau de fer chauffé légèrement, présenté dans un coffret en chêne avec neuf épaisseurs de grosse bure de laine comme écran a déterminé également une répulsion. Après l'expérience qui n'a duré que deux minutes, on sentait à peine, au contact de la main, une augmentation de température sur la première couche de laine touchant le coffret.

Un morceau d'étoffe exposé pendant dix minutes aux rayons solaires et présenté enveloppé d'une étoffe froide détermine une répulsion.

Un vase en grès contenant de l'eau très chaude, posé à 10 centimètres de la cloche abritant l'aiguille simple, *attire* celle-ci *s'il n'y a pas d'écran* entre le vase et l'appareil; mais un écran en bois d'un centimètre d'épaisseur suffit pour faire observer un mouvement de *répulsion*. Dans ce dernier cas les ondes caloriques n'agissent pas sur l'aiguille et le phénomène de répulsion a une autre cause qu'un déplacement d'air dans la cloche.

*Force magnétique.* — Je n'ai pu obtenir aucun effet avec des aimants et des électro-aimants.

Je n'ai pas pu expérimenter l'électricité statique.

Une batterie d'éléments Leclanché placés sous l'appareil à 4 ailes n'a produit aucun effet.

### CARACTÈRE DES DÉVIATIONS

Les déviations ne se font pas sentir aussitôt les présentations.

L'action ne semble pas immédiate; mais il est plus rationnel d'attribuer ce retard à l'appareil lui-même.

Le temps qui s'écoule entre l'arrivée de l'objet et le départ de l'aiguille est très variable et pourrait même servir à mesurer l'intensité de l'action, si l'on pouvait noter avec précision le moment de ce départ.

La moyenne du retard de l'aiguille simple est d'environ 30 à 40 secondes, mais ce retard peut être presque doublé.

Quant au système à 4 ailes, plus lourd, sa moyenne est de 90 secondes environ.

### CONCLUSION

Quelle est la force qui fait mouvoir ces appareils ?

Est-il sage d'affirmer et de conclure? Je me permettrai seulement de tirer de cet ensemble de faits quelques déductions en synthétisant le plus possible.

On a vu, dans cette étude, que la force agissante apparaît avec le monde vivant. Elle n'existe pas chez les minéraux, à moins qu'elle n'y soit trop faible pour être sensible aux appareils.

L'hypothèse de la chaleur se trouve éliminée par beaucoup de faits, entre autres les actions bien marquées des plantes et des animanx à sang froid.

En résumé, *tout ce qui vit* d'une manière sensible exerce une *attraction* sur les corps légers et probablement sur tous les corps, si l'on admet que les aiguilles représentent la matière en général.

Le corps humain est *polarisé* avec prédominance générale de l'action attractive. Les animaux et les plantes le sont-ils? Il me paraît bien difficile de l'expérimenter avec certitude.

Mais, il n'y a pas seulement la *vie* qui se manifeste ainsi aux corps légers : il y a la LUMIÈRE; *non la lumière visible, mais la source lumineuse.*

Peut-on dire, sans crainte du paradoxe, que le foyer de lumière est vivant? On ne peut nier, du moins, l'étroite parenté qui se manifeste là entre la lumière et la vie.

Cette attraction indéniable de la source lumineuse, constatée sur un corps en équilibre, entre-t-elle comme facteur dans les mouvemeuts des plantes vers la lumière?

Et le fait de la difficulté pour le courant vital de traverser les écrans de grande épaisseur se manifeste-t-il dans les nombreux avantages physiques que procure la vie au grand air?

Examinons maintenant dans quels cas la force est *répulsive.*

La force est répulsive dans l'objet inerte qui a été mis en contact avec un être vivant. Il abandonne cette force dont il est saturé en vain. Chez lui, la polarité n'existe pas, puisque nous avons vu les deux mains lui communiquer toujours un pouvoir répulsif.

L'eau ou le métal en contact avec la lumière lui emprunte aussi cette force qui ne peut être que répulsive après avoir quitté le foyer lumineux et dont une partie s'emploie peut-être à l'émission des ondes caloriques.

Je serais heureux de rencontrer, parmi les lecteurs, des personnes consentant à vérifier mes assertions dans des conditions identiques aux miennes. Des appareils plus perfectionnés et plus légers pourraient permettre des mesures très intéressantes, qui demanderaient seulement une certaine habitude des observations, beaucoup de soins et beaucoup de patience.

EM. GEOFFRIAULT.

Fontenay-le-Comte, 1er septembre 1901.

Un appareil à 4 ailes a été placé pendant deux années dans une cave obscure et profonde et a été observé chaque jour plusieurs fois.

Les résultats ont été aussi curieux qu'inexpliquables; les grandes perturbations sont surtout remarquables par leur lenteur : 10, 15, 20 jours de mouvement ascendant et parfois

autant de repos. Ces perturbations n'ont pu être identifiées à aucun phénomène météorologique ou astronomique.

J'eus, dans ces observations, la collaboration dévouée d'un membre de la Société astronomique, M. Deseilligny, qui a installé un appareil semblable à Mont-d'Arnaud (Saône-et-Loire). Les courbes obtenues par M. Deseilligny ne coïncident pas avec les miennes comme dates, mais il y a dans la forme de très curieuses analogies.

J'ai pu, avec la collaboration d'un ami, connaître les effets produits sur l'appareil à 4 ailes par le corps humain en général. Je me suis étendu sur le parquet, au-dessous de l'appareil, à un mètre environ de distance de celui-ci.

L'expérience n'a été faite qu'une fois. J'ai choisi un moment de calme physique complet, en dehors de tout travail de digestion par exemple. Les degrés ont été lus dans le miroir comme il est dit dans la « Méthode d'observation ».

Voici les résultats obtenus dans leur ordre.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Présentation | de la main droite . . . . . . | *Attraction* | forte. |
| — | — — gauche . . . . . . | *Répulsion* | forte. |
| — | du pied droit (sans chaussure). | *Attraction* | moins forte. |
| — | — gauche — | *Répulsion* | moins forte. |
| — | de la poitrine . . . . . . . . | *Attraction* | très forte. |
| — | du dos . . . . . . . . . . . . . | *Aucun effet.* | |

Les effets observés concordent avec la théorie de Durville, à l'exception de la région vertébrale qui n'a pas donné de répulsion.

(Nous n'avons pas attendu le repos des palettes pour faire la présentation suivante : le mouvement tournant s'est à chaque fois arrêté au bout de 20 à 30 secondes, pour repartir immédiatement en sens contraire.)

Du lait de vache m'a été apporté aussitôt sa sortie de l'animal et dans le plus bref délai possible. Les précautions ont été prises afin que ce lait ne soit pas, durant le trajet, en contact avec le porteur.

L'appareil préparé à l'avance était éclairé et au repos.

Le lait a pu être ainsi présenté 23 minutes après sa réception.

Il a produit une *répulsion* de 90° en 5 minutes (appareil à 4 ailes).

Présenté une seconde fois, 1 h. 30 plus tard, la répulsion, dans le même temps, n'a été que de 30°; 12 heures plus tard, aucune action.

Ce résultat, qui concorde avec les autres expériences de même nature (objets portés sur soi, etc.), porte à croire que l'organisme de l'enfant reçoit quelque chose de plus (en dehors de la question chimique) dans l'allaitement naturel que dans l'allaitement artificiel.

Em. GEOFFRIAULT.

# DOCUMENT CONCERNANT UNE PROPHÉTIE

## SON OUVERTURE A MUNICH

PAR M. WALTER BORMANN

---

Karl du Prel a légué à la *Société de psychologie scientifique* de Munich un document qui m'a été transmis juridiquement en ma qualité de président de cette société. Il était renfermé sous un pli dont les suscriptions, cachets, etc., sont minutieusement indiqués plus loin.

Dès 1892, du Prel avait déposé ce document entre les mains de M. Wenglein, notaire et conseiller au tribunal, à Munich; il n'avait pas voulu l'ouvrir lui-même, bien qu'il y fût autorisé sous certaines conditions, comme on le verra plus bas. Je le laissai en dépôt, à mon tour, dans l'étude de M. Pündter, successeur de M. Wenglein, décédé dans l'intervalle. Je me rendis auprès de l'artiste peintre Hubert Frosch, dont le nom était inscrit sur le pli comme tenant de M. du Prel de pleins pouvoirs pour fixer, après sa mort, le jour de l'ouverture du document; je désirais obtenir de lui quelques éclaircissements sur l'affaire qui m'était totalement inconnue, et m'entendre avec lui, dans tous les cas, sur l'époque de l'ouverture. M. Frosch me raconta qu'il s'agissait de prédictions très remarquables faites en 1885 à Jérusalem et qui s'étaient vérifiées d'une façon surprenante dans presque tous leurs détails. Une grande partie de ces prédictions se trouvant réalisées dès 1891, il trouva l'occasion, par des intermédiaires, d'informer le baron du Prel de cette affaire, et ce dernier rédigea un procès-verbal sur ses indications à l'effet

de contrôler ceux des faits prédits qui ne s'étaient pas encore réalisés. Mme Frosch me donna la confirmation des surprises répétées qu'avait éprouvées son mari en voyant se réaliser l'un après l'autre les événements prophétisés; elle me donna le détail de ces événements qui concernaient spécialement le peintre décédé Bruno Piglhein et ses rapports avec M. Karl Frosch, le tout en parfaite concordance avec les récits de son mari. Cette dame avait eu des raisons très spéciales de bien fixer dans sa mémoire tout ce que son mari avait mis tant de feu à lui raconter, après son retour de l'Orient, sur ces curieuses prophéties; car elle y jouait elle-même un rôle qui n'est pas indiqué dans le procès-verbal du document connu plus tard. Le prophète lui avait prédit, au dire de son mari, qu'elle deviendrait peintre à son tour, mériterait de hautes distinctions, et donnerait des leçons de peinture.

C'est en vain que M. Frosch avait protesté contre cette prédiction, affirmant que semblable chose n'arriverait jamais. Au moment même où la prophétie fut donnée, M. Frosch pouvait avoir raison ; mais avec la marche du temps et les vicissitudes qu'elle entraîne, cela devait néanmoins se réaliser. Mme Frosch est devenue un peintre de fleurs réputé sous le pseudonyme de Maria Nyl, et ni les honneurs ni les élèves ne lui ont fait défaut.

L'ouverture du document fut finalement fixée au 30 novembre 1897, à 10 heures et demie du matin, à l'étude du notaire, M. Pündter. Voici textuellement l'acte notarié se référant à cette ouverture.

CONSTATATION

Ce jour, le trente novembre mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf, sont comparus par-devant moi, docteur Franz Pündter, notaire royal à Munich, siégeant dans mon étude, les messieurs sous-mentionnés suivant leurs noms, professions et résidences :

1° Monsieur le chevalier Eugen von Stieler, artiste peintre à Munich ;

2° Monsieur Karl Hubert Frosch, artiste peintre à Munich ;
3° Monsieur Karl Albert Baur, artiste peintre à Munich ;
4° Monsieur Ludwig Deinhard, écrivain à Munich ;
5° Monsieur Martin Greif, écrivain à Munich ;
6° Monsieur le docteur[1] Walter Bormann, écrivain à Munich,

Lesquels m'ont invité à constater par acte notarié ce qui suit :

Monsieur le Dr Walter Bormann, en premier lieu, dépose un acte lui conférant, de la part de Monsieur le Dr August Ullrich, directeur de l'école supérieure des filles de Nuremberg et daté de Nuremberg le 25 de ce mois, de pleins pouvoirs pour le remplacer à l'ouverture du document de du Prel par le notaire accrédité et le droit d'agir dans cette circonstance en ses lieu et place selon besoin.

Le même remet au notaire accrédité un pli[2] cacheté de cinq cachets privés et portant sur sa face antérieure la suscription suivante : « Propriété de la Société de psychologie « scientifique de Munich. » — Ce document doit être ouvert à « une époque à déterminer par moi. Au cas où je serais dé- « cédé, c'est M. Karl Frosch, peintre, qui fixera le jour. L'ou- « verture doit avoir lieu en présence des personnes dont les « cachets sont apposés sur le dos du pli. Munich, le quatorze « janvier mil huit cent quatre-vingt-douze.

« CARL DU PREL. »

Sur le dos du pli sont apposés cinq cachets différents avec chacun sa signature, comme il suit :

1° Le vingt-un janvier mil huit cent quatre-vingt douze, Karl Albert Baur, Hessstrasse 1 a ;

2° Deinhard, le douze février mil huit cent quatre-vingt-douze, Georgenstrasse 13, II ;

3° Carl du Prel, Herrenstrasse 13 ;

1. Dans tout cet article, le titre de docteur se rapporte à d'autres branches du savoir humain qu'à la médecine. (*Note du traducteur.*)

2. Ce pli m'avait été remis immédiatement auparavant par M. le notaire Dr Pündter, contre le certificat du legs fait à la Société.

4° Le trois février mil huit cent quatre-vingt-douze, Eugen von Stieler, Fürstenstrasse 16, II ;

5° Dr A. Ullrich, Schlossstrasse 6a, I.

Les messieurs présents, désignés au commencement de cet acte, s'assurèrent tout d'abord que le pli, remis par M. le docteur Bormann, était intact dans toutes ses parties et en particulier que les cachets étaient intacts, puis ces mêmes messieurs, en particulier ceux qui avaient signé au dos du pli, c'est-à-dire Karl Albert Baur, Ludwig Deinhard et Eugen von Stieler ainsi que M. le Dr Bormann, fondé de pouvoir du Dr August Ullrich, m'invitèrent à ouvrir le susdit pli en présence des personnes comparues, étant reconnu valable par les signataires du pli en question le pouvoir privé donné par M. le Dr August Ullrich de Nuremberg à M. le Dr Bormann, et étant déclaré décédé le cinq août de cette année, Monsieur le baron Karl du Prel, ex-capitaine, cosignataire du pli. Conformément à l'invitation qui m'était faite, j'ouvris en présence des personnes sus-nommées le pli qui m'avait été remis et en tirai une feuille de papier à lettre de grand format, portant de l'écriture sur ses quatre faces, cette écriture débutant comme il suit : — *Procès-verbal.* Munich, le vingt-sept décembre mil huit cent quatre-vingt-onze. Ce jour à quatre heures de l'après midi sont venus me trouver Messieurs... » ; et se terminant par ces mots : « peut-être encore le voyant est-il resté obscur à dessein et a-t-il passé sous silence la vision claire et nette qu'il a pu avoir sur ce point. — Carl du Prel. K. Frosch, peintre. » Ce document a été lu, devant les messieurs présents, mot par mot par moi notaire, dans l'exercice de mes fonctions, conformément à leur désir, puis rendu avec le pli à Monsieur le Dr Bormann. Monsieur le Dr Bormann réclame la délivrance d'une copie conforme de la présente constatation et ajoute aussitôt qu'en sa qualité de président de la *Société de psychologie scientifique* de Munich, il est qualifié, ainsi que M. Deinhard, membre du comité de direction de la société, leurs titres étant reconnus officiellement, pour signer cette copie. Dont acte a été passé, adopté et dûment signé. Avant de signer, Monsieur le Dr Bormann

remet au notaire, dans l'exercice de ses fonctions, le document mentionné dans la constatation précédente et restitué, et l'invite à joindre à la présente constatation la copie du document certifiée conforme et à la classer parmi les actes. — Dont acte lu, adopté et signé :

Eugen von Stieler. — Karl H. Frosch. — Karl Albert Baur. — Ludwig Deinhard, membre du comité de direction de la Société de psychologie scientifique. — Martin Greif, — Dr Walter Bormann, premier président de la Société de psychologie scientifique. — Dr Pundter, notaire royal.

Voici la teneur du document en question, avec omission de quelques passages sans importance, qu'on laisse de côté à cause de personnalités vivantes qui y sont visées, et qui de plus renferment quelques prédictions non réalisées concernant le peintre Frosch.

PROCÈS-VERBAL

Munich, le 27 décembre 1891. Ce jour à quatre heures de l'après-midi sont venus me trouver MM. Martin Greif, écrivain, Ernest Müller, peintre, et Karl Frosch, peintre. M. Karl Frosch m'a raconté ce qui suit :

Au mois d'avril 1885, je me trouvais à Jérusalem en compagnie du peintre Bruno Piglhein et de sa femme, ainsi que des peintres Joseph Krieger et René Reinike. Nous logions à l'hospice allemand. Se présenta un jour un monsieur d'un certain âge, qui se donnait comme professeur à Édimbourg et orientaliste, nommé... [le nom manque dans le document, parce qu'à l'époque de sa confection M. Karl Frosch l'avait oublié ; il lui a été facile depuis, en s'informant auprès de l'hôtelier de l'hospice allemand, de savoir ce nom ; c'était Robert Laing, *né en Écosse,* mais non professeur à Edimbourg, comme il est dit faussement ici ; il était alors *fellow of Corpus Christi College* à Oxford, et peut-être le même personnage que certain membre de la Society for psychical Research, R. Laing, actuellement professeur au « Boys High

School » à Christchurch (Nouvelle-Zélande)]; il se fit admettre à notre table. Souvent il parlait de choses étranges, disant par exemple à M. Reinike qu'il l'avait connu dans une existence antérieure et nous entretenant de choses en rapport avec la migration des âmes, de sorte que nous nous regardions avec étonnement et ne pouvions nous empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de dérangé dans son cerveau. Un jour, après le repas — je me rappelle encore très bien toutes les circonstances de ce colloque — il me dit : « Eh bien ! Messieurs, votre travail — il s'agissait d'un *panorama de Jérusalem*, que nous devions peindre conjointement, — votre travail m'intéresse, et je me suis décidé à consulter le destin sur votre sort, sur ce qui adviendra de vous tous. Vous deux, dit-il en désignant Piglhein et moi, vous deviendrez de mortels ennemis à propos de votre travail. Cette prophétie nous fit rire tous les deux; mais il continua en disant : « Et vous, cette affaire sera votre perte ! »

« A moi ? » m'écriai-je. — « Non pas à vous », répliqua-t-il, « mais à ce monsieur. » Et il désigna Piglhein.

« Et qu'est-ce qui sera sa perte ? » demandai-je. Je m'attendais à ce qu'il s'agît de la chute de Piglhein de son tréteau de peintre ou autre chose semblable. Mais mon interlocuteur ajouta : « La peinture sera achevée ; mais il arrivera quelque chose en rapport avec cette affaire, avec cette peinture, et c'est ce qui sera votre perte, monsieur Piglhein. »

Piglhein se mit à rire : « Vrai, vous êtes un aimable compagnon ! » Sa femme rit également et elle voulut savoir à quel moment cet événement s'accomplirait.

« L'image sera-t-elle terminée ? » demandai-je. « Oui », répondit-il, « mais l'événement arrivera dans quelques années. » Mme Piglhein dit en riant qu'après des années, vingt ou trente ans peut-être, son mari mourrait sûrement.

« Non », répliqua-t-il. « Si je parle de quelques années, cela veut dire cinq ou dix ans. Cela peut faire dix ans, mais cela ne fera pas plus, parce que je l'ai vu trop nettement, et quand je vois une chose avec netteté, elle s'accomplit dans un espace d'environ dix ans. »

« Et que m'arrivera-t-il, à moi ? » demandai-je.

« Vous peindrez le panorama trois ou quatre fois, et il ne vous arrivera rien de fâcheux. »

« Mais pourquoi devons-nous devenir de mortels ennemis ? » demandai-je.

« A cause de cette peinture » répondit-il. « Vous aurez à voir bien des pays pour cette affaire. J'ai vu la mer et un bateau, et cela indique un grand voyage. Sur ce bateau vous vous trouvez avec deux peintres[1]. J'ai vu cela très distinctement. La vue de ces deux peintres m'a frappé: ils portaient de singuliers manteaux et des bonnets fourrés tels que je n'en ai jamais vu ni en Angleterre ni à Jérusalem. Vous me paraissez avoir souffert fortement du mal de mer ; vous avez vraiment mauvaise mine. Vous transporterez l'un de vos panoramas en Angleterre, peut-être à la suite d'une proposition qui vous sera faite. Je l'ai vu distinctement. J'ai vu l'église Saint-Paul de Londres avec sa grande coupole. C'est de ce moment que vous subirez une poursuite à cause de l'image ; cette poursuite partira de Londres. Il y aura procès et on exercera aussi des poursuites contre vous en Allemagne. »

« Qu'arrivera-t-il à la suite ? »

« Rien ; les poursuites n'auront pas d'autres conséquences. »

« Que m'arrivera-t-il encore ? »

« Rien que de bien. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Combien de fois peindrai-je le panorama ? » demanda alors M. Reinike.

« Vous ne prendrez même pas part à sa confection. »

« Mais je veux y prendre part ; cela a été le but de mon voyage à Jérusalem. »

« Qu'importe ! Vous ne participerez pas à cette peinture. »

A ce moment entra Krieger qui jusque-là avait été absent.

1. M. Frosch dit que Rob. Laing n'avait pas dit deux peintres, mais deux hommes, et que c'est par erreur que le baron du Prel s'est servi du mot « peintres ». Il est vrai que dans l'accomplissement de cette vision ces deux hommes étaient positivement des peintres.

Je lui racontai ce qui venait d'être dit et l'engageai à demander également une prédiction pour lui. D'abord il refusa, parce qu'il était forcé de repartir, mais il demanda ensuite : « Me marierai-je ? »

« Oui, mais ce ne sera pas un mariage heureux, vous ne tarderez pas à divorcer. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le voyant nous engagea à écrire tout ce qu'il nous avait dit. Il aurait pu dire bien des choses encore, observa-t-il, mais il ne voulait pas continuer puisque nous ne voulions pas même croire ce qu'il nous avait déjà dit.

« Avez-vous déjà entendu parler de la double vue ? » me demanda-t-il.

« J'ai entendu dire qu'elle est commune en Écosse. »

« Eh bien ! je suis doué de cette double vue », ajouta le voyant.

Je dois ajouter que le voyant portait au doigt un anneau dont lui avait fait cadeau jadis un brahmane auquel il avait rendu un service. Dès qu'il désirait être informé sur une chose, il n'avait qu'à regarder cet anneau et alors il voyait se former devant lui une image, comme un rêve. Quand c'était une ville, il la voyait d'en haut, par-dessus le pays.

Avant de nous séparer, il me répéta encore une fois que les paroles dont il s'était servi : « Cette affaire sera votre perte », ne s'appliquait pas à nous deux, Piglhein et moi, mais à Piglhein seulement. Cela allait de soi, observa-t-il, puisque autrement ce qu'il m'avait prophétisé ne pourrait se réaliser.

« Dans les cinq années qui vont venir », ajouta-t-il, vous subirez bien des désagréments. »

« Cependant je me plais à Munich, répliquai-je, et je n'ai pas l'intention de quitter cette ville. »

« Il vous arrivera tant de désagréments que Munich cessera de vous être si sympathique. Mais après cela, vous serez plus heureux. Votre vie sera calme et vous atteindrez un âge assez avancé. »

Parmi les événements prédits, voici ceux qui sont arrivés depuis lors : J'ai fait effectivement un grand voyage à propos

du panorama, notamment en Amérique. Mes collègues, deux peintres allemands, qui étaient venus d'Amérique pour cette affaire et pour m'inviter à faire le voyage, se sont fait confectionner ici à Munich des sortes de manteaux de berger avec des collets, comme les portaient les paysans du bon vieux temps, et munis de volumineuses agrafes métalliques, presque aussi grandes que des assiettes. Ils faisaient sensation partout et également à bord. J'ai été véritablement pris du mal de mer dans le voyage et restai malade pendant six jours.

Le peintre Reinike n'a effectivement pas travaillé au panorama.

J'ai peint en effet quatre fois le panorama. L'une des copies arriva sous mon nom, mais contre ma volonté et à mon insu, d'Amérique à Londres. A ce sujet un procès s'engagea à Londres. Le tableau y fut confisqué, parce que M. Halder (le possesseur même du panorama) avait déjà loué le panorama à un entrepreneur anglais, qui en raison de ce fait porta plainte contre la société américaine. Je fus de mon côté attaqué à Munich pour contrefaçon et dénoncé au tribunal de Munich. Mais, comme l'avait dit le voyant, l'affaire n'eut pas de suite ; la veille des débats, au moment où j'étais à table, un commissionnaire m'apporta une lettre de mon avocat, le Dr Wimmer, m'apprenant que les débats n'auraient pas lieu, attendu que la partie plaignante s'était désistée au dernier moment. C'est donc elle qui supporta les gros frais du procès.

Piglhein et moi, nous nous sommes brouillés à cette occasion. Pour ce qui concerne le peintre Krieger, il s'est marié depuis lors, mais est engagé dans un procès en divorce avec sa femme. (Sur ce point voir la déclaration ci-dessous faite par M. Krieger. Peu après, le divorce fut prononcé, comme l'avait prédit M. Laing.)

J'ajouterai encore que la déclaration du voyant concernant la perte de Piglhein ne devait pas être entendue au sens pécuniaire. Il suffit de se rappeler la question que Mme Piglhein posa à ce sujet [telle qu'elle a été indiquée plus haut avec la réponse du voyant].

Comme dans le cours de ces dernières années, une grande partie des prophéties en question s'est réalisée contre notre attente, je me suis rendu, sur la proposition de M. Martin Greif, en compagnie des Messieurs sus-nommés, chez M. le Dr Carl du Prel qui — dans le but d'établir un document en faveur de la réalité de la double vue, au cas où le reste des prophéties se réaliserait — a écrit le présent procès-verbal, dont je certifie l'exactitude par ma signature, avec cette réserve qu'ayant rapporté de mémoire les faits, je ne puis garantir l'exactitude littérale des conversations tenues.

K. Frosch, peintre.

Addition faite par le Dr Carl du Prel : La partie de la prophétie qui concerne M. Piglhein est formulée d'une manière abstraite, alors que les visions, dans la double vue, sont toujours concrètes. J'en conclus que cette partie de la prophétie a une autre source que les autres et pourrait ne pas se réaliser; peut-être encore le voyant est-il resté obscur à dessein et a-t-il passé sous silence la vision claire et nette qu'il a pu avoir sur ce point. Carl du Prel.

Ici finit le document. Après la rédaction du procès-verbal en décembre 1891, la fermeture du pli avec les cachet apposés par quatre personnes en dehors de M. du Prel et le dépôt du document chez le notaire en 1892, les faits suivants se sont produits :

Dans la nuit du 27 au 28 avril 1892, un incendie dévora en un instant, à Vienne, ce panorama de Jérusalem avec le crucifiement du Christ, cette œuvre si laborieusement édifiée, exécutée avec les ressources les plus riches de l'art, si universellement connue et admirée, qu'avait menée à bien Piglhein avec l'aide des peintres décorateurs Karl Frosch et Josef Krieger. Bruno Piglhein se roidit contre ce coup de la fortune et conçut le projet de peindre de nouveau ce panorama, de le reproduire plus beau que jamais, bravant ainsi le destin. Ce désir ne put être réalisé et le pauvre artiste mourut d'une affection cardiaque à Munich, le 15 juillet 1894 (il était né à Hambourg le 19 février 1848)...

Mais sera-t-il permis d'affirmer qu'il y a accord entre ces événements et la prophétie de Robert Laing? Après la mort de Piglhein en 1894, Karl du Prel n'a pas fait ouvrir le document, soit que d'autres préoccupations lui aient fait oublier la chose, soit qu'il n'ait pas pensé trouver dans les événements survenus une réalisation de la prophétie. Telle n'était pas la manière de voir du peintre Frosch ; comme il me l'a dit, lors de la destruction du panorama ainsi qu'à la mort de Piglhein, arrivée neuf ans après la prophétie, donc *dans les limites approximatives des dix ans fixés*, il se rappela vivement le voyant et aurait bien voulu savoir si du Prel n'avait pas ouvert le document pour proclamer devant l'univers la réalisation de cette remarquable prophétie. En voyant un jour le baron du Prel dans la rue, il se sentit, dit-il, comme poussé à lui en parler et à lui rappeler les faits; mais il n'en fit rien.

Il est extrêmement fâcheux que la rédaction des prophéties n'ait pas été faite immédiatement, en 1885, telle que la demandait Rob. Laing. Si l'on rapproche ce qu'a écrit du Prel d'après les récits de M. Frosch, à la fin de 1891, des événements survenus ultérieurement, la réalisation ne s'impose pas d'une façon absolue, bien que la concordance soit presque établie entre le procès-verbal et les faits. M. Frosch pensait qu'il était question de la destruction du panorama dans le procès-verbal des prédictions, et il me le déclara formellement avant l'ouverture du document faite le 30 novembre. Le procès-verbal, après l'ouverture, ne confirmant pas son dire, il déclara être convaincu d'avoir fait part au baron du Prel de ce fait, que sans doute du Prel aura négligé d'insérer dans le procès-verbal, et lui-même, en parcourant trop rapidement celui-ci, ne se sera pas aperçu de cette omission pas plus que de quelques autres petites erreurs.

En matière de vérification de prophéties, il est évident que l'exactitude littérale s'impose et tout retard apporté à la rédaction, en ne laissant plus leur fraîcheur aux souvenirs, est un mal. Du moment que les auditeurs d'une prophétie n'ont pas immédiatement écrit ce qu'ils ont entendu et attendent sa réalisation pour porter un jugement sur elle, deux possibilités se présentent en critique rigoureuse :

1° Comme les allusions plus ou moins énigmatiques et enveloppées, concernant un fait prophétisé, ne s'éclairent qu'après la réalisation du fait, le sens véritable de la prophétie ne ressort qu'à ce moment, et les paroles qui s'y rapportent ne reviennent également à la mémoire qu'à ce moment où leur explication apparait claire et nette ;

2° L'imagination peut, dans la mesure des réalisations constatées, fausser le souvenir à son insu et inconsciemment, et donner à la prophétie primitive, en l'altérant si peu que ce soit, une forme qui la fasse coïncider exactement avec l'événement, du moment que celui-ci présente quelques points de contact avec le sens de cette prophétie. Il est peu vraisemblable que le peintre Frosch ait parlé au baron du Prel d'une destruction prédite du panorama ; car, s'il en était ainsi, du Prel ne se serait probablement pas servi des expressions alambiquées que contient le procès-verbal : « La peinture sera achevée ; mais il arrivera quelque chose en rapport avec cette affaire, avec cette peinture, et c'est ce qui sera votre perte, monsieur Piglhein. » Il semblerait plutôt que les paroles exactes du prophète ne fussent plus présentes à la mémoire de Frosch, ce qui n'a rien d'étonnant après un intervalle de six ans et demi, et que pour cette raison il eût donné à la prophétie ce tour indéterminé qui lui permettait de ne pas manquer complètement son vrai sens, s'il ne l'atteignait pas. D'ailleurs, M. Frosch a en toute sincérité déclaré lui-même, à la fin du procès-verbal, qu'il ne pouvait garantir l'exactitude littérale des conversations tenues ! Si Laing avait prédit la destruction du panorama, une semblable prophétie, penseront quelques-uns, aurait trop vivement impressionné un peintre destiné à prendre une part si importante à sa confection, pour qu'il l'oubliât. Cette objection n'est pas sans poids ; mais elle ne s'impose pas, car nous tous, à mesure que les années s'écoulent, nous acquérons cette expérience psychologique, que même les faits et les événements qui ont agi le plus puissamment sur notre esprit et notre cœur, disparaissent de notre mémoire jusqu'au moment peut-être où quelque puissant souffle de vie réveille ces émotions en apparence effacées, les fait revivre et palpiter.

On voit s'effacer ainsi le souvenir de faits psychiques bien plus importants que des prédictions plus ou moins imaginaires... Si réellement, au moment de la rédaction du procès-verbal, le fait de la destruction du panorama n'était plus présent à la mémoire de M. Frosch, rien de plus naturel que de voir après l'incendie revivre dans son esprit la prophétie qui s'y rapportait. De là à penser qu'il avait fait part à du Prel de cette prophétie il n'y avait qu'un pas. Quoi qu'il en soit, voici la déclaration de M. le peintre Karl Frosch telle qu'elle a été rédigée par moi en sa présence :

M. Karl Hubert Frosch, peintre à Munich, affirme qu'il se rappelle très bien que M. Laing lui a parlé d'une destruction du panorama et que le récit qu'il a fait au baron du Prel faisait mention de ce fait. Il ajoute qu'il a en outre demandé à M. Laing *comment* périrait le panorama, à quoi ce dernier lui a répondu qu'il en avait bien eu la vision, mais qu'il avait oublié ce détail.

Le prophète parlait du reste bien l'allemand, comme en témoigne aussi le propriétaire de l'hospice, M. Bayer, à Jérusalem.

KARL H. FROSCH.

Munich, 6 décembre 1899.

La fine remarque jointe au procès-verbal par du Prel et concernant la nature abstraite de la plupart des prédictions de ce genre n'aurait plus aucune valeur ici, au cas où le voyant aurait oublié sa vision, comme le dit M. Frosch dans sa déclaration, et n'aurait annoncé que le fait de la destruction. — De même que M. Frosch, le peintre Josef Krieger m'a donné personnellement son témoignage, d'après les souvenirs qui lui sont restés :

M. le peintre Josef Krieger affirme ce qui suit au sujet des prophéties données en 1885 à Jérusalem, en sa présence, par l'Écossais Robert Laing. La destruction du panorama et la mort de Pighlein furent prophétisées comme devant avoir lieu dans une période de dix ans. De plus M. Krieger se rappelle que, d'après le dire du prophète, Pighlein ne peindrait qu'une

fois le panorama tandis que M. Frosch le peindrait plusieurs fois. Il se rappelle aussi le geste élégant fait par Pighlein se touchant le devant de la tête pour indiquer que ce monsieur n'était pas dans son bon sens. Il a également entendu que Reinike, d'après la prophétie, ne devait pas collaborer à l'œuvre. Enfin, il confirme que la prédiction faite sur son compte, à propos d'un mariage, s'est parfaitement réalisée.

Il raconte que M. Laing porte un anneau qu'il a coutume de regarder lorsqu'il veut obtenir des visions.

M. Krieger a rencontré le prophète deux années après, dans un voyage en Norvège; il passa devant lui en voiture et fut reconnu par lui, mais il n'y eut pas de paroles échangées.

Que MM. Frosch et Pighlein devaient devenir de mortels ennemis et qu'il y aurait un procès, M. Krieger ne l'a pas entendu, parce qu'il avait été obligé de s'absenter pour une affaire pressante au moment où cela fut dit.

JOSEF KRIEGER.

Munich, 6 décembre 1899.

Mme Nyl-Frosch affirme que, d'après les récits que lui fit son mari de prime abord, le voyant avait formellement prophétisé que tout périrait, l'œuvre et Piglhein. D'ailleurs, du moment que la peinture devait être achevée, le fait « en rapport avec cette affaire, avec cette peinture », qui devait déterminer la perte de Pighlein, que pouvait-il bien être? En dehors du procès et de la destruction de l'image même, il est difficile d'imaginer d'autres possibilités. Un autre procès de plusieurs années suivit en outre l'incendie du panorama, parce que la compagnie autrichienne d'assurances « Phœnix » refusait de payer la somme fixée, qui se montait à 150 000 marks; elle finit par payer sous déduction d'une faible partie de la somme. Nous ignorons si Piglhein a eu à ce propos des difficultés avec le propriétaire du panorama.

La confirmation de la prédiction relative à la destruction du panorama aurait eu une importance toute particulière en ce qui concerne l'exacte vérification des prophéties de Laing; car la mort de Piglhein, dans l'intervalle de dix ans fixé par

le voyant, n'a pas grande valeur; bien des vies humaines disparaissent dans un pareil laps de temps; du moins a-t-elle de l'importance en tant qu'elle ne contredit pas la prédiction, donc ne l'annule pas, sans cependant la vérifier.

Que cette brusque destruction de sa vaste peinture a dû profondément atteindre le maître, déjà souffrant d'une affection du cœur, et a pu accélérer sa mort, cela n'est pas une hypothèse gratuite; c'est même certain, étant donnée l'expérience psychologique que nous avons des natures d'artistes. C'est ce que confirme le capitaine Halder, l'ex-propriétaire de ce panorama, m'écrivant de Burghausen-sur-Salzach : « La perte de sa plus grande œuvre l'a profondément ému. Lorsque je lui remis dans son atelier (Landwehrstrasse, 73) le 28, au matin, la malheureuse dépêche, immédiatement avant mon départ pour Vienne, il m'embrassa et nous nous mîmes à pleurer comme deux enfants. Puis il se redressa et dit : Le pavillon en bois de la Gœthestrasse, 45, est encore debout; faites immédiatement arrêter sa démolition; nous peindrons un nouveau calvaire et il sera meilleur que le précédent. — Il voulait l'exécuter pour 80 000 marks (il avait touché 150 000 marks pour le premier tableau!). Je fis arrêter aussitôt sa démolition et me rendis à Vienne, puis chez mon associé M. Notop à Dresde. Je le suppliai d'entreprendre la nouvelle peinture, mais il refusa net. »

Le vif désir qu'avait Pighlein de recommencer son œuvre prouve déjà à lui seul combien cette destruction de son œuvre le frappa. Qu'on y ajoute les impressions qu'avait déjà produites sur lui l'irritant procès, antérieur à la destruction du panorama, et qui étaient également « en rapport avec cette affaire, avec cette peinture », comme dit le procès-verbal. Il est possible que le voyant se soit précisément servi de cette expression pour désigner le procès en question et qu'il ait prédit à côté de cela la destruction de l'œuvre!

J'ai encore cru de mon devoir de rechercher le témoignage des deux autres personnes vivant à Munich et dont la présence aux prophéties de Laing est indiquée dans le document. M^me^ la professeur Piglhein, que je visitai conjointement avec M. le D^r^ Falk Schupp, vice-président de la « Société de psy-

chologie scientifique » de Munich, n'a pu se rappeler ni la prophétie ni le prophète; mais elle a été d'avis que, du moment que MM. Frosch et Krieger se portaient garants de la chose, elle n'avait aucune raison de douter de son exactitude ; elle assura que si l'on avait en sa présence parlé à son mari, très excitable par le fait de son affection cardiaque, de sa mort prochaine, elle aurait ri de toutes ses forces, pour effacer cette abominable impression. Ce qui est très remarquable, c'est que précisément M[me] Piglhein, comme le dit à deux reprises le procès-verbal, accompagna de son hilarité la sombre voix du prophète, ce qui milite et en faveur de la sincérité de son dire actuel et en faveur de celle du procès-verbal.

M. le peintre René Reinike ne peut se souvenir des prophéties; mais se rappelle fort bien Robert Laing. Il avoue que, jeune comme il était, ces choses singulières n'auraient pas eu le moindre attrait pour lui, et que les discours de Laing, qui voulait lui attribuer entre autres une existence antérieure parmi les Arabes, lui avaient simplement paru insensés.

Pour donner plus de force et d'évidence aux événements précités d'une part, pour offrir de nouvelles preuves de la bonne mémoire des peintres Frosch et Krieger d'autre part, je priai ces messieurs de me faire la description de la personne de Robert Laing et des lieux où la prophétie a été faite. M. Karl Frosch y consentit très volontiers. Sur l'aspect du voyant, il a écrit avec une grande sincérité : « Je me rappelle seulement qu'il était de moyenne taille, à cheveux grisonnants et au regard vif, et qu'en marchant il penchait le corps légèrement en avant. » Comme M. Frosch s'occupe spécialement de peinture décorative, il put au contraire d'un crayon sûr dessiner l'image de la salle à manger d'aspect antique et surmontée d'une haute et large voûte à arc de l'hospice qui fut jadis l'une des résidences des Templiers... Le peintre Krieger, bien qu'il eût volontiers fait droit à ma prière, n'a pu encore tenir parole, parce qu'il a été subitement obligé de partir au loin.

Enfin, j'ai écrit à M. R. Laing à Christchurch (Nouvelle-Zé-

lande) pour lui demander de me donner son témoignage, dans le cas où il serait la même personne que Robert Laing. Je ne lui ai rien dit des événements advenus auxquels les prophéties se rapportaient, ni du contenu de ces prophéties; je me suis borné à le prier de vouloir bien me faire part de ce qu'il se rappellerait encore des prédictions faites par lui. Bien que les voyants oublient rapidement les visions qu'ils ont eues, il est permis de penser que du moins Robert Laing aura partiellement conservé le souvenir, sinon de ses visions de cette époque, du moins des récits qu'il en a faits aux intéressés. Dès que j'aurai reçu une réponse, je m'empresserai de la publier.

Pour l'*explication* de cette prévision de l'avenir, on consultera avec fruit les considérations approfondies sur ce sujet renfermées dans le deuxième volume du livre de du Prel sur la « Découverte de l'âme » (Leipzig, 1895). Quant au rôle que jouait dans les visions l'anneau du brahmane, on peut le considérer comme purement auto-suggestif. — Le cas ci-dessus ne présente pas, malheureusement, ces garanties absolues d'évidence qu'exige un examen purement critique. Néanmoins, la connaissance et la discussion des événements qui s'y rapportent nous semblent assez propres à réveiller l'intérêt que mérite l'étude du problème si délicat de la prophétie et il en découle cet enseignement que les rapports se référant à pareille matière doivent être rédigés en temps voulu et présenter une scrupuleuse exactitude (Extrait de *Psych. Studien*, avril et mai 1900). Dr W. BORMANN.

*Annexe*. — Le signataire a réussi à découvrir la personnalité du voyant Robert Laing. Il n'est pas identique avec ce membre de la S. F. Ps. R., R. Laing, de la Nouvelle-Zélande; il est toujours, comme en 1885, membre du Corpus Christi College d'Oxford. Je lui demandai (dit M. Bormann) par lettre de me communiquer ce qu'il pourrait se rappeler des prophéties qu'il avait faites à Jérusalem, tout en me gardant bien de mentionner le contenu de ces prophéties. Voici la réponse que j'ai reçue :

Renvyls House Hotel. Letterfrack Cs. Galvay, Ireland,
le 16 septembre 1900.

Très honoré monsieur,

Votre lettre m'a suivi et m'est parvenue ici. Je me rappelle très bien m'être trouvé au printemps de 1885 à l'hospice des Johannites, à Jérusalem, avec les messieurs que vous nommez et avec Mme Piglhein. Je me rappelle aussi vaguement que j'ai cherché à lire dans l'avenir de ces personnes. Mais c'est tout; je ne sais *si je pourrai ou non rappeler mes souvenirs* à ce sujet. Je sais bien que je possède une certaine faculté. Mais elle s'exerce où et quand elle veut. Quant à dire en quoi elle consiste, je puis le supposer plutôt que l'affirmer. Ce sont des images et des impressions qui se présentent à l'esprit; il est difficile de les décrire sur le papier. Depuis 1885, j'ai pris un autre nom. Mon adresse ordinaire est celle ci-dessous. Excusez l'inhabileté de ma plume pour écrire l'allemand. Je reste, très honoré monsieur, votre tout dévoué

CUTHBERT SHIELDS, Corpus Christi College, Oxford.

Il y a donc lieu d'attendre, avec l'espoir que quelque souvenir, fût-ce partiel, vienne à se réveiller chez le voyant[1].

Je saisis cette occasion pour avouer que Mme la professeur Piglhein, qui ne se souvient pas du voyant, tout en admettant la possibilité de ses prophéties, affirme qu'elles n'ont pas été faites en sa présence.

*Signé :* Dr W. BORMANN, à Munich, le 22 septembre 1900. (*Psych. Studien,* novembre 1900.)

(Trad. par le Dr L. Hahn.)

1. Cette attente ne parait que faiblement justifiée, le prophète pouvant avoir connaissance de ses prédictions par le *Psychische Studien.* — Note du traducteur.

# BIBLIOGRAPHIE

LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE LILLE

Rien n'est épineux et délicat comme l'expérimentation des phénomènes psychiques.

Il arrive souvent que les expériences d'un médium quelconque donnent lieu à une foule de controverses. Les uns accusant le médium de supercherie, parce qu'ils ont assisté à des expériences où certaines fraudes ont été dévoilées ; les autres prenant au contraire sa défense, parce qu'ils ont été témoins de phénomènes d'une authenticité bien constatée.

Ces controverses ne servent en rien la science et ne peuvent aboutir à rien.

Les médiums sont des personnes douées d'une psychologie physiologique spéciale qu'il faut connaître, et nous ne pouvons les prendre que tels qu'ils sont.

Il est incontestable que les médiums, même les meilleurs, se sont parfois livrés à la simulation. Ils sont plus ou moins disposés à la fraude, et, surtout si on les y incite, si on les y aide, ils s'y livreront.

Ce qu'il importe scientifiquement de constater c'est donc ;

1° Si tel médium est capable, dans certaines conditions, de donner lieu à des phénomènes psychiques authentiques.

2° Quels sont les phénomènes que peut produire ce médium.

3° Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut constater ces phénomènes.

La Société d'Études psychiques de Lille, présidée par M. le docteur Paul Joire, pour s'efforcer d'aider à la recherche de ces problèmes, vient de donner une extension plus grande aux études de laboratoire qu'elle poursuit depuis plusieurs années à Lille et qu'elle a inaugurées à Paris. Elle est en mesure, dès maintenant, d'étudier avec la méthode rigoureuse due à des instruments de précision et à des appareils enre-

gistreurs, les médiums de tous pays qui se présenteront à elle, ou qui lui seront adressés.

Les procès-verbaux des expériences faites à Paris ou à Lille, par les commissions nommées à cet effet, porteront principalement sur les trois points indiqués ci-dessus.

Les communications et les demandes devront être adressées à Monsieur le Président de la Société d'Études psychiques, à Lille.

**Questions de philosophie morale et sociale**, par J.-P. Durand (de Gros). 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. (Félix Alcan, éditeur.)

Durand de Gros a marqué d'une empreinte durable tous les sujets qu'il a abordés. Il fut non seulement un savant de premier ordre, mais un philosophe dans toute l'acception du terme.

Déjà, au début de sa carrière scientifique, il s'était préoccupé de la vie pratique et avait montré les services que l'hypnotisme peut rendre à l'hominiculture; dans ses dernières années, il se consacra plus particulièrement aux questions d'esthétique, de morale, de politique et de sociologie. Après les *Nouvelles recherches sur l'esthétique et la morale* et les *Variétés philosophiques*, il écrivit ce dernier livre qu'il a heureusement terminé avant de mourir.

Jusqu'à son dernier jour, Durand de Gros est resté ce qu'il a été toute sa vie, un démocrate militant, alliant un noble enthousiasme à une belle intrépidité rationaliste; il croit au progrès, à l'émancipation des peuples, à un renouvellement économique et social, mais par une œuvre de lente élaboration, par l'éducation intellectuelle et morale des masses, par le développement du principe de libre association, par l'étude scientifique des problèmes sociaux; il réconcilie avec la science les idées éternelles d'égalité, de fraternité, de justice, de courage et de vertu; il exalte l'action énergique, le vouloir résolu; il justifie les efforts pour bien penser, pour s'élever et se grandir soi-même; il montre que dans le « struggle for life », l'évolution promet la victoire non à ceux qui luttent contre autrui mais à ceux qui luttent contre eux-mêmes.

Ce sont ces idées qui sont développées dans cet ouvrage qui peut être considéré comme un testament scientifique et moral. Une solide introduction de M. Parodi présente le livre au lecteur.

**Le Cerveau**, par le Dr Ed. Toulouse et le Dr Marchand, 1 vol. gr. in-18, illustré de 51 gravures, 2 fr. 50. *Petite Encyclopédie Scientifique du XXe siècle.* Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris, VIe arrondissement.

Les médecins éminents, qui ont écrit ce livre plein d'intérêt, font justement remarquer que le cerveau, ce merveilleux organe qui préside à presque toutes nos fonctions, qui est le plus noble et le plus délicat de tous, est précisément celui qui reste le plus ignoré. Ils ont voulu en vulgariser la connaissance. Ils y contribueront certainement grâce à la précision et à la clarté avec lesquelles ils ont traité ce sujet intéressant.

**La Psychologie ethnique**, par Ch. Letourneau, secrétaire général de la Société d'Anthropologie, professeur à l'École d'Anthropologie, 1 vol. in-18, de 556 pages, 6 francs. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15,rue des Saints-Pères, VIe.

Ce volume pourrait servir de lien et de complément aux nombreux ouvrages de Sociologie ethnographique antérieurement publiés par l'auteur. On y trouvera un tableau général de l'humanité, dans lequel les diverses races sont appréciées, surtout d'après leur valeur mentale. Mais l'auteur s'est gardé de faire des dissertations abstraites; pour mesurer la dignité psychique des collectivités humaines, clans, tribus, nations, etc., il se base uniquement sur l'observation des faits tangibles, expressifs, de ceux qui sont en rapport étroit avec la vie de conscience. Grâce à cette investigation patiente qui étudie d'abord l'animal, puis l'homme primitif, enfin les civilisations des grandes races, on voit, dans la *Psychologie ethnique*, se dérouler l'évolution mentale du genre humain tout entier.

# TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.

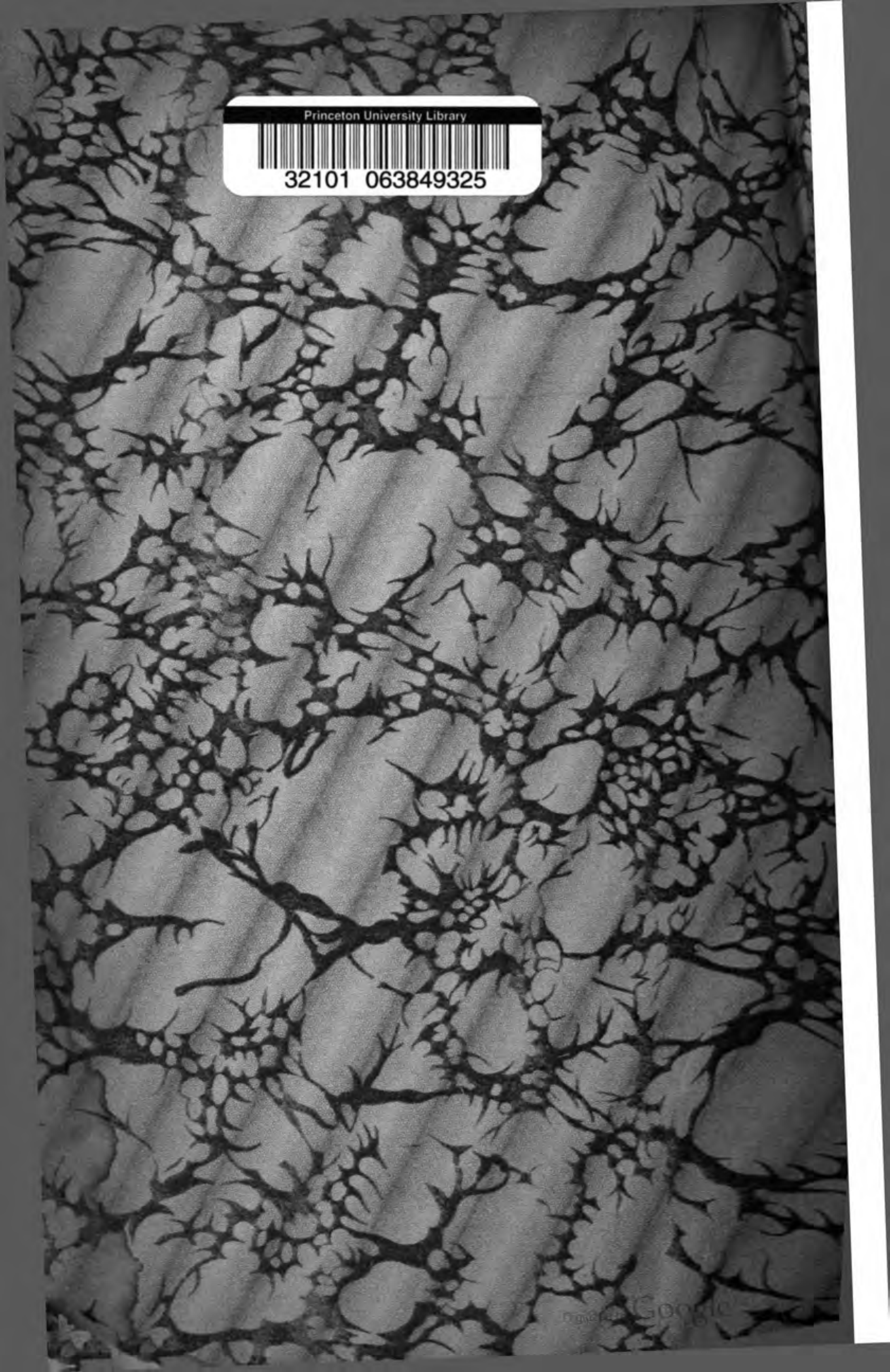
# INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

---

*L'Éditeur-Gérant :* FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saint-Pères. — 41504


Princeton University Library
32101 063849325



